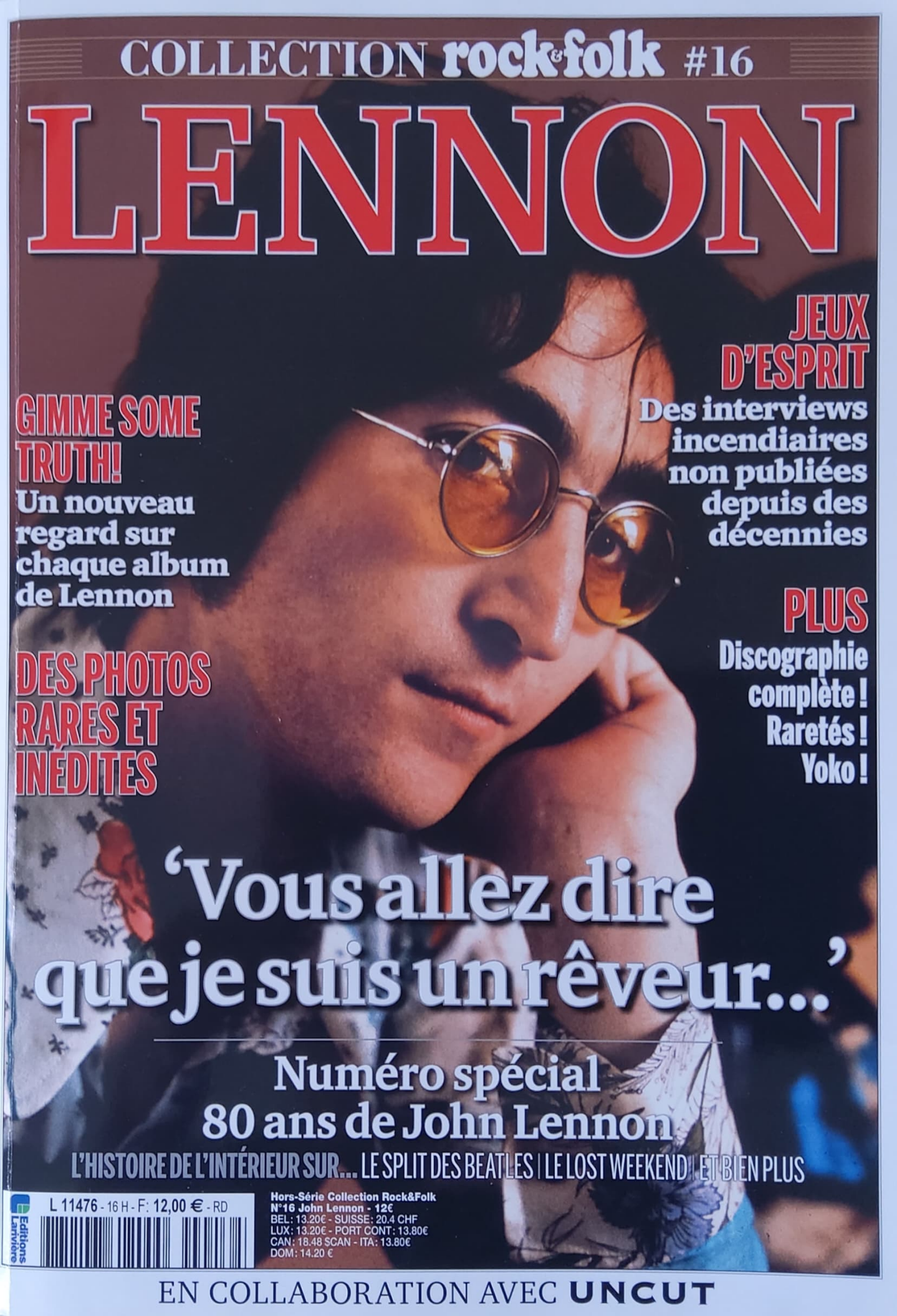
COLLECTION rock&folk #16

LENNON



JEUX D'ESPRIT

Des interviews incendiaires non publiées depuis des décennies

GIMME SOME TRUTH!

Un nouveau regard sur chaque album de Lennon

PLUS

Discographie complète ! Raretés ! Yoko !

DES PHOTOS RARES ET INÉDITES

‘Vous allez dire que je suis un rêveur…’

Numéro spécial 80 ans de John Lennon

L'HISTOIRE DE L'INTÉRIEUR SUR… LE SPLIT DES BEATLES | LE LOST WEEKEND | ET BIEN PLUS

L 11476 - 16 H - F: 12,00 € - RD

Hors-Série Collection Rock&Folk
N°16 John Lennon - 12€
BEL: 13.20€ - SUISSE: 20.4 CHF
LUX: 13.20€ - PORT CONT: 13.80€
CAN: 18.48 $CAN - ITA: 13.80€
DOM: 14.20 €

Editions Lariviere

EN COLLABORATION AVEC UNCUT

GIBERT JOSEPH

MUSIQUES
NOUVELLES POUR
OREILLES NEUVES.

FRIEDRICH NIETZSCHE
POUR GIBERT JOSEPH

LIVRES
BD
CINÉMA
MUSIQUE
PAPETERIE

GIBERT JOSEPH, UN MONUMENT DE CULTURE.

GIBERTJOSEPH.COM

Imaginez que John Lennon ait vécu jusqu'à son 70e anniversaire, le 9 octobre 2010...

... Il y aurait eu, entre autres, un concert de stars, sûrement. Au Madison Square Garden, peut-être, à New York, ville d'adoption de Lennon depuis les quarante dernières années, avec une pléthore d'invités et un groupe génial – Ringo et Jim Keltner à la batterie, Klaus Voormann à la basse, Elton et Leon Russell aux claviers, Eric Clapton et Keith Richards à la guitare, des apparitions de Bowie, Bono et Neil Young, un medley avec Paul McCartney du genre de classiques du rock'n'roll que jouaient les Beatles au Star Club et au Cavern Club, un duo avec Dylan sur "Norwegian Wood", déclenchant leurs rires quand Bob aurait glissé un couplet impromptu de "4th Time Around". Il y aurait sans doute eu une prière pour George, Yoko dans un sac, tout le monde sur scène à la fin pour "Give Peace A Chance", un gâteau apporté sur scène par Barack et Michelle, et l'offre de quelques mots de félicitations de James Cameron par liaison vidéo depuis Downing Street, déclinée pas très poliment.

Il y aurait eu beaucoup d'activité à la TV aussi, Lennon faisant la tournée des talk-shows – Letterman, Oprah, une bonne interview chez Larry King sur CNN, et une encore meilleure avec Elvis Costello pour une émission spéciale de BBC 4, et la première sur HBO d'un documentaire en deux parties de Martin Scorsese, *Gimme Some Truth.*

D'un autre côté, peut-être que pour Lennon, la musique appartiendrait à son passé, partie de lui-même ne l'intéressant plus depuis longtemps, même si on aimerait que ce ne soit pas le cas. Mais si ça l'était, le simple fait de le voir suffirait à bon nombre de gens. Le savoir là, au moins, serait bien meilleur que son alternative, c'est-à-dire son absence de notre monde.

Malheureusement, puisque la deuxième option est un fait, il n'y aura pas de concert au Madison Square Garden, avec ou sans stars, de passages à la TV ou de documentaire de Scorsese, ni même une soirée paisible au Dakota avec Yoko. La commémoration la plus flagrante de son anniversaire dans ces circonstances est la sortie, début octobre, de versions remastérisées de huit de ses albums solos, ainsi qu'un greatest hits et une anthologie en quatre disques. *John Lennon/Plastic Ono Band, Imagine, Some Time In New York City, Mind Games, Walls And Bridges, Rock'N'Roll* font partie des albums solos remasterisés, avec une version *"dépouillée"* du dernier, *Double Fantasy*, et le posthume *Milk And Honey*.

Ils sont parmi les albums attirant notre attention ici, dans ce hors-série où nous revisitons de façon individuelle tous les enregistrements solos de Lennon – en commençant plus tôt que ce programme de rééditions, avec *Unfinished Music N° 1* et *2* et le *Wedding Album*, les disques expérimentaux faits avec Yoko alors qu'il était encore, officiellement un Beatle, et *Live Peace In Toronto*, l'immortalisation brute, en 1969, de son premier live depuis que les Beatles avaient cessé de tourner en 1966.

Outre ce nouveau regard que nous apportons à l'œuvre solo de Lennon, nous nous sommes également replongés dans les archives du *Melody Maker* et du *NME* pour en tirer des choses étonnantes. C'est connu, Lennon se faisait envoyer les hebdomadaires musicaux anglais à New York, les lisait avec avidité et avait tendance à écrire au *MM* en particulier, au sujet des rumeurs persistantes sur une reformation des Beatles qui l'agaçaient plus que tout, même s'il avait tendance à commenter tout ce qui attirait son attention.

Mais surtout, Lennon recevait souvent des journalistes du *Melody Maker* et du *NME* et au cours des années 1970, leur a donné un accès privilégié à ses séances en studio et son appartement au Dakota, leur parlant longuement de tout ce qu'ils voulaient savoir, sans qu'aucun sujet ne soit inabordable, John ayant des avis sur tout et nulle crainte de les exprimer. Ces archives offrent un regard précieux sur Lennon, sa vie et sa musique et, en guise de coda, nous réimprimons notre article de une de *Uncut* en 2003, dans lequel Yoko évoquait de façon très détaillée sa vie avec John – "un beau miracle" selon sa description mémorable –, son souvenir encore gravé dans sa mémoire, l'idée que cela ou la musique de John puisse un jour s'effacer étant inimaginable pour elle ou quiconque d'autre.

COLLECTION rock&folk

Rock&Folk Espace Clichy • Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex • Tél: 01 41 40 32 99 • Fax: 01 41 40 34 71 • e-mail: rock&folk@editions-lariviere.com
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casanovas • Présidente du Directoire Stéphanie Casanovas • Directeur Général Frédéric de Watrigant • Éditeur Philippe Budillon • Rédacteur en Chef Vincent Tarrières (32 99)
Rédacteur en Chef adjoint Basile Farkas (32 93) • Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) • Chef de la rubrique Live Matthieu Vatin (32 90) • Secrétaire de Rédaction Manuella Fiaf • Traduction Isabelle Chelley
Maquette Christophe Favière PUBLICITE : Directeur de Publicité Capitf Thierry Salat (33 01) • Directeur de Publicité Hors Capitf Olivier Thomas (34 82) • Assistante de Publicité Marine Donni (32 05)
PHOTOGRAVURE Responsable: Béatrice Ladurelle (31 57) • VENTES (Réserve aux diffuseurs et dépositaires) Agathe Chaillat (56 95)
ABONNEMENTS : Promotion Abonnements Carole Ridereau (33 48) Abonnement à Rock&Folk: France 1 an 12 numéros: 66,30 €. Suisse et autres pays et envois par avion: nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur abo.lariviere@edis.fr • VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients 03 44 62 43 79
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rockfolk.com COMPTABILITE (32 37) Fax: 01 41 40 32 58 • Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction Patrick Casanovas
IMPRESSION Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex • Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier Suède, taux de fibres recyclées O %, certification PEFC/ EU ECO LABEL. Eutrophisation: 0,01 kg/tonne • Diffusion MLP - Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3.000.000 euros. Dépôt légal 4e trimestre 2020. Printed in France/Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0520 K 86723 • ISSN n° 07507832 • Numéro de TVA Intracommunautaire FR 96572 071 884 • CCP Il 5915A Paris • RCS Nanterre B 572 071 884

SOMMAIRE

LENNON | COLLECTION ROCK&FOLK

6 PLASTIC ONO BAND LIVE
Reportage photo ! L'Ono Band est rejoint par une brochette de stars au Lyceum à Londres, décembre 1969.

10 LES ALBUMS EXPÉRIMENTAUX
CHRONIQUE D'ALBUM Un Beatle qui s'ennuie plonge tête baissée dans l'avant-garde avec *Unfinished Music No. 1 & 2* et le *Wedding Album*.

14 "L'histoire ne m'intéresse pas. Je m'intéresse au présent. Et au futur…"
INTERVIEW 1969. Apple est en plein chaos et Lennon au lit à parler de paix, de régime macrobiotique et de brûler des poupées.

20 LIVE PEACE IN TORONTO 1969
CHRONIQUE D'ALBUM Voorman, Clapton, Lennon, – le Plastic Ono Band débarque à Toronto.

24 "Les gens préfèrent un saint mort à un mécontent vivant comme John et Yoko"
INTERVIEW 1969 : M. et Mme Lennon parlent de Beatles mécontents et de décoration renvoyée.

32 PLASTIC ONO BAND
CHRONIQUE D'ALBUM "*Totalement effrayant et brillant*" : premier album solo tout en confessions sous l'influence de Yoko.

36 "Ma fonction dans la société est d'être un artiste"
INTERVIEW John s'irrite contre Paul dans le *Melody Maker* et fait la publicité d'*Imagine* dans le *NME*.

46 IMAGINE
CHRONIQUE D'ALBUM L'album éternel avec ses "*trois minutes les plus célèbres*".

50 SOME TIME IN NEW YORK CITY
CHRONIQUE D'ALBUM Depuis l'Amérique, Lennon se transforme en ménestrel-journaliste.

54 LIVE IN NEW YORK CITY
CHRONIQUE D'ALBUM 1972 : Lennon peu sûr de lui pour son dernier concert en tête d'affiche.

58 "Quand les gens disent que je suis compliasant, ce n'est que parce que je ne fais pas ce qu'ils veulent…"
INTERVIEW 1972 : Après un concert à New York, les Lennon parlent finances et du fait de se perdre.

64 MIND GAMES
CHRONIQUE D'ALBUM Hymnes de Nutopia et psychologie pop sur un album étrangement plaisant.

68 "J'écris rarement une chanson avec un message profond…"
INTERVIEW 1973 : Sans Yoko et à LA, le *Melody Maker* rencontre un ex-Beatle dépolitisé.

74 "Lennon était simplement un fêtard. Mais à la fin de la soirée, il voulait tout détruire."
INTERVIEW Folie spectorienne ! Beuveries ! Serviette hygiénique ! Lennon, Nilsson et divers excès : toute l'histoire du fameux *Lost Weekend*.

80 "On me reconnaît toujours. À cause de mon nez, je crois…"
INTERVIEW Les soucis de visa culminent avec une lettre à la Reine : "*John n'est pas du genre à supplier et se jeter à vos royales extrémités, mais…*"

84 WALLS AND BRIDGES
CHRONIQUE D'ALBUM Un fatras d'émotions : Elton aide un Lennon perdu à survivre à la nuit.

88 "Plus je suis perturbé, plus ça me plaît"
INTERVIEW Lennon parle d'OVNI et d'album sans concept en se gavant de nourriture chinoise et de télé avec le *Melody Maker*.

96 ROCK'N'ROLL
CHRONIQUE D'ALBUM Lennon paie une rançon salée pour les bandes du *Lost Weekend* et s'attaque aux oldies.

100 "J'ai perdu cette négativité au sujet du passé"
INTERVIEW 1975 : John parle de sa réconciliation avec Yoko et du fait d'avoir été un Beatle.

106 DOUBLE FANTASY
CHRONIQUE D'ALBUM 1980 : Après quatre ans d'exil auto-imposé à la maison, il fait un retour triomphal et tragique.

110 "Et maintenant qu'il est mort, nous semblons aussi diminués…"
INTERVIEW Le monde est secoué par le meurtre de Lennon : Neil Spencer du *NME* écrit son élégie

116 MILK AND HONEY
CHRONIQUE D'ALBUM Le pendant de *Double Fantasy* est achevé amoureusement par sa veuve.

120 JOHN LENNON ANTHOLOGY
CHRONIQUE D'ALBUM Démos, chutes, moments poignants : une odyssée dans la carrière du Beatle en solo.

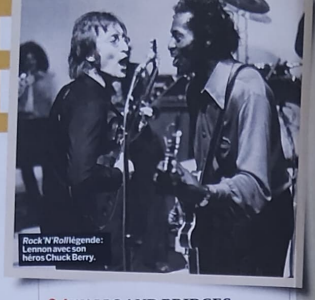
124 "Ce n'était qu'un homme et une femme se mettant en couple."
INTERVIEW 2003 : *Uncut* entend toute l'histoire de John & Yoko lors d'une rencontre intime avec la moitié survivante du couple.

140 LA DISCOGRAPHIE DÉFINITIVE
Une plongée dans le catalogue des singles du *Working Class Hero*, avec en prime les compilations, les raretés et plus encore.

146 ARRÊTEZ-MOI…
Si vous avez entendu celle sur Lennon, Roy Carr d'*Uncut* et le déjeuner Beatles.

ET TANT QU'ON Y EST…

Dans ce numéro, vous trouverez des encadrés de ce type bourrés d'informations sur Lennon. Commençons ici: la première composition enregistrée par Lennon était "Cry For A Shadow" – coécrite avec George Harrison – le 22 juin 1961. La dernière était "Dear John", en novembre 1980.



Rock'N'Roll légende: Lennon avec son héros Chuck Berry.

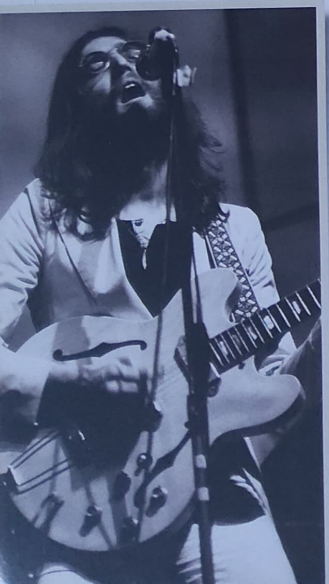
Tout sur le *Lost Weekend*, p.74.

Yoko raconte la plus grande histoire d'amour de la contre-culture, p.124.

GETTY IMAGES, CORBIS

15 DÉCEMBRE 1969...
LA PAIX POUR NOËL !

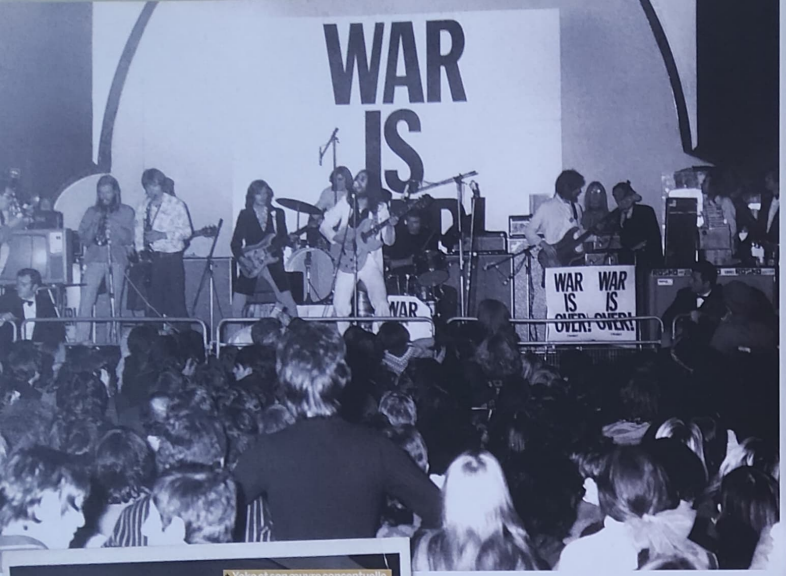
Les débuts du Plastic Ono Supergroup. Un peu longs apparemment…

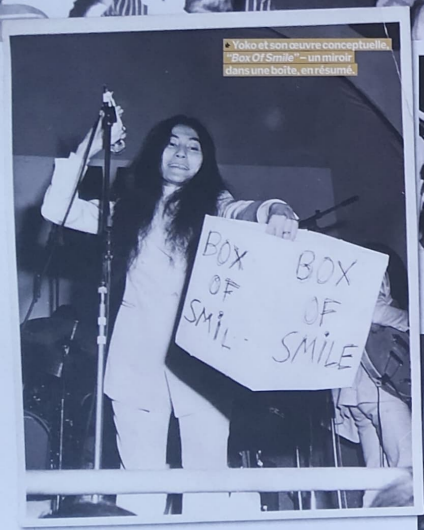


ANDREW MACLEAR/FULTON ARCHIVE/GETTY IMAGES (1)

» 15 DÉCEMBRE 1969
LE LYCEUM, LONDRES

John Lennon a dit un jour qu'il a toujours rêvé d'inviter certains amis célèbres aux séances des Beatles, et ses premières aventures en solo ont laissé voir un homme bien connecté, en quête de jams d'élite. D'où le show Peace For Christmas, au Lyceum Ballroom, à Londres. En photo à droite, le line-up du Plastic Ono avec quelques amis (au fond, de gauche à droite) : Jim Price, Bobby Keyes, Jim Gordon, Klaus Voormann, Delaney & Bonnie ; (au milieu) George Harrison, Alan White, Keith Moon, Neil Boland (garde du corps de Moon qu'il a renversé mortellement un mois plus tard), un inconnu, Billy Preston, Eric Clapton ; (devant) Legs Larry Smith, John et Yoko. Le set a inclus des versions longues de "Cold Turkey" et "Don't Worry Kyoko" ; "*Tout peut arriver*", a annoncé fièrement Lennon. Le *NME* était moins convaincu. "*Le même morceau s'est éternisé pendant 40 minutes ou plus*, a écrit Alan Smith, *et je ne sais toujours pas pourquoi. Sans vouloir être offensant, cela m'a donné le pire mal de crâne de ma vie.*"

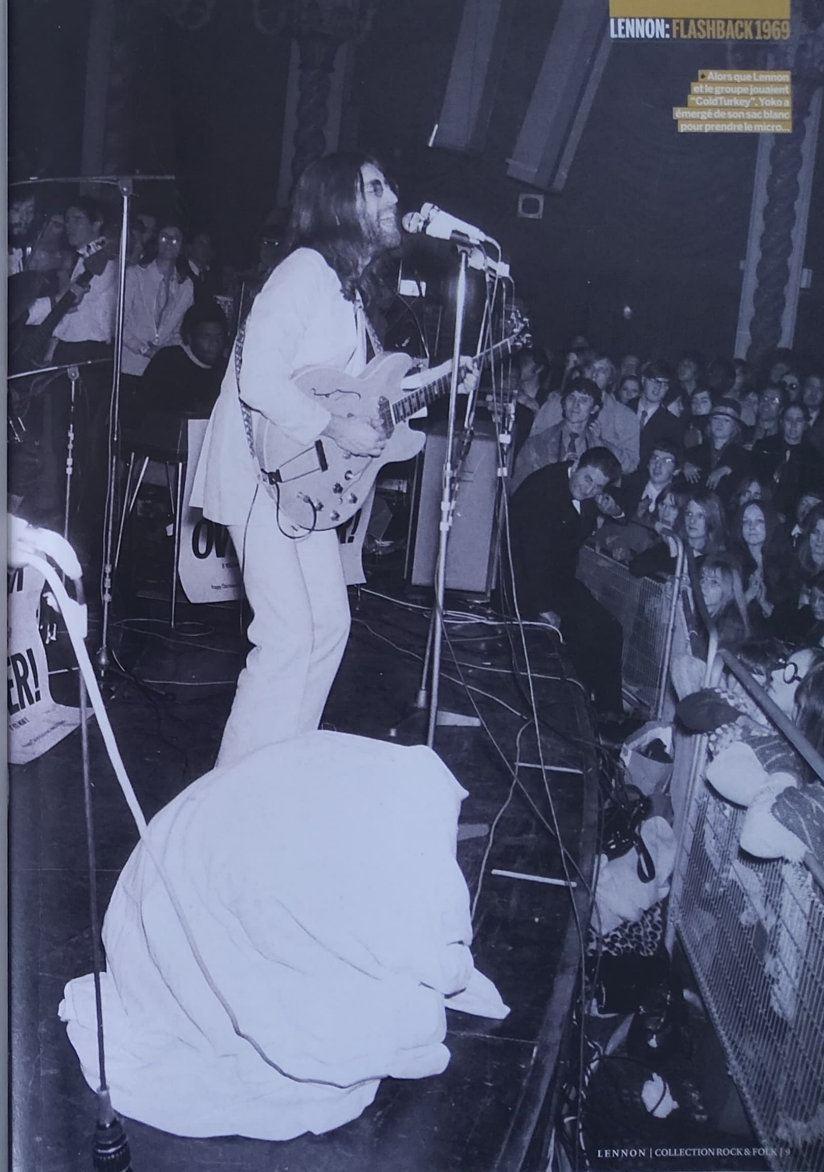




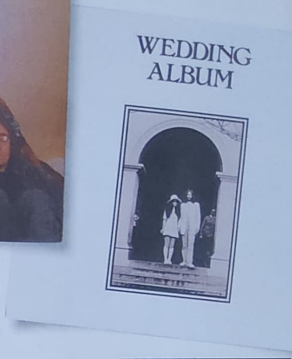
▸ Yoko et son œuvre conceptuelle, *"Box Of Smile"* – un miroir dans une boîte, en résumé.

▸ La version de 20 minutes de "Don't Worry Kyoko...", emmenée par Yoko, a rendu perplexes le public et la presse.

LFI, REDFERNS, UNITED PRESS INTERNATIONAL; SYNDICATION INTERNATIONAL



▸ Alors que Lennon et le groupe jouaient "Cold Turkey", Yoko a émergé de son sac blanc pour prendre le micro...



UNFINISHED MUSIC N°.1: TWO VIRGINS

UNFINISHED MUSIC N°.2: LIFE WITH THE LIONS

WEDDING ALBUM

Un Beatle qui s'ennuie et sa nouvelle petite amie plongent tête baissée dans l'avant-garde, depuis le confort de leur lit. PAR DAVID STUBBS

DATE DE SORTIE
NOVEMBRE 1968-DÉCEMBRE 1969

JOHN LENNON ÉTAIT un homme et artiste d'une grande intensité – ce qui ne veut pas dire qu'il était toujours sérieux. Au summum du succès des Beatles, en 1965, au Shea Stadium, on voit dans son regard amusé et affolé la réalisation de l'absurdité et de l'ampleur de la Beatlemania. Il comprend que le public est là pour voir les Beatles et vivre sa propre hystérie, pas vraiment pour les écouter. Alors qu'il se met à chanter en espagnol de cuisine, secoué de rire, et attaque le clavier avec son coude durant "I'm Down" de McCartney, il a l'air d'un homme qui en a déjà assez d'être un Beatle.

Dès 1967, le groupe se replie en studio, désireux de créer une musique qui s'écoute sans hurler. Barbus et expérimentés, ils s'éloignent les uns des autres, et seul Paul McCartney tente de se raccrocher à l'esprit rock'n'roll et à la camaraderie qui les a lancés et soutenus à leurs débuts. George Harrison, mourant d'envie de composer plus de morceaux, sort des rangs en 1968 avec son album solo, *Wonderwall Music*, sur Apple, leur label bien intentionné. Se sentant rejeté, Ringo Starr est le premier à quitter les Beatles – brièvement – au cours des séances du *"Double Blanc"*.

De son côté, Lennon se contente d'être passif-agressif au sein du groupe. Il adopte le rôle de donneur de leçons, visant McCartney – devenu meneur d'hommes après la mort de Brian Epstein – avec irritabilité. Clairement, ses nombreuses prises de LSD ne diluent pas son cynisme, sa désinvolture et son mépris bien ancrés.

Et il n'y a pas que les Beatles qui l'agacent ; il s'ennuie aussi dans sa vie conjugale avec Cynthia. En novembre 1966, il se retrouve à la galerie Indica, à Londres, et discute avec une certaine Yoko Ono, artiste japonaise de sept ans son aînée. Elle est vaguement affiliée au mouvement Fluxus, collectif multimédia de New York fondé par le Lituanien George

LES ALBUMS

UNFINISHED MUSIC N° 1: TWO VIRGINS

1 | Two Virgins – Side 1 ★★★
2 | Two Virgins – Side 2 ★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 1997

3 | Remember Love ★★★

- **Sortie:** 29 novembre 1968
- **Producteur:** John Lennon et Yoko Ono
- **Enregistré:** 19 mai 1968
- **Meilleurs classements:** UK -; US 124

UNFINISHED MUSIC N° 2: LIFE WITH THE LIONS

1 | Cambridge 1969 ★★★
2 | No Bed For Beatle John ★★★
3 | Baby's Heartbeat ★★
4 | Two Minutes Silence ★★
5 | Radio Play ★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 1997

6 | Song For John ★★★
7 | Mulberry ★★

- **Sortie:** 9 mai 1969
- **Producteur:** John Lennon et Yoko Ono
- **Enregistré:** novembre 1968, 2 mars 1969
- **Meilleurs classements:** UK -; US 174

WEDDING ALBUM

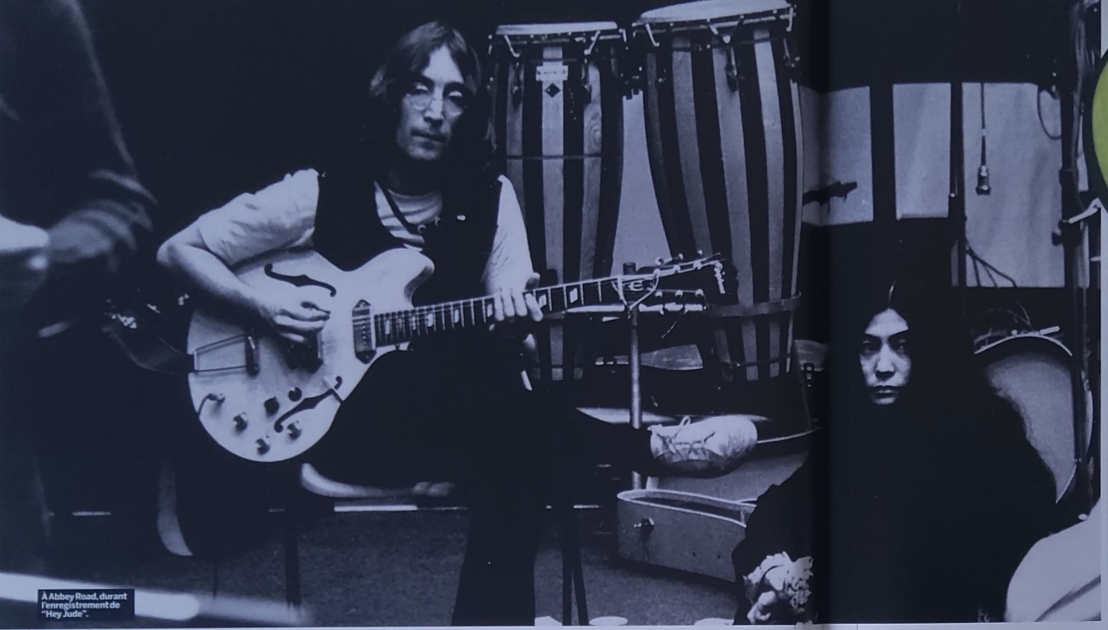
1 | John & Yoko ★★
2 | Amsterdam ★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 1997

3 | Who Has Seen The Wind? ★★
4 | Listen, The Snow Is Falling ★★
5 | Don't Worry Kyoko (Mummy's Only Looking For Her Hand In The Snow) (démo) ★★★

- **Sortie:** 7 novembre 1969
- **Producteur:** John Lennon, Yoko Ono et Phil Spector
- **Enregistré:** fin mars et 22 & 27 avril 1969
- **Meilleurs classements:** UK –; US 178

APPLE/GETTY IMAGES



A Abbey Road, durant l'enregistrement de "Hey Jude".

Maciunas. Fluxus est influencé par la philosophie du compositeur John Cage et le mouvement Dada du début du XXe siècle, dont ils imitent les "happenings". D'ailleurs, les Dadaïstes à présent âgés décrient Fluxus qui crée depuis une zone de confort, soulignant combien la sauvagerie de la Première Guerre mondiale avait fourni un contexte à leurs premières œuvres.

On aurait pu s'attendre à ce que Lennon ridiculise le travail d'Ono – préoccupé en tant que tel par la blancheur, l'espace, la simplicité conceptuelle et un idéalisme quasi enfantin. D'autant plus qu'il critique depuis longtemps le côté artificiel intellectuel et a déclaré un jour que *"avant-garde, en français, ça veut dire connerie"*. Au lieu de quoi, il tombe éperdument amoureux d'elle.

Leur relation transcende l'amour et entre dans le domaine de l'absorption mutuelle absolue. Comme si être son amant ne lui suffisait pas, il veut ne faire qu'un avec elle, voire être elle. *"C'est moi en femme"*, a-t-il dit un jour. Pour Lennon, elle va le ramener à son époque pré-Beatles, le faire repartir à zéro. D'une certaine façon, elle remplit aussi l'espace dans sa vie laissé par sa muse et mère disparue, Julia, qui lui manque terriblement. Ils forment plus qu'un couple, ils sont une fusion spirituelle. Aussi, il est assez logique qu'Ono accompagne Lennon en studio pour les séances de *Let It Be*, dernier effort condamné, initié par McCartney, pour réunir les Beatles dans la même pièce comme un groupe de rock'n'roll. Sa présence ne fait qu'exacerber les tensions des derniers mois des Beatles et, même s'ils ont réussi à sauver de belles choses de cette période, Lennon a dit que quand McCartney a chanté : *"Retourne de là où tu viens,"* c'était en jetant un regard noir à Yoko.

La création d'Apple est le signal pour John et Yoko de réaliser leur projet personnel, idéaliste et artistique. Lennon s'est séparé de son gourou, le Maharishi Mahesh Yogi, mais veut toujours adhérer à l'idéalisme exprimé de façon si accrocheuse sur "All You Need Is Love". À une époque où le monde – et même la contre-culture – devient plus violent et complexe, Lennon part dans la direction opposée. *"C'est facile"*, a-t-il déclaré, et ensemble ils fabriquent une philosophie pacifiste qui puise sa force et son identité dans leur amour mutuel. Un mélange paradoxal d'idéalisme universel et d'égocentrisme, déclaration d'indépendance loin des Beatles et du chaos qu'ils ont fini par représenter.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Yoko se lance dans un cri continu sans paroles qui suscite une foule de réactions – rire franc, colère, irritation, ennui, étonnement et satisfaction finale..."
Melody Maker Pop Panel, *17 mai 1969*

"Il y a beaucoup de crachotements et un coup de fil de John à Anthea. Vous pourriez peut-être l'appeler pour savoir de quoi il en retourne..."
Allen Evans, NME, *17 mai 1969*

UNFINISHED MUSIC N° 1: Two Virgins est enregistré dans le home studio de Lennon à Kenwood, en mai 1968. La pochette représente John et Yoko nus et innocents en Adam et Ève, et inévitablement s'attire un mélange de censure et de méchanceté : Ringo Starr, par exemple, trouve que le couple est imprudent d'exhiber ses multiples péchés physiques.

Si ses titres sont subdivisés, *Two Virgins* est au fond un long morceau, mêlant bribes de conversation et sifflements, balades sur les frettes, piano et boucles sonores, évoquant par moments les premières expérimentations du compositeur français Pierre Schaeffer à la fin des années 1940. Il y a parfois des voix irrévérencieuses et celles, dignes, de crooners de gramophone. Le côté cauchemardesque et concentré de "Revolution No. 9" manque, et l'album reflète par certains côtés l'état d'esprit décousu de ses créateurs – heureux d'être au lit et refusant de sortir, voire de se lever. Un film de William Wareing accompagnant la musique montre des images superposées et au ralenti de John et Yoko s'embrassant. La révolution contreculturelle menée par des étudiants français à Paris ne semble pas les préoccuper.

En 1969, *Unfinished Music N° 2: Life With The Lions* est réalisé dans des circonstances plus difficiles. Le couple est scruté par les médias et doit surmonter la fausse couche de Yoko ; une partie de l'album est enregistrée dans leur suite à l'hôpital Queen Charlotte, à Londres, en 1968. Cependant, la face A est un enregistrement fait à Cambridge en 1969. Là, Yoko lâche une variation soutenue et, au premier impact, totalement déconcertante de son fameux cri – un cri d'enfant, comme pour exprimer la douleur d'avoir perdu son bébé. Lennon l'accompagne au larsen, avec audace mais sans faire preuve du talent de sculpteur d'un Hendrix. Ce n'est que lorsque John Tchicai (saxophone) et John Stevens, musiciens d'avant-garde expérimentés, arrivent vers la fin que le morceau atteint une sorte d'insensité.

La face B contient le conceptuellement amusant "No Bed For Beatle John", où John et Yoko scandent, a cappella, des titres de presse sur eux. Le reste de l'album est une sorte d'hommage à John Cage. "Two Minutes Silence" s'inspire de son "4'33", mais est moins une méditation sur le sens du silence en musique et plus une simple manifestation de deuil pour leur bébé et un monde brisé. Enfin, sur "Radio Play", Lennon joue avec les réglages d'une radio, se promenant sur les ondes ; moins impressionnant que *Hymnen* de Stockhausen, fait à la même époque, qui emploie les mêmes méthodes avec un effet plus magistral. Il y a même un peu d'autoréférence – "Ob-La-Di, Ob-La-Da" des Beatles est une des chansons passant à la radio.

Mais *Wedding Album* va plus loin dans le solipsisme commun de John et Yoko – au point qu'on se sent presque un intrus en l'écoutant. Sur le premier titre, "John & Yoko", le fond sonore provient d'enregistrements de leurs battements de cœur, sur lequel ils s'appellent, avec passion et bonheur et une anxiété qui monte et descend, comme s'ils étaient seuls sur la planète. La face B comprend "Amsterdam", morceau où Lennon contredit ceux qui ont critiqué son "Bed-In" avec Yoko à Amsterdam et son pacifisme en général. *"Il y a beaucoup de façons de manifester... la paix ne s'obtient que par des méthodes douces. L'establishment sait comment jouer le jeu de la violence. Il ne sait pas faire face à l'humour pacifique."* Il est assez sincère pour souligner ses propres contradictions : *"Je suis aussi violent que n'importe qui. Yoko et moi sommes violents. Je me préfère quand je suis non-violent."*

Alors que les Beatles se défont, l'excès d'activités de Lennon et Ono ne se limite pas à la musique. En septembre 1969, ils projettent une sélection de leurs films à l'ICA, à Londres. Dont le film de 1967 de Yoko, *Four*, plus connu sous le nom de *Bottoms*, dans lequel 364 membres du Swingin' London ont exposé leur postérieur à la caméra ; et *Self Portrait* et ses 42 minutes du pénis en semi-érection de Lennon. La soirée n'est pas un succès.

Rape, dans lequel une jeune actrice hongroise est harcelée dans les rues de Londres par le cameraman Nick Knowland durant 75 minutes, est plus ambitieux. Il est censé être une métaphore du harcèlement ressenti par John et Yoko qu'ils décrivent, de façon tout aussi inappropriée, comme équivalente aux souffrances alors endurées au Biafra et au Vietnam.

Loin de promouvoir le monde underground de l'avant-garde, les bricolages de Lennon lui donnent, sans le vouloir, une mauvaise image. Les critiques qui n'ont jamais été exposés aux boucles, aux ondes radio, à la musique concrète ou autre, voient leurs préjugés confirmés par des albums comme *Two Virgins*. Le critique Richard Williams, travaillant alors au *Melody Maker*, a chroniqué les deux faces vierges d'un pressage défectueux de *The Wedding Album*, croyant qu'il s'agissait d'exercices sonores pour maintenir une unique tonalité. En vérité, Lennon est plus à l'aise pour créer du rock'n'roll fuzzy et scabreux qu'il ne l'est dans le domaine du bruit expérimental : il accomplit bien plus dans les quelques minutes douloureuses de "Cold Turkey", aussi sorti en 1969, que sur ces trois albums. Mais il y a un autre twist. C'est McCartney, et non Lennon, qui s'est d'abord intéressé à la scène musicale expérimentale des années 1960, encouragé par son ami journaliste Barry Miles à assister à un concert du groupe d'impro très libre AMM. C'est lui qui a parlé à Lennon de l'emploi en musique de la transmission radio par John Cage, poussant Lennon à l'imiter sur le fade-out de "I Am The Walrus".

Mais la différence majeure est que s'il s'est intéressé à ce genre de musique, McCartney n'a pas tenté d'en faire. On peut rire à présent de la pruderie des distributeurs des sixties insistant pour que la pochette de *Two Virgins* soit cachée dans un sac en kraft. Mais aujourd'hui, on imagine mal une superstar qui tenterait un coup pareil. Les albums expérimentaux de Lennon doivent plutôt être pris pour des gestes que pour des œuvres soutenues ; les gestes d'un idéalisme que nous sommes soi-disant trop intelligents pour apprécier au XXIe siècle.

L'avant-garde s'est avérée une phase de plus dans la vie de Lennon – il est passé des bed-ins et des albums expérimentaux à la thérapie primale, du militantisme politique à la vie de père au foyer, de l'isolement au bonheur conjugal sain. Chaque phase a été brève, tragiquement dans le cas de la dernière. Mais malgré les changements par lesquels est passé Lennon, Yoko Ono a été une constante virtuelle (hormis May Pang et le Lost Weekend). Les albums expérimentaux représentent leur extraordinaire unité. ∞

Ce sont des gestes d'avant-garde plutôt que des œuvres soutenues qui représentent l'extraordinaire unité de John et Yoko

“L’histoire ne m’intéresse pas. Je m’intéresse au présent. Et au futur.”

NME
21 JUIN 1969

NME
28 JUIN 1969

MELODY MAKER
20 SEPTEMBRE 1969

N’étant plus un simple Beatle, John Lennon révèle à ALAN SMITH et RICHARD WILLIAMS l’étendue de ses intérêts en 1969. Bed-ins ! Manigances financières avec Apple ! Films expérimentaux ! Macrobiotique ! Et brûler des poupées pour promouvoir la paix dans le monde…

TORONTO STAR/ZUMA PRESS/E'EVINE

NME 21|06|1969

LE SOLEIL BRILLE par la fenêtre à Savile Row et c'est une journée chaude et trépidante chez Apple, avec Yoko tapant sur une machine électrique et John Lennon en conversation, avec en fond sonore, une chanson de Lennon inédite intitulée "Give Peace A Chance".

C'est un état de fait que ce disque va se vendre à plusieurs millions d'exemplaires et que, comme "All You Need Is Love", il résonnera à la manière d'un hymne à travers le monde.

Un Irlandais plaisant et intrigant du nom de Cecil McCartney est passé par là, non pas pour se présenter comme un parent oublié des Beatles, mais pour parler de guerre, de paix et de sa haine pour cette mort explosive appelée Napalm. Lennon a été inspiré et le résultat est que plusieurs centaines de poupées en plastique ont été achetées et attendent à présent la mutilation et la destruction lors d'une manifestation macabre à King's Road demain. L'une d'elles est posée sur la table, nue, rose et innocente, son biberon à côté d'elle.

"Nous ne sommes qu'au début de la vente de notre produit de paix, raconte John, *et j'espère que ça commence à marcher. Yoko et moi nous basons seulement sur les réactions des gens quand on descend ensemble dans les rues – bien sûr. Je sais qu'on ne va pas rallier des gens vraiment opposés à nous. Certains nous jettent des regards noirs, mais les autres… les chauffeurs de bus et les routiers et… certains disent :, 'Comment ça va ?', 'Bonne chance' et des trucs du genre.*

"La façon dont je vois ça, même s'ils ne nous comprennent pas, ni pourquoi il y a des gens qui tapent sur des clous ou restent couchés… ils savent qu'on est en faveur de la paix. Ils savent que c'est notre position. Ce n'est que le début de la campagne et bientôt, ils connaîtront tous notre message et ce qu'on essaie de dire.

"Bien sûr, je sais qu'on a été critiqués par quelques journaux, mais certains de ces reporters et de ces gens parlent comme s'ils croyaient représenter quelqu'un. Un journaliste peut penser qu'on a besoin de plus de communication… mais c'est regrettable. Il faut qu'ils perdent l'habitude – les gens de presse et les pop stars, tout le monde doit parler en son nom. Comment un journaliste sait-il ce que ressent la plupart des gens ? Ok, ses collègues sont peut-être d'accord avec lui. Mais combien de types normaux connaît-il – qui ne sont pas des journalistes alcoolos ?"

Je hoche la tête, buvant vite à la bouteille de whisky que je dégaine de ma poche d'un geste soudain.

"De la même façon, je ne peux juger que de mon côté car combien de gens normaux je connais, en dehors d'Apple et de ceux que je rencontre ? Je ne peux juger la réaction que j'obtiens qu'au vu des gens qui me font des signes ou m'écrivent. Et ça arrive. Bien sûr, Yoko et moi savons qu'on a été critiqués pour dépenser £2 000 à l'Hilton alors qu'on aurait pu les envoyer pour nourrir des bébés au Biafra. Je l'ai fait aussi, le côté caritatif. Et je respecte les sentiments derrière la charité et je continuerai à faire des choses comme ça. Mais ça ne résout pas le problème.

"C'est comme de soigner le cancer quand quelqu'un l'a. Il y a beaucoup de cancers à guérir. Mais ça n'empêche pas la recherche. Et on regarde ce qu'on peut faire pour la paix en tant que recherche – pour empêcher le Biafra de se reproduire. Je pourrais donner tout mon argent au Biafra et peut-être que quelques milliers d'enfants seraient en sécurité une journée. Mais la guerre continuerait. J'utilise mon argent pour une campagne globale vantant la cause de la paix.

"Ces gens qui critiquent… qu'est-ce qu'ils font ? Il faut tous vous rappeler que c'est notre plus gros effort à Yoko et moi. On unit nos esprits. Donc si l'un d'entre vous a une meilleure idée, on la prendra. Mais jusqu'à ce que vous trouviez une alternative et pas juste : 'Pourquoi vous aidez les spastiques et pas les sourds ?', on va continuer à notre façon.

"Quand on essaie de changer les choses, tout le monde reste assis et critique les autres. L'espèce humaine est comme ça. On élit des gens au parlement pour diriger le gouvernement à notre place et on affirme qu'ils le font mal. On se sert toujours d'un bouc émissaire et tout le système est comme ça. Tout le monde est dans son fauteuil et dit qu'Harold Wilson a fait ci ou ça… mais c'est notre faute, pas celle d'Harold Wilson."

Il prend la poupée, arrache son bras de plastique, fait une courte pause, regarde la table et écoute Yoko qui parle rapidement en japonais au téléphone.

"Avant, lui dis-je, *tu me terrifiais. Il y a eu une période où je m'attendais à ce que tu me balances : 'Con bigleux'. Maintenant, je me trouve plus à l'aise en ta compagnie : tu es bien plus doux."*

Il essaie de remboîter le bras de la poupée et répond : *"C'est parce que je suis plus moi-même aujourd'hui. Je suis introverti et si je le dis, c'est pour t'empêcher de me traiter de 'Con bigleux'. C'est une question de simples jeux. Les Jeux auxquels Jouent les Gens. C'est tout. J'avais le jeu de l'agression. C'était ma défense. Dès qu'on s'approchait de moi, je donnais le premier coup. Si quelqu'un ne le supportait pas, peut-être que j'étais cruel – ou gentil. Maintenant, je suis assez détendu pour être moi et avoir moins peur de ce que les gens vont dire. Et quand je ne portais pas de lunettes, j'étais plus inhibé aussi. À Hambourg, par exemple, quand je ne pouvais pas voir le public – je m'emportais tout seul."*

Il cherche un instrument pour l'aider à remettre le bras en place, puis prend le biberon et tente de l'enfoncer dans le trou. Il ne dit rien, mais il finit par y arriver – un bras, un biberon.

"À présent, on n'arrive toujours pas à se mettre d'accord, reprend-il, *sur le fait de rejouer sur scène. On est quatre adolescents d'âge moyen qui ne se mettent pas d'accord. Bien sûr, on est tous des musiciens professionnels, mais les musiciens n'ont pas nécessairement à faire du live. Moi, je le ferais bien. Mais tu me parles à moi et les Beatles en tant que tels ne veulent pas tourner. Je m'en moque… Faire un bed-in, c'est comme de tourner à mon avis. Je pense que George et Ringo n'aiment vraiment pas ça, mais je ne vais pas les accuser et dire que c'est leur faute. Peut-être qu'il y a aussi un petit quelque chose en moi pensant comme eux.*

"Ça me plairait de chanter et de jouer devant un public. Mais le reste… c'est le problème. Peut-être que dans dix ans… comme Elvis… qui sait ?"

Il s'empare du bras en trop, le tire, appuie dessus et modifie sa forme.

"Je suis satisfait de ma vie, me répond-il, *aussi heureux qu'on peut l'être. Les seules taches sont la violence, la guerre et la famine. On ne peut pas être heureux avec tout ce qui se passe.*

"Si j'ai un bon pourcentage de bonheur, c'est parce que je suis reconnaissant à la vie, je suis amoureux et heureux avec ma femme et j'en remercie Dieu. Et tout le reste. En luttant et faisant mon possible pour la paix, je ne crois pas au fait que l'homme se battra toujours car c'est dans sa nature. Depuis des milliers d'années, c'est l'establishment qui nous répète ça. Il le dit parce que ça convient à l'establishment et à l'armée de nous dire qu'au fond, on est tous des soldats. On est autant non-violents que violents. C'est tout ce truc de 'Sois un homme mon fils' et 'Tu ne serais pas là aujourd'hui sans moi, mon fils.' 'Je me suis battu'… Tous ces trucs-là.

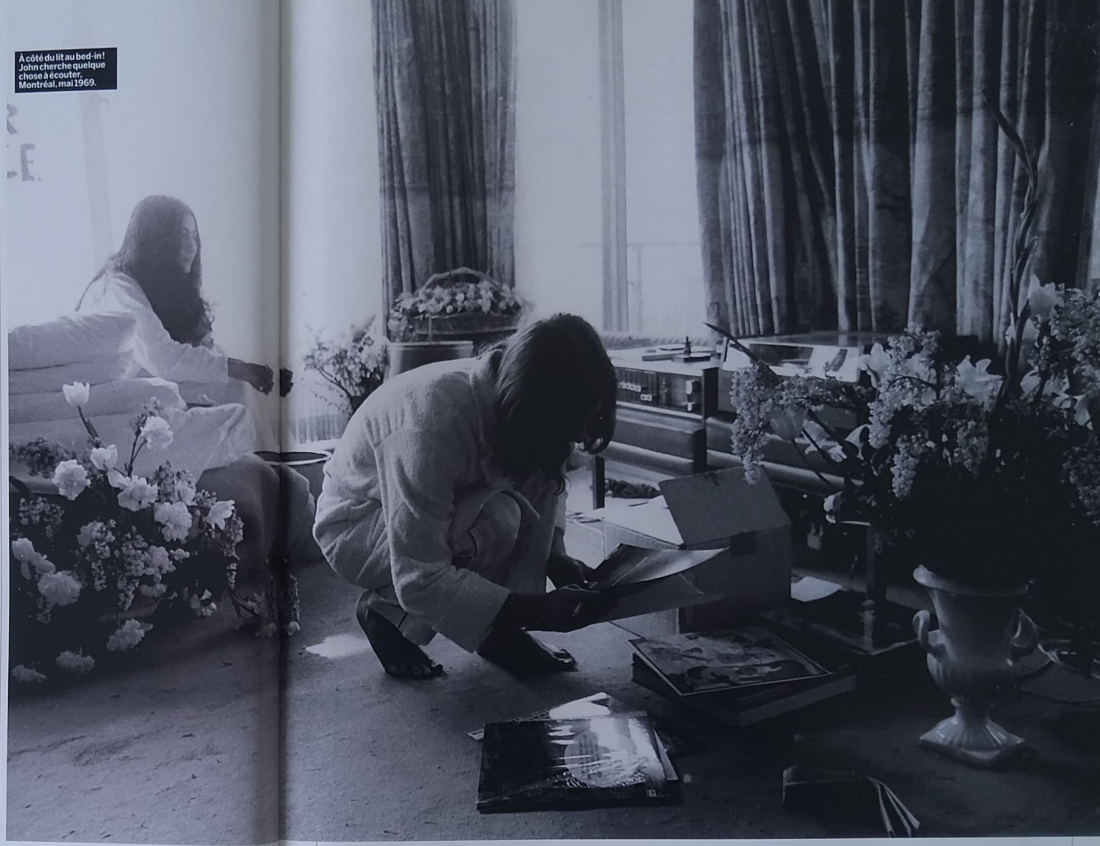
"Je crois qu'on peut utiliser la musique comme une sorte de tribune pour rassembler les gens, tout comme on peut prendre la danse, la peinture, voire la marche et tous les médias."

Musicalement, ajoute John Lennon, les Beatles ont plus de choses à dire que jamais et ont un album prêt, et un autre à moitié prêt.

"Celui qui est prêt est une sorte de répétition inachevée pour ce concert qu'on n'a jamais donné. C'est le concert des Beatles qui n'aura jamais lieu. Il y a des bribes de dialogue dessus et 'Get Back' est le morceau le plus achevé. Donc, imagine le reste. On n'a pas de date de sortie pour l'instant, parce qu'il y a un

ET TANT QU'ON Y EST...

Près de 150 journalistes sont passés chaque jour dans la chambre 1742 de John et Yoko durant le Bed-In d'une semaine au Queen Elizabeth Hotel, à Montréal. John a composé "Give Peace A Chance" au lit, l'enregistrant le 1er juin 1969 avec un chœur de fans et de célébrités, dont Allen Ginsberg et Petula Clark.



À côté du lit au bed-in ! John cherche quelque chose à écouter, Montréal, mai 1969.

"Quand on essaie de changer les choses, tout le monde reste assis et critique les autres..."

SYNDICATION

livre avec et il n'est pas encore fini. Il y a un autre album, de John et Yoko – qui sera aussi accompagné d'un livre. C'est un album de mariage. Et c'est génial.

"Dans tous ces nouveaux trucs des Beatles, il y a clairement des hits de McCartney… et une belle ballade intitulée 'Let It Be' qui ne fait pas un pli. Un hit. Et il y a quelques hits assurés pour d'autres."

Il tord le bras de poupée et le contemple avec une certaine satisfaction.

"Je pense qu'Apple tourne bien mieux, dit-il. *Je ne sais pas si tu le vois. On rectifie nos anciennes erreurs. On nettoie. Ça a aussi arrangé des gens de partir à ce moment-là. J'aime cette expression : 'Le moment de partir est bien choisi.'*

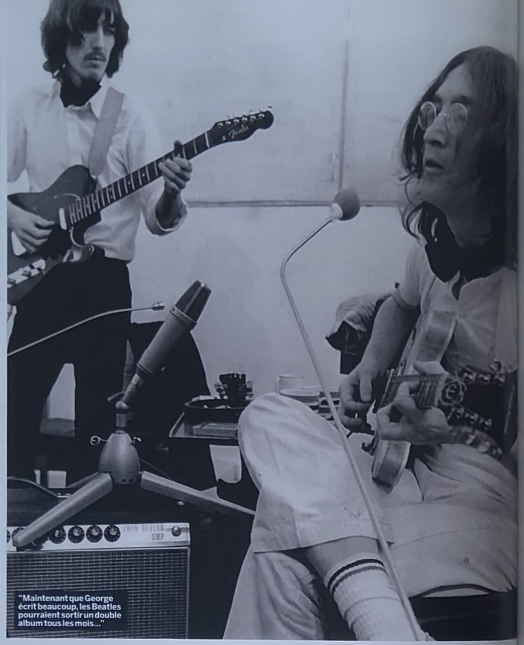
"J'aimerais qu'Apple soit plus commercial, bien sûr. J'aimerais que ce soit économiquement viable. Je me moque du respect. On aimerait toujours attirer les talents, mais on veut qu'ils soient indépendants et capables d'autonomie. Dans le passé, en disant : 'Venez chez Apple', on n'a récupéré que des gens refusés partout ailleurs.

"Pour le moment, il n'y a vraiment que nous et Mary Hopkin comme noms chez Apple, même si George a fait de bonnes choses avec Billy Preston et je pense qu'il a un gros potentiel."

Il est temps de partir et il sourit chaleureusement en tendant le bras tordu de la poupée, dont la main est désormais dans la mauvaise direction. J'ai l'impression qu'il n'apprécie plus les ravages inconscients qu'il lui a infligés.

"Tiens, dit-il, *tu veux ce bras ? En souvenir ?"*

ALAN SMITH



"Maintenant que George écrit beaucoup, les Beatles pourraient sortir un double album tous les mois…"

» NME 28|06|1969

CES TEMPS-CI, JOHN Lennon aime parler mais sans tomber dans une nouvelle controverse. Et sur certains sujets, il est devenu agréablement évasif de la manière que seul Paul McCartney a su élever au rang d'art.

Il me dit : *"Il y a une idée de film qui nous intéresse, mais je ne te révèle pas laquelle. Il y a certainement l'espoir qu'on fasse un autre film… c'est envisagé. Si je ne veux pas en parler, c'est que d'autres gens sont naturellement impliqués et je ne veux pas les perturber.*

"De toute façon, on a tiré un film fantastique de l'enregistrement de notre prochain LP. C'est vraiment incroyable… juste la sueur, les larmes et la fatigue de quatre mecs faisant un disque. Il ne dure plus que quatre heures. Ça pourrait faire un film majeur. Au sujet de notre musique, ces personnages qui parlent de nous progressant ou pas, devraient vraiment s'occuper de leurs affaires. Progresser vers quoi ?

"La musique est la musique. Tous ceux qui se plaignent de nous et Dylan parce qu'on n'évolue pas, sont ceux qu'on a ouverts au reste – soyez-en sûrs. C'est la musique, bébé.

"Quand on aura envie de changer, très bien. C'est pareil avec cette autre moitié d'album qu'on fait, celui après le prochain. Il va sans doute faire un peu plus plaisir aux critiques, parce qu'on en a eu marre de gratouiller les guitares. On a remis un peu de production.

"Ce prochain album, ce sera vraiment quelque chose. Dis aux critiques en chambre de se taire et d'attendre. 'La ferme et écoutez' c'est la réponse. Et rappelle-toi… il peut y avoir autant de complexité dans une note que dans une symphonie ou Sgt Pepper.

"Pas que la musique classique m'intéresse – je pense que c'est du passé et l'histoire ne m'intéresse pas sauf en tant que hobby. Je m'intéresse au PRÉSENT. Et au futur."

Au sujet de l'Amérique : *"Je ne peux pas cacher le fait que retrouver mon visa est très important. Je dois y aller, pour le travail au moins. Il faut que je réessaie. Je sais que Donovan n'a pas eu trop de mal à récupérer son visa, qu'il a seulement fait une grosse campagne antidrogue. On en est là.*

"En ce moment, je ne touche pas à la drogue, à l'alcool ou la viande. Ils interfèrent avec ma tête. Et le sucre… Je pense qu'ils sont tous mauvais. Je suis complètement macrobiotique. Je sais que ça paraît étrange, mais c'est génial… et ça te maintient défoncé constamment.

"Plus besoin de se défoncer et de cette façon… on plane en permanence."

ALAN SMITH

» MELODY MAKER 20|09|1969

JOHN LENNON N'A PAS touché de royalties depuis deux ans. Et, croyez-le ou non, il est juste. L'homme dont le groupe a été encore élu n° 1 des sections anglaises et internationales du référendum du *Melody Maker* me dit que la société des Beatles, Apple, est devenue une sorte de monstre incontrôlable.

"Le problème est qu'il y a deux ans, nos comptables nous ont fait céder par écrit 80 % de nos royalties à Apple, dit-il. *On ne peut pas y toucher et la situation est ridicule. Tout l'argent entre dans ce petit bâtiment et n'en ressort pas. Si je pouvais retirer mon argent de la société, je m'en irais mener mes projets indépendamment. J'aurais plus de liberté et je serais plus heureux. Je fais toujours partie d'Apple et des Beatles, il n'y a pas d'animosité, mais ils tendent à ignorer Yoko et moi.*

"Kenny Everett [DJ de Radio 1] *a récemment fait un disque promotionnel pour Apple qui a été diffusé à la grosse réunion annuelle d'EMI. Il mettait en avant James Taylor, The Ivies, sans citer ce que j'ai fait avec Yoko. Et je pense que ce qu'on fait est bien plus important que James Taylor. Apple semble avoir peur de nous. Ils ne veulent pas toucher à notre film* Two Virgins, *par exemple.*

"La richesse des Beatles est un mythe. Les seules choses coûteuses que je possède sont ma maison et mes voitures et je n'ai rien d'autre. On ne rentre pas dans nos fonds avec les films, et ça m'inquiète."

Je parle à John de sa récente soirée cinéma à l'ICA *[Une sélection de films de John et Yoko, dont* Bottoms *d'Ono et* Self-Portrait *de Lennon, qui détaillait la montée (et la chute) de son pénis, a été projetée au New Cinema Club, Institute of Contemporary Arts, le 10 septembre 1969.]* Pourquoi, par exemple, éprouve-t-il le besoin de réaliser un film comme *Self-Portrait*, avec son contenu très controversé, alors qu'Andy Warhol a fait la même chose il y a des années avec les films *Empire State* et *Sleep*?

"Ce n'est pas du tout comme Warhol. Il est négatif et on est positifs. Je ne supporte pas la négativité et notre attitude est complètement différente. Self-Portrait a nos vibrations d'amour et un message d'humanité immédiat.

"Lorsque Yoko m'a montré son film, Bottoms, *je l'ai trouvé ridicule, mais elle me l'a expliqué et j'ai été convaincu – je ne me souviens plus comment. Je pense que c'était l'humour du film et c'est ce qu'on tente de conserver dans les nôtres. Si on veut les faire voir, on doit intégrer ce milieu. On aimerait réaliser un film moins underground dans son concept, mais on ne va pas faire* Barbarella *ou* 2001 *– et pourtant, ce serait un trip génial.*

"Les films progressent si vite – bien plus que la musique ou le reste. On espère entrer en discussion avec une grande maison de production que je ne peux pas nommer – oh, et pourquoi pas, c'est United Artists – qui semble intéressée. On aimerait progresser dans le West End."

Yoko, assise à côté de John, intervient : *"On ne sait pas comment le faire. On le pige en ce moment."*

John poursuit : *"Ce n'est pas vraiment des films, plutôt de la télé. Dylan avait raison – ça devrait être moins important. Nos films, et les albums des Beatles et des Stones, ne devraient pas générer autant de bruit. Le processus de production est si lent. On aimerait accélérer le processus et sortir un nouvel album et un film chaque mois. On n'a pas encore pu sortir notre film,* Wedding. *Et le problème est que les gens vont dire qu'on a copié Jane Birkin sur un titre, mais ce n'est pas vrai. On n'a simplement pas pu sortir le nôtre assez vite.*

"La plupart de nos films sont comme des portraits. Par exemple, Smile *est un simple portrait de moi envoyant des vibrations d'amour à Yoko de l'autre côté de la caméra. Les gens le trouvent ennuyeux, mais ils vont regarder un Van Gogh qui ne bouge pas du tout et l'accrocher sur leur mur."*

Je suggère que, peut-être, le public à l'ICA était mécontent car ce n'était pas le bon environnement.

"Oui, ce serait sans doute mieux si les gens avaient le film chez eux et pouvaient le projeter sur leur mur quand ils en ont envie. La soirée à l'ICA était trop longue – mais ils ont demandé cinq heures de films et c'est ce qu'on leur a donné."

Le travail de John et Yoko ne va-t-il pas se mettre à ressembler à un journal intime grand ouvert ? La plupart des gens ne gardent-ils pas le leur dans un bureau chez eux?

"Oui, mais qui n'aime pas lire le journal des autres ? répond-il. *C'est exactement ce que c'est – mais tu dois comprendre que les albums des Beatles et de Dylan, d'ailleurs, sont des journaux intimes. On met cela au grand jour et c'est plus honnête."*

Cette théorie ne donne-t-elle pas invariablement des œuvres d'art jetables?

"Oui, c'est ce qu'on recherche, dit John. *Yoko fait réimprimer son livre de poésie,* Grapefruit, *et à la fin, il y a des instructions pour que le lecteur mange le livre."*

Yoko ajoute : *"Quand on garde les choses, elles deviennent des pierres tombales. Le monde va être encombré d'objets inutiles."*

Ont-ils de nouvelles idées pour leur campagne pour la paix très bien promue ?

"Il y a ce projet d'un Bateau de Paix, dit John, *et c'est très étrange parce que je viens de lire un livre qui contenait presque la même idée. Il y avait un mec dans un bateau blanc depuis lequel il diffuse des messages de paix et, après l'avoir lu, un vrai mec m'a proposé de le faire. Quelqu'un m'a aussi donné des idées pour agir au Nigeria et au Biafra, mais je ne peux pas en parler pour l'instant."*

Ce qui signifierait une implication plus directe dans la guerre et la paix?

"Pas vraiment, car je pense qu'on l'a déjà fait – rester au lit pour la paix a été très direct. Par exemple, ça ne ferait aucun bien que j'aille me faire tirer dessus au Vietnam. Ça ne prouve rien, mais c'est ce que les gens me disent toujours de faire.

"C'est l'esprit des gens qui nous intéresse. Si on va voir Nixon par exemple, ça ne le fera pas arrêter ce qu'il fait, mais on pense qu'on pourrait découvrir ce qu'il pense et le dire aux autres. On saurait où il en est.

"On ne peut rien changer par la violence. Il faut être agressif, c'est en chacun de nous et je le suis, mais on est équipés pour surmonter ça. On n'a pas besoin de se mêler des jeux des autres et je pense que tous les meurtriers devraient être autorisés à emmener leur char dans le désert pour s'entre-tuer. Mais je ne veux pas y prendre part et on a le pouvoir d'agir là-dessus."

Avec deux albums en boîte – *Abbey Road* et *Get Back* –, les Beatles vont-ils faire une pause des enregistrements?

"Le souci, c'est qu'on a trop de chansons. Maintenant que George écrit beaucoup, on pourrait sortir un double album tous les mois, mais ils sont très difficiles à produire. Après l'enregistrement de Get Back [inédit] *en janvier, on va sans doute retourner en studio pour en faire un autre. C'est dommage qu'on ne puisse pas sortir d'albums plus vite."*

RICHARD WILLIAMS

"Je fais toujours partie d'Apple et des Beatles, il n'y a pas d'animosité, mais ils tendent à ignorer Yoko et moi…"

ET TANT QU'ON Y EST…

Les commentaires de Lennon sur les finances d'Apple Corps dans cet article du *MM* ont incité le manager des Stones, Allen Klein, à contacter le groupe et offrir son aide. Son arrivée, à laquelle s'opposait McCartney, a été un catalyseur majeur dans le split des Beatles.

REX FEATURES

REX FEATURES

LIVE PEACE IN TORONTO 1969

Le Plastic Ono Band est né dans un avion, alors que John retourne au rock'n'roll live avec Eric, Klaus, Alan White – et Yoko dans un sac. *PAR* DAVID CAVANAGH

DATE DE SORTIE
12 DÉCEMBRE 1969

EN GÉNÉRAL, KIM FOWLEY n'est pas associé au mouvement pacifiste. On pourrait croire que le cerveau machiavélique à l'origine de "Nut Rocker" et des Runaways serait trop attiré par le côté obscur pour envisager un jour de ratifier un slogan comme "Give peace a chance!" Mais le 13 septembre 1969, devant 20 000 personnes dans un stade de football de Toronto, Fowley a lancé ces mots-là – deux fois – en accueillant John Lennon et le Plastic Ono Band sur scène. *Live Peace In Toronto 1969* est l'extraordinaire document qui a suivi. Si Fowley l'a invoqué, il n'a pas été le seul.

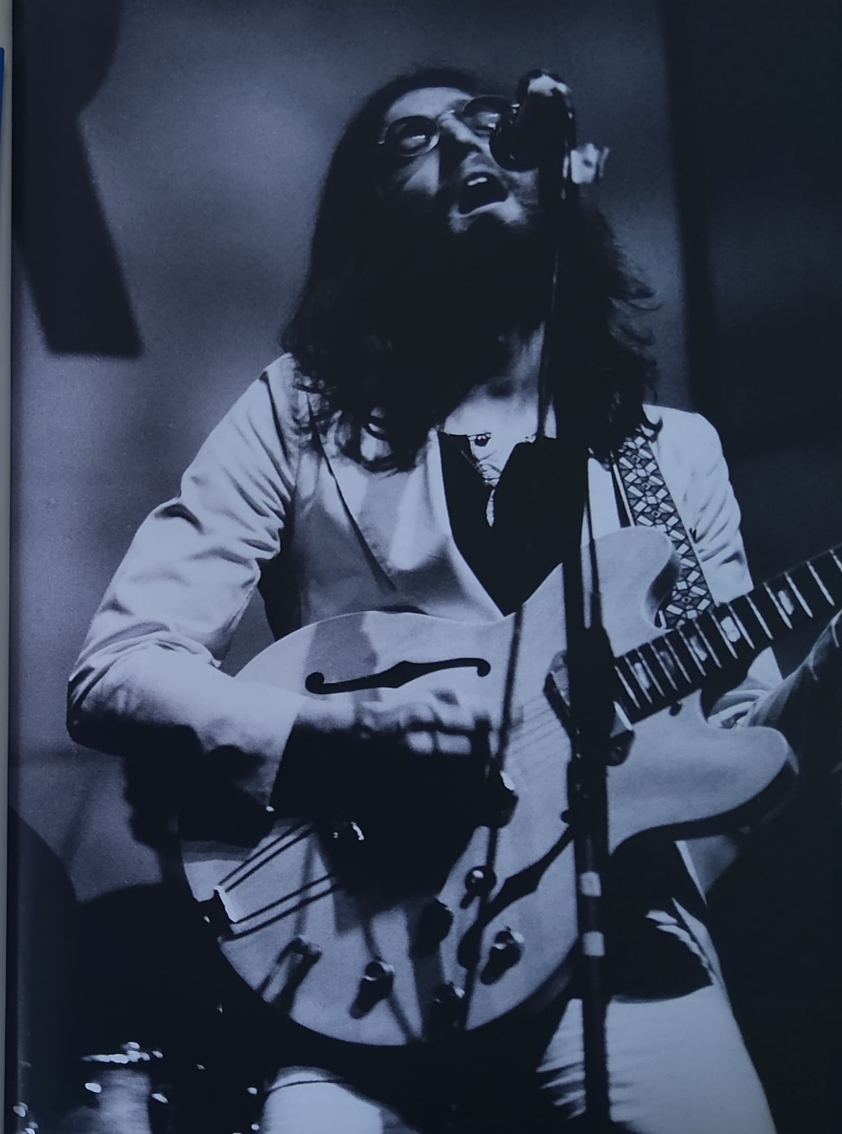
Live Peace In Toronto 1969 est un film d'action d'une totale simplicité. Coup de fil. Avion. Limousine. Scène. C'est le souvenir d'un groupe qui n'a jamais joué ensemble auparavant et ne le refera plus. Le chanteur ne s'est pas produit en public depuis trois ans (à l'exception d'une récente escapade sur un toit) et, pour rendre les choses intéressantes, il tente de ne plus toucher à l'héroïne. Sa femme est sur scène aussi, mais – détail crucial –, elle est cachée dans un sac. Ce qui est impressionnant avec *Live Peace In Toronto 1969*, c'est qu'il ne tente pas d'éviter ou de camoufler tout cela. C'est un événement unique en cinéma vérité, qui se produit en temps réel, pour le meilleur et le pire. Pas d'altérations, de postproduction, de triche.

Le coup de téléphone à Apple, à Londres, a lieu le 11 ou le 12 septembre. Il vient de Toronto où un festival d'une journée – le Toronto Rock'n'Roll Revival – doit avoir lieu au Varsity Stadium le 13 septembre. Mettant en avant les géants du rock'n'roll de 1956-57, il repose sur une passion pour le passé, mais s'avère être très en avance sur son temps. La nostalgie de la culture adolescente des fifties n'a pas encore balayé l'Amérique du Nord et, même si les organisateurs ont engagé des artistes jadis légendaires (Chuck Berry, Gene Vincent, Little Richard), les ventes de billets sont désastreuses. Ils appellent Lennon, fan

L'ALBUM

1 | **Blue Suede Shoes** ★★★★
2 | **Money** ★★★★
3 | **Dizzy Miss Lizzy** ★★★
4 | **Yer Blues** ★★★
5 | **Cold Turkey** ★★★★
6 | **Give Peace A Chance** ★★★
7 | **Don't Worry Kyoko** ★★★★
8 | **John John (Let's Hope For Peace)** ★★★

- **Sortie:** 12 décembre 1969
- **Producteur:** John & Yoko
- **Enregistré:** Toronto Rock'n'Roll Revival Festival (13 septembre 1969)
- **Personnel:** John Lennon (chant, guitare rythmique); Eric Clapton (guitare lead); Klaus Voormann (basse); Alan White (batterie); Yoko Ono (chant)
- **Meilleurs classements:** UK –; US 10



ANDREW MACLEAR/GETTY

renommé des pionniers du rock'n'roll, et lui demandent s'il peut venir présenter quelques groupes, faire un peu de publicité et les sauver d'un mauvais pas. La demande excite tant Lennon qu'il demande à jouer. Le Plastic Ono Band est ajouté à l'affiche.

L'avion quitte Heathrow dans l'après-midi du 13 septembre. Lennon a réuni Eric Clapton (guitare lead), Klaus Voormann (basse) et un jeune batteur, Alan White, repéré avec un groupe, Griffin, la veille au soir. Les voyageurs, incluant Allen Klein et l'homme à tout faire des Beatles, Mal Evans, se retrouvent dans le salon VIP d'Heathrow. Yoko arrive au bras de John – tout le monde s'y attendait –, mais personne ne semble savoir quel est son rôle dans le groupe, ou si elle en a un. Les musiciens embarquent. Alan White a raconté ensuite: *"On a parlé de ce qu'on allait jouer et on a répété dans l'avion. En plein ciel, on est devenu le Plastic Ono Band."*

En dehors des Beatles, la chanson-clé de Lennon à l'époque est "Give Peace A Chance", hit de l'été du Plastic Ono Band enregistré dans une chambre d'hôtel de Toronto en juin et toujours dans les charts en septembre. Lennon a écrit le suivant, "Cold Turkey", qui parle de l'arrêt de l'héroïne pour un junkie, mais il est si nouveau que seule Yoko le connaît. Lennon tient à ce que le Plastic Ono Band joue "Give Peace A Chance" et "Cold Turkey", même si Clapton, Voormann et White n'ont pas participé à l'enregistrement du premier et jamais entendu le second. Trouvant une rangée de sièges libre à l'arrière de l'avion, Lennon apprend à Clapton les rudiments de "Cold Turkey", tandis que Voormann (de Hambourg) et White (de Durham) qui peinent à se comprendre en raison de leur accent, les accompagnent à la guitare et aux baguettes-sur-les-genoux. Ils estiment que "Yer Blues", tiré du *"Double Blanc"* conviendra au show, ainsi que trois oldies peu exigeantes ("Blue Suede Shoes", "Money", "Dizzy Miss Lizzy"). Mal Evans conseille à Lennon de ne pas s'attaquer à "Come Together" ni "I Want You (She's So Heavy)", dont les parties rythmiques sont un peu plus compliquées.

Cela fait six chansons. Soit 20 minutes confortables. L'avion se dirige implacablement vers le Canada. On imagine ce moment où les membres du Plastic Ono Band ont échangé des regards et compris que le reste de leur set devrait être consacré aux improvisations d'avant-garde de Yoko.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Les quatre ou cinq premiers morceaux nous donnent sans doute le meilleur souvenir du son des Beatles à l'époque du Cavern Club et du Star Club..."
Richard Williams, Melody Maker, 6 décembre 1969

"Impossible de comprendre qui peut trouver cela distrayant. Trop de mauvais éléments de ce type peuvent tout gâcher..."
Disc And Music Echo, 6 décembre 1969

NOUS REJOIGNONS LIVE Peace In Toronto 1969 alors qu'une voix masculine dit gentiment: *"Sortez vos allumettes."* Il s'agit de Kim Fowley, le présentateur. En coulisse, Lennon est très nerveux. Il porte le costume blanc bientôt rendu célèbre par la pochette d'*Abbey Road* (qui sort le 26 septembre). C'est comme si au bout du passage clouté, il avait pris un virage vers l'ouest et ne s'était pas arrêté. Sa nervosité est aggravée par un conflit avec les services d'immigration à l'aéroport international de Toronto et une poursuite en ville avec des bikers. Pour adoucir les choses, Fowley demande au public de brandir en l'air des allumettes enflammées. Le retour sur scène de Lennon est illuminé, poétique et beau. En un instant, un nouveau rituel de concert est né.

Puis Fowley annonce: *"The Plastic! Ono! Band!"* – on lui a peut-être demandé de ne pas mentionner le nom de Lennon – et on entend le bruit d'instruments qu'on branche et accorde. Lennon salue le public. Sa guitare crache quelques notes d'un riff évoquant le blues ("I'm Yours, She's Mine") par lequel les Rolling Stones ont débuté leur set à Hyde Park en juillet. L'album a commencé depuis 90 secondes. Lennon s'approche du micro. *"Ok, on ne va faire que des morceaux qu'on connaît, parce qu'on n'a jamais joué ensemble avant et..."* Ses excuses restent en suspens. Le public se met à crier, puis à rugir, clairement ravi de le revoir sur scène.

"Blue Suede Shoes", la première chanson, fluctue – comme le plus gros de *Live Peace In Toronto 1969* – entre fun, panique, hésitation et vague confiance en une sorte de puissance supérieure qui mènera tout le monde jusqu'au finish dans à peu près la même tonalité et la même mesure. Le groove est un galop country confortable et entraînant. Lennon semble assez en voix, dans la mesure où il vient d'effectuer un vol de 5 600 kilomètres et passé la dernière demi-heure à vomir dans un lavabo. Mais de petits décrochages dans son chant révèlent son anxiété et son embarras, et c'est à Clapton – qui a joué devant 100 000 personnes avec Blind Faith à Hyde Park en juin et, par conséquent, est sans doute le membre du Plastic Ono Band le moins dérouté – que revient la tâche de sauver les meubles avec deux solos brusques et agressifs. Il y a eu de meilleures versions de "Blue Suede Shoes" dans n'importe quel pub perdu, voire des stades de football, mais pas sous cette sorte de pression.

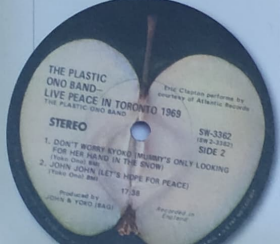
Pour un chanteur à la voix rauque comme Lennon, certaines chansons tombent dans la catégorie *"sans danger"*. Il retourne au bon vieux temps du Cavern Club avec deux d'entre elles: "Money" et "Dizzy Miss Lizzy". "Twist And Shout" aurait clairement pu faire l'affaire, mais a été omise de la set-list, sans doute parce que Clapton et Voormann n'avaient pas très envie de faire les *"Oooh"*. Plus fuzz et brutale que la version de *With The Beatles*, "Money" grogne et gronde sans grande précision, entre Voormann qui tente de se souvenir des changements et tout le monde qui se demande quand Lennon va se mettre à chanter. À 28 ans, ce n'est plus le blagueur qu'il était six ans plus tôt et ses longs gémissements tristes sur la phrase: *"C'est ce que je veu-u-ux, oh yeah"* sonnent comme s'il s'agissait d'un homme regrettant l'argent qu'il a perdu, plutôt que salivant à l'idée de ce qu'il possédera un jour. À l'inverse, "Dizzy Miss Lizzy" tient plus de la parodie frénétique, et ce rock basique est curieusement truffé d'erreurs. Il nous permet pourtant de respirer, de prendre un peu de recul et d'admirer le son, au-dessus de la moyenne pour un album live de 1969. La guitare de Clapton, chargée d'effets, est une présence menaçante sur la gauche. Celle de Lennon, à droite, a une tonalité un peu plus *"propre"*, mais tout sauf conciliante. Au milieu, la caisse claire cinglante de White transperce les lignes de basse graves de Voormann, les deux instruments se tournant autour comme des chiens inconnus dans un parc. C'est une attaque rock'n'roll naturelle, même lorsque les musiciens ne savent parfois pas trop ce qu'ils attaquent, et ce disque se classe avec les meilleurs live des années 1960: *Live At The Star Club, Hamburg* de Jerry Lee Lewis; *Live 1966: The "Royal Albert Hall"* Concert de Dylan; *Get Yer Ya-Ya's Out* des Stones.

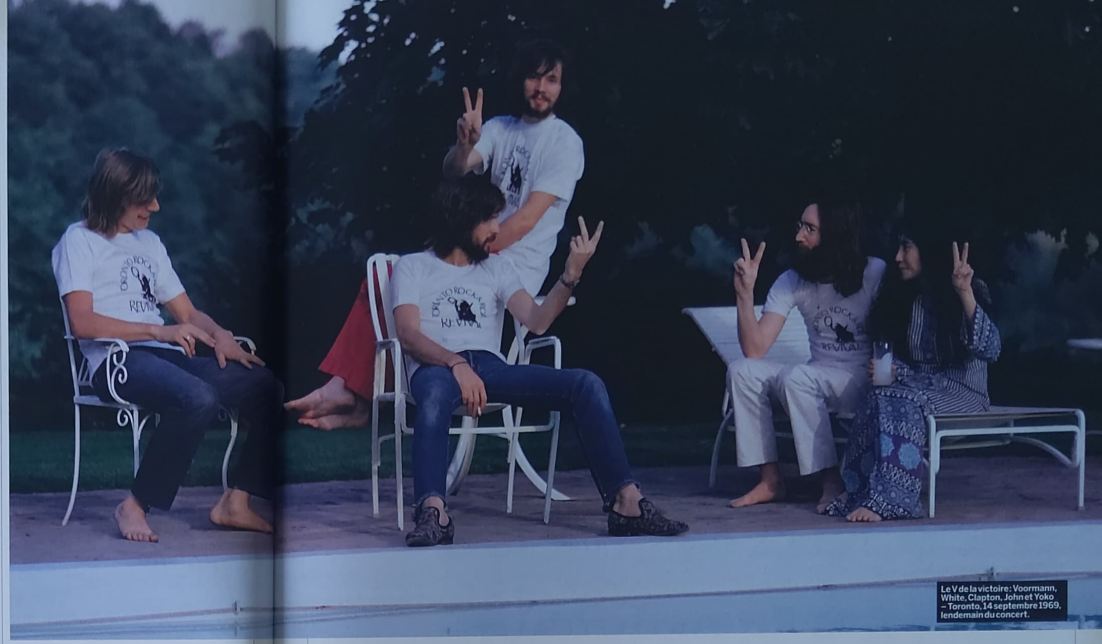
Puis vient le moment, au bout de deux minutes et 20 secondes, de "Dizzy Miss Lizzy" où Toronto est confronté à un son auquel rien ne l'a préparé. Yoko, qui depuis plusieurs minutes est cachée dans un grand sac blanc au centre de la scène, s'empare à présent du micro. Le bruit qui émerge est un mélange entre la hyène hystérique de *La Belle Et Le Clochard* et les vocalises d'une Castafiore de douche. L'étrange cri qui vibre est un défi à la conscience, pour le dire gentiment. Yoko opte pour un silence discret durant "Yer Blues" (une version incroyablement brute, avec Lennon et Clapton rivalisant à coups de solos déchaînés), mais elle refait vite surface sur "Cold Turkey" et ne cesse d'émettre des cris de chimpanzé et de chèvre. Les musiciens ne semblent pas s'en préoccuper, à moins qu'ils ne soient simplement stupéfaits. Peu importe. "Cold Turkey" est un triomphe, version anglo-allemande d'un groove de la côte Ouest qui se complaît dans ses contours acérés. Mais peu après, le Plastic Ono Band se retrouve à court de chansons ("Give Peace A Chance")... et durant la face B entière de *Live Peace In Toronto 1969*, le micro est confié à Yoko.

Pour de nombreux fans de Lennon possédant l'album et pour lesquels elle est un facteur irritant, Yoko gâche un grand come-back avec ses braillements. Selon des témoins, au Varsity Stadium, des portions du public ont réagi en envoyant de mauvaises ondes à la minuscule Japonaise sur scène. Le rire est une réaction alternative – et aussi instinctive; même Lennon semble amusé lorsqu'il imite son vibrato à la fin de "Cold Turkey". Mais la seule chose qu'on ne peut pas faire est de l'écarter, car sa contribution à l'album est incroyablement significative et alchimique. Impossible d'entendre l'hostilité du public durant les 17 minutes et demie improvisées de "Don't Worry Kyoko (Mummy's Only Looking For Her Hand In The Snow)" et "John, John (Let's Hope For Peace)" – mais on l'imagine aisément, et le fracas hurlant de la musique qui l'accompagne est si saisissant qu'il doit être mû par la fureur de Lennon en voyant sa femme attaquée de la sorte. Chante-t-elle juste? Pas particulièrement. Frôle-t-on le ridicule? Par moments. Est-ce perché? Carrément. Yoko modifie l'atmosphère du concert pour qu'une ambiance de fête devienne une posture provocatrice de confrontation; pour que, sous sa direction, le Plastic Ono Band soit moins un groupe de rockabilly improvisé que de proto-punk à l'attitude arty. Voyez comme ils sortent de scène, laissant leurs guitares cracher du larsen contre les amplis, geste antagoniste convenant mieux au Velvet Underground.

Lennon semble assez en voix, dans la mesure où il vient de faire 5 600 km en avion et passé une demi-heure à vomir dans un lavabo...

Live Peace In Toronto 1969 ne tente pas d'expliquer cette anomalie – comment un concert débute par *"Bonsoir"* et s'achève sur *"Allez crever"* – et, étant une production de John et Yoko, n'exprime une préférence pour la musique de l'un ou de l'autre. Il les place simplement côte à côte, sous la canopée abstraite de la Paix, et nous invite à nous demander si, en ayant un problème avec le rock'n'roll de Yoko, nous sommes aussi rock'n'roll qu'on le croit.





Le V de la victoire: Voormann, White, Clapton, John et Yoko – Toronto, 14 septembre 1969, lendemain du concert.

GETTY IMAGES

MELODY MAKER
6 DÉCEMBRE 1969

MELODY MAKER
13 DÉCEMBRE 1969

MELODY MAKER
20 DÉCEMBRE 1969

‘Les gens préfèrent un saint mort à un mécontent vivant comme John et Yoko’

La fin est proche… Dans une interview typiquement franche, les Ono-Lennon ouvrent leur cœur à RICHARD WILLIAMS. Des conflits avec Paul au *Wedding Album* en passant par l’intimité de leur mariage, rien n’est tabou.

LE RENVOI DE SA fameuse décoration a été le point de départ d'une nouvelle ère pour John Lennon – une période où il se sent plus libre de parler de tout ce qui lui est arrivé au cours des sept dernières années au sein des Beatles.

Il est indéniable que les quatre Beatles se sont éloignés les uns des autres au cours des années et, tandis que cela se produit, la vérité sur leurs débuts émerge. Pour certains, ces révélations représentent la destruction d'un beau mythe, l'explosion d'un conte de fées dépeignant le groupe comme ces Moptops pleins de répartie et de chansons à fredonner.

Mais pour John Lennon, parler est une étape vitale. Ayant vécu depuis longtemps au cœur de la légende, il ne peut plus la préserver sans être incohérent. Et la sincérité est sans doute l'une de ses principales qualités. Elle en met certains mal à l'aise et leur fait écrire des lettres scandalisées aux journaux, mais il faudrait saluer cette rare qualité.

La semaine dernière, j'ai passé du temps avec John, durant lequel il a abordé la vérité sur leurs débuts, les relations actuelles au sein des Beatles et son besoin d'indépendance, ainsi qu'une foule d'autres sujets. Nous commençons par l'ascension du groupe et les sentiments de John sur la façon d'accéder au succès.

"Au départ, c'était une lutte constante entre Brian [Epstein] *et Paul d'un côté, et George et moi de l'autre,* me dit-il. *Brian nous a mis des costumes et des cravates et Paul était d'accord. Je n'aimais pas ça et j'essayais de persuader George de se rebeller avec moi. Je lui disais:* 'Écoute, on n'a pas besoin de ces putains de costumes. Foutons-les par la fenêtre.' *Je me rebellais en desserrant ma cravate et en déboutonnant le col de ma chemise, mais Paul venait toujours arranger ça.*

"J'ai vu un film l'autre soir, la première télévision qu'on a faite. Les gens de Granada étaient venus nous filmer et on portait des costumes et le reste – ce n'était pas nous et en regardant ça, j'ai senti que c'est là qu'on avait commencé à se trahir. On a beaucoup dû se vendre à ce moment-là. Accepter cette décoration de la Reine a été une trahison pour moi. Avant de la recevoir, le Palais vous envoie une lettre qui demande si on va l'accepter, parce qu'on n'est pas censé la refuser publiquement et ils préfèrent s'en assurer en amont.

"J'ai balancé la lettre avec le courrier des fans, jusqu'à ce que Brian me demande si je l'avais eue, et quelques autres m'ont persuadé d'accepter cette décoration. Et c'était hypocrite pour moi de la prendre. Mais je suis content, vraiment, de l'avoir reçue – car ça signifie que quatre ans plus tard, je peux l'utiliser pour faire un geste.

"On a réussi à refuser toutes sortes de choses, ce que les gens ignorent. Par exemple, on a fait une fois le Royal Variety Show et on nous a discrètement demandé de le refaire chaque année ensuite – mais on a toujours répondu: 'Dans vos rêves.' *Donc chaque année, il y a un article dans les journaux disant:* 'Pourquoi pas de Beatles pour la Reine?' *ce qui est assez drôle, car ils ne savaient pas qu'on avait dit non.*

"C'était un mauvais concert de toute façon. Tout le monde est très tendu, personne ne joue bien. La fois où on l'a fait, j'ai lancé une blague sur scène. J'étais incroyablement nerveux, mais je voulais dire un truc, juste pour me rebeller un peu, et c'est ce que j'ai trouvé de mieux."

A-t-il apprécié quelque chose durant les années de Beatlemania?

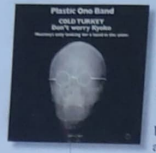
"Oh bien sûr. J'aimais la célébrité, le pouvoir, l'argent et jouer devant un large public. Conquérir l'Amérique a été une des meilleures choses. On voulait être plus connus qu'Elvis – c'était le principal. Au début, on voulait être Goffin et King, puis Eddie Cochran, puis Buddy Holly, et finalement, on est arrivés au point de vouloir être plus célèbres que le plus grand de tous – et c'était Elvis.

"On admet qu'on a pu y parvenir parce qu'on était quatre. Aucun de nous ne l'aurait fait tout seul, parce que Paul n'était pas assez fort, je ne plaisais pas assez aux filles, George était trop calme et Ringo était le batteur. Mais on pensait que tout le monde pourrait en aimer au moins un d'entre nous, et c'est ce qui s'est passé."

Lorsque John a renvoyé sa décoration pour protester contre l'engagement de l'Angleterre dans les conflits au Vietnam et au Biafra, il a ajouté: *"Et contre le fait que 'Cold Turkey' descende dans les charts."*

Cela signifie-t-il que "Cold Turkey" est un disque particulièrement important pour toi?

"Oui, parce que c'est MON disque. Quand je l'ai écrit, je suis allé voir les trois autres Beatles et j'ai dit: 'Eh, les gars, je crois que j'ai composé un nouveau single.' *Mais ils ont répondu,* 'Huuum... arfff... euh...' *parce que ça allait être mon projet et je me suis dit:* 'Allez-vous faire foutre! Je vais le sortir moi-même!' *Ça s'était déjà produit, lorsque j'ai voulu sortir 'Revolution' en single et qu'à la place, ça a été 'Hey Jude'.'"*



Est-ce que, pour John, le Plastic Ono Band est une alternative aux Beatles, en particulier depuis que Ringo refuse de recommencer à tourner?

"Oui, je suppose. C'est une façon de présenter ma musique au public. Je me fous un peu des chansons des autres. Par exemple, je me moque de ce que 'Something' fait dans les charts – je surveille 'Come Together', parce que c'est ma chanson."

Peut-il envisager le jour où il ne voudra plus que ses chansons soient sur le même album que celles de Paul ou George?

"Je le vois venir. Les Beatles peuvent continuer à séduire un large public tant qu'ils font des albums tels que Abbey Road, *avec des petites chansons folk comme 'Maxwell's Silver Hammer' pour plaire aux mamies.*

"D'ailleurs, au sujet de 'Maxwell's Silver Hammer' – tout ce que je peux dire, c'est que j'aime autant Engelbert Humperdinck que John Cage, et je n'écoute aucun des deux, conclut-il avec un manque de pertinence très pertinent.

"J'ai toujours voulu avoir des invités sur nos disques, comme les Stones et d'autres amis. Et certains dans le groupe voulaient qu'on reste entre nous – juste les Beatles, tu vois? Mais attends, ça commence à être moins structuré et il devrait y avoir des enregistrements fantastiques dans les années à venir. C'est ce que j'ai toujours voulu."

Pour revenir sur le passé, a-t-il aimé tourner les deux films des Beatles, *Help!* et *A Hard Day's Night?*

"J'ai aimé A Hard Day's Night, *même si Alun Owen n'est venu avec nous que deux jours avant d'écrire le scénario. Il a inventé ce mot 'cradingue' – tu le savais? On trouvait ce mot très bizarre et George était mort de gêne à chaque fois qu'il devait le dire. Mais ça fait partie du langage maintenant – même les gens chics l'utilisent. Incroyable.*

*"*Help! *était chiant, on ne savait pas ce qui se passait. En fait* [Richard] Lester *était un peu en avance sur son temps, mais on fumait beaucoup d'herbe et les meilleurs trucs, quand on se lâchait et qu'on tombait partout, ont été coupés au montage."*

Le présent: Allen Klein a-t-il fait une agréable différence chez Apple, qui donnait du souci à John la dernière fois que je lui ai parlé?

"Oh, c'est vraiment merveilleux. Les gens avaient très peur de lui au départ – c'est encore le cas pour certains –, mais c'est sans doute bien. Il a déblayé tous les débris et le bois mort, il a empêché que ce soit un point de chute pour tous les hippies du monde. Il ne va pas laisser les gens commander du mobilier ancien pour leur bureau, ce genre... il a imposé des règles et ça commence à bien mieux marcher.

"Il a remarqué que les Beatles avaient cessé de vendre des albums à travers le monde et il a trouvé que c'était parce que la maison de disques ne se donnait pas la peine de les promouvoir. Ils croyaient que nos disques allaient se vendre tout seuls et ils se trompaient. Ce n'est pas le cas. Si on peut décrocher un n° 1 en Turquie, en Grèce, en Suisse et dans deux ou trois autres pays, c'est aussi bien financièrement que d'en avoir un en Angleterre – ils ne se rendent pas compte.

"Klein est très bon – il va s'assurer qu'ils arrêtent de s'asseoir sur les disques et les sortent vraiment. Il me surveille même – en général, je ne choisis pas la bonne personne qui doit faire des trucs chez moi et je dépense de l'argent sans n'avoir rien fait faire. Il va s'assurer que je gère ça bien."

> **"*Help!* était chiant. On fumait beaucoup d'herbe et les meilleurs trucs ont été coupés au montage..."**

ET TANT QU'ON Y EST...

Avant que Lennon ne la renvoie à la Reine, sa décoration trônait sur le téléviseur de sa tante Mimi, à Liverpool. Elle trône désormais dans une vitrine à la Chancellerie centrale du palais Saint James, à Londres, dans son écrin d'origine avec la lettre de protestation de Lennon...

LA "CROISADE POUR LA PAIX" de John Lennon inspire toutes sortes d'émotions. Malheureusement, leurs partisans sont rares. John et Yoko ont été impitoyablement moqués et diffamés par le public et les médias, et une grande proportion de cette réaction a été blessante et maladroite.

N'importe quel homme n'ayant pas cette cause réellement à cœur aurait abandonné sa campagne pour mener une existence plus confortable, loin de toute publicité. Pas les Lennon. Ils continuent à produire leur propagande pacifiste face à un barrage incessant d'insultes, et viendra sûrement le moment où leurs détracteurs les plus aigris se rendront compte de leur honnêteté capitale et de leur droit à l'exercer comme ils le jugent bon.

Mais que ça plaise ou non, John Lennon et sa charmante épouse sont en train de devenir des leaders dans l'œil du public. Ils défendent une cause et, en tant que célébrités, ils peuvent être tenus responsables des défauts et excès de cette cause.

Ce n'est pas ce qu'ils veulent. Le leadership, sous n'importe quelle forme, est la dernière casquette que Lennon veut enfiler.

"Je ne vais pas tomber là-dedans. Comme l'a dit Pete Seeger, nous n'avons pas de leader, mais nous avons une chanson – 'Give Peace A Chance'. Je refuse d'être un leader et je vais toujours montrer mes parties génitales ou faire des choses m'empêchant d'être Martin Luther King ou Gandhi et de me faire tuer. Car c'est ce qui arrive aux leaders. Notre erreur est d'avoir des chefs et des gens sur lesquels compter ou rejeter les fautes."

Yoko, comme toujours à côté de John, intervient: *"Par exemple, beaucoup de gens disent que si on veut lutter pour la paix, il ne faut rien faire qui soit trompeur, comme de montrer ses parties génitales. Toujours garder une image propre pour que les gens puissent croire à ton mouvement pacifiste.*

"Mais c'est exactement ce que fait l'establishment ["Et ce qu'ont fait les Beatles aussi" – John], *en emmenant ses enfants à l'église le dimanche. Ça montre que* 'Je suis le président des États-Unis et je vais bien, je suis en bonne santé, et très moral, etc.' *Ça ne mène nulle part – on devient un hypocrite de plus et on joue le jeu de l'establishment. On ne veut pas de ça. On essaie d'être sincères et le fait est, qu'en toute honnêteté, simplement réussir notre couple est une affaire de durée, et si on n'y arrive pas, on ira nulle part.*

"Si les couples ordinaires peuvent rester ensemble, avoir des enfants, alors, au niveau de l'amour, on peut s'occuper du monde."

John continue: *"On s'est aperçu que l'amour est un vrai don, comme une fleur précieuse. Il faut le nourrir et le surveiller et il doit surmonter des orages et des tempêtes, et a besoin d'être protégé. C'est comme un chat. Les gens prennent un chat et ne veulent pas le nourrir ou ils prennent un chien et n'ont pas envie de le sortir. Mais l'amour doit être nourri à la manière d'un animal très sensible,*

car c'est ce qu'il est. Et il faut travailler sur l'amour, car il n'arrive pas comme ça. Il faut être très prudent avec, c'est la chose la plus précieuse qu'on peut recevoir. C'est une situation très délicate."

Que vont faire John et Yoko au sujet du Vietnam et du Biafra, que John a mentionné dans la lettre accompagnant le renvoi de sa décoration à la Reine ?

"On va continuer à promouvoir la paix à notre manière. Et quelle que soit la façon dont on voit ça, c'est la nôtre, car nous sommes des artistes et pas des politiciens. On n'organise rien – on le fait de la meilleure façon qu'on sache le faire, pour rendre les gens conscients que, s'ils veulent que la guerre s'arrête, eux seuls peuvent le faire.

"Les politiciens ne le peuvent pas. Je pense que notre mouvement a du succès, comme on le voit avec Nixon qui doit se tortiller un peu à présent et faire des films de propagande sur le Moratoire, affirmant que la 'majorité silencieuse' est avec lui, avec un Noir en costume italien disant à quel point c'est génial d'être américain. Nixon a été touché par le mouvement pacifiste – qui inclut John et Yoko et tous les gens dans le monde qui y participent, et c'est comme ça qu'on va le changer. On n'ira pas au Vietnam ou au Biafra pour mourir pour ça. On a tout envisagé, ne pas mourir, mais aller sur place.

"Les gens préfèrent un saint mort à un mécontent vivant comme John et Yoko. Mais on n'a pas l'intention d'être des saints morts pour arranger les gens. Ils préfèrent Gandhi et Martin Luther King depuis leur mort, mais tu devrais les voir en Inde à présent, fêtant l'Année Gandhi – ça n'a rien à voir avec les principes de Gandhi. C'est un canular. Et on n'a pas l'intention d'être des saints morts – ou vivants d'ailleurs. Les gens n'aiment pas les saints."

Leur très insolite *Wedding Album* a suscité son lot de controverses. Pourquoi l'ont-ils fait ?

Yoko : "C'est comme un journal intime, il reflète nos idées sur l'amour et la paix."

John : "Quand les gens se marient, ils font en général un album. On est des personnalités publiques et j'aimerais voir l'album de mariage de Jackie Onassis. Notre mariage a été public, on a partagé nos journaux intimes et nos sentiments avec le monde. Une face montre notre engagement mutuel et l'autre ce qu'on fait ensemble, c'est-à-dire, promouvoir la paix."

N'y a-t-il pas un danger que le journal de Yoko et John ne devienne trop public ?

"On n'a rien à cacher. Tout le monde a quelque chose à cacher sauf mon singe et moi. *On garde pour nous certaines parties de notre vie parce qu'on est moins fous que les gens le croient. Je doute qu'on fera un jour l'amour ou qu'on ira aux toilettes en public, qu'on invitera les caméras de télé dans notre chambre. Parce que je ne veux pas montrer cette facette de moi.*"

Yoko : "*On appartient à une certaine génération, on ne peut pas le nier, et pour nous, c'est très difficile. Peut-être que les prochains John et Yoko vont…*"

"*Tout montrer*, dit John. *Peut-être qu'on le fera avant de mourir. Les gens se cachent tout le temps des autres et ont peur de dire un truc gentil sur les autres de crainte de ne pas avoir de réponse ou d'être blessé. Ils ne regardent pas l'autre de peur d'entendre :* 'Mais qu'est-ce que tu regardes ?'

"*Tout le monde est si coincé et érige des murs autour de lui. Il faut essayer d'abattre ces murs et de montrer qu'il n'y a rien d'autre que des GENS. C'est comme de regarder dans le miroir, il n'y a pas à s'inquiéter. Ce n'est que des gens.*"

Yoko : "*Et encore, on n'est pas assez détendus en tant que personnes. On a beaucoup de complexités et de tensions. On essaie d'être honnêtes et de s'exposer, mais il y a certaines choses qu'on ne peut pas… peut-être que la génération suivante le pourra, bonne chance à elle.*"

John a toujours tenté de mettre en œuvre ses philosophies et campagnes avec humour. Est-ce que, comme les cyniques le suggèrent, c'est de la moquerie ?

"*C'est vrai, même si on ne se moque pas. Tout le monde a peur d'être roulé, dupé. Si tu dis un truc gentil à quelqu'un, il ne comprend pas trop, donc au lieu de répondre à ton mouvement d'amour, il te rejette, et c'est ce que fait la presse. Comme elle a peur de ce qu'on fait avec la décoration et cette histoire de Biafra, elle parle de la réaction de ma tante Mimi à ce sujet pour ne pas risquer de tomber dans le panneau du 'C'est une blague ?'.*

"*Bien sûr qu'on plaisante aussi. On ne doit pas se prendre trop au sérieux, sinon, c'est foutu. On pense que l'erreur de tous – Gandhi, Martin Luther King, et la gauche et les étudiants et toute la société – c'est de prendre ça trop au sérieux. Dès qu'on le fait, c'est sérieux. Ce qu'on tente de faire est d'être non-sérieux, mais ça, on le fait très sérieusement.*"

Yoko : "*On peut être trop sérieux. On essaie d'avoir le sens de l'humour et de sourire sincèrement, du fond du cœur, à tout le monde. C'est très difficile pour notre génération de vraiment sourire, mais on essaie.*"

John : "*C'est comme quand j'ai renvoyé la décoration et que j'ai écrit que j'étais contre l'engagement de l'Angleterre au Biafra et Vietnam et le fait que 'Cold Turkey' descende dans les charts. Quand on a eu l'idée, on hurlait de rire et quelques snobs et hypocrites ont détesté qu'on mentionne le single avec les problèmes de guerre, mais ça évitait d'être trop sérieux et d'être un énième colonel contestataire ! On doit essayer de tout faire avec humour et de garder le sourire.*"

'JE NE SAIS PAS SI J'AI ENVIE QU'ON ENREGISTRE ENCORE ENSEMBLE…'

Dans la même semaine, le *NME* découvre des fractures plus profondes dans le camp Beatles

NME
13 DÉCEMBRE 1969

J'AI PEUT-ÊTRE tort, et j'espère que oui, mais c'est une période sombre pour les Beatles. Il y a quelques jours, John et Yoko m'ont accordé plus d'une heure d'interview exclusive. John a été agréable, équilibré, direct, doux et déterminé, et ce n'est que dans les références à Paul qu'il semblait douter. Il m'a dit : "*Paul et moi avons des différences d'opinions sur la façon de diriger les choses. Mais au lieu que ce soit un conflit privé sur la manière de faire un LP ou un morceau, ça a désormais pris de l'ampleur pour porter sur l'organisation d'Apple. Qu'on veuille la même chose d'Apple au final est une question d'opinion. Mais comment l'obtenir – c'est là qu'on diffère. On est surtout en désaccord au sujet de Klein. Mais je ne veux pas discuter de Paul sans qu'il soit là. Pour ce que j'en sais, Paul a toujours attendu l'Homme Providentiel pour nous sauver du bordel dans lequel on est.*

"*Je représente un quart de cet établissement et la question se pose : est-ce que je dois retirer mon argent si je peux – ce qui est sans doute impossible. J'ai dit une fois que je voulais partir. Tous mes revenus allaient dans Apple et étaient dépensés par des profiteurs. On avait besoin d'un homme d'affaires.*

"*Je sais que c'est ce qui se passe tout le temps. Des gens me disent : 'Paul veut faire ça, tu en penses quoi ?' et ils connaissent déjà la réponse, puis ils vont voir Paul et refont la même manœuvre. Le résultat est qu'on n'arrêtait pas de transmettre des instructions différentes et que rien n'était fait. Comme partout ailleurs, ils se permettaient tout ce qu'ils pouvaient. On était naïfs et stupides. Je veux en finir avec les parasites, mais en gardant l'ancien esprit d'Apple. L'esprit sera là, car si Apple n'est pas un problème pour les Beatles – et il l'était – ça ne peut que s'arranger. Notre tâche est d'instiller le côté créatif d'Apple. Si les Beatles n'enregistraient plus ensemble, mais que chacun déversait ses efforts créatifs par le biais d'Apple… ce serait mieux que si j'avais une compagnie. Paul une autre, et que George et Ringo avaient chacun la leur. Ensemble, on a bien plus de pouvoir. La seule façon d'aider les autres artistes chez Apple est de faire comme les Beatles l'ont fait… en cassant de nouvelles barrières. C'est ce qu'on ne comprenait pas avant. On se reposait sur nos lauriers et on s'est mis à croire à notre propre publicité, à se dire que les Beatles avaient aidé les gens à avoir des cheveux, qu'on avait déclenché telle ou telle chose.*

"*Le split des Beatles ? Ça dépend à quel point on veut enregistrer ensemble. Je ne sais pas si j'en ai encore envie. Je change d'avis. Vraiment.*

"*Le souci, c'est que dans le passé, quand on avait besoin d'un album, je retrouvais Paul et on produisait assez de chansons pour le faire. Aujourd'hui, on est trois à écrire de façon prolifique et on tente de tout caser sur un album. Ou on devrait penser à un double album à chaque fois, ce qui prend six mois. C'est notre obstacle. Ce n'est pas une histoire de conflit personnel au sein des Beatles. C'est un simple problème physique.*

"*Que faire ? Je ne veux pas passer six mois sur un album où j'aurais deux morceaux ! Ni Paul ou George, sans doute. C'est le souci. Si on peut surmonter ça, peut-être que ça s'arrangera. Aucun de nous ne veut être un musicien au second plan la plupart du temps. C'est du gâchis. On n'a pas passé dix ans à réussir à avoir la liberté des studios d'enregistrement pour ne faire que deux titres d'un album.*

"*Ce n'est pas comme si on passait notre temps à lutter en studio pour tenter d'imposer nos chansons. C'est toujours pareil… on enregistre chacun son tour. En général, dans le passé, George était le perdant. Car Paul et moi on est plus durs. Ce n'est pas nouveau. C'est humain. On a toujours dit qu'on se disputait. Ce n'est pas d'hier qu'on a des conflits. Je m'intéresse plus à mes chansons. Paul aux siennes et George, pareil. Ça a toujours été le cas.*

"*C'est pourquoi je me suis mis à travailler avec le Plastic Ono et Yoko… pour avoir plus de débouchés. Il n'y en a pas assez pour moi dans les Beatles. Le Ono Band est mon sas de décompression. On verra à quel point ça devient important pour moi par rapport aux Beatles.*

"*Il faut se rendre compte que la situation est particulière. Si 'Cold Turkey' avait été estampillé 'Beatles', il aurait sans doute été n°1. Il y a Ringo et moi sur 'Cold Turkey', et pourtant, je ne suis pas sur la moitié des morceaux d'Abbey Road ou la moitié du double album – et même avant. Parfois, il pouvait n'y avoir que deux Beatles sur un titre. On est arrivés à la situation où s'il y a le nom de 'Beatle', ça se vend. Donc, on se dit : 'Qu'est-ce qu'on vend ? Est-ce qu'ils achètent parce que ça en vaut la peine ou à cause du nom ?'*

"*George est dans la même position. Il a des chansons qu'il essaie de faire passer depuis 1920. Il devrait faire un album en solo. Et peut-être que s'il met 'Beatles' sur l'étiquette plutôt que George Harrison, il en vendra plus. C'est pénible. Bien sûr, on pourrait faire chacun un album et l'appeler 'The Beatles'. Mais ce serait tricher. Et ce n'est pas mon genre.*

"*De toute façon, les gars, n'oubliez pas le LP du Plastic Ono Band à Toronto, sortie le 12 décembre avec une belle photo du ciel et un calendrier à l'intérieur avec un an d'événements avec John et Yoko, de la poésie et du fun.*" ALAN SMITH

ET TANT QU'ON Y EST…

Le dernier morceau enregistré par les Beatles est "I Me Mine" de George Harrison le 3 janvier 1970, au Studio Two d'Abbey Road. Y figurent George, Paul et Ringo, dix-huit violons, quatre altos, quatre violoncelles, une harpe, trois trompettes et trois trombones. Et pas de John Lennon.

En se basant sur toute la publicité, désirée ou non, qu'ils ont reçue durant ces deux années ensemble, John et Yoko Lennon semblent avoir peu ou pas de vie privée. En fait, ils ont l'air de présenter délibérément leur vie commune au public, pour une raison altruiste et incomprise : donner le bon exemple.

John a dit dans le passé qu'il aimerait qu'on se souvienne d'eux comme les *Roméo et Juliette* de leur époque, et quand il le dit, je ne crois pas qu'il soit égoïste. En fait, les Lennon pourraient, de façon détournée, faire une faveur à l'establishment – en remettant le mariage à la mode.

Comme tout un chacun, ils ont un côté plus privé de leur vie et John commente : "*Il n'y a rien que je préfère en fin de journée à rentrer, m'asseoir à côté de Yoko et dire : 'On est enfin tous les deux.' Même si on s'est tenu la main toute la journée, ce n'est pas pareil quand on travaille ou qu'on parle à la presse. On se sent à des kilomètres l'un de l'autre en comparaison.*"

Il est évident qu'ils se sont influencés mutuellement, le changement chez John étant plus visible car nous le connaissions bien avant. Mais en quoi rencontrer John a-t-il changé la vie de Yoko ?

"*Il a tout changé au sens où j'étais une personne très solitaire avant de le rencontrer*, dit-elle. *La plupart des gens dans le monde le sont, c'est le plus gros problème et pour cette raison, ils deviennent méfiants. Et nous sommes seuls parce qu'on ne peut pas communiquer assez en raison de nos complexes et des habitudes sociales qu'on a créées. On devient très inhibés, mais quand j'ai rencontré John, je me suis mise à m'ouvrir un peu, par amour, et c'est la meilleure chose qui me soit arrivée à ce jour.*

"*Il y a diverses facettes dans ma vie et ma personnalité et je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'autre qui pouvait me comprendre. On se comprend si bien et je ne suis plus seule, c'est une expérience surprenante, vraiment. Par le biais de la*

"Il n'y a pas assez de débouchés dans les Beatles. Le Ono Band est ma valve de décompression. On verra à quel point ça devient important…"

John et Yoko le jour de leur mariage, Gibraltar, mars 1969.

solitude, j'ai commencé à développer un ego très fort… mais il est en train de fondre et c'est très agréable."

Et comment John pense-t-il que Yoko l'a changé?

"C'est pareil, bien sûr, j'étais seul et je ne communiquais pas pleinement avec quelqu'un et il a fallu un peu d'ajustement. Elle a redécouvert ou cultivé ce qui existait en moi avant que je quitte Liverpool, et a recultivé le John Lennon naturel qui avait été perdu dans les Beatles et la célébrité mondiale. Elle m'a encouragé à être moi-même, parce que c'est de moi dont elle est tombée amoureuse, pas des Beatles ou autre.

"Quand on dérive ou qu'on est dans le noir, on le croit. Elle est venue et m'a rappelé qu'il y avait de la lumière, et quand on s'en rappelle, on ne veut plus retourner dans le noir. C'est ce qu'elle a fait pour moi."

Yoko: *"Mais je n'ai rien fait intentionnellement. C'est le fait de tomber amoureux : tu te mets à voir toutes sortes de choses que tu ne voyais pas avant. J'ai trouvé qu'il avait toutes ces qualités qu'il cachait. Même au sens pratique, au plan de la musique, il faisait toutes sortes de trucs bizarres à la maison et enregistrait des cassettes sans les montrer publiquement. Il faisait les Beatles pour le public. Mais il me montrait toutes ces cassettes et j'ai dit : 'Pourquoi tu n'en fais pas des disques ?'*

"J'ai tenu le rôle de miroir en quelque sorte. Il faisait tout ça de toute façon – je ne les ai pas suggérées. C'était là. Pareil pour le dessin, ses peintures, la poésie aussi – surtout ses dessins. Il a une pile de beaux dessins à la maison, et une série va être produite comme une sorte de lithographie. Ce ne sont pas des dessins humoristiques, mais un autre genre. Je les trouve meilleurs que du Picasso."

"Elle est biaisée," dit John en souriant.

"Yoko m'a encouragé à être moi-même, parce que c'est de moi dont elle est tombée amoureuse, pas des Beatles ou autre…"

"Tu les verras l'an prochain, poursuit Yoko. *Il y a toujours eu ça en John – ça doit sortir, mais les artistes ont besoin d'encouragement. On est toujours ensemble, 24 heures sur 24. Au début, quand on était moins sûrs et qu'on était les nous d'avant, si John enregistrait, j'allais faire des courses dans King's Road ou autre – à présent on n'imagine plus ça.*

"Les gens disent que si on est ensemble 24 heures sur 24 pendant deux ans, on se lasse l'un de l'autre, mais c'est le contraire, affirme Yoko. *On est si accro à cette situation qu'on se manque encore plus. C'est très étrange."*

John: *"Quelqu'un a dit : 'N'allez-vous pas dépendre l'un de l'autre au point de ne plus pouvoir vous séparer ?' et on a dit oui ! Seule la mort peut nous séparer et on devra l'affronter… et on ne croit même pas qu'on sera séparés si on travaille là-dessus. Notre seule inquiétude dans le monde est de mourir ensemble, sinon, même si c'est à trois minutes d'écart, ce sera l'enfer. Je ne le supporterais pas trois minutes.*

"La plupart des mariés font un peu semblant et on se demandait si on allait prétendre être heureux ensemble parce qu'on n'ose pas dire qu'on veut être séparés ? Mais ça n'arrive pas. Quand deux personnes sont ensemble, un homme et une femme, rien ne peut les atteindre. On a le pouvoir de deux êtres, la protection – on n'a pas besoin de la société, de l'uniforme ou de l'arme parce qu'on a le pouvoir de deux esprits, ce qui est assez puissant."

Avoir des enfants est une partie majeure de la plupart des mariages. John et Yoko ont un enfant de leurs unions précédentes et Yoko a fait deux fausses couches depuis qu'ils sont ensemble. Quelle est l'importance d'un bébé dans leur relation?

"On n'est même pas sûrs de vouloir des enfants, dit John. *On est jaloux à ce point. Mais si Dieu ou autre nous donne un enfant, nous l'accepterons. Peut-être qu'on aimerait en avoir deux ou trois. Mais on doit réfléchir : un enfant va-t-il interférer entre nous ? Comment s'occuper de lui et être ensemble 24 heures sur 24 ?"*

Yoko: *"Ce n'est peut-être pas juste pour l'enfant car on est très proches. Ce sera quelqu'un qui dira : 'Je suis là' de temps en temps."*

John: *"Clairement, ce sera différent si on en a un, parce qu'à chaque fois qu'elle est enceinte, on y réfléchit. On est à fond, on veut un bébé, mais quand elle le perd et qu'on surmonte la douleur, on se demande si on le voulait. Peut-être qu'on a toujours eu ça dans un coin de la tête et c'est pourquoi elle l'a perdu. On ne sait vraiment pas si on veut un bébé ou pas. Si elle est enceinte, on en veut un, mais j'aimerais qu'elle ne soit pas enceinte pendant un moment – elle l'est depuis que je l'ai rencontrée!*

"J'aimerais qu'elle reste mince pendant un an et peut-être avoir un bébé. Mais on ne veut pas la pilule, parce que je n'ai pas confiance, et tout le reste est hors de question [rires] car ce n'est pas pratique. On n'est pas comme ça – on essaie d'agir naturellement tout le temps.

"C'est un de nos problèmes, outre la mort. C'est dans les mains de Dieu."

GUIDE PHOTOGRAPHIE ALPHA

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS + LE CD

JOHN LENNON

"GIMME SOME TRUTH"

76,50€ AU LIEU DE ~~98,15€~~

John Lennon aurait eu 80 ans le 9 octobre 2020. Pour célébrer sa mémoire, et rendre hommage à son œuvre, voici "Gimme Some Truth" le best of définitif. Du classique "Imagine", au militant "Give Peace A Chance", en passant par les titres posthumes tirés de "Milk And Honey", il ne manque aucun des tubes qui continuent de marquer des millions de fidèles.

JE M'ABONNE Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **ROCK&FOLK** - Service Abonnements 45, avenue Général Leclerc - 60643 Chantilly cedex. Tél : 03 44 62 43 79

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR BOUTIQUELARIVIERE.FR

❑ **OPTION 1** 12 numéros + le CD de **JOHN LENNON "GIMME SOME TRUTH"** pour **76,50€** au lieu de 96,15 €.

❑ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros pour **67,50€** au lieu de 78€.

ROFPCRT6

Email : ..... Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : ..... Code Postal .....

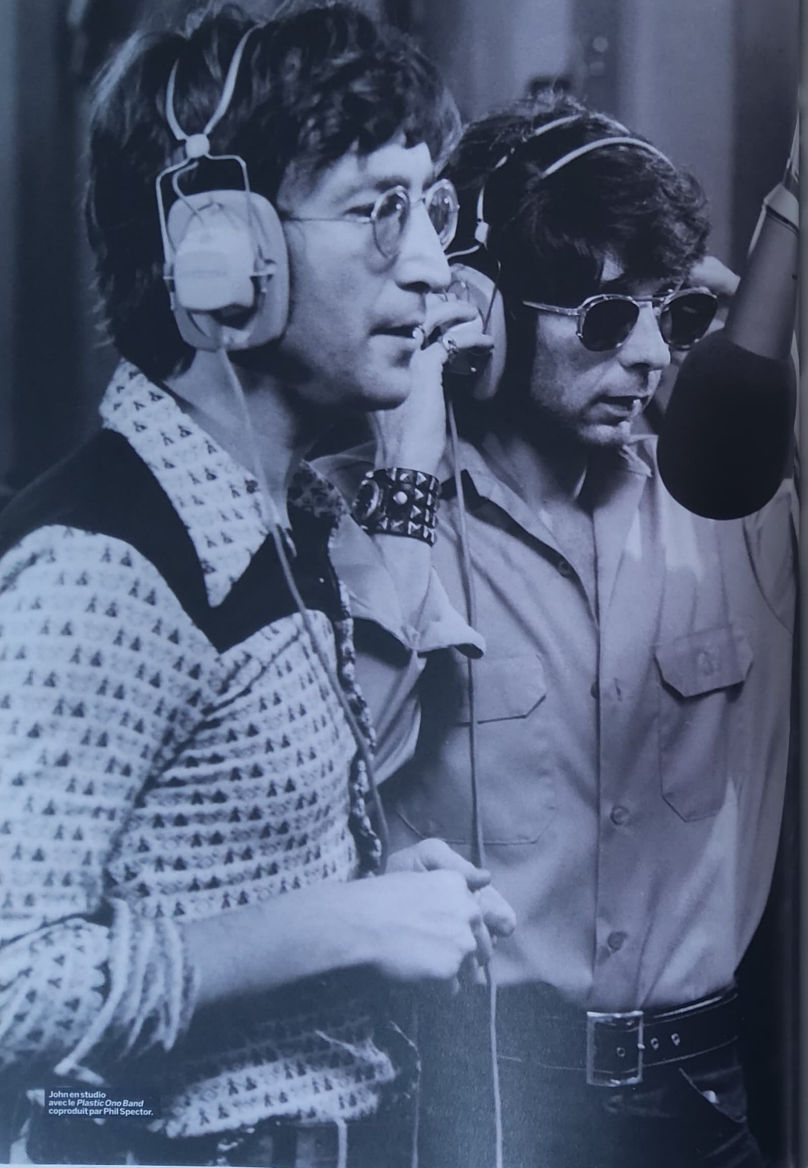
Ville : ..... Pays ..... Tel : .....

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

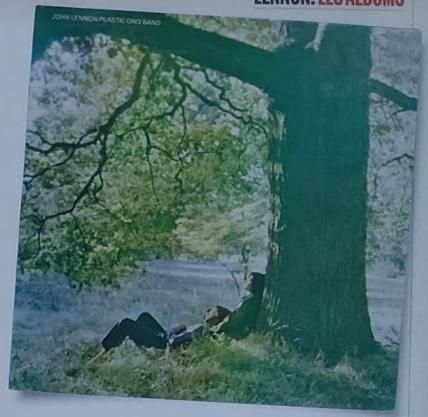
❑ CB : N° ❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑❑ Expirant le ❑❑ 20❑❑ Cryptogramme ❑❑❑

PAIEMENT PAR CB DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. Tarif France Métropolitaine 2020. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 3 44 62 43 79 ou par mail : abo.larivieredirect.fr Offre valable jusqu'au 28/02/21 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,50 € + le CD pour 18,15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑



John en studio avec le *Plastic Ono Band* coproduit par Phil Spector.



PLASTIC ONO BAND

Les confessions débridées d'un ex-Beatle orphelin de mère. Le nombrilisme a-t-il été déjà aussi fascinant et mélodieux ? PAR DAVID QUANTICK

DATE DE SORTIE
11 DÉCEMBRE 1970

IL NE CONTIENT pas de singles. Il n'y a pas d'harmonies, d'orchestres, de chansons sur des gens qui ne sont pas John Lennon, les Beatles ou un proche de ceux-ci. C'est l'un des concept-albums les plus petits et concentrés jamais enregistrés (le concept étant "*John Lennon*"), et sans doute l'un des meilleurs albums tout court. Et il a changé beaucoup de choses pour toujours.

Enregistré dans une période de la vie de John Lennon encore plus turbulente que d'ordinaire (la seule accalmie étant, sans doute, quelques mois en 1978-79), *Plastic Ono Band* est un nid génial de contradictions de 39 minutes. Il traite de colère, de cri et d'émotions chamboulées, mais même dans ses moments les plus véhéments, il semble contrôlé et souvent calme. Phil Spector, le producteur le plus excessif, absurde et mélodramatique de tous les temps, connu pour son emploi débridé d'orchestres, chœurs, pianos et armes à feu, est aux manettes, mais il n'y a ici que quatre ou cinq instruments. Le son est à la fois riche et dépouillé. Il est entièrement nourri par l'influence avant-gardiste de Yoko Ono, mais chaque chanson ou presque est aussi mélodieuse que tout ce qu'ont écrit les Beatles.

Et surtout, il est complètement nombriliste et égoïste, tout en étant universel. J'ai dit plus haut qu'il ne contient pas de singles – divers morceaux sont sortis après coup, mais ça ne compte pas –, mais il y a un titre énorme, "Working Class Hero". Chanson dylanesque unique dans le répertoire de Lennon (sauf en comptant, et je ne le fais pas, "You've Got To Hide Your Love Away"), "Working Class Hero" contient deux fois le mot *fucking*, ce qui a valu un album censuré aux Australiens, est jouée et chantée avec une quasi-austérité et, si elle n'est pas forcément que sincère, elle englobe si bien l'idée de "sincérité" qu'elle est devenue la plus reprise de Lennon sur cet album. Elle a attiré des groupes aussi mus par l'intégrité que Green Day et les Manic Street Preachers, tandis que des artistes aussi divers que Marianne

L'ALBUM

1 | Mother ★★★★★
2 | Hold on ★★★★★
3 | I Found Out ★★★★★
4 | Working Class Hero ★★★★★
5 | Isolation ★★★★★
6 | Remember ★★★★★
7 | Love ★★★★★
8 | Well Well Well ★★★★★
9 | Look At Me ★★★★★
10 | God ★★★★★
11 | My Mummy's Dead ★★★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2000

12 | Power To The People ★★
13 | Do The Oz ★★

- **Sortie:** 11 décembre 1970
- **Producteur:** John Lennon, Yoko Ono & Phil Spector
- **Enregistré:** Abbey Road Studios & Ascot Sound Studios (26 septembre – 26 octobre 1970)
- **Personnel:** John Lennon (chant, guitares acoustique et électrique, piano, claviers) ; Klaus Voormann (basse) ; Ringo Starr (batterie) ; Billy Preston (piano sur "God") ; Phil Spector (piano sur "Love") ; Mal Evans (thé et amitié)
- **Meilleurs classements:** UK 8 ; US 6

Faithfull, Ozzy Osbourne et Elbow l'ont vue comme un miroir de leur vie.

Le plus curieux à propos de "Working Class Hero" n'a rien à voir avec le milieu dont venait Lennon, ni son attaque contre une populace qui est *"toujours des putains de paysans autant que je puisse en juger"*, mais sa dernière phrase : *"Si tu veux être un héros, suis-moi simplement."* Ayant passé le reste de l'album à affirmer son individualité et à dire aux gens d'être eux-mêmes, il est typique de Lennon (mais y a-t-il quelque chose qui ne soit pas typique de Lennon ? Le golf peut-être ?) de se contredire, vraisemblablement au nom d'une rime facile.

"Working Class Hero" signale aussi l'un des points forts de ce disque qui, malgré ce son brillamment unifié – je ne pense pas qu'un batteur ait été un jour aussi bien enregistré que Ringo Starr ici – utilise les talents pop de Lennon au maximum. On y entend relativement peu d'instruments, mais la combinaison du Mur du Son minimaliste de Spector et de l'écriture de John Lennon lui donne une sonorité aussi variée et inventive que le *"Double Blanc"*. Il y a des chansons théâtrales au piano ("Mother", "God", "Remember"). Des ballades plaintives ("Look At Me", "Love"). Des rocks extraordinaires ("I Found Out", "Well Well Well"). Un enregistrement à la maison, morceau bref dont aucune pop star majeure n'avait osé avant le dépouillement et l'émotion – le toujours fort "My Mummy's Dead", qui en 48 secondes accomplit tout ce que fait le tout aussi excellent "Mother".

Et les mélodies sont très bonnes. Il peut sembler étrange de saluer le côté entraînant d'un album connu pour sa sincérité à vif, mais les talents mélodiques de Lennon sont à leur summum sur *Plastic Ono Band*. "Isolation", en particulier, est aussi beau que tout ce qu'il a pu composer, tandis que "God", sur le plan musical, est à la fois complexe et totalement approprié à ses paroles : de la déclaration d'intention initiale *("Dieu est un concept par lequel nous mesurons notre douleur »)* à la grande liste où Lennon coche tout ce en quoi il ne croit pas (écartant Dieu, Bouddha et la plupart des formes de spiritualité avant d'asséner le vrai choc – il ne *"croit pas en les Beatles"*) avant la coda parfaitement jugée, où l'on apprend qu'il est à présent, et où il en est. "God" est aussi bon, voire meilleur, que tout ce que Lennon a fait avec les Beatles.

Bien sûr, une ou deux choses que Lennon a faites avec les Beatles se retrouvent ici. "Look At Me" est un rebut de Rishikesh, sans doute parce qu'il occupe un improbable terrain neutre entre "Julia" et "I'm So Tired". "Remember" a d'abord été une jam à l'issue, étonnamment, de "Something" de George ; c'est peut-être pourquoi, à l'instar de la plupart des jams, elle commence à s'essouffler vers la fin et a dû s'achever en grosse explosion, comme l'a admis Lennon. Les Beatles en personne apparaissent, une fois sur "God", ainsi que dans cette phrase de "I Found Out" : *"J'ai vu la religion/De Jésus à Paul"*, brève vexation qui allait devenir la plus grande insulte rock de tous les temps. ("How Do You Sleep?" sur *Imagine* était, comme la majorité du disque, une suite un peu plus pop à *Plastic Ono Band*).

Mais Paul McCartney est une figure mineure ici, avec une seule référence moyennement acerbe. Les vrais personnages majeurs de *Plastic Ono Band* – outre John Lennon – sont sa mère Julia, sa femme Yoko Ono et, dans une moindre mesure, son père Freddie. Comme tout le monde sur Terre le sait sûrement, Lennon n'a pas été élevé par sa mère qui, après avoir brièvement retrouvé son fils, a été renversée et tuée par une voiture. Avant cet album, Lennon et Ono sont allés chez le docteur Arthur Janov suivre une thérapie primale, et la décharge d'émotions résultante alimente le plus gros de l'album et explique aussi pourquoi le seul vrai parallèle spirituel à *Plastic Ono Band* est le mature et réfléchi *Double Fantasy*.

La mère de Lennon est la figure qui encadre l'album, avec "Mother" et "My Mummy's Dead". Le père de Lennon est mentionné une fois ou deux sur "Mother" mais, comme il l'a été suffisamment dit pour me donner envie de passer vite à autre chose, sa vraie muse est Yoko Ono, qui a remplacé Julia Lennon en tant que figure féminine dans sa vie. Ici, ses conversations intenses et ses attitudes modernes emplissent "Well Well Well", son amour occupe "Love" et mène "God" à sa fin paisible. De façon intéressante, sa musique est moins influente ici, sans doute parce que Lennon a abordé ses qualités avant-gardistes sur le plus mineur *Yoko Ono/Plastic Band* – où il se surpasse à la guitare et où elle signe certains de ses meilleurs morceaux – et peut-être parce qu'il a été pris par l'envie de redevenir un songwriter.

Yoko va refaire surface sur l'œuvre ultérieure de Lennon où, typiquement, ses chansons pour elle sont soit des cris de louange joyeux, soit des excuses. Ici, elle est plus une muse qu'autre chose, et c'est sans doute parce qu'en dépit des signatures "John and Yoko", ce disque est au final et de façon assez évidente sur John Lennon. Les autres personnages – de Julia Lennon à Bouddha – rayonnent de l'homme au centre, qui n'a jamais employé les mots "je" et "moi" avec autant d'effet que sur ces morceaux. À l'époque et à d'autres occasions, Lennon a aussi tenté la chanson à thème plus d'une fois et souvent de manière convaincante, mais c'est sa foi écrasante en sa sincérité personnelle qui parcourt *Plastic Ono Band*.

Ian MacDonald, l'auteur génial de *Revolution In The Head*, a écrit que pour Lennon, l'honnêteté était précieuse au point de devenir un talon d'Achille, que s'il avait le choix entre un morceau brut de décoffrage qui dévoilait tout et une chanson pop superbe et inventive sur pas grand-chose, il allait toujours préférer la première (c'est sans doute pourquoi il n'aimait apparemment pas "And Your Bird Can Sing"). Cela pouvait être problématique dans son chef-d'œuvre. Spector remplit chaque recoin d'un beau dépouillement et Lennon a utilisé tout ce qu'il avait en main pour rendre l'album passionnant. Le piano sur "God" est aussi beau que les paroles sont touchantes. La guitare de "I Found Out" est à la fois intense et enragée. Le fade-in de "Love" est simple et efficace et, enfin, le côté lo-fi de "My Mummy's Dead" est terrifiant et génial.

La plupart du temps, John Lennon ne crée pas qu'une déclaration personnelle brillante, mais le modèle absolu pour un certain type de musique. Durant les années soixante, on a assisté à l'ascension de l'auteur-compositeur-interprète. Les apprentis Dylan abondaient comme des rats acoustiques. À présent (grâce en partie aux Beatles qui ont signé James Taylor), le début des années soixante-dix va être le point de départ d'un nouveau genre de songwriter centré sur lui-même et enclin aux confessions, tout en jeans délavé et lyrisme amoureux. Cela aurait pu être la voie prise ensuite par la musique populaire sérieuse, si John Lennon, aimant également écrire des chansons sur lui, n'avait pas mis le feu aux buts, percé le ballon et bouffé l'arbitre.

Grâce au *Plastic Ono Band*, la musique de ce type n'a rien de plaintes pâteuses ou d'histoires acoustiques de jolies demoiselles n'aimant pas tel hippie, mais elle souligne plutôt les vraies confessions et sert de catalyseur à la douleur. L'artiste torturé est, à juste titre, souvent ridiculisé dans la pop, où le fait que votre copine oublie de sucrer votre thé peut être le déclencheur d'un triple album. Mais il y a des artistes, de Nick Drake à Kurt Cobain, de votre préféré au mien, qui ont été encouragés par la façon dont John Lennon a trouvé le moyen de transformer la musique en canal pour sa douleur et d'en tirer quelque chose de brillant. (Pas seulement au plan des paroles ou des mélodies ; cela n'a surpris personne que *Closer*, album clair, blanc et laconique de Joy Division, contienne une chanson faisant référence à la mère avec le même titre qu'un morceau de *Plastic Ono Band*, "Isolation".)

Aujourd'hui, les gens voient John Lennon de diverses façons. Le respect absurde qu'il méprisait parfois vire en dédain un peu cynique pour l'humain imparfait qu'il a toujours été. Peu importe à présent ; qui il était vraiment ne concerne que ses intimes. Pour nous autres, nous pouvons clairement admirer et apprécier cet album qui, plus que tout ce qu'il a fait, présente la façon dont John Lennon voyait John Lennon. Et pour cela, il mérite le meilleur.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Rien de révolutionnaire au niveau des mélodies… il faut prêter la plus grande importance aux paroles qui sont si personnelles et sincères qu'elles font mal."
Michael Watts, Melody Maker, 12 décembre 1970

"Lennon a tant de peur en lui et n'en peut tellement plus de l'injustice dans le monde…"
Andy Gray, NME, 12 décembre 1970

YOKO PARLE DE… "WORKING CLASS HERO"

"[Le mot 'fuckin'" dans les paroles] a causé un scandale et la plupart des gens se sont dit : 'Oh, il l'a mis pour nous choquer', mais il m'a dit : 'Ça fait partie du fait d'être de la classe ouvrière. Ça ne le serait pas si tout ce qu'on dit est très propre et distingué, et donc j'ai mis ce gros mot à quelques reprises.' "Il essayait de dire à tous que c'est qui il était, et pas ce Beatle à frange. Je pense que les gens s'identifient au morceau parce qu'il est authentique. Quant à l'autre facette du côté show-biz, enfin certains de ses amis, sur scène, il n'était pas toujours comme ça… John n'était qu'un gars simple racontant l'histoire de sa vie."

Il est nourri par l'influence avant-gardiste de Yoko, mais chaque chanson ou presque est aussi mélodieuse que tout ce qu'ont écrit les Beatles…

"Ma fonction dans la société est d'être un artiste"

Imagine est peut être _"le meilleur putain de truc que j'ai fait"_ mais, avec une perversité typique, Lennon concentre son énergie sur la promotion du livre de Yoko… ALAN SMITH et MICHAEL WATTS écoutent ses rêves d'avant-garde et d'une Angleterre socialiste. Et bien sûr, ses pensées sur les conflits post-Beatles.

» **NME** 31 JUILLET 1971

LES LENNON REÇOIVENT cette semaine, faisant éhontément la promotion du livre de Yoko en édition de poche, *Grapefruit*, dans l'humble splendeur de leur résidence géorgienne blanche, près d'Ascot. Fini la macrobiotique. Lennon boit un soda du nom de "Dr Pepper" (au benzoate de sodium) et nous discutons autour d'une table en pin, dans une cuisine carrelée tout en lumière et acier inoxydable. C'est le règne du chaos ordonné, avec une équipe de tournage *("Là depuis un mois, on revient sur terre")* et un photographe d'un quotidien sérieux. Yoko arrive dans la pièce en short noir et décolleté profond. *"Je me demande,* dit le photographe, *si je peux te prendre en train de cuisiner ?"*

"Cuisiner ? explose Lennon. *Dans une tenue pareille ? Tu es complètement taré !"*

Son studio d'enregistrement est derrière la cuisine *("C'est mieux que chez EMI, parce que le matériel est plus récent")* et c'est là que j'écoute son nouvel album qui sortira en automne. On reviendra là-dessus la semaine prochaine, mais sans aucun doute, c'est ce qu'il a fait de meilleur. Je le sais – lui aussi.

"Ce n'est pas GÉNIAL ? Ça leur apprendra, à ces connards."

NME
31 JUILLET 1971

NME
7 AOUT 1971

MELODY MAKER
2 OCTOBRE 1971

MICHAEL PUTLAND/GETTY

Ce qu'il y a de bien avec son nouvel album c'est qu'il trouve un équilibre entre le besoin de mettre à nu son âme et celui de faire de la bonne musique. Elle en vaut la peine et est plus commerciale que la moyenne. Et quant au morceau 1 de la face A, c'est un voyage doux dans son imagination… fabuleux.

Il fait beau ce jour-là et Lennon est en grande forme, les cheveux courts, le teint frais.

Je demande : que va-t-il se passer quand tu auras fini la promotion de *Grapefruit* ?

"Quand ce sera fini, répond Lennon, *Yoko va monter une pièce indépendante à New York. Elle est basée sur le livre et s'intitule* Of A Grapefruit In A World Apart. *Elle l'a donnée il y a dix ans au Carnegie, et à présent elle la relance en quelque sorte. Il pourrait aussi y avoir une adaptation de mon livre, mais je dois lire le scénario et j'ai du mal à dire oui ou non aux gens qui vont s'en occuper. Cela fait des mois que je suis là-dessus. Yoko met en scène sa pièce et, de septembre à janvier, je pense qu'on sera aux États-Unis. On va faire quelques trucs là-bas. Donc ne t'inquiète pas."*

NME : Et le concert pour le Bangladesh aux USA ?

John : C'est George, mais je n'y serai pas parce qu'on doit se rendre aux Îles Vierges et aller au tribunal au sujet de Kyoko, puis au Texas pour la même raison – parce que Tony *[Cox, l'ex-mari de Yoko et le père de Kyoko]* nous fait un procès au Texas, genre. Si on récupère la petite on fera peut-être le concert. Sinon… Cette histoire dure depuis deux ans. Une éternité.

C'est le journal d'aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il y a dedans ? Paul et sa femme… Poursuivis. Oh, ça dure depuis des années. L'erreur de Paul est qu'il a voulu tout s'approprier pour "Another Day." J'ai écrit "God Save Us" avec Yoko et "Do The Oz", et elle a écrit un autre morceau sur l'album. Elle a écrit d'autres choses, dont "Julia", à l'époque des Beatles, même si je ne l'ai pas créditée.

On a simplement appelé Lew Grade et là-bas ils savent qu'elle compose, et on a dit : *'Écoutez, c'est fait, vous allez faire quoi ?'* et il a dit : *'Eh bien, partageons'*, et c'est ce qui s'est passé. Ono Music et Northern Songs.

Le problème de Paul, c'est qu'il veut tout. Tout. Ce n'est pas que l'argent. C'est une question de principe. Par exemple, je pense que Paul nous a coûté sans doute plus d'un million depuis qu'il s'est lancé dans ce truc. Et son conseiller fiscal vient de nous donner exactement les conseils qu'on lui a donnés il y a deux ans, et lui dire exactement de ne pas faire ce qu'il a fait. Donc ça nous a coûté cher… d'essayer de voir les choses comme lui.

NME : Est-ce que ça t'agace profondément ou pas tant que ça ?

John : Pas tant que ça. C'est comme une partie de Monopoly mais avec de l'argent réel. Et ça nous coûte une fortune, donc plus vite ce sera fini, mieux ce sera.

NME : Dans l'émission *Parkinson*, tu as parlé de la possibilité de te réconcilier avec Paul…

John : Oui. On a été GÉNIAUX dans cette émission. Géniaux. Comme ils l'ont dit, n'est-ce pas ce bon vieux John qu'on aimait ? J'ai dit, oui, OUI !

NME : D'ailleurs, tu as l'air en pleine forme. Et que fais-tu pour avoir ce nouvel éclat ?

John : On est tous les deux en forme. Il n'y a aucune raison particulière à ça, on se sent simplement bien. Attends d'écouter l'album. Tu vas être scotché !

NME : Donc revenons à la possibilité…

John : *[Il interpelle quelqu'un dans la pièce]* : Peter. Peter… je suis sobre. Et il est tard. Tu as vu ça ? Où en étions-nous ? Vas-y.

NME : À propos de cette possible réconciliation avec Paul ?

John : On m'a posé la question habituelle au sujet de Paul dans l'émission et j'ai dit que peut-être dans un an ou deux, quand ces histoires d'argent seront réglées, on pourra dîner ensemble et oublier tout ça. On pourrait même fêter ça quand ce sera fini. Je ne sais pas. Je ne peux rien dire. Et il n'y a pas de possibilité tant que ce n'est pas réglé.

NME : J'aimerais parler à Yoko au sujet du livre.

John : Elle va revenir dans une minute et elle ne te laissera parler de rien d'autre.

NME : Yoko est-elle réservée… ou timide ?

John : Timide, oui. Elle ne dit rien, à moins qu'on lui parle. C'est différent à présent, parce qu'on essaie vraiment de promouvoir *Grapefruit*. On est à fond pour le vendre. On a fait des apparitions chez Selfridges, au Claude Gill Bookshop, des interviews chaque jour… On essaie vraiment de le vendre. Yoko est comme moi. Tous les extravertis sont timides. Je le suis sauf si je connais la personne. Et là, je frime.

NME : Certains vont ricaner à l'idée que vous fassiez tous deux *"la tournée des librairies"* et vous lanciez à fond dans le cirque publicitaire. Des commentaires ?

John : La réponse est que, l'an dernier, en raison de notre thérapie, on n'a pas pu faire la promo du livre en version reliée et on n'en a vendu que 2000. À l'époque, l'éditeur, Peter Owen, nous a critiqués dans la presse, disant qu'on était des connards parce qu'on n'avait pas fait de promo. Mais on était en thérapie. On ne pouvait pas. Puis je n'ai pas pu aller en Amérique pour le faire, parce qu'on ne m'a pas laissé entrer à la sortie du livre. Je pense que si on parle de *Grapefruit*, on pourrait en vendre 5000 ici et 200000 en Amérique. C'est pour ça que je le fais… parce que je trouve que le livre est important. Étant passé par pas mal de phases, comme la macrobiotique, le Maharishi, la Bible, le Yi Jing… et Yoko m'a sorti de tous ces trips…, la première chose que j'ai faite était une expo *"Vous êtes ici"* à la Robert Fraser Gallery. C'est tout ce que les gourous te disent. Rappelle-toi de ce moment présent. Je parlais l'autre jour à George et j'ai oublié de lui dire – *"que cherches-tu ?" "Tu es là."* Je veux dire que c'est un livre important pour aider les gens à exprimer leur folie. Si tu fais certaines des choses qu'il y a dedans, tu cesses de t'énerver en quelque sorte.

Ce livre de Yoko a changé la vie de certains. Il est au programme d'au moins dix ou quinze universités en Amérique. Il est même à celle de Liverpool. Ils l'ont intégré aux cours.

Cette fille, Charlotte Mormon, était une violoncelliste dans une école très stricte de New York. Puis elle a tout plaqué après avoir lu *Grapefruit* dans sa forme originale il y a dix ans, et depuis, elle voyage dans le monde pour jouer les œuvres de Yoko. Tu as peut-être entendu parler d'elle, c'est elle qui joue du violoncelle les seins nus.

Le truc avec l'art de Yoko, c'est qu'il laisse les spectateurs contribuer. Comme le *"Cut Piece"*, où le public est invité à découper les vêtements de la fille. Il a été donné devant certains des plus grands intellectuels américains et ils ont agi comme des animaux. Ils se sont déchaînés. Puis, une fois, à un spectacle pour des nonnes, elles ont réclamé *"Cut Piece."* Ça a été différent. Elles ont découpé des cœurs, des fleurs. Elles étaient douces… comme des enfants.

Est-ce que tu vois à présent la façon dont son art est ta propre réaction ? Julian aime ce livre. Mais quelqu'un avec un intellect… va avoir du mal à avec.

Les physiciens qui se sont déchaînés avec les ciseaux se sont plaints dans la presse. Mais les sœurs et la mère supérieure ont dit qu'elles comprenaient le sens, parce qu'elles se sont entièrement consacrées au Christ.

Yoko arrive à cet instant, heureuse, les yeux pétillants. *"C'est si beau, Mimi est venue et nous allons être amies. J'ai pensé à l'inviter ici pour qu'elle rencontre ma mère et mon père. Ce serait vraiment génial."*

Ce plaisir compréhensible est issu de la possibilité d'une rencontre entre Yoko et la tante Mimi, mais Lennon est étrangement mal à l'aise devant cette émotion brute.

Yoko raconte que Mimi les a vus à la TV et les as validés : *"À présent, John ressemble à ce que j'aimais."*

NME : La thérapie primale affecte-t-elle votre mariage ?

Yoko : Euh, oui. Il y avait des tensions, mais ça nous a rapprochés au final. Ok, Yoko, viens donc faire ta promo.

Yoko : Si on peut réunir Mimi et les autres, ce sera un rêve. Je vais lui envoyer un bel exemplaire de mon livre.

NME : Yoko, dans *Grapefruit*, tu conseilles au lecteur de brûler le livre après l'avoir lu. Est-ce sérieux ?

Yoko : Oh oui. Si tu reviens sans cesse sur son contenu, tu devras te reposer sur le livre. Mais une fois que tu l'as lu, il est dans ta tête. Ce livre sert à donner un état d'esprit. Tout le monde peut en tirer quelque chose, sans avoir un talent particulier. C'est comme la célébrité pour les Beatles. Ils étaient dans l'état d'esprit de devenir célèbres. Et ils ont été célèbres.

ALAN SMITH

ET TANT QU'ON Y EST…

Le 19 avril 1967, les Beatles abandonnent 80 % de leurs gains à Apple Corps pour éviter une lourde imposition. Leurs biens sont alors immobilisés, laissant chaque Beatle avec un salaire annuel de £800,000. La procédure judiciaire résultante a mis des années à être réglée…

> **"Je n'ai jamais voulu que les Beatles soient des has been. J'ai voulu arrêter quand on était au sommet"**

» NME 7 AOÛT 1971

NME : L'ART DE YOKO semble exclure l'appréciation d'œuvres plus établies comme la Joconde ou autres.

John : Pas forcément, mais son art va à l'inverse du fait de transformer en sainte la Joconde ou de la mettre dans un bâtiment où des gens pourraient vivre.

Yoko : Je ne veux pas brûler la Joconde. C'est la grande différence entre les révolutionnaires et moi : ils pensent qu'il faut brûler l'establishment. Pas moi. Je dis plutôt de transformer la Joconde en chemise par exemple. Changez-en la valeur.

John : Yoko pense que n'importe quelle femme peut créer ; qu'un homme détruit ; et qu'un artiste réévalue. Un artiste ne crée pas parce que tout est déjà là. Et un scientifique ne crée pas, il découvre.

Yoko : C'est comme ces quatre garçons qui se sont associés pour former les Beatles et, sans se moquer de personne, ils ont changé le monde. Et c'est beau. C'est ce que je tente de faire. La seule chose avec les Beatles est qu'ils l'ont changé et se sont arrêtés là. Ils n'ont pas continué à être révolutionnaires. John, parle-lui du temple japonais… c'est simplement ce que tu as fait.

John : Oui. Ça s'est produit au cours des vingt dernières années, il y avait ce moine japonais qui était amoureux d'un grand temple doré, il l'aimait vraiment – et il en était tellement épris qu'il l'a entièrement brûlé pour qu'il ne se détériore jamais.

C'est ce que j'ai fait avec les Beatles. Je n'ai jamais voulu qu'ils soient des has been, ou pas les Marx Brothers, le Crazy Gang, ces comiques ringards. On aurait cru qu'on les sortait de leurs lits de mort. Pour faire rire… j'ai voulu arrêter quand on était au sommet.

Rappelle-toi, je l'ai dit il y a dix ans : je ne chanterai pas "She Loves You" à 30 ans. Même si je l'ai exprimé de cette façon, je voulais dire qu'à 30 ans, je pensais être plus éveillé ou que j'aurais changé d'objectifs.

NME : N'y a-t-il pas de place aujourd'hui pour les Beatles en tant que groupe contemporain ? À présent, vous êtes sûrement bien plus conscients en tant que personnes. Pour toi, est-ce que les Beatles ont fait une musique du passé ? Ou la difficulté vient-elle du fait d'être tous trop égocentriques pour pleinement travailler ensemble, même en le voulant ?

John : On a toujours été égocentriques. Mais regarde, George est sur la moitié de mon nouvel album à jouer de la guitare. Si Ringo

BRIAN MOODY/REX FEATURES

n'y est pas, c'est seulement parce qu'il était à l'étranger pour tourner un film. Donc on aurait pu être tous les trois dessus, mais ça n'aurait pas été les Beatles, ça aurait été Plastic Ono… parce que j'aurais eu le dernier mot. George et Ringo n'auraient pas pris de décisions, sauf si c'était une idée que j'aimais. C'est ce qui se passait chez les Beatles – il y avait un peu plus de diplomatie alors. Donc oui, c'est assez possible à propos des Beatles en tant qu'unité de travail… parce que je peux aussi bien jouer pour George ou Ringo s'ils ont envie de mon style de jeu!

Mais imagine à quel point on s'est épanouis depuis. Soudain, George est le plus gros vendeur de nous tous. Je pense que ma musique s'est améliorée un million de fois, sur le plan des paroles et du reste. Et Ringo a signé "It Don't Come Easy", et maintenant, il va écrire la chanson titre du western dans lequel il est et il joue un rôle de vrai dur. C'est vraiment bien.

Le fait est, les Beatles ont quitté l'école… et on a dû trouver du boulot. Ça nous a poussés à travailler plus dur. Je pense qu'on est bien meilleurs que lorsqu'on était ensemble. Regarde-nous aujourd'hui. Je préfère avoir Ram, John Lennon/ Plastic Ono Band, l'album de George, le single de Ringo et ses films que *Let It Be* ou *Abbey Road*.

Yoko : Si les quatre avaient continué, ils se seraient étouffés mutuellement.

NME: Tu en as marre que les journalistes parlent du passé?

John : Non, ça ne m'ennuie pas : je le fais toujours. Si je parle à Ray Connolly ou à toi, je te dirai : *"Eh, tu te souviens quand on a fait ça ou ça ?"* C'est humain. Il est arrivé un truc drôle l'autre jour. Je suis allé chez Apple et on m'a dit : *"Mon Dieu, tu ressembles à nouveau à un Beatle."* Et tu sais quoi ? L'espace d'une seconde, j'avais oublié ce qu'était un Beatle. Vraiment. Je venais de rentrer de New York et je n'avais pas du tout été un Beatle. Ça n'avait été que Yoko et moi, on avait fait pas mal de choses.

NME: Est-ce que l'un de vous deux ressent des douleurs, mentales ou physiques? Ou êtes-vous totalement purgés des soucis du passé?

John : Oh non. Bien sûr que non. Je me connais mieux, c'est tout, donc je me gère mieux. Cette thérapie de Janov, le cri primal et le reste, ça nous touche parce qu'on se reconnaît là-dedans. La différence entre Janov et nous, comme le dit Yoko, c'est que le passé dont nous nous souvenons est celui que nous créons aujourd'hui, en raison de la nécessité du présent. Je n'aurais pas raté ça. Ça m'a été très bénéfique. Je continue cette thérapie et elle marche.

NME: Parle-moi de ta philosophie de vie. Beaucoup de tes commentaires sur la société ont été pris comme étant d'extrême gauche ou communistes.

John : On me critique quand je dis "Power To The People", en disant qu'aucun groupe ne devrait avoir le pouvoir. Merde, le peuple n'est pas un groupe. Le peuple signifie tout le monde. Je pense que chacun devrait posséder tout de façon égale et que le peuple devrait avoir une partie des usines, avoir un mot à dire sur le choix du patron et sur qui fait quoi. Comme les étudiants devaient pouvoir choisir les professeurs.

Ça peut sembler communiste, mais je ne sais pas ce qu'est le vrai communisme. Il n'y a pas de vrai État communiste dans le monde. Le Russie n'en est pas un. C'est un pays fasciste. Le socialisme dont je parle est anglais, pas tels qu'un Russe abruti ou un Chinois peuvent l'appliquer. Ça peut leur aller. Nous, on a un bon socialisme ici. À l'anglaise.

NME: Le peuple devrait-il posséder sa part d'Apple? Les employés ne devraient-ils pas avoir une part des bénéfices?

John : Oui, ils le devraient. En Angleterre socialiste, je suis sûr qu'une maison de disques serait dirigée comme ça, qu'ils en auraient une part. Mais pour l'instant, ce n'est pas à moi. Pourquoi à ton avis il se passe tout ça? Si je pouvais décider, ce serait complètement différent. Si les travailleurs s'en emparaient, ils pourraient l'avoir. Je l'ai dit il y a des années. Peut-être que dans un vrai état socialiste, ils pourraient avoir une part du disque et dire si Clapton ou un autre vient jouer. Tout dans ce pays appartient à tout le monde, pas à quelques personnes choisies. Et on leur a repris ça.

ET TANT QU'ON Y EST...

En 2002, un classement de la BBC des 100 Plus Grands Anglais a mis Lennon 8e, entre la reine Elizabeth I (n° 7) et le vice-amiral Horatio Nelson (n° 9). En haut de la liste, Sir Winston Churchill, Isambard Kingdom Brunel, Diana Spencer et Charles Darwin.

TOM HANLEY/REDFERNS

En studio dans la maison de Lennon à Ascot, durant le tournage du film *Imagine*, 1971.

NME: Les films… Vous passez beaucoup de temps à vous filmer et à être filmés.

John : Pourquoi pas? C'est du film amateur, ce qui est la forme ultime de cinéma. Luc Godard, je ne sais plus son nom, tourne des films en 8 mm. Les films amateurs, c'est là que ça se passe. De la poésie faite à la maison. Pourquoi les films ne seraient-ils pas comme ça? Dans notre film *Apotheosis*, on ne nous voit que deux secondes. Yoko n'est pas dans son film *Fly*. Dans *Rape*, il y avait une Hongroise. Dans *Erection*, celui que j'ai tourné à propos d'un hôtel, ce n'était que des photos accumulées depuis un an et demi. Il y a juste un couple avec nous dedans – donc tout ça est un mensonge.

Yoko : Peu importe qu'on soit tout le temps dans des films. On ne fait pas semblant.

NME: Les singles et le succès dans les charts t'intéressent-ils vaguement?

John : Oui! Je lis la presse musicale et les quotidiens, je regarde les charts mondiaux, Billboard et l'autre, Cashbox, et je coche tous les disques Apple, Paul inclus, dans le monde. Les Beatles défoncent tout. On a des disques partout… et deux ou trois dans chaque chart. C'est fantastique. George, Ringo, Paul et moi sommes dans tous les classements mondiaux. C'est génial. Ça m'excite parce que je touche tous ces gens et que je le fais seul ou avec Yoko. C'est tout ça. Et j'aime les singles plutôt que les albums, parce que l'idée de tout dire en trois minutes me plaît.

NME: As-tu écouté Ram?

John : Bien sûr. Deux fois. La première fois, putain, c'était atroce et, hum, la seconde, j'ai un peu arrangé le tourne-disque et le son était meilleur. J'aime un ou deux trucs, comme ce passage de "My Dog It's Got Three Legs", genre, l'intro de "Ram On" et celle de "Uncle Albert." Je ne SUPPORTE pas le deuxième titre… Peu importe. En général, je pense que son autre album était meilleur, d'une certaine façon. Au moins, il y avait des chansons dessus. Je n'aime pas ces trucs de pop opéra jazz. J'aime les DISQUES pop qui en sont. Je sais que tu ne l'as pas aimé. J'ai vraiment été surpris en voyant ce truc…

NME: Je n'ai pas non plus aimé le dernier album des Beatles, j'en ai bien peur. J'ai trouvé qu'on aurait dit une sorte d'épitaphe en carton… beaucoup de carton, pas beaucoup de musique.

Yoko : Je pense que tu avais sans doute raison.

John : À part "Across The Universe"!

NME: Et le bootleg…

John : Ah, tu l'as. Donc, tu vois ce qu'a fait Spector, non? Je suis content que le bootleg circule, parce qu'il montre que Paul avait tort quand il a critiqué Spector. Tout ce qu'il tentait de faire, c'était d'attaquer l'album, parce qu'il était parti à ce moment-là.

NME: Y a-t-il une chanson du nouvel album qui fait référence à Paul… avec des phrases sur une belle gueule et le son de la muzak?

John *[souriant, parlant lentement]* **:** Euh, il y a une chanson qui pourrait bien parler de Paul. On pourrait l'interpréter comme ça. Mais elle pourrait aussi parler d'une nana que j'ai connue… Ou autre!

Puis John parle de son prochain album, Imagine, qui sort le mois prochain.

John : C'est le meilleur putain de truc que j'ai fait… Il est fantastique. Ça leur apprendra. Il n'est pas personnel comme le dernier album, mais j'ai beaucoup appris et il est meilleur en tous points, techniques et autres. Il est plus léger aussi. J'étais heureux. Il y a un certain George Harrison dessus et qui joue des putains de solos. George a fait partie des Bubbles, je crois. Puis il y a aussi un certain Nicky Hopkins. Et il y a aussi Jim Gordon et Alan White à la batterie et ils sont incroyables. Yoko est au fouet, et c'est très bon. Au fouet et au miroir en fait. Puis John Barnham sur quelques trucs, King Curtis au saxo, les Flux Fiddlers au violon. Quatre-vingts pour cent du disque ont été enregistrés ici en sept jours. J'ai pris les morceaux, je les ai remixés et emmenés en Amérique, comme au bon vieux temps. Il m'a fallu neuf jours pour réaliser cet album et dix pour le précédent. Je deviens plus rapide.

ALAN SMITH

> **"*Imagine* leur apprendra. Il est meilleur en tout point que le précédent, techniques et autres. Il est plus léger aussi"**

» MELODY MAKER 2 OCTOBRE 1971

NOUS SOMMES LÀ parce que Yin et Yang sont en ville et il paraît qu'ils donnent des interviews. À quelques mètres de là, même, derrière la porte au grand miroir qui reflète le sofa vert et les murs blancs décorés de pochettes d'albums des artistes Apple.

Nous ne sommes pas seuls, le photographe et moi. Il y a un homme du *Sydney Herald*, assez sérieux dans son imperméable, assis sur une chaise face à nous. Qui tripote nerveusement un carnet, le tourne et le retourne. Et une jeune hôtesse d'accueil qui hoche la tête et dit non, nous n'avons pas de thé, désolée. Ni de bière. Ou quoi que ce soit d'autre. Mon Dieu.

Il y a des fans aussi. Environ une trentaine, des filles pour la plupart. Elles ne crient pas, elles discutent et échangent des fax et des infos *("Non, je ne suis pas allée à St John's Wood depuis un moment. Il n'y est jamais. Toujours barré en Écosse.")*

La porte vers l'accueil est ouverte et pourtant, elles sont aussi obéissantes que des novices. Elles ne font pas un pas pour franchir l'entrée, même si elles savent qu'IL est là quelque part. Le self-control règne : le trottoir est sec.

Bien sûr, la porte à miroir reste cruellement fermée, mais… *"Est-ce que Sydney du* Herald *peut entrer ensuite?"* Il s'agit plus d'un ordre que d'une requête, émis d'une voix à mi-chemin entre l'aboiement grognon et l'accent traînant du Sud. On aperçoit un reflet de lunettes. On le reconnaît peu à peu alors qu'on repère les cheveux châtains, courts et peu familiers. Le pantalon gris élégant et la chemise conventionnelle. Qui aurait imaginé ça? La tête disparaît et Sydney entre.

Vous aimez les blagues? Je parle de celles qu'il faut prendre au sérieux, bien sûr. Car plus tard, une fois dans la même pièce, il nous montre une petite boîte en métal avec un couvercle. Il est écrit dessus : boîte à sourires.

"Ouvre-la," exhorte-t-il. Regard d'aigle rivé sur nous derrière des verres légèrement teintés.

On ouvre, s'attendant à un gant de boxe fixé à un ressort. Au lieu de quoi, on est face à son propre reflet sur la surface brillante du fond. C'est clairement le début de la partie.

Il a l'air satisfait et elle, radieuse. L'homme du *Times*, dit-il, était très sensible. *"Il nous a demandé de regarder dedans avant lui."*

Elle porte un short, un haut moulant et des sabots d'allure inconfortable et est assise derrière le bureau avec lui. La fumée de cigarette monte vers ses cheveux noirs et lisses. Peau veloutée. Regard dur et brillant comme des éclats de charbon.

Que dire? Une cinéaste, artiste et, pour certains, une chanteuse. Lui est un héros de la classe ouvrière de 30 ans ; chanteur, artiste et, pour certains, un réalisateur. Desmond Morris l'a qualifié de figure la plus importante des années 1960.

Elle est nerveuse, loquace, ergoteuse, intense et assurée. Il est drôle, agressif, sardonique, égocentrique, grossier, aimable et laconique.

Sa conversation tranche comme un hachoir sur une planche à découper. Elle papote fréquemment pendant qu'il parle. Elle est sérieuse. Il plaisante et taquine souvent.

Elle: *"J'ai beaucoup de chance d'avoir un mari qui comprend ces problèmes."*

Lui: *"Oui, chérie."*

Elle: *"Il était dans un monde du show-biz très dur."*

Lui: *"Oui, chérie."*

Elle: *"Oh arrête!"* [Elle l'embrasse]

Lui: *"Hi, hi! Je me demandais quand tu allais t'en apercevoir."*

On peut dire qu'ils vont bien ensemble. Ce ne sont peut-être pas les petits fiancés du monde, mais ils sont les Liz et Richard de leur génération. Toutes les bonnes choses viennent par paire. Et c'est la paire la plus soudée que j'ai interviewée. Ils semblent être les deux moitiés d'une entité indissoluble. Leurs réponses et remarques se mêlent et se chevauchent comme des passages de témoin. Cette main sait toujours ce que l'autre fait.

J'avais cru que j'étais là pour l'interviewer, lui. Il croit que je suis là pour l'interviewer, elle. Au sujet de son livre qui vient d'être réimprimé. Elle a aussi cette impression.

Peu importe. Nous parlons d'art.

Il dit: *"Ne penses-tu pas que son œuvre est surréaliste? La boîte? Et le livre en soi? Notre maison est remplie de ses œuvres. C'est très décalé. En arrivant, la première chose qu'on voit est une porte qui dit 'Ceci n'est pas une porte.' Tu entres, tu te trouves devant une échelle et tu regardes par une longue-vue une peinture sur le plafond qui dit: 'Oui'. Puis en entrant dans la pièce, tu dois marcher sur un tableau jusqu'à une salle avec ses œuvres. Elle fait du pur Duchamp, c'est dada mais elle est actuelle."*

Il ajoute qu'elle qualifie cela d'*"art con"*, diminutif d'art conceptuel, selon lequel *"l'idée derrière l'œuvre est plus importante que le bout de papier."* Il pense qu'en tant que mode de vie, son livre est au niveau de la Bible et du Yi Jing. *"Il y a des gens – car le livre est sorti il y a dix ans – dont la façon de vivre a changé. Ils jouent ses œuvres. Il fait partie du programme de nombreuses universités en Amérique."*

"C'est une autre façon de promouvoir nos idées," dit-elle. De ralentir la société. Vendre *Grapefruit* est bien plus efficace que de brandir des pancartes dans la rue pour rétablir la paix.

Aujourd'hui, il se considère comme un artiste au sens global du terme plutôt qu'un musicien. La portée de la vision exprimée dans ses premiers livres, *In His Own Write* et *Spaniard In The Works*, s'est élargie, englobant les rôles de lithographe, réalisateur et compositeur d'avant-garde.

Son film, *Apotheosis*, qui suit *Self Portrait* et *Rape*, a été projeté au festival de Cannes et sera en ouverture de celui d'Édimbourg. Son concept est simple. Il trace un diagramme sur une feuille, tout en s'expliquant. C'est tourné depuis un ballon qui décolle d'un champ dans un village anglais et s'élève dans les nuages. La bande-son est le bruit qui s'estompe de chiens aboyant, d'un cor de chasse et d'un fusil qui tire. Quand le ballon pénètre dans les nuages, le silence dure cinq minutes. Il parle avec dédain de *Newsweek*, qui l'a qualifié de *"film de 20 minutes dans les nuages"*. *"N'importe quoi"*, s'exclame-t-il.

Son prochain film est *Erection*, composé de neuf mois de photos d'un hôtel s'élevant en face du Bea Terminal, dans Cromwell Road, à Londres. *"J'ai vu les rushes hier,* s'enthousiasme-t-il, *et c'est fantastique. Pendant neuf mois, le mec a filmé chaque jour dans la même position. Ça sera mon film le plus connu, je pense."*

> **"En Angleterre, je suis le mec qui connaissait Paul, a eu un coup de bol et a épousé une actrice. En Amérique, on est traités comme des artistes"**

En termes de musique, John recherche à présent les artistes d'avant-garde. Il a une grande admiration pour Fluxus, groupe de trente expérimentateurs new-yorkais, fondé par George Maciunas. Il a embauché Joe Jones, qui en fait partie, pour son nouvel album. Jones a réuni la Tone Deaf Music Company, qui se compose de divers instruments de musique et de gadgets électriques. Ses violons jouets ont été employés sur *Imagine*, le nouvel album.

Ce qui blesse et frustre John, c'est qu'il peut être accepté en tant qu'artiste à l'étranger et avec de tels groupes expérimentaux, alors qu'ici (en Angleterre), il n'est pas beaucoup plus qu'un ex-Beatle.

"En Angleterre, la plupart des gens pensent que je suis un mec qui a gagné le gros lot, dit-il d'un ton sec en fumant une Gauloise. *Et qui s'est marié avec une danseuse hawaïenne ou une actrice. Alors qu'en Amérique, on est traités comme des artistes. Ce qu'on est! Ou n'importe où ailleurs, en fait*, ajoute-t-il. *Mais ici, je suis le mec qui connaissait Paul, a eu un coup de bol, gagné la cagnotte et épousé une actrice.*

"Ici, on est en 1940. Je viens de passer deux mois en Amérique et j'ai l'impression de revenir au Danemark. C'est vraiment paumé. Alors qu'à New York il y a vingt ou trente artistes fantastiques qui comprennent ce que je fais et ont le même genre d'esprit que moi. C'est le paradis par rapport à ici. Tu as vu comment ils me traitent dans la presse. Il y a une avant-garde ici, mais elle est petite."

Mais à l'inverse de lui, ils sont en général peu connus, dit-elle. Elle vient le défendre. Les Beatles sont des gens assez intelligents, mais même eux ne comprennent pas de quoi il parle, remarque-t-elle.

"En un sens, John a toujours été isolé; il était très seul. Et l'avant-garde à Londres – je suis désolée de le dire – mais c'est un peu du Fluxus remâché. Ils s'inspirent tous de Fluxus, ils ont compris et font plus ou moins la même chose."

Si les Anglais refusent de le prendre plus au sérieux, c'est lié au fait qu'ils pensent que ce n'est que du gimmick et de la mise en scène, dis-je, faisant référence au *bagism* et à la nudité sur la pochette d'album.

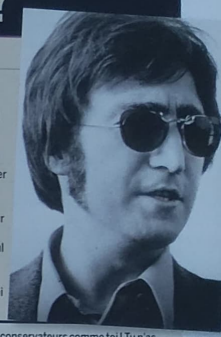
MICHAEL PUTLAND/RETNA

"QUI NOUS A TRAÎNÉS AU TRIBUNAL ET NOUS A CHIÉ DESSUS EN PUBLIC ?"

Lettre ouverte de John Lennon à Paul McCartney

» MM 4 DÉCEMBRE 1971

Il y a deux semaines, Paul McCartney a parlé au *Melody Maker* de son nouveau groupe et de sa relation avec Apple et les trois ex-Beatles. Lundi, le *Melody Maker* a reçu une lettre pour lui, de John Lennon à New York, et la demande de la publier afin de donner *"un temps égal"* à sa version de l'histoire. John répond à plusieurs points avancés par Paul dans l'interview. Il fait référence à son désir de quitter Apple et aux problèmes d'impôts que cela implique. Puis il parle de *"l'avertissement"* de Paul au sujet d'Allen Klein; de l'allusion de Paul à *"la hype"* sur la pochette de *Let It Be*, qui selon lui était la première du genre sur un album des Beatles; de son domicile actuel à New York et de ses commentaires sur les Beatles donnant des concerts, séparément et ensemble; de ses remarques sur son dernier album, *Imagine*. Enfin, il revient sur le commentaire de McCartney sur la conférence de presse donnée par Klein pour annoncer qu'il ne jouerait pas au concert pour le Bangladesh et sur l'intention de Paul de mettre sa photo sur les étiquettes des disques de Wings. Neuf lignes de la lettre ont été omises par le *MM* en respect de la loi sur la diffamation.



CHERS PAUL, LINDA ET TOUS LES PETITS McCARTNEY, merci pour votre lettre.

1. On VOUS donne de L'ARGENT pour vos parts d'Apple.

2. On VOUS donne PLUS D'ARGENT sous forme de royalties appartenant à Apple (je sais qu'on est Apple et qu'on ne l'est pas non plus.)

Il existe peut-être une réponse, mais pour la énième fois ces dernières années, je répète: "Et les IMPÔTS ?" C'est très bien de jouer au *"bon vieux Paul honnête"* dans le *Melody Maker*, mais tu sais bien qu'on ne peut pas juste signer un bout de papier.

Tu dis: *"John refuse"*. Je le ferais si tu nous indemnises face au percepteur ! Tu sais qu'après nos réunions, ces putains d'avocats devront mettre en œuvre ce sur quoi on est d'accord, ok ?

S'ils sont d'accord entre eux avant la réunion, ça facilitera les choses. À toi de voir, comme on l'a dit souvent, on se retrouve où tu veux. Décide-toi, c'est tout ! Par exemple, il y a deux semaines, je t'ai dit au téléphone: *"Voyons-nous sans avocats, etc. et décidons ce qu'on veut"*, et j'ai mis en avant MacLen *[maison d'édition de Lennon et McCartney]*, qui est surtout notre affaire, mais tu as refusé, hein ?

Tu as dit qu'en aucun cas tu ne vendrais à nous si on ne fait pas ce que tu veux, que tu nous poursuivrais, que Ringo et George essaient de te briser, John, etc. Ce jour-là, j'ai été assez direct avec toi et tu as tenté de m'abattre avec ta "logique" émotionnelle. Si tu n'es pas l'agresseur (comme tu le prétends) qui nous a traînés au tribunal et nous a chié dessus en public ? Comme je l'ai déjà dit, as-tu déjà songé que tu pourrais avoir tort ? L'idée que tu te fais de nous et Klein est incroyable. Tu dis que tu as *"fait l'erreur de les avertir au sujet de Klein et que ça les a énervés"*, et qu'en secret on sait que tu as raison ! Mon Dieu ! Tu dois savoir qu'on a raison au sujet d'Eastman.

Un autre petit mensonge dans ton numéro de *"Ce n'est que moi, Paulie"* du *MM: Let It Be* n'a pas été le premier coup de hype sur un album des Beatles. Tu te souviens de Tony Barrow ? Et de ce qu'il avait écrit sur "Please Please Me", etc. Les premiers disques de Noël des Beatles ! Et admets que c'est un album des Beatles d'une *"nouvelle phase"*, écrit incidemment dans le style du grand Barrow ! Qu'est-il arrivé à mon idée de mettre la parodie de notre première pochette sur celle de *Let It Be* ?

> **"As-tu déjà songé que tu pourrais avoir tort ?"**

On avait l'intention de parodier Barrow pour que ce soit de la hype. Mais c'est quoi, ton article de *Life* ? Tony Barrow n'aurait pas fait mieux. (Et ce que tu as écrit dans l'album de Wings *[Wild Life]* n'est pas tout à fait réaliste, non ?) Mais assez de cet humour bourgeois mesquin. Tu avais raison à propos de New York ! J'adore; c'est le SEUL ENDROIT OÙ VIVRE. (en plus du reste, on t'y fout la paix ! Je vois que tu préfères l'Écosse !) Je te parie ta part d'Apple que tu vivras à New York d'ici 1974 (deux ans, c'est le temps qu'il te faut en général, non ?).

Autre chose. Qu'est-ce que tu racontes sur Toronto ? C'était spontané. Ils ont appelé le vendredi. On a pris l'avion et joué le samedi. J'étais malade parce que j'étais bourré. Écoute l'album – sans répétition en plus. Allez Macca ! Avoue-le ! On n'avait jamais joué ensemble avant ! Une demi-douzaine de shows sans chichis. On a fait ce que tu fais depuis trois ans. (J'ai dit que c'était idiot que les Beatles le fassent. Je le pense encore.)

Continue ! Vas-y ! Exemple: Cambridge 1969, aucune promotion dans une toute petite salle. Le Lyceum Ballroom, 1969, pas de bruit, grand show – trente musiciens ! Sortie prochaine de la *"Jam live"* ! Fillmore East, 1971, pas annoncé, encore un grand moment pour tous. On a même joué ici, dans le Village (notre foyer spirituel ?), avec le grand David Peel ! Les flics nous ont délogés ! C'est mieux de LE FAIRE. Je sais que tu vas aimer et personne n'attend les Beatles à présent !

Tu penses qu'"Imagine" n'est pas politique ? C'est "Working Class Hero" avec du sucre pour des conservateurs comme toi ! Tu n'as pas pigé les paroles. *Imagine !* Tu as pris "How Do You Sleep" de façon si littérale (lis ma chronique dans *Crawdaddy*). Tes idées politiques sont proches de celles de Mary Whitehouse – *"se taire fait autant de bruit que de parler."*

Écoute, vieux pote obsessionnel, c'était la conférence de presse de George – pas de Klein. Il a dit ce que tu as dit – *"J'aimerais venir, mais..."* On l'a faite au fond pour les mêmes raisons – le côté Beatle –, c'était encore qualifié de concert des Beatles – avec deux membres ! Rejoignez le Front de Libération du Rock avant qu'il vous chope.

Tu veux mettre ta photo sur l'étiquette et n'être pas cool comme John et Yoko ? (Tu n'as pas honte !) Si on n'est pas cool, QUE DIRE DE TOI.

Pas d'hostilité envers toi non plus. Je sais au fond que tu veux la même chose et, comme je l'ai dit au téléphone et dans cette lettre, il te suffit de m'appeler pour me voir.

On n'a besoin que d'amour,
Le pouvoir au peuple,
Libérez les prisonniers,
Emprisonnez les juges,
Amour et paix,
Fais-le et arnaque-les
JOHN LENNON

P.-S.: Le passage qui nous a vraiment intrigués est quand tu demandes qu'on se voie SANS LINDA ET YOKO. Je pensais que tu avais compris à présent que je suis JOHNETYOKO.

P.-P.-S.: Même tes avocats savent que tu ne peux pas *"juste signer un bout de papier"*. (Ou ils ne te le disent pas ?)

REX FEATURES

Oh, enfin, récrimine-t-elle. C'est absurde ! Mais il est conscient de cette attitude conservatrice qu'il semble avoir combattue toute sa vie. Il la réfute en faisant à nouveau référence au dadaïsme. Ils ont créé des événements. À ses yeux, celui du Bed-In a été l'un des plus grands happenings de ce siècle. Sa logique est simple et saine : tous les journaux occidentaux ont mis en une le fait que John et Yoko se sont mariés et sont allés au lit. C'est le monde qui est illogique, avance-t-il. C'est hilarant que deux personnes mariées dans un lit puissent faire les gros titres.

Il savoure les souvenirs : *"Quand on a emmené Rape à Vienne pour le passer à la télé autrichienne, on a donné une conférence de presse dans un sac et ça a été une expérience géniale pour nous et ceux qui l'ont vécue – qu'ils s'en rendent compte ou pas. Demander à un sac ce qu'il porte en dessous, si c'était vraiment nous et comment on s'entend avec Paul, et c'est le sac qui parle ! Ils tendaient tous des micros au sac ! C'était beau."*

Et dirait-il que c'est de l'art ? Oui. C'était un événement, de la communication. Et l'art est de la communication. *"Bien sûr que c'est de l'art ! Écoute, Yoko dit qu'une femme peut créer, un homme peut détruire ; mais un artiste réévalue."*

Oui, mais si M. et Mme Tout-le-Monde s'étaient mis au lit plutôt que John et Yoko ? Il a aussi réponse à ça. *"S'ils avaient fait un Bed-In dans le Yorkshire, le* Yorkshire Post *en aurait parlé et ça aurait pu être repris par le* Daily Mail *ou le* Mirror. *Tout le monde pouvait en faire autant. Si soudain quelqu'un se mariait dans un sac à l'église du coin, ce serait partout ! On voit ce genre de choses. Qui étaient ces gens… ? Lady Docker et son mari ont été le dernier couple à organiser des événements en Angleterre. Les Anglais sont connus pour leur excentricité. Je descends d'une longue lignée d'excentriques."*

Il lui vient une autre idée. *"Les Hanratty* [la famille de James Hanratty, pendu en 1962 après avoir été jugé coupable – à tort selon eux – de meurtre] *nous ont appelés pour qu'on parle d'eux – beaucoup de gens disent qu'on passe de la collection de timbres au yo-yo ; on est cohérents de 'All You Need Is Love' à 'Power To The People' – les Hanratty nous ont demandé de parler d'eux et on l'a fait le plus possible sans lasser la presse. Chaque semaine, M. Hanratty va à Hyde Park et parle de ses problèmes, de son fils, etc. Une fois, on a envoyé les Rolls-Royce avec deux personnes dans le sac et on a dit à tout le monde que c'était nous. Et les journaux y sont allés. C'était partout dans la presse et les Hanratty ont eu plus de publicité – et on n'était même pas là ! Ce n'était qu'un sac avec deux amis dedans !"*

Néanmoins, lui dis-je, l'idée d'un artiste allant sans cesse trouver la presse et chercher la publicité semble parfois un peu factice, à l'encontre de celle que se fait le public d'un artiste qui commente la société en s'en tenant légèrement à l'écart.

Et Warhol, alors, réplique-t-il ; le plus gros communiquant du monde. Ou Dali. Ou Duchamp. Il me pointe du doigt et demande que je cite un artiste qui ne lutte pas pour faire parler de lui. Le seul auquel je pense est Maciunas et ils l'ont convaincu de mettre son nom dans les crédits de l'album.

Il déteste être considéré comme un artiste de cirque. Les artistes ont toujours été le centre d'attention et, mon Dieu, on est au XXe siècle, non !

"Et ils sont responsables. Comme les journalistes quand ils donnent les informations. Nous sommes responsables de montrer nos œuvres telles qu'elles sont, et celui qui ne le fait pas est paresseux. Et égoïste."

Cette vision *"d'art instantané"* ressemble parfois à de la propagande. Et qu'y a-t-il de plus fort dans le genre que "Power To The People" ? C'est un message à peine déguisé à prendre les armes contre Le Système, un appel à la révolution.

Il approuve de tout cœur cette évaluation. Bien sûr que c'est de la propagande. Comme "All You Need Is Love". Il est un artiste révolutionnaire, dit-il, comme les peintres d'affiches à Cuba. Son art est dédié au changement et à la révolution. L'art pour l'art est décadent. Il écrit des chansons pour que les gens s'expriment avec. À une manifestation contre la guerre au Vietnam en Amérique, 30 000 personnes ont chanté "Give Peace A Chance". Plus de 20 000 autres ont repris "Power To The People" dans les rues. Mais, dis-je, Goebbels aussi était un propagandiste. On peut tout transformer en bien, réplique-t-il. *"Le pain peut être mauvais. Tu peux inhaler du gaz avant de te faire arracher une dent ou gazer des gens. C'est le yin et le yang, peu importe le nom. Sans Goebbels, tu n'aurais pas le* Melody Maker *et ses publicités et tu survis grâce à elles."*

La publicité existait avant Goebbels. *"Oui, mais il en a fait une forme d'art fantastique. La publicité moderne vient de Goebbels. Je ne dis pas que c'est un héros, je te dis ce qu'il a fait."*

Mais n'est-ce pas une pratique dangereuse d'utiliser la musique comme propagande ?

"Pourquoi ?"

Car ça sous-entend qu'elle pourrait être employée pour une mauvaise raison, dis-je.

Il se penche en avant, exaspéré. C'est comme de dire qu'on ne fabrique pas de couteaux parce qu'on peut tuer avec. Il fait d'abord de la musique pour ses propres raisons. *"Tu ne peux pas blâmer la chanson ou moi. Je ne suis pas là pour donner le pouvoir au peuple. Je chante là-dessus. Je suis l'auteur et interprète de la chanson que les gens ont reprise en manifestation. C'est tout. C'est mon boulot. Si on était une communauté sur une île, je serais le chanteur. Tu pourrais être l'écrivain. Quelqu'un serait charpentier, un autre ferait la cuisine. Ma fonction dans la société est d'être un artiste.*

"La société est dans l'illusion que l'art est quelque chose qu'on a en plus, comme de la crème de menthe. Mais une société n'existe pas sans artiste. L'art est une partie fonctionnelle d'une société. On n'est pas une sorte de spectacle de strip-tease décadent dans un coin. On est aussi importants que les premiers ministres et les policiers, donc on ne s'attend pas à ce que 'Power To The People' fasse une révolution. Elle est là pour que le peuple la chante comme les cantiques chez les chrétiens.

"J'aime les slogans. J'aime la publicité. J'aime la télé. J'ai passé un après-midi à parler avec Tariq Ali et Robin Blackburn, et on en est arrivés à se dire que mon rôle dans la révolution – celui d'un artiste dans une révolution, etc. – est d'écrire des chansons. Ce soir-là, j'ai composé 'Power To The People'. Comme le jour où les gens de Oz m'ont dit : 'Tu nous écris une chanson ?' On a écrit ensemble 'God Save Oz' qu'on a changé en "God Save Us", car personne ne comprenait…"

Bien sûr, le rôle d'un musicien est que la majorité des gens se sentent proches de lui, et la conversation passe à son dernier album. Il pense qu'il va exister pendant longtemps, qu'il peut plaire à n'importe quelle génération. Il n'est pas d'accord avec moi qui le trouve assez masochiste. Les gens, dit-il, pensent que c'est masochiste de se déshabiller.

"Je me suis dénudé mentalement et j'ai chanté là-dessus. Tous les poètes l'ont fait à travers les âges. Je l'ai fait sur 'Help'. C'est le même genre de chanson. 'I'm A Loser' est pareil. Comme 'In My Life'. Ça n'est pas arrivé d'un coup à cause de la thérapie. C'était plus condensé parce que j'étais en thérapie, c'est tout.

"Ses chansons sont du même style. Des paroles simples. Elles sont toutes personnelles. Mes chansons ont toujours été des journaux intimes. J'écrivais des livres qui en étaient aussi, surtout à la première personne, et ce n'est pas très différent de ça, si ce n'est qu'il se trouve être un album sur la même chose."

Était-il très déprimé quand il l'a enregistré ? Il hoche la tête. Il a fait une thérapie et tout n'était pas pénible, dit-il. C'est un simple fait.

"Tout ce que je disais, c'était : 'Oui, ma mère m'a quitté. Je pense ça sur Dieu.' Ce sont des faits dans les journaux – un mort à Venise et un volcan en Israël, etc. Je n'était pas déprimé quand je l'ai fait parce que j'ai connu les hauts et bas de la thérapie… Certains jours, ça va, d'autres pas, donc quand j'ai fait 'Mother', j'enregistrais juste un disque. C'est quand on n'exprime pas sa folie qu'on devient fou, on a mal."

De la même façon, ses films et ses livres sont des formes de thérapie, parce qu'il pense que tous les artistes créent dans la douleur.

"Regarde Dylan Thomas, Brendan Behan, n'importe qui. Les artistes souffrent toujours. Les vrais artistes produisent dans la douleur. Les autres ne sont pas des artistes."

Je demande s'il a une philosophie de vie qu'il pourrait exposer ; il a dit plus tôt qu'il était constant dans sa folie. Oui, répond-il. En résumé, sa philosophie est existentielle, de l'ordre de *"Vous êtes ici"*. *You Are Here* était le titre de son exposition à la galerie Robert Fraser il y a deux ans, quand il a rencontré Yoko. Tout ce que les bibles, les Jésus, gourous, poètes et artistes ont dit aux gens, affirme-t-il, c'est que cette minute est celle qui compte. Pas demain ou hier.

"C'est ce qui compte. Il n'y a pas d'autre moment que le présent. Le reste est une perte de temps. Comme dit Yoko, la plupart des gens passent leur temps à essayer d'être corrects. Ils gâchent leur énergie. Ils se demandent d'où vient notre énergie. On est comme des enfants. On ne passe pas de temps à vouloir être correct. Ça ne veut pas dire ne pas bien s'habiller – on aime ça – mais être correct."

MICHAEL WATTS

ET TANT QU'ON Y EST...

Acheté plus tard par Ringo Starr, Tittenhurst Park, la maison de Lennon à Ascot (Berkshire), a été le cadre d'une vignette surréaliste dans le film de 1972 de Marc Bolan, réalisé par Starr, *Born To Boogie*. Starr et Elton John font des apparitions dans le film sorti chez Apple Films.

"Mes chansons ont toujours été des journaux intimes, écrites surtout à la première personne..."

GILBERT HANEBROUT/GETTY

IMAGINE

Une upgrade *"enrobée de sucre"* du Plastic Ono Band. Macca est attaqué, Yoko louée, et le mouvement pour la paix reçoit un hymne durable… PAR GARRY MULHOLLAND

DATE DE SORTIE
8 OCTOBRE 1971

IMAGINE EST SOUVENT célébré ou maudit comme le retour de Lennon à l'écriture pop généraliste et commerciale après les aveux douloureux de *Plastic Ono Band*. En fait, il n'a rien de si délibéré. Enregistré en neuf jours en 1971 à Tittenhurst Park, chez Lennon, et deux semaines de plus pour ajouter des cordes, du saxo et des overdubs à Record Plant à New York, *Imagine* est une collection de chansons de rock adulte, éclectiques, brutes, vaguement confessionnelles, et parfois cruelles muées en pépite pop par les arrangements de cordes et la production de Phil Spector.

C'est sur ce disque que Lennon se remet à travailler avec George Harrison. Alors que ses piques contre Yoko sont apparemment oubliées et que *All Things Must Pass* (1970) a le plus gros succès commercial d'un album solo des Beatles jusque-là, sa présence sur cinq des dix titres est un événement, et compense bien l'absence de Ringo Starr. Une absence si vivement ressentie que Lennon le remplace par trois batteurs sonnant tous comme Ringo.

L'autre Beatle fait aussi une apparition… mais pas comme il l'aurait souhaité. Dans une réaction furieuse à une interview de McCartney dans le *Melody Maker*, plus tard en 1971, Lennon a livré son évaluation très honnête et assez juste d'*Imagine*. McCartney a émis l'opinion qu'*Imagine* était meilleur que d'autres albums de Lennon car il était moins politique. *"Tu penses qu'*"Imagine" *n'est pas politique?* demande Lennon, incrédule. *C'est 'Working Class Hero' avec du sucre pour des conservateurs comme toi!"*

Si c'est le cas, *Imagine* s'ouvre avec la plus grosse montagne de sucre de l'histoire du rock engagé. Il est devenu difficile d'entendre "Imagine", la chanson, sous le brouhaha de quarante ans d'adoration de cet hymne mondial pour la paix et les cris de haine rivaux.

Mais la première chose qui frappe sur "Imagine", ce sont ses contrastes sonores malins. Une ligne de piano, si simple et

L'ALBUM

1 | **Imagine** ★★★
2 | **Crippled Inside** ★★★
3 | **Jealous Guy** ★★★★★
4 | **It's So Hard** ★★
5 | **I Don't Want To Be A Soldier, Mama** ★★★★
6 | **Gimme Some Truth** ★★½ ★★★
7 | **Oh My Love** ★★★
8 | **How Do You Sleep?** ★★★
9 | **How?** ★★★★★
10 | **Oh Yoko!** ★★★

- **Sortie:** 9 septembre 1971 (US), 8 octobre 1971 (UK)
- **Producteur:** John Lennon, Yoko Ono et Phil Spector
- **Enregistré à:** Ascot Sound Studios (23 juin 1971 – 5 juillet 1971) et Record Plant, New York (juillet 1971)
- **Personnel:** John Lennon (chant, guitares acoustique et électrique, piano, harmonica); John Barham (harmonium, claviers, vibraphone); Steve Brendell (contrebasse, maracas); King Curtis (saxophone); Andy Davis (guitare acoustique); Tom Evans (guitare acoustique); The Flux Fiddlers (cordes); Jim Gordon (batterie); George Harrison (guitare électrique, slide, dobro); Nicky Hopkins (piano, piano électrique); Jim Keltner (batterie); Rod Linton (guitare acoustique); Joey Molland (guitare acoustique); Michael Pinder (tambourin); Phil Spector (choeurs); John Tout (guitare acoustique, piano); Ted Turner (guitare acoustique); Klaus Voormann (basse); Alan White (batterie, cymbales, vibraphone).
- **Meilleurs classements:** UK 1; US 1

Dans le jardin de la résidence des Lennon – Tittenhurst Park, près d'Ascot, été 1971.

GEORGE KONIG/PICS FEATURES

instantanément mémorable avec ses deux accords gracieux, soulignée par son enregistrement brut, explosif et distordu. La façon dont cela amoindrit les cordes sentimentales des Flux Fiddlers, dont la voix de Lennon est dans un ton qui le force à paraître vulnérable et bizarre, comme conscient que la chanson aura l'air prétentieuse et condescendante s'il se permet de frimer.

Bien que la phrase *"Imaginez aucun bien"* reste toujours en travers de la gorge de ceux qui trouvent que c'était facile à dire pour lui et jugent hypocrites les rock stars hippies millionnaires, elle n'a pas l'air, des décennies plus tard, de la partie la plus pertinente du message. Alors que des dieux rivaux ont remplacé les systèmes économiques rivaux comme excuses de choix pour des actes de violence irrationnels, les vers *"pas de cause pour laquelle tuer ou mourir/Ni de religion"* résonnent toujours comme une rébellion. Associés au rejet de récompense ou de damnation après la mort du premier couplet, c'est une posture risquée venant d'un homme qui a vu des fanatiques américains brûler ses disques à cause d'une de ses déclarations. Ici, l'athéisme n'est pas une absence de foi, mais une foi dans l'humanité et le présent; une incitation à assumer personnellement les maux du monde et s'unir contre le cynisme, incarnée avec grâce dans les premières phrases du refrain : *"Tu peux dire que je suis un rêveur/Mais je ne suis pas le seul."*

Bien sûr, l'idée qu'il suffit de rêver pour que l'Utopie se réalise n'est pas d'une grande utilité au plan politique. Mais, au cas où vous seriez sous l'illusion contraire, John Lennon, en tant que politicien, est un vrai grand songwriter. Pour qu'une chanson pop moderne acquière le statut d'hymne, il lui faut être plus panacée spirituelle qu'appel aux armes. Et c'est le cas d'"Imagine."

L'éclectisme imparfait s'impose vite avec le titre suivant, "Crippled Inside". Une des chansons les plus curieusement inappropriées de son répertoire qui cache une attaque féroce contre les valeurs conservatrices sous un vernis country-rock. Que son insistance sur le fait que tout, du maquillage au racisme, prouve un profond dommage psychologique, s'adresse à tous les réactionnaires ou une personne en particulier; que ses "babe" et "mamma" soient de la drague ou de la simple licence poétique rock'n'roll, la chance ne concilie pas vraiment le bon vieux fun de la musique et la cruauté des paroles. Mais l'interaction entre le piano bastringue de Nicky Hopkins, les riffs rockabilly de Lennon et le dobro bluesy de George Harrison, avec un solo incendiaire, fonctionne bien. Les paroles passent au second plan, alors que le plaisir pur des musiciens entraîne la chanson vers quelque chose d'agréable.

"Jealous Guy", apparu à l'origine sous le titre de "Child Of Nature" durant le voyage en Inde des Beatles en 1968, est un retour plus mesuré à l'essence des années de subversion de la pop par Lennon, qui revisite son don pour introduire des thèmes sombres dans la musique enlevée en surface d'un "Help!", "I'm A Loser" ou "Norwegian Wood". La mélodie, l'arrangement de cordes, le piano et le chant plaintif sont de la pure romance pop. Les paroles sont du chantage affectif fourbe, de la psychologie à deux balles désespérée avec le genre de dépendance qui ferait dérailler des femmes plus fortes que Yoko Ono vers le refuge le plus proche.

Quand, à la fin de la chanson, Lennon improvise – *"Fais gaffe"* et *"Attention, chérie"* –, on se demande à nouveau si c'est le langage du rock ou une menace potentielle. Mais rien de cela n'est une critique de la chanson ou de l'attitude. Lennon capture une vérité sur des hommes amoureux et le côté enfantin inhérent au fait d'être possessif – et la violence sous-tendant cette immaturité – avec une telle élégance sur "Jealous Guy" qu'Elvis Costello a bâti une carrière entière en exploitant le même thème. Avec en prime, l'une des progressions d'accords les plus poignantes de la pop, encadrant parfaitement la phrase *"J'ai commencé à perdre le contrôle"*.

Avec "Jealous Guy", Lennon est au sommet de son art, adaptant la musique à l'imagerie, l'art au cœur, avec l'esprit d'un Gershwin ou d'un Porter.

Son amour du rhythm'n'blues métallique réemerge sur "It's So Hard", deux minutes et demie d'énumération qui renvoient, sur le plan sonore, à "I Want You (She's So Heavy)", "Cold Turkey", voire à une touche de la version des Beatles de "Dizzy Miss Lizzy" sur *Help!*. Ce rock dur, un peu pesant, joue sur un double sens reposant sur la phrase *"Sometimes i feel like going down"*, où les rivalités et l'anxiété du quotidien poussent Lennon à sombrer *[un des sens de going down – NDT]* jusqu'à ce qu'il tienne dans ses bras sa chérie, ce qui lui en inspire un autre genre *[going down, au sens de pratiquer le sexe oral – NDT]*. La chute du dernier couplet sur le fait d'avoir *"une femme toujours satisfaite"* mais que *"c'est vraiment dur"* pourrait être un gag récurrent, une vantardise macho ou un aveu de terreur sexuelle, selon comment on interprète le sens de *"dur"* et ce *"mais"* bien placé. Le saxo de King Curtis semble déconnecté et superflu et mène à la conclusion que "It's So Hard" est le titre le moins satisfaisant d'*Imagine*. À tous les sens du terme.

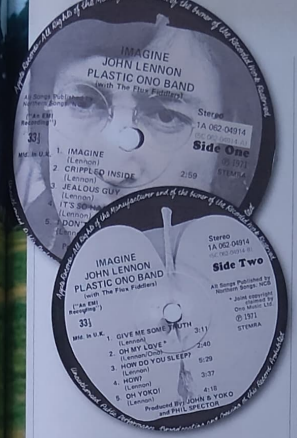
Pas de souci, car le temps fort de la face A du vinyle ne contient pas d'allusion sexuelle. "I Don't Want To Be A Soldier, Mama" est un des premiers bijoux du swamp rock; une jam blues de six minutes, basée sur une autre énumération de Lennon et un groove vaudou étouffant façonné par dix musiciens – dont Harrison à la slide. On pourrait écrire un essai sur le rôle que le mot "Well" tient chez Lennon et, ici, il le tire du recoin de son estomac où Jerry Lee Lewis s'est installé et fait des horreurs à ses entrailles. Malgré son titre, ce n'est pas une chanson contre la guerre – Lennon remplace *"soldat"* par *"échec"*, *"avocat"* et *"ecclésiastique"* afin de répartir l'effroi parmi ses bêtes noires.

"Gimme Some Truth" est le contraste parfait, sa majesté garage passant de blues insulaire à diatribe punk suffisante avec les guitares jumelles brillantes de Lennon et Harrison. L'essence des Beatles est très présente sur *Imagine*, mais jamais plus que sur cet échappé des séances de *Let it Be*; où Alan White imite Ringo avec puissance et précision militaire, et Harrison retrouve le son haut et passionné de "Drive My Car" pour le solo. C'est peut-être pourquoi cet instantané typique de paranoïa pré-Watergate n'est pas considéré comme faisant partie de la crème des chansons engagées de Lennon – l'écouter est un bien trop grand plaisir. Le pont de Lennon, *"Pas de fils de Tricky Dicky [*Nixon – NDT*] lâche et sans vision"*, est un pastiche malin mais trop long des ballades de Lennon à la fin des Beatles, avec une base bluesy et des cordes malaisantes. Côté paroles, c'est une attaque en règle, accusant son ancien partenaire d'être dominé, de faire de la muzak et d'être entouré de lèche-bottes, entre autres. Comment McCartney a-t-il pu prendre littéralement la phrase, *"la seule chose que tu as faite était hier/yesterday"*? C'est un mystère, puisqu'il est évident que c'est un jeu sur le mot yesterday l'accusant d'être un has-been, utilisant "Another Day" de Macca pour la rime.

Lennon passe à des questions plus importantes avec "How?" inspiré par la thérapie primale. Remplaçant les cris de *Plastic Ono Band* par une réflexion lasse sur les problèmes qui ne peuvent pas être résolus par l'auto-analyse, c'est une belle ballade où sa quête de paix est explicitement acceptée comme universelle. Sur le dernier couplet, *"je"* est remplacé par *"nous"* et il se demande comment l'Humanité peut avancer quand *"Nous ne savons pas de quel côté nous sommes"*, exemple touchant de sa façon de muer le personnel en politique.

Après tout cela, "Oh Yoko!" est une fin décevante. Morceau enlevé façon Dylan country, on a l'impression que Lennon se fout du monde en déclarant: *"Au milieu d'un bain/Au milieu d'un bain, je crie ton nom."* "Oh Yoko!" efface tout ce qui s'est passé avant sur cet album classique, si bien que lorsqu'on le remet au début, il semble frais.

Imagine est une rareté : un best-seller d'une superstar qui sonne aussi comme un album drôle à enregistrer. On a l'impression que Lennon et ses amis ont essayé des choses et réagi avec étonnement quand la plupart ont marché. Si *Imagine* est dominé, au sens médiatique, par sa chanson-titre, cela signifie seulement que beaucoup de ceux qui l'ont acheté pour "Imagine" au fil du temps ont été surpris et ravis par la musique existant dans l'ombre des trois minutes les plus connues de Lennon.



LE VERDICT DE LA CRITIQUE

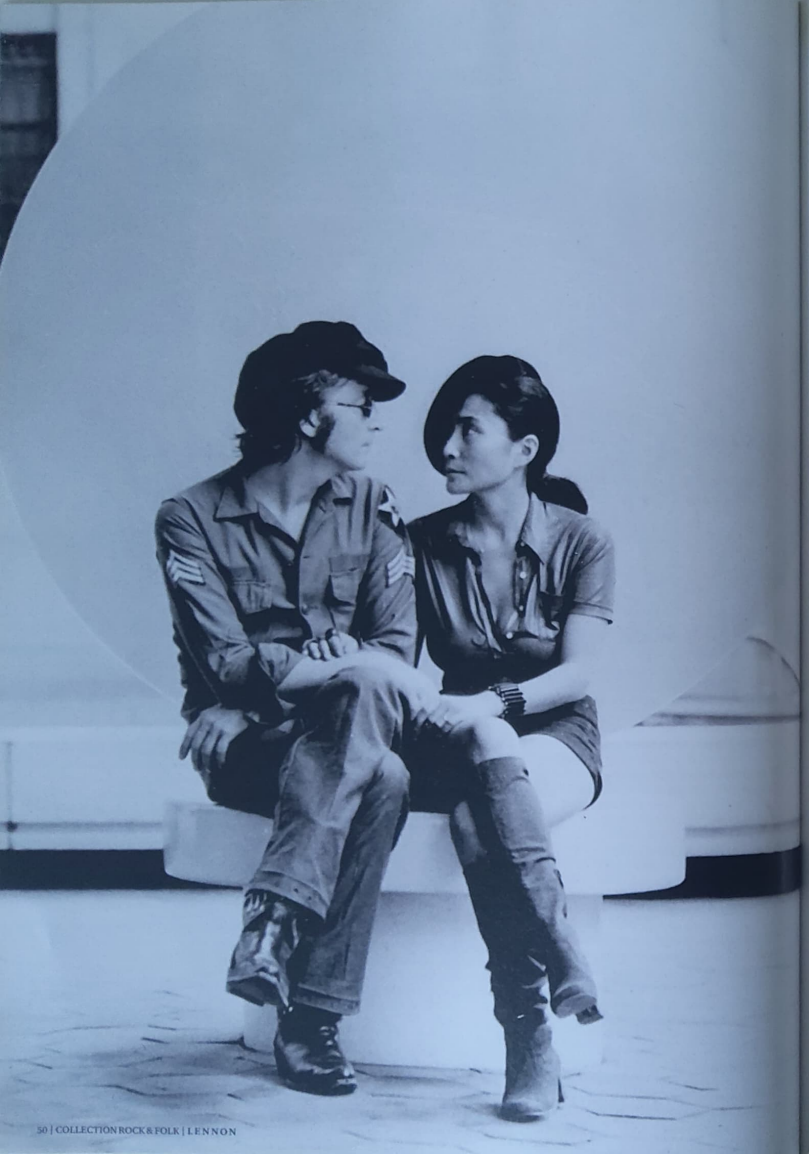
"Lennon a gagné haut la main. Cruel, grossier et purement génial... Il est de retour et c'est brillant." *Roy Hollingworth, Melody Maker, 8 oct. 1971*

"L'un des meilleurs – voire le meilleur – albums de l'année. Intemporel et mémorable, très différent du Lennon que nous aimons tous." *Music Echo, 2 octobre 1971*

YOKO PARLE... "IMAGINE"

"Cette chanson a été diffusée tant de fois, dans tant de lieux... Je sais que les cyniques se disent : *'Tiens, il chante* Imaginez, aucun bien *alors qu'il en avait tant, ah, ah !*, mais il souhaitait sincèrement qu'un jour viendrait où nous serions tous heureux sans nous soucier des biens matériels et du reste... À l'époque, il n'y avait, je crois, qu'un petit groupe de gens, des intellectuels, qui parlaient de paix mondiale et distribuaient des tracts impossibles à lire car ils étaient trop verbeux."

C'est une rareté : un best-seller d'une superstar qui sonne aussi comme un album drôle à enregistrer...



SOME TIME IN NEW YORK CITY

Tu dis que tu veux une révolution…
Une série de flashes d'information très politisés depuis le centre névralgique de NY. *PAR* JOHN LEWIS

DATE DE SORTIE
16 SEPTEMBRE 1972

ON NE SAIT pas clairement comment ou quand John Lennon s'est politisé. Malgré sa réputation militantiste dans les années 1980, Liverpool n'est pas traditionnellement un centre de radicalité. Lennon a grandi dans une famille apolitique d'une banlieue assez confortable – circonscription conservatrice (Liverpool Garston) à l'époque. Il a même donné de nombreux premiers concerts des Quarrymen et des Beatles dans des salles locales du Parti conservateur, et vous pouvez chercher, en vain, dans les biographies des preuves des débuts de la radicalisation politique de Lennon.

L'opposition à l'engagement américain au Vietnam a semblé le galvaniser. En 1969, il renvoie sa décoration à Buckingham Palace, invoquant le soutien du gouvernement anglais à la politique étrangère des USA, ainsi que son implication tacite dans *"le truc Nigeria-Biafra"*. La même année, il rejoint la campagne pour accorder un pardon posthume à James Hanratty, pendu pour meurtre en 1962 sur des preuves insuffisantes selon l'avis de beaucoup. Un an plus tard, il mène sa campagne de *"pacifisme violent"* (bed-ins, bagism) et soutient en Angleterre un activiste noir douteux du nom de Michael X, condamné plus tard pour meurtre à Trinidad. Avant de quitter Londres, il manifeste, brandissant une pancarte disant *"Victoire pour l'IRA contre l'impérialisme anglais"*.

La politique commence à s'infiltrer dans ses morceaux à cette période. "Revolution 1" est suivi par d'autres hymnes nébuleux: "Give Peace A Chance", "Power To The People" et "Happy Xmas (War Is Over)". Il n'y a que sur le single "Imagine", qualifié par son ami Tariq Ali de *"Manifeste communiste mis en musique"* et sa face B, "Working Class Hero", qu'une pensée politique ordonnée émerge.

Son arrivée à New York en août 1971 amplifie cet engagement. Il a choisi de s'installer dans un pays déchiré par la guerre du Vietnam; et dans une ville inondée de politique – coalition

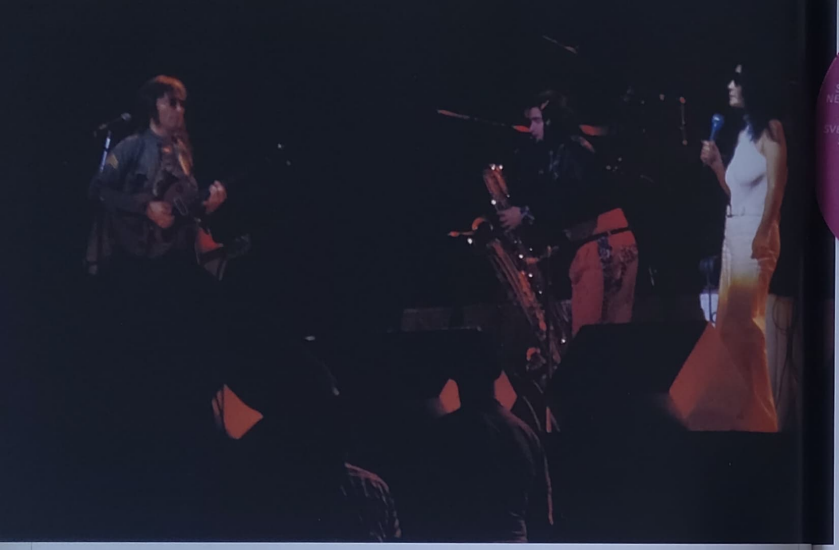
L'ALBUM

DISQUE 1
1 | Woman Is The Nigger Of The World ★★★
2 | Sisters O Sisters ★★
3 | Attica State ★★★
4 | Born In A Prison ★★★
5 | New York City ★★★★
6 | Sunday Bloody Sunday ★★★
7 | The Luck Of The Irish ★★★
8 | John Sinclair ★★★★
9 | Angela ★★★
10 | We're All Water ★★

DISQUE 2
1 | Cold Turkey (Live) ★★★
2 | Don't Worry Kyoko (Live) ★★★★
3 | Well (Baby Please Don't Go) (Live) ★★★
4 | Jamrag (Live) ★★★
5 | Scumbag (Live) ★★★
6 | Au (Live) ★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2005
Listen, The Snow Is Falling ★★★
Happy Xmas (War Is Over) ★★★★
La réédition CD omet le plus gros du live Zappa/ Mothers de l'album original.

- **Sortie:** 15 septembre 1972 (UK), 12 juin 1972 (US)
- **Producteur:** John Lennon, Yoko Ono & Phil Spector
- **Enregistré:** The Record Plant, New York (novembre 1971 - mars 1972)
- **Personnel:** John Lennon (guitares, chant); Yoko Ono (batterie, chant); Jim Keltner (batterie, percussions); Klaus Voormann (basse). Elephant's Memory: Stan Bronstein (flûte, saxophone); Wayne 'Tex' Gabriel (guitare); Richard Frank Jr (batterie, percussions); Adam Ippolito (claviers, piano); Gary Van Scyoc (basse).
- **Meilleurs classements:** UK 11; US 48



RON GALELLA/GETTY

arc-en-ciel de féministes, activistes des droits civiques, organisations gays, groupes pour la défense des prisonniers, etc. Bien peu en commun, donc, avec le marxisme orthodoxe avec lequel Lennon a flirté à Londres.

Même les groupes organisés qui mettent vite le grappin sur John et Yoko – Black Panthers de Bobby Seale, Yippies d'Abbie Hoffman et Jerry Rubin – peuvent avoir vaguement parlé de *"révolution"*, mais leurs ordres du jour informes défient l'alignement politique traditionnel, allant du marxiste au libertaire, via l'interventionnisme et au-delà.

Beaucoup des chansons de Lennon et Ono sur *Some Time In New York City* sont initialement écrites pour ces causes durant leurs premiers mois à NY. "John Sinclair" est pour le manager du MC5 du même nom, leader des prétendus "White Panthers". Sinclair a été condamné à dix ans de prison pour avoir tenté de vendre deux joints à une policière en civil. Lennon et son groupe la jouent pour la première fois au rassemblement *Ten For Two* à Ann Arbor, près de Detroit, le 10 décembre 1971 (deux jours plus tard, Sinclair est libéré sous caution). Le même soir, le public découvre "Attica State", hommage aux 28 prisonniers tués une semaine plus tôt. John et Yoko sont les invités surprises d'un show caritatif pour les proches des victimes à l'Apollo, à Harlem. Lennon joue "Attica State", ainsi qu'une chanson engagée récente, "Angela", inspirée par la Black Panther Angela Davis.

Lennon a dit ensuite que *Some Time In New York City* – ses quatre faces en vinyle – était motivé par une nécessité personnelle plus que commerciale.

"On n'avait pas besoin de le faire, dit-il. *On aurait pu se reposer sur* Imagine *pendant un an et demi. Mais les choses nous sortaient de la tête et on voulait partager nos pensées avec qui souhaitait les écouter."* Il a décrit cette phase de chanson engagée comme une forme de journalisme. *"On l'a fait*, dit-il, *dans une tradition de troubadours – des reporters chantants – parlant de leur époque et de ce qui se passait."*

Cela comble les leaders Yippies, Abbie Hoffman et Jerry Rubin, en quête d'un troubadour en mode guérilla, façon Woody Guthrie du rock'n'roll, depuis qu'ils ont *"perdu"* Dylan. Lennon a dit plus tôt : *"Je fais des singles comme des journaux"* et la pochette de *Some Time In New York City* illustre cette métaphore. Elle pastiche une page de journal – imitant même la typographie du *New York Times* –, chaque chanson étant présentée comme un titre et les paroles comme l'article.

"New York City" – poème narratif servant de suite à "The Ballad Of John And Yoko" – donne un contexte à l'album de façon aussi succincte que le générique des Beverly Hillbillies ou du Brady Bunch explique la base de ces séries. Il nous dit comment, quelques heures après l'arrivée de John et Yoko à New York, ils rencontrent Jerry Rubin *"au coin de la rue"* (sous l'arche à Washington Square), ainsi que David Peel, hippy remuant et frontman du groupe d'agitprop, The Lower East Side Band (Lennon produit son album, *The Pope Smokes Dope*, comme le mentionne la chanson). Peel les emmène au Max's Kansas City, la salle de concert et restaurant où Lennon est impressionné par le jeu d'Elephant's Memory, qu'il invite à devenir son groupe. Séjournant initialement dans un hôtel de luxe, John et Yoko s'installent dans un modeste appartement en sous-sol à Greenwich Village (155 Bank Street), où ils reçoivent des icônes de la contre-culture. Ils abandonnent leur Rolls-Royce et se déplacent dans la ville à vélo.

À la surprise de Lennon, New York est un lieu où ils peuvent rester anonymes *("Personne ne vient nous déranger/Nous arnaquer ou nous pousser/Donc on décide de s'y installer")*. "New York City" est la chanson purement personnelle d'un album par ailleurs dominé par des hymnes sur des questions politiques.

De par leur nature, les meilleures chansons engagées sont rarement subtiles, nuancées ou argumentées avec soin. Elles ne sont pas écrites pour questionner les suppositions de tous, mais pour éprouver l'engagement. Ce sont de simples cris de ralliement, réduisant des arguments complexes en slogans d'indignation vertueuse. Beaucoup des chansons de *Some Time...* prouvent que Lennon pouvait être génial dans ce domaine. Les sceptiques devraient écouter la version d'"Attica State" jouée à l'Apollo devant un public afro-américain en majorité, incluant de nombreux parents des prisonniers morts. On entend les applaudissements et les cris fuser sur des phrases clé de la chanson. La version d'Ann Arbor de "John Sinclair" reçoit un accueil aussi extatique.

D'autres titres ont la même efficacité. Le premier, "Woman Is The Nigger Of The World", fait encore grincer des dents, mais sa juste colère *("On l'insulte chaque jour à la TV/Et on se demande pourquoi elle n'a pas de cran ou d'assurance")* reste pertinente des décennies plus tard. C'est aussi une claque bienvenue dans la face misogyne du rock'n'roll ; ironiquement, un album si marqué par le féminisme a été paralysé par un conflit sur l'écriture d'Ono. Northern Songs, éditeur de

Lennon, a exigé une part entière des royalties et refusé de croire qu'Ono avait coécrit cinq morceaux et deux autres seule, retardant de quatre mois la sortie anglaise du LP.

Bien sûr, Lennon est aux prises avec un paradoxe essentiel – l'art ne peut vraiment être universel que s'il part d'une base personnelle – et son œuvre complaisante (en particulier sur l'album *Plastic Ono Band*) a bien plus de résonance que ses tentatives d'universalité. Ici, c'est à Yoko Ono qu'il revient de combler ce paradoxe sur "Born In A Prison", où elle tente de lier intime et politique. *"Nous pleurons dans une prison/Nous aimons dans une prison/Nous rêvons dans une prison comme des idiots"*, chante-t-elle sur un rythme doux de valse.

"The Luck Of The Irish" est plus maladroit. La chanson débute sur un ton amer et sardonique qui convient à Lennon, renversant un cliché avec esprit *("Si tu avais la chance de l'Irlandais/Tu serais désolé et préférerais être mort/Tu devrais avoir la chance de l'Irlandais/Et souhaiter plutôt d'être anglais")*. Mais cela est vite sapé par les ponts de Yoko, litanie risible de vieux stéréotypes irlandais : *"Du shamrock dans le monde entier... Franchissons des arcs-en-ciel tels des leprechauns... Le monde serait une grande pierre de Blarney..."*

Les invectives de Lennon conviennent mieux à son pendant, "Sunday Bloody Sunday", écrit quelques semaines après les événements du 30 janvier 1972 à Derry, quand 14 manifestants sans armes ont été abattus par l'armée anglaise. Malgré certaines affirmations abusives *("Vous les porcs anglais et les Écossais envoyés pour coloniser le Nord")*, il bénéficie d'une jam rock funk enlevée, où le cri de banshee angoissant de Yoko sur le refrain rappelle curieusement "Ghost Town" des Specials.

D'ailleurs, ce qu'il y a de fascinant sur *Some Time In New York City*, c'est la façon dont Lennon allie ses hymnes à des accompagnements improbables. Si beaucoup de chansons engagées sont, sur le plan musical, rien de plus que des comptines ("Give Peace A Chance" est un parfait exemple), il montre ici que même les idées les plus militantes peuvent être admises dans la pop mainstream. "Woman Is The Nigger Of The World" est transformée par Elephant's Memory (et le producteur Phil Spector) en moment épique de pop bubble-gum, avec des cordes et une section de cuivres ; et bénéficie d'une des interprétations les plus passionnées de Lennon. "John Sinclair" est un hymne bluegrass façon Monts Ozark, écrit au dobro par Lennon ; "Angela", une ballade jazzy langoureuse qui serait à sa place sur un album de Curtis Mayfield ; "Attica State" est basée sur un motif de slide séduisant (celui que Lennon joue sur "For You Blue" de George Harrison sur *Let It Be*). Et "New York City" est peut-être sa plus belle chanson de rock'n'roll de sa carrière solo, Elephant's Memory apportant le swing et les muscles manquant à ses autres albums.

Un autre LP live accompagne l'album original. La première face vient d'un concert du 15 décembre 1969 au Lyceum à Londres (avec Eric Clapton, George Harrison, Billy Preston et d'autres) et comprend deux chansons : une version passionnée de huit minutes et demie de "Cold Turkey" et une étonnante, de treize minutes, de "Don't Worry Kyoko" de Yoko, cri de désespoir après avoir perdu la garde de sa fille, Kyoko. Elle est remarquable, ici ; hurlant, glapissant et hululant sur une jam blues-funk.

Sur la face D du vinyle, vous trouverez quatre titres enregistrés avec les Mothers Of Invention de Frank Zappa au Fillmore East à New York le 6 juin 1971. Mélange de funk tribal, de hurlements d'avant-garde et de fusion indo-jazzy évoquant *On The Corner* de Miles Davis ou *Universal Consciousness* d'Alice Coltrane, c'est bien plus un concert de Zappa que de Lennon, et le premier a été furieux, à juste titre, de la façon dont le second s'est approprié les enregistrements. Il a même intenté un procès et le live a été retiré des rééditions CD (bien qu'on trouve des mixes alternatifs de ces bandes de concert sur *Playground Psychotics* de Zappa). Le radicalisme sonore du disque live est aussi intéressant que celui des paroles des deux premières faces.

Some Time In New York City n'a pas été un succès. Son seul single, "Woman Is The Nigger Of The World", ne s'est pas classé en Angleterre et n'a pas dépassé la 57e place aux USA ; si une version tronquée figure sur le premier best-of de Lennon, *Shaved Fish*, il n'est pas reparu, avec les autres morceaux, sur ses compilations suivantes et est resté indisponible pendant plus de vingt ans.

C'est en partie parce que ces causes n'étaient pas populaires ou à la mode. Les musiciens peuvent militer pour la paix mondiale et l'environnement ou contre la faim. Mais soutenir les droits des prisonniers, les Black Panthers, les féministes radicales et les drogués était risqué pour l'une des plus grandes pop stars au monde. Son soutien assez naïf, en particulier, pour *"les jeunes et l'IRA"* a été insupportable pour le plus gros de son public anglais – au début du conflit, avant le *Bloody Sunday*, les Provos ont été responsables de plus de 70 meurtres en Irlande du Nord en 1971, se coupant même de l'extrême gauche.

Pourtant, personne n'écrivait de chansons sur ces thèmes, et si une infime proportion des millions de fans de Lennon découvrait l'existence d'Angela Davis et la nature de sa lutte, la violence validée par le gouvernement ou les prisonniers politiques, tant mieux. En tant que premier couple très en vue complètement transformé par la deuxième vague féministe, il est difficile de sous-estimer les contributions de John et Yoko.

Lennon était-il exploité ? Le présentateur américain Geraldo Rivera, ami de Lennon à cette période, affirme que le couple *"était de la pâte à modeler entre les mains des révolutionnaires professionnels"* comme Hoffman, Rubin et Seale qui s'est servi de lui à ses propres fins. Il est facile de ne voir dans la période politique de Lennon qu'un exemple de *"radical chic"*. Dans sa biographie scabreuse, *The Lives Of John Lennon*, Albert Goldman ricane lorsqu'il raconte comment Lennon a été contraint de revenir sur ses principes dans son combat contre l'expulsion.

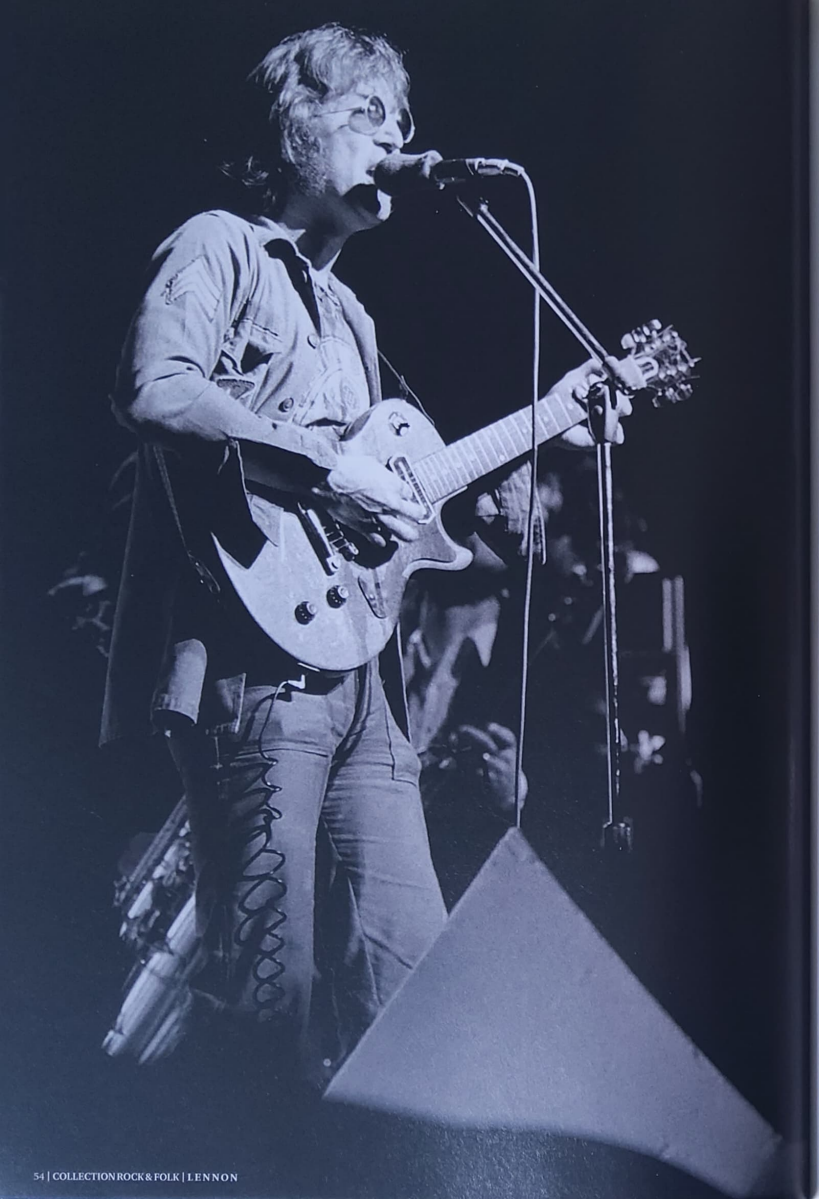
Pourtant, on soupçonne que la puissance des services de sécurité des USA a été employée contre lui parce qu'il était vu comme une menace, quelqu'un ayant le pouvoir d'influencer des millions de jeunes Américains. Le téléphone de Lennon était sur écoute, il a été suivi par des agents gouvernementaux, menacé d'expulsion et a fait l'objet d'un dossier de 300 pages de la CIA. Ce qui ajoute une touche de frisson à l'album – et donne à Lennon une importance politique que peu d'autres pop stars peuvent revendiquer.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Il n'y a presque rien qui ne soit racheté par une touche majeure de grand talent. Et John Lennon a le cran de risquer de choquer alors qu'il ne veut qu'être aimé..."
Richard Williams, Melody Maker, 7 oct 1972

"J'aime beaucoup le premier disque. Chaque titre est distrayant du point de vue des paroles ou de la musique. Le second passe si vous êtes à côté de la plaque. Sinon, il faut du temps pour s'y faire..."
Simon Stable, NME, 30 septembre 1972

Lennon montre ici que même les idées les plus militantes peuvent être admises dans la pop mainstream...



LIVE IN NEW YORK CITY

Datant d'août 1972, son dernier concert en tête d'affiche. Plus grand frontman du rock ou boule de nerfs ? *"On y arrivera la prochaine fois…"* PAR JOHN LEWIS

DATE DE SORTIE
10 FÉVRIER 1986

DANS SON BEST-SELLER, *Outliers: The Story Of Success*, Malcolm Gladwell tente de rationaliser la façon dont on devient un *"génie"*. Il conclut que beaucoup d'hyper performants – athlètes, musiciens, compositeurs, artistes, concepteurs de logiciels milliardaires – ont réussi non pas en étant au bon endroit au bon moment, mais en ayant passé les 10000 heures nécessaires à se consacrer à leur discipline. Le génie de John Lennon, affirme Gladwell, se fonde sur le fait qu'il a passé des milliers d'heures à jouer avec les Beatles à Liverpool et Hambourg. Son écriture a été boostée en apprenant un répertoire de vieux airs de comédies musicales et de morceaux de rock'n'roll, alors qu'il a rôdé sa présence scénique en jouant des sets de cinq heures devant des bidasses bourrés.

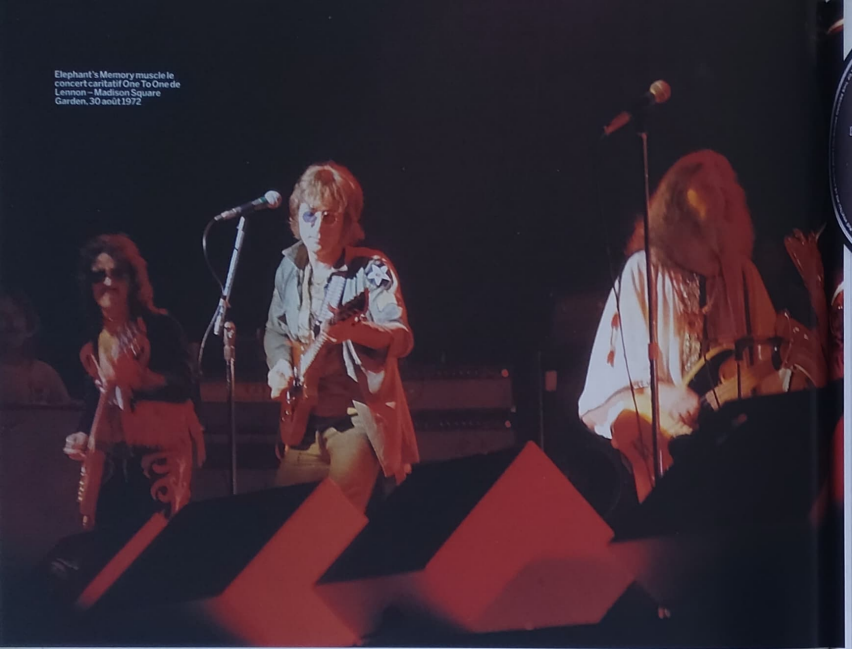
Il est donc curieux que, quelques années après avoir quitté Hambourg, Lennon semble avoir fait son temps sur scène. Les Beatles ne tournent plus depuis un concert en août 1966 à Candlestick Park, à San Francisco. Alors que ses contemporains – Jagger, Daltrey, Davies, Winwood, puis McCartney – ont fait la transition du théâtre au stade de foot, Lennon et sa vantardise n'ont jamais été vraiment à l'aise dans de grandes salles. Ses rares concerts en solo dévoilent un showman étrangement nerveux, timide, qui s'excuse et manque de confiance en lui.

On peut d'ailleurs compter sur les doigts des deux mains le nombre de concerts que Lennon a donnés après Candlestick Park. En janvier 1969, il rejoint les Beatles sur le toit de l'immeuble Apple à Savile Row. Deux mois plus tard, il se produit avec Yoko et deux musiciens de free-jazz au Lady Mitchell Hall à Cambridge ; en septembre, il est avec le Plastic Ono Band à Toronto et, en décembre, avec un nouveau line-up du Plastic Ono Band au Lyceum à Londres. En juin 1971, Yoko et lui font une apparition avec Frank Zappa et les Mothers of

L'ALBUM

1 | **New York City** ★★★★
2 | **It's So Hard** ★★★
3 | **Woman Is The Nigger Of The World** ★★★
4 | **Well Well Well** ★★★
5 | **Instant Karma! (We All Shine On)** ★★★★
6 | **Mother** ★★★★
7 | **Come Together** ★★★★
8 | **Imagine** ★★★
9 | **Cold Turkey** ★★★★
10 | **Hound Dog** ★★
11 | **Give Peace A Chance** ★★

- **Sortie:** 10 février 1986
- **Producteur:** Yoko Ono
- **Enregistré live à:** Madison Square Garden, New York (30 août 1972)
- **Personnel:** John Lennon (chant, guitare rythmique, claviers) ; Yoko Ono (claviers) ; Jim Keltner (batterie) ; Wayne 'Tex' Gabriel (guitare lead) ; Gary Van Scyoc (basse) ; Stan Bronstein (saxophone) ; Adam Ippolito (claviers) ; Richard Frank Jr (batterie).
- **Meilleurs classements:** UK 55 ; US 41



Elephant's Memory muscle le concert caritatif One To One de Lennon – Madison Square Garden, 30 août 1972

RON GALELLA / WIREIMAGE.COM

Invention au Fillmore East, à New York, et en décembre, John, Yoko et Elephant's Memory Band font de petits sets pour deux concerts caritatifs, l'un à Ann Arbor (Michigan) pour la libération de John Sinclair, l'autre à l'Apollo, à Harlem, pour honorer les victimes des émeutes de la prison d'Attica. Au diable les 10000 heures: pendant les quinze dernières années de sa vie – en incluant même deux passages à la TV –, Lennon a passé considérablement moins de 10 heures sur scène.

Live In New York City immortalise son set suivant, dans le cadre d'un show caritatif au Madison Square Garden à New York, le 30 août 1972, en matinée et en soirée. Ce sera la dernière fois que John et Yoko donneront un concert ensemble. Lennon retournera brièvement au Madison Square Garden deux ans plus tard, invité par Elton John sur une poignée de titres, mais il s'agit ici de son dernier concert en tête d'affiche.

Est-il bon? Lors de sa première sortie posthume en 1986, l'album n'a pas été bien accueilli. Il a été descendu dans le *NME*, la chronique accompagnée d'une photo sur scène de John parlant à Yoko et de cette légende: *"Sortir ce live de merde? Il faudra me passer sur le corps!"*

La nervosité de Lennon tout au long du concert n'inspire pas trop la confiance. *"Fait-on trop de bruit pour vous?* dit-il après la première chanson. *Bienvenue à la répétition."* Chaque intervention entre deux titres est chargée d'auto-dépréciation et de panique. *"J'espère que vous l'avez reconnu"*, dit-il après un morceau; *"On y arrivera la prochaine fois*, dit-il après un autre. *J'ai failli chanter les paroles sans me tromper."*

C'est intrigant, car le concert est plutôt correct. La plupart des chansons sonnent bien et le groupe – avec quelques réserves – est bon. Et bien sûr, l'événement a un côté poignant lorsqu'on comprend que ce sera le dernier vrai show de Lennon.

Sa nervosité s'explique peut-être en raison du contexte. Début 1972, Lennon et Ono ont été émus par une série de reportages sur la Willowbrook State School, une institution pour enfants handicapés mentaux à Staten Island ayant fait l'objet de critiques depuis plusieurs années.

Le reporter Geraldo Rivera, de *WABC-TV*, à New York, a dévoilé les conditions déplorables, le surpeuplement, la mauvaise hygiène et même des preuves de violences sexuelles et physiques sur les enfants par des membres du personnel. Quand Lennon découvre que Rivera organise une collecte pour les enfants de l'institution – appelée One To One, dans le cadre d'une campagne pour obtenir plus de soins pour eux –, Yoko et lui proposent leurs services. Avec Lennon à bord, un concert est organisé au Madison Square Garden (20000 places), avec Stevie Wonder, Roberta Flack et Sha Na Na.

Le concert survient alors que Lennon est au cœur d'un long combat judiciaire pour éviter l'expulsion en tant que *"résident indésirable"*. Entre son téléphone sur écoute et son appartement surveillé par le FBI, sa paranoïa a clairement pris le pas sur sa musique. Son avocat, Leon Wildes, lui conseille de minimiser certaines de ses alliances politiques les plus controversées, puisque les services d'immigration doivent être convaincus que John et Yoko ne présentent pas de menace pour la sécurité nationale. Wildes suggère qu'il cesse de se produire au bénéfice des prisonniers et des militants politiques et s'engage plutôt pour des causes plus neutres et grand public – dans l'esprit du concert de George Harrison pour le Bangladesh. Le projet One To One semble idéal.

Lennon reste nerveux à l'idée d'être en tête d'affiche. Il contacte même Paul et Linda McCartney et leur demande de le rejoindre pour le show. Quand ils déclinent poliment, Lennon prend peur et tente d'annuler, mais Rivera vient le voir et l'en dissuade. Paniqué, Lennon réunit Elephant's Memory, groupe de blues de New York avec qui il vient d'enregistrer *Some Time In New York City*, et se met à répéter plusieurs semaines à l'avance. Ils se retrouvent d'abord dans un local à New York, puis louent le Fillmore East pendant ses heures creuses. Terrifié à l'idée de perdre sa voix, Lennon murmure ses parties vocales en répétition, chantant souvent une octave sous le ton correct. Au final, il est en bonne forme vocale tout au long du show. Après une présentation extatique de Rivera, un "Power To The People" scandé se fond en "New York City". Dans les premières paroles – *"Se tenant au coin de la rue/ Rien que Yoko Ono et moi/On attendait que Jerry atterrisse"* –, Jerry (Rubin) est remplacé par Geraldo et c'est une version plus féroce que sur l'album, les ponctuations du saxophoniste Stan Bronstein et le piano rock'n'roll d'Adam Ippolito évoquant l'interaction entre Clarence Clemons et Roy Bittan dans le E-Street Band de Springsteen.

Comme le Plastic Ono Band a toujours été un fourre-tout de musiciens itinérants (Harrison, Starr, Clapton, Voormann, Keith Moon, Billy Preston, etc.), Elephant's Memory est sans doute le seul *"vrai groupe"* dont Lennon est le frontman. À l'occasion, le maestria décontractée est un problème. Ils ont tendance à tomber dans une désinvolture que seuls les plus accomplis des musiciens peuvent se permettre. Et ils sombrent trop aisément dans une sorte de blues facile, même lorsque c'est inapproprié.

Prenez la version douloureuse de "Mother". Un des temps forts du concert. Lennon s'étrangle au bout de quelques mesures. À peine capable de chanter les notes aiguës, il braille *"Maman, ne pars pas/Papa rentre à la maison"* qui le pousse au sommet de son registre.

Le plaisant et idiot "Hound Dog" est interprété avec détachement – et les cris et aboiements de Yoko –, comme "Cold Turkey". Le rappel est une relecture funky de "Give Peace A Chance", où le groupe est accompagné d'une foule agitant des tambourins distribués dans le public avant le show. *"Cela a confirmé ce en quoi on a toujours cru*, dit Yoko. *Que le public est vraiment le Plastic Ono Band."*

YOKO S'EST OCCUPÉE des bandes du concert au Madison Square Garden, autorisant et contribuant aux corrections du disque de 1986. Elephant's Memory a critiqué sa décision de sortir le show en matinée plutôt que celui de la soirée, jugé plus fort. Curieusement, Yoko n'a pas semblé avoir d'objections au fait que les ingénieurs du son retirent le plus gros de ses chœurs sur cet album, sur lequel sont omis quatre des titres qu'elle chante. "Sisters O Sisters" et "Born In A Prison" ont été réintégrés sur la vidéo accompagnant le disque (qui dure plus longtemps), mais pas "Move On Fast" et "Open Your Box". Dommage car, sur les enregistrements existants du Plastic Ono Band sur scène, Yoko est souvent l'électron libre qui rend chaque show intéressant, les faisant passer de jams de supergroupe à *"happenings"* de la contre-culture. La vidéo nous offre un rappel bref et rafraîchissant de son anarchie. Alors que le groupe installe le rythme de "Give Peace A Chance", elle empoigne le micro et se met à lire une citation *"d'un politicien que nous connaissons tous."*

"Les rues de notre pays sont en ébullition, cite Yoko. *Les universités sont remplies d'étudiants se révoltant et provoquant des émeutes. Les communistes cherchent à détruire notre pays. La Russie nous menace de sa puissance et la république est en danger. Oui, en danger. De l'intérieur et de l'extérieur. Nous avons besoin de loi et d'ordre. Sans loi et ordre, notre nation ne survivra pas."* Elle annonce alors que la citation ne vient pas d'un conservateur contemporain, mais d'un discours de 1932 d'Adolf Hitler. De nombreux universitaires sont assez sceptiques, pensant que le discours a été fabriqué par les hippies des années 1960 pour discréditer les réactionnaires pro-loi et ordre. Mais ne nous encombrons pas trop de faits – l'intervention de Yoko est une touche situationniste merveilleusement aléatoire.

Les concerts One To One ont été de gros événements, soutenus par le maire de New York, John Lindsay, qui s'est toujours opposé à l'expulsion de Lennon. On trouve aussi dans le public le sénateur George McGovern, président du parti démocrate aux prochaines élections et grand opposant à la guerre au Vietnam. Beaucoup de figures du mouvement pacifiste conçoivent un plan pour un show itinérant, avec Lennon en tête d'affiche, qui suivrait les primaires démocrates dans le pays et passerait par San Diego durant la convention républicaine. Ils affirment qu'elle mobiliserait les jeunes électeurs (l'âge légal pour voter vient de passer de 21 à 18 ans) et imposerait la fin de la guerre au Vietnam.

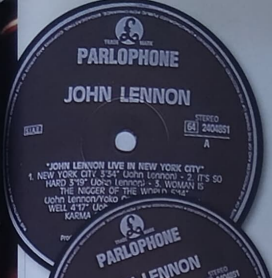
Cela demeure une supposition fascinante. Si la tournée pacifiste de Lennon avait eu lieu, on se demande si les résultats des élections de 1972 auraient été différents (sûrement pas), si sa carrière live aurait été relancée (possible) et si cela aurait entraîné son expulsion (quasi certainement). Lennon a compris qu'une tournée politique aussi visible serait catastrophique pour son combat pour ses papiers. Mais on soupçonne que cela a pu avoir aussi un lien avec ses énormes doutes en tant qu'artiste live.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"J'aimerais toujours John Lennon, le songwriter capable. Mais je préfère oublier certaines choses. Ceci en fait partie."
Colin Irwin, Melody Maker, *1er mars 1986*

"Inégal, souvent médiocre et discordant, ici, c'est enfin le vrai John Lennon, avec le feu en lui et la rage au cœur. Ensuite, ça a été la chute. Souvenez-vous de lui ainsi."
John McCready, NME, *1er mars 1986*

La nervosité de Lennon n'inspire pas trop confiance... Chaque intervention entre deux titres est chargée de panique.



NME
30 SEPTEMBRE 1972

NME
7 OCTOBRE 1972

“Quand les gens disent que je suis complaisant, ce n’est que parce que je ne fais pas ce qu’ils veulent…”

Un soir tard, à NY, John et Yoko accordent une audience à ROY CARR quelques jours après leur concert triomphal au Madison Square Garden et leur retour au rock’n’roll live. Avec les soucis financiers habituels, il y a plus d’énergie que jamais. Bonus : comment Yoko a évité à John de devenir un *“schnock du rock”*.

» *NME* 30 SEPTEMBRE/7 OCTOBRE 1972

« *LE CONCERT AU MADISON Square Garden*, dit John Lennon, le regard nostalgique, la main tendue devant lui, tenant une bière, *ça a été la meilleure musique que j'ai pris plaisir à jouer depuis la Cavern, voire Hambourg.* »

Il est 1 h 30 du matin quand on se glisse dans la chambre vide pour discuter et échapper à la population entière de Greenwich Village installant bruyamment son équipement dans le salon voisin.

La scène se passe dans la suite luxueuse des Lennon, 30 étages au-dessus de la sueur brûlante de la 7e Avenue à New York, non loin de Times Square. En bas, le hurlement d'une voiture de police qui file perturbe la conversation.

Cela fait plus d'une semaine que j'essaie de le voir et il le sait, s'excusant alors qu'il plonge dans un paquet de cigarettes froissé, assis sur le lit simple, Yoko à ses côtés.

"J'ai vraiment, dit Lennon, poursuivant le même thème, *aimé ce concert."* Il me regarde comme une chouette satisfaite, derrière ses fameuses lunettes teintées perchées sur l'arête de son nez. *"Tu étais là. Tu as pu voir que je m'éclatais. C'était le même genre de feeling que quand les Beatles y allaient à fond."*

"Curieusement, j'ai tendance à me souvenir de la période avant le succès des Beatles. Comme à Hambourg, quand on faisait ça… À la Cavern où on faisait ça… dans les salles de bal ou autre. À l'époque, on ne faisait pas qu'un truc distrayant, ou peu importe ce que c'était censé être. C'était quand on jouait de la musique. C'est ce qui me plaît et ce dont je me souviens le mieux de cette époque.

"On a eu le même sentiment au Madison Square Garden avec Elephant's Memory – Yoko hoche la tête – *et tu sais que c'est un groupe génial. Le saxo ténor, Stan Bronstein, est une vraie perle. Le meilleur peut-être depuis King Curtis, à mon avis."*

Pour être allé au concert de Lennon, je l'approuve quand il dit que c'est un événement à ne pas oublier. Alors que les minutes se muaient en première heure d'un nouveau jour, j'ai vu Lennon caler son chewing-gum dans un coin de sa joue et tirer un rythme de boogie de sa Gibson Les Paul alors qu'il braillait : *"New York City… Que Pasa New York? Que Pasa New York"*, devant une foule démonstrative de plus de 20 000 New-Yorkais, plus quelques Anglais en goguette. C'était magnétique.

Ce soir-là, la réaction du public animé, tapant des pieds sur ses fauteuils à 15 dollars, a été assourdissante et le flot de riffs brutaux venant de la scène a confirmé tout ce qu'on ressentait. Là, pour la première fois depuis la fragmentation des Beatles, John Lennon est enfin revenu à ses racines… le rock'n'roll… poussant ses poumons puissants à leurs limites et au-delà, accompagné par l'un des groupes de petites frappes les plus torrides que j'ai entendus. Quand il s'est assis au piano pour chanter "Imagine", c'était la perfection, et le silence avait une magie à part, alors que la lente intro de "Come Together" a émergé de l'énorme mur d'amplis.

La motivation de ces retrouvailles entre Lennon et son public, lourde d'émotions, a suivi un reportage à la TV du célèbre présentateur new-yorkais, Geraldo Rivera, sur les conditions de vie sordides des enfants handicapés mentaux de l'institution de Willowbrook. À la suite d'un tollé public, John et Yoko, en collaboration avec le maire de New York, John V Lindsay, ont annoncé une journée caritative le 30 août et avoir personnellement levé $350 000 pour améliorer le sort des enfants.

Mon souvenir du concert passe. Lennon ouvre un nouveau paquet de cigarettes et explique : *"Il y a eu toutes sortes de plans pour faire une tournée mondiale, puis les histoires avec l'immigration ici ont commencé et ça a dû être mis de côté. Tu n'as pas idée de toutes les choses étranges qui sont arrivées avant le concert au Madison Square Garden. Tourner va devenir un gros problème. Ce ne serait pas si mal si on pouvait le faire sans ramener à la maison un paquet d'argent qui ne va devenir qu'un problème d'impôts et Dieu sait quoi d'autre. La solution idéale serait de le faire en couvrant juste nos frais. Mais alors que faire, quand le faire et pour qui le faire?*

"Tourner va devenir un gros problème. Ce ne serait pas si mal si on ne ramenait pas à la maison un paquet d'argent…"

"Dans ma situation, c'est plus dur de faire quelque chose qui ne rapporte pas un ou deux millions que d'avoir l'intention de les gagner. Crois-le ou non, les gens semblent préférer qu'on prenne l'oseille et qu'on se tire. Et ce n'est qu'une des complications. On veut simplement jouer, mais pour le moment, ce n'est que des emmerdes. Paul essaie et ça ira peut-être pour lui. Il a son groupe, il tourne et va partout où il peut.

"Avec Yoko, on l'a fait au Lyceam, à Toronto et avec Frank Zappa au Fillmore – jusqu'à ce qu'on s'associe avec Elephant's Memory. On essaie juste de jouer sans que ça devienne une sorte de scène bizarre. Mais c'est quasi impossible si on le fait souvent."

Il marque une pause, regarde Yoko, sourit et médite sur ses derniers mots. *"Je ne sais pas*, reprend-il, *si on est prêts à le faire souvent."* Il dirige son commentaire vers Yoko. Elle garde le silence.

"On se retrouve plongé dans tellement d'emmerdes, sur qui fait les t-shirts et qui a ces droits ; les syndicats, les caméras ; et avant qu'on puisse s'en apercevoir, ça nous dépasse tous les deux. C'est ça, ou c'est 'Tant pis pour les emmerdes'. *Mais dans ce cas, il y a plein de gens qui en arnaquent plein d'autres. Un jour, Yoko et moi avons pensé à aller faire un truc en Irlande, mais on ne peut pas quitter l'Amérique tant que cette histoire d'immigration n'est pas réglée. On se sent piégés. Ça pourrait être difficile pour nous de rentrer dans le pays. Ça dépend de quel côté le vent souffle.*

ET TANT QU'ON Y EST…

John et Yoko ont joué "Woman Is The Nigger Of The World" au *Dick Cavett Show* le 11 mai 1972. Cavett a insisté pour que le segment passe, en dépit des tentatives de coupe d'ABC. En guise de compromis, Cavett s'est excusé par avance pour la controverse de la chanson.

"Sur l'album Some Time In New York City, *les royalties de 'Sunday Bloody Sunday' et 'The Luck Of The Irish' sont censés aller au Mouvement pour les droits civiques en Irlande et à New York. L'argent d'Angela* [Davis, l'activiste] *va à sa lutte, et il y en a aussi pour les gens d'Attica. Qu'on puisse ou non le sortir du 'système' est une autre affaire, mais on va essayer. Au final, ça revient à ce que des gens dans notre position peuvent faire pour aider les autres."*

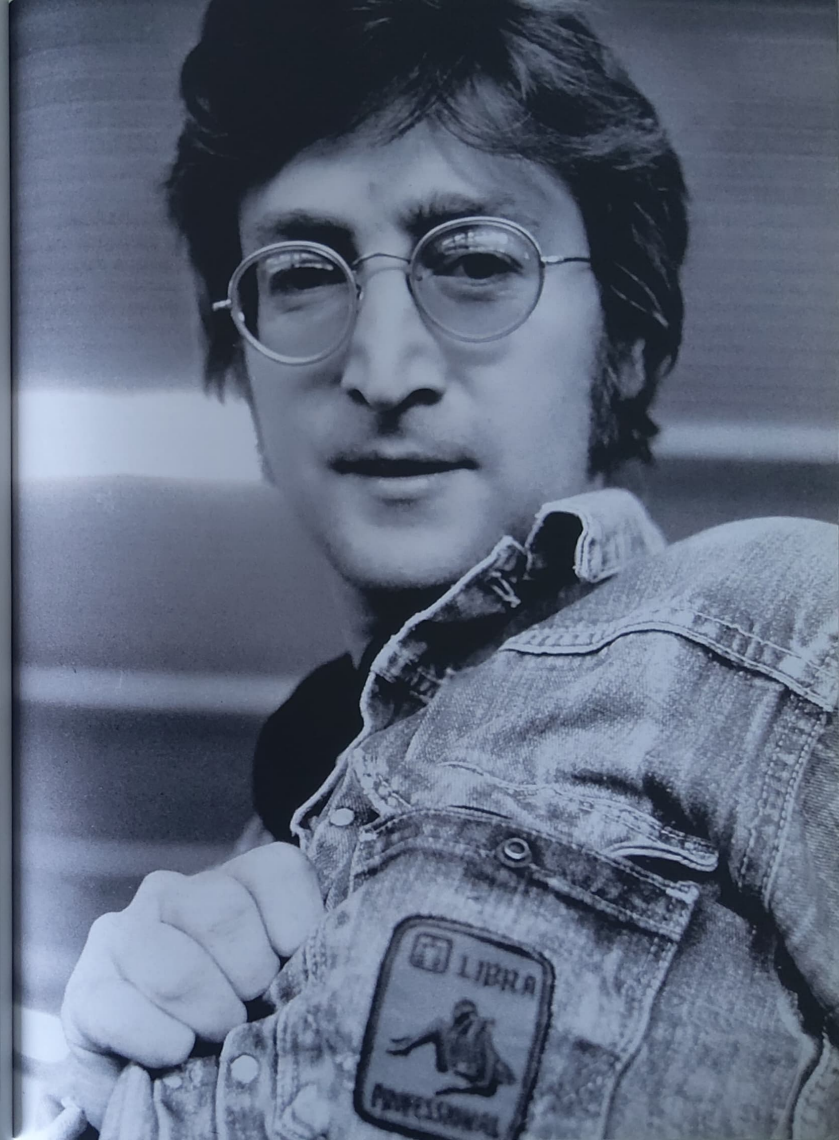
Il admet qu'il comprend très bien pourquoi certains refusent.

"Tu vois, j'ai vécu ça. Quand tu es enfant, tu es entouré de parents et la plupart d'entre nous semblent s'être mis dans la situation où on se crée une nouvelle famille… des amis et des conseillers, si bien intentionnés soient-ils. Soudain, tu te retrouves dans une position où tu gagnes tant d'argent – et si tu es comme nous, tu sais que certains en touchent encore plus. Donc tu passes par cette phase – 'Pourquoi en gagnent-ils plus que nous? On n'a pas assuré? On n'a pas écrit et enregistré les chansons?'

"C'est les gens – peu importe qui ils sont – qui entourent un artiste qui créent cette situation où il redoute toujours d'être frappé par le percepteur. Soit ça, soit tu dépenses tant parce que tu mènes une vie où tu ne fais pas attention à l'argent.

"Donc tu te retrouves à vivre dans l'incertitude, à t'inquiéter tout le temps de ce que tu dois – ou que quelqu'un te prenne ce qui te reste. Les gens dans cette situation sont inquiets, comme moi. Ils te mettent au sommet. Tu le fais parce que tu es assez inquiet pour le vouloir. Tu le fais. Puis tu te retrouves cerné et tu as peur qu'on te reprenne ça.

"Que faire? Tu t'aperçois que tu tournes en rond pendant le reste de ta vie."



REX FEATURES

"LES BEATLES DEVAIENT se montrer à la hauteur, admet John Lennon, allumant une énième cigarette cabossée. *Et pour cette raison, quand les Beatles allaient en studio, ils devaient y rester pendant six mois au moins. Aujourd'hui, je ne supporterais pas d'être enfermé dans un studio aussi longtemps."*

Sa raison est aussi simple que brève : *"Je ne veux pas me montrer à une quelconque hauteur."*

"Tu vois, me dit-il par cette nuit chaude à New York, *quand les dessins animés des Beatles passent à la TV chaque dimanche, je m'éclate encore à les regarder… C'est comme quand tu quittes la maison – après, tu t'entends automatiquement bien avec tes parents."*

Je nous ramène dans le présent et demande : à quel point Yoko a-t-elle influencé John, et réciproquement ? Le sujet fait visiblement plaisir à Lennon. *"Elle,* commence-t-il avec un sourire affectueux pour Yoko, *a complètement changé ma vie. Pas seulement au plan physique… La seule façon de décrire ça est que Yoko m'a fait l'effet d'un trip d'acide ou de la première fois qu'on se saoule. C'était un gros changement et c'est à peu près tout. Je ne peux pas vraiment le décrire aujourd'hui."*

Je leur dis qu'un exemple serait apprécié et ils choisissent tous deux leur nouvel album, *Some Time In New York City* en guise d'illustration. Une fois encore, c'est John qui commence : *"Si tu veux vraiment savoir, Yoko écrit complètement ses accords et sa musique. J'ai de la chance si je peux ajouter un riff. Beaucoup de gens l'ignorent, mais Yoko a reçu une formation classique dès l'âge de quatre ans, ce qui a ses avantages et ses inconvénients, comme toute forme d'apprentissage. C'est toujours difficile de donner des détails, mais par exemple, les idées pour une chanson comme "Imagine" sont venues de l'influence de Yoko, peu importe le format qu'elle avait. En pleine écriture, je pensais à son influence au plan musical, philosophique et en tous les domaines, à la fois en tant qu'artiste et femme. Son influence est si énorme qu'elle a été assez grande pour changer ma vie avec les Beatles, ainsi que ma vie privée, ce qui n'avait rien à voir avec l'attirance sexuelle qu'on a éprouvée l'un pour l'autre."*

Pour Lennon, c'est le moment de reprendre une cigarette, pour Yoko, celui d'offrir ses observations.

"Naturellement, ma vie a aussi changé. On se donne principalement de l'énergie parce qu'on est tous les deux énergiques, et quand on est en compagnie d'autres gens qui peuvent l'être moins, on doit en fournir plus. Par exemple, si on est sur scène, que John interprète très bien une chanson et que je dois passer après lui, ça signifie que je dois faire de mon mieux. Donc si je fais un morceau où je crie ou autre et que John en fait un après moi, il doit m'arrêter. C'est précisément ce qui s'est passé durant notre concert au Madison Square Garden. Beaucoup de nos amis proches ont remarqué qu'on s'entraîne mutuellement."

John l'interrompt avec sa propre interprétation : *"Je me suis levé du piano pour un morceau et, mon Dieu, c'était comme de passer derrière un groupe ou autre. C'était le même genre de compétition qu'aux Jeux olympiques quand tu dois vraiment être à ton summum. C'était très bizarre."*

Soudain, Lennon cesse de parler, se penche et, avec un grognement taquin, il rugit dans l'oreille droite de Yoko : *"Allez chérie, dis-lui comment je t'ai influencée."*

Elle rit nerveusement, tente d'ignorer sa demande. *"Le fait est…"*

Mais elle n'arrive pas à finir sa phrase et éclate de rire.

"D'accord", concède-t-elle.

"C'était la question, rappelle-toi", dit John qui tente de rediriger le fil de ses pensées.

"Ok, alors je vais répondre. Il est évident, je pense, ces jours-ci que mes chansons sont toutes du rock…"

"Et c'était quoi avant ?" coupe Lennon, adoptant temporairement le rôle du journaliste.

"Je faisais surtout des expérimentations vocales. Tu sais, crier et tout le reste, puis je me suis vraiment intéressée au rythme rock, parce qu'il est proche du battement de cœur. C'est un truc très basique et très sain. En dehors du rock, le plus gros de la musique a quitté cette direction saine pour aller dans la perversion. C'est ce que je ressens."

John : *"Juste de la virtuosité."*

Yoko : *"En fait, je pense que le changement le plus voyant a été de mon côté, c'est-à-dire que mon style musical a changé. Alors que John reste virtuellement fidèle à ce qu'il a toujours fait. Mais j'ai adopté le rock."*

Les derniers mots de Yoko poussent Lennon à s'enthousiasmer : *"Oui… oui"*, avant de souligner fièrement à sa femme : *"Mais j'ai fait ce truc à Cambridge avec toi. Ce n'était pas une adaptation ?"*

Yoko, imperturbable : *"Le rock est un nouveau domaine pour moi et je suis si inspirée qu'à présent, je découvre toutes ces chansons qui sortent de moi. Je pense aussi que j'arrive au point où je n'ai pas trop de concurrence. John a toujours été avec des garçons qui travaillaient ensemble et donc en concurrence directe. C'était sa situation. J'étais bien plus isolée."*

Elle marque une pause et Lennon poursuit la conversation : *"Ça m'est venu à l'esprit – pour nous deux, c'était une question d'ajustement mutuel, avec les joies et les plaisirs du mariage à un degré artistique et musical. Cependant, ce n'est pas que la musique, notre style de vie ou l'endroit où on vit. Le changement complet se produit dans l'espace entre nous.*

"Yoko a inventé l'expression 'schnock du rock'… et j'étais vraiment dans cette catégorie. Je ne l'aurais jamais admis quand ça se produisait, et néanmoins, ça arrivait. Soudain, tu deviens exactement ce que tu détestais dans les autres formes de musique, que ce soit le jazz, le classique ou autre, et tu dois admettre que ça devrait vraiment être comme ci ou ça. Quand quelqu'un dit 'non', tu peux le prendre comme tu veux. C'est un gros changement à vivre. Mais une fois qu'on l'a vécu, on se détend. On se sent libre de faire ce qu'on veut."

Les faits derrière la franchise de Lennon révèlent qu'aux sommets de la Beatlemania, il a perdu contact avec la réalité.

"C'est arrivé plus d'une fois, mais beaucoup de gens suivent la même direction. Être simplement 'une star', ou peu importe ce qui est arrivé, a rendu tout un peu moins réel. Donc peut-être que les périodes ont duré un peu plus longtemps.

"Un mec qui bosse va se perdre le temps d'un week-end, picoler, oublier qui il est ou rêver qu'il est un autre dans sa voiture. C'était pareil avec nous. Mais au lieu de se bourrer pendant un week-end, ça a duré deux mois, à tenter d'oublier ce que les gens tentent d'oublier tout le temps. Au lieu de s'inquiéter de qui va payer le laitier, on s'inquiète de qui va payer tout ce qu'on a dépensé.

"Je pense qu'à l'époque de Help!, *j'ai commencé à me demander ce qui se passait, parce que les choses se mettaient vraiment à devenir très bizarres. Mais je ne peux juger qu'en fonction de* A Hard Day's Night. *À l'époque, on avait encore un pied dans la cour."*

Aujourd'hui, alors que Marc Bolan essaie de copier le genre d'hystérie chez les jeunes Anglais que John, Paul, George et Ringo ont breveté une génération plus tôt, je demande à Lennon s'il éprouve de la sympathie pour les adolescents d'aujourd'hui.

"Un mec qui bosse va se perdre un week-end, picoler et oublier qui il est. Ça a duré deux mois pour nous…"

"Je ne sais pas si je suis désolé pour eux ou pas. Mais j'y pense. La première chose qui me frappe c'est que ce que disent ces stars dans la presse musicale change très souvent. Tu vois ? Comme quand ils répètent : 'On est les meilleurs'. Quand je lis que David Bowie se dispute avec Marc Bolan, qui se dispute avec Fred Astaire… En fait, c'est assez marrant quand on ne le fait pas soi-même.

"J'imagine que c'est dû au fait que plus on est célèbre, plus on est inquiet. J'aimerais penser que les gens peuvent apprendre des erreurs des autres. Mais ce n'est pas le cas. On ne peut jamais rien dire à personne. Je ne peux rien apprendre des erreurs des autres. Je ne vois personne où je peux me dire qu'en faisant ça, c'est là qu'il s'est planté. On peut chanter là-dessus, parce que c'est notre expérience, mais on ne peut pas s'attendre à ce que quelqu'un se dise : 'Oh, il a fait ça et tel truc est arrivé, donc on ne va pas le faire.' C'est impossible. Ça ne marche jamais."

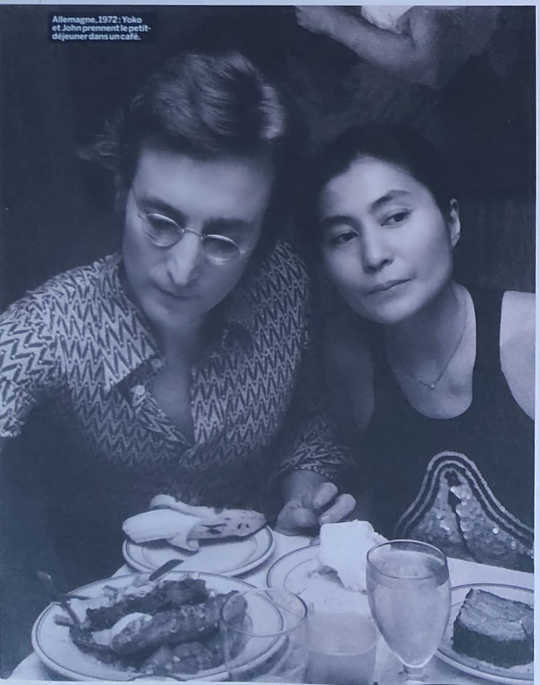
On accuse constamment John Lennon d'être complaisant, et sa réponse à cette critique est explicite.

"Quand les gens disent que je suis complaisant, ce n'est que parce que je ne fais pas ce qu'ils veulent. Simplement parce qu'ils restent accrochés à mon passé. Quand ils disent ça, si tu as remarqué, ils ne font pas référence à la musique en général. J'ai compris ça récemment. Les gens ne parlent pas de ce que tu fais, mais de la façon dont tu le fais. C'est comme de discuter de la façon dont tu t'habilles ou de la longueur de tes cheveux. Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais l'artiste est mieux placé pour le savoir. Et quand tu travailles à un niveau d'énergie comme Yoko et moi, tu es condamné à être très critiqué."

Les cigarettes sont épuisées, la cassette aussi, et on s'est parlé. J'ai un avion à prendre à midi et les Lennon ont une émission de télévision en direct à répéter. New York… Que Pasa, New York, Que Pasa John et Yoko ?

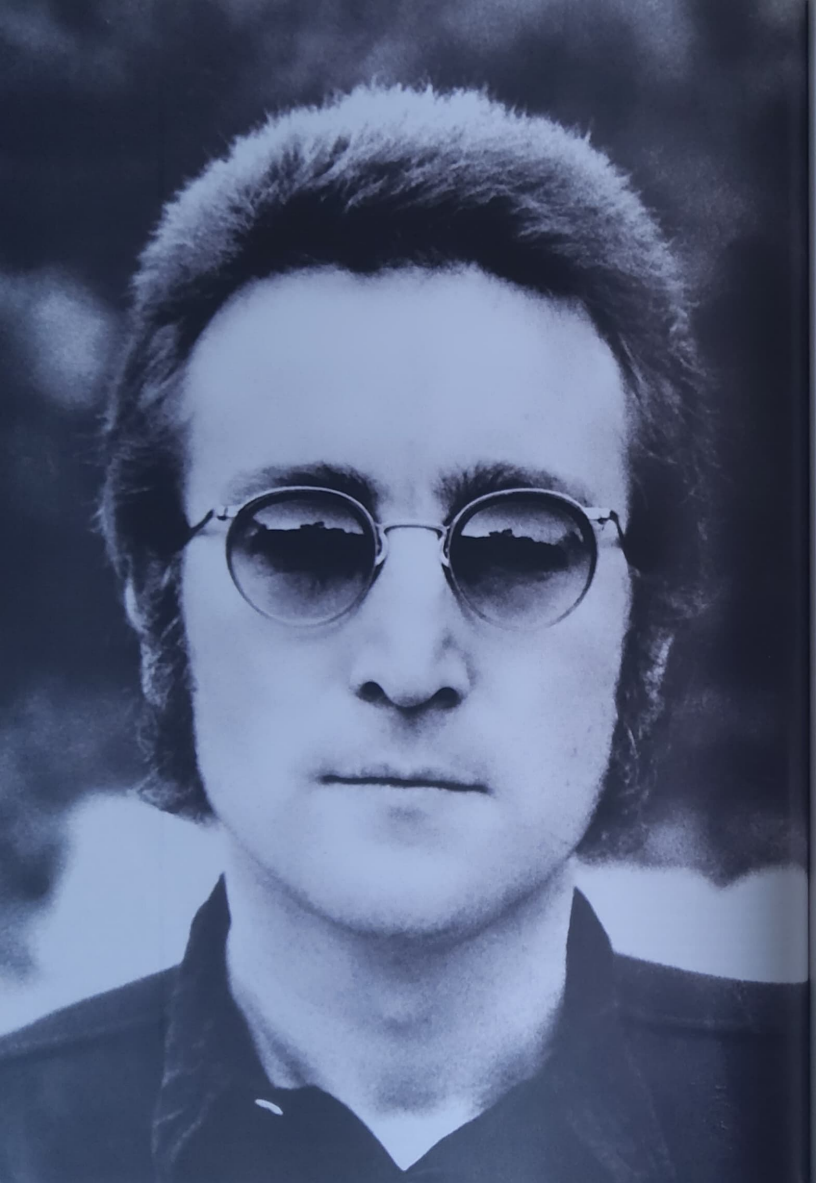
ET TANT QU'ON Y EST...

La République d'Abkhazie a proclamé son indépendance de l'ancienne Géorgie soviétique en 1989. Pour fêter son rejet du communisme, elle a sorti deux timbres ornés des visages, non pas de Lénine et Karl Marx, mais de John Lennon et de Groucho Marx...



Allemagne, 1972 : Yoko et John prennent le petit-déjeuner dans un café.

ULLSTEIN BILDGETTY ; CPL ARCHIVE/VERTIGO/TREX



MIND GAMES

Laissant derrière lui les grandes déclarations, le Dr Winston O'Boogie, assiégé et perplexe, plonge un peu plus loin dans sa psyché. *PAR* BUD SCOPPA

DATE DE SORTIE
16 NOVEMBRE 1973

SUR *PLASTIC ONO BAND*, *Imagine* et *Some Time In New York City*, le programme de John Lennon est totalement clair. Il a sondé les profondeurs de sa psyché, envisagé un paradis laïque sur terre et s'est jeté dans l'ambiance palpitante de sa ville adoptive de New York, aux côtés d'une bande de révolutionnaires américains. Mi-1973, une fois ces articles cochés sur sa liste de priorités, que peut faire ensuite le "Beatle pour intellos" de 32 ans ?

Comme si le fait d'être l'ex-Beatle le plus scruté ne rend pas déjà les choses bizarres, des problèmes pressants viennent dominer l'existence de Lennon. À l'époque, il pèse sur lui ce qui va se muer en longue bataille juridique avec le service d'immigration américain qui tente de lancer une procédure d'expulsion contre lui, à partir d'une condamnation pour détention de marijuana en 1968 à Londres. Durant l'épreuve, Leon Wildes, son avocat en la matière, réussit à prouver que les efforts du gouvernement pour se débarrasser de lui viennent directement de l'administration Nixon, dont les sbires surveillent en secret ses moindres gestes. Au même moment, Allen Klein poursuit Lennon, Harrison et Starr qui ont intentionnellement laissé expirer son contrat de manager. Et la lune de miel prolongée de John et Yoko prend fin, les fragilités de leur relation menant à une séparation de dix-huit mois. Pas étonnant qu'il ajoute "Los Paranoias" à sa signature habituelle de "Dr Winston O'Boogie" sur la pochette de *Mind Games*.

Enfermé au Dakota (ou *"Ambassade de Nutopia"*, référence à la dernière initiative idéologique du couple, inspirée par son combat contre l'expulsion) quelques mois avant son départ volontaire ou sa mise à la porte, Lennon se trouve distrait par ses problèmes non résolus. Tandis qu'il cherche une direction, sa femme est inspirée, en plein travail sur son troisième LP solo, *Feeling The Space*, avec la crème des musiciens de studio américains. L'équipe est ancrée par le batteur Jim Keltner, fidèle né à

L'ALBUM

1 | Mind Games ★★★★★
2 | Tight A$ ★★★★
3 | Aisumasen (I'm Sorry) ★★★★
4 | One Day (At A Time) ★★★
5 | Bring On The Lucie (Freda Peeple) ★★★★
6 | Nutopian International Anthem ★
7 | Intuition ★★★
8 | Out The Blue ★★★★★
9 | Only People ★★★★
10 | I Know (I Know) ★★★★
11 | You Are Here ★★★★
12 | Meat City ★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2002
13 | Aisumasen (I'm Sorry) (Home version) ★★
14 | Bring On The Lucie (Freda Peeple) (Home version) ★★★
15 | Meat City (Home version) ★★★

- **Sortie:** 16 novembre 1973
- **Producteur:** John Lennon
- **Enregistré:** The Record Plant, New York, (juillet–août 1973)
- **Personnel:** John Lennon (alias Dr. Winston O'Boogie); Ken Ascher (claviers); David Spinozza (guitare); Gordon Edwards (basse); Jim Keltner (batterie); Michael Brecker (saxophone); 'Sneaky' Pete Kleinow (pedal steel); Rick Marotta (batterie additionnelle sur "Meat City"); Something Different (chœurs)
- **Meilleurs classements:** UK 13; US 9

1er avril 1973: John et Yoko annoncent la fondation de la mythique nouvelle république de Nutopia à la presse. Son hymne national ? Des drapeaux blancs...

BETTMANN/CORBIS

Tulsa et basé à L.A, qui a joué sur *Imagine*, *Concert For Bangladesh (1971)* et *Living In The Material World (1973)* de George Harrison et travaille sur *Ringo* de Ringo Starr. À ses côtés se trouvent le claviériste Ken Ascher, le saxophoniste Michael Brecker, le bassiste Gordon Edwards, le joueur de pedal steel des Flying Burrito Brothers, "Sneaky" Pete Kleinow, le guitariste David Spinozza (présent sur *Ram* et *Red Rose Speedway* de Macca) et le batteur Rick Marotta. May Pang, l'assistante du couple et future maîtresse de John, est initialement chargée de gérer les musiciens.

La décision de Lennon d'utiliser la même équipe pour son album suivant est-elle une tentative de restaurer la hiérarchie artistique avec Yoko ou une simple question de commodité? Peu importe. Réserver des séances à Record Plant East, peu après l'achèvement de *Feeling The Space* dans le même studio avec un excellent groupe sur place est une aubaine pour un homme peu doué pour l'organisation. Selon certains témoins, Lennon a expédié le plus gros des morceaux après avoir réservé les lieux, mais Keltner affirme qu'il est arrivé fin prêt : *"Ses chansons étaient toutes achevées. C'était le songwriter ultime, comme Bob Dylan. Ou Neil Young. Des mecs qui écrivent des morceaux qui se jouent tout seuls au fond."*

Yoko a produit elle-même *Feeling The Space* et, pour la première fois, Lennon le fait aussi – ce qui lui permet de se sevrer de sa dépendance à Phil Spector. C'est en effet son premier projet d'album réalisé sans membre clé de son équipe précédente et, en tant que tel, il présente de façon frappante sa personnalité en studio quand il doit se débrouiller seul. Cependant, l'influence de Spector est abondante sur le son, de la grandeur de la chanson-titre aux morceaux enlevés pleins d'écho – "Tight A$", "Bring On The Lucie (Freda Peeple)", "Only People" et "Meat City" – et le recours à une chorale féminine, créditée ici sous le nom de Something Different (vraisemblablement un assortiment de choristes de studio).

Les chœurs renforcent l'atmosphère collective vibrante de "Lucie" et "Only People", mais donnent par ailleurs un vernis doucereux aux arrangements – au point qu'on aimerait s'en débarrasser.

Tout au long de l'album, la slide de Spinozza est au premier plan et on ne peut s'empêcher de penser à Harrison. Mais là où le jeu caractéristique de slide de ce dernier va vers les hauteurs, sous-entendant une unité avec le cosmos, celui de Spinozza, dans le contexte de *Mind Games*, suggère la grande distance entre l'état d'esprit de John et la sérénité que George a toujours trouvée à sa portée. Plusieurs chansons bénéficient de la présence de Sneaky Pete, dont les incursions métaphysiques de pedal steel, avec leurs piqués et leurs palpitations théâtrales, forment un contrepoint aux accents de slide nostalgiques de Spinozza.

Quant aux morceaux, la chanson-titre se détache des dix autres comme un gratte-ciel dans un village. Intitulée à l'origine "Make Love Not War", "Mind Games" a vu le jour durant les séances de *Let It Be (la démo originale se trouve sur John Lennon Anthology, voir p 120)*. Elle a adopté sa forme finale quand Lennon a lu le livre de self-help du même nom, de 1972, de Robert Masters et Jean Houston – il en a même écrit une recommandation – et sauté sur un énième courant de psychologie grand public.

Dès lors, l'album devient aussi révélateur dans ses imperfections que dans ses réussites. Lennon écrit à nouveau sa vie dans ses chansons : sur *Mind Games*, il a l'air de lutter contre le contraste entre ce qu'il a l'habitude de ressentir et les émotions qu'il gère à l'époque, alors que l'incertitude s'infiltre dans la forteresse de son système de pensée. La pureté de son respect pour Yoko et vice versa, est devenue plus compliquée et périlleuse, comme le suggèrent "Aisumasen (I'm Sorry)", "One Day (At A Time)", "I Know (I Know)" et "You Are Here". Et il ne peut plus se reposer sur une distinction nette entre ses héros et ennemis politiques.

Cette inhabilité apparente à obtenir la certitude et l'anxiété résultante semble donner des formes inattendues à ses chansons et son interprétation. Les modes familiers de ses précédents albums solos – la ballade amoureuse ardente et la chanson à message vertueuse – sonnent plus ici comme des questions que des réponses.

Sur *Mind Games*, les morceaux de rock accrochent plus aisément, mais les ballades laissent une impression durable, révélant leur franchise émouvante au fil des écoutes. Dans la première catégorie, "Tight A$" est clairement modelé sur les classiques rockabilly de Carl Perkins, spécialité de Lennon durant les débuts des Beatles, alors que "Only People" déballe des flots de niaiseries sur Nutopia sur un groove entraînant. Sur "Bring On The Lucie (Freda Peeple)", seul morceau ouvertement politique du LP, il s'en prend au gouvernement américain, accusant les agents fédéraux de *"se branler mutuellement"* – attaque osée pour un homme se sachant cible de cette administration. À l'inverse de ses chansons engagées précédentes, celle-ci est au final personnelle: quand il chante le refrain, *"Libérez le peuple maintenant"*, ce n'est plus une abstraction – il fait partie du peuple, aspirant à être libéré.

"Aisumasen (I'm Sorry)", ballade d'amour pour Yoko la plus nue de l'album, est dans le même moule que "Jealous Guy" et s'approche de ce classique antérieur en termes de pathos discret, et "I Know (I Know)" tourne sur un motif de guitare très similaire à celui de "I've Got A Feeling" sur Let It Be. "I Know" et "One Day (At A Time)" ont l'air de monologues intérieurs, Lennon tentant de naviguer sur les eaux troublées de sa relation – nous permettant à nouveau d'espionner ses sentiments les plus intimes. Le charmant et tout en pedal steel "You Are Here" mesure la distance entre Liverpool et Tokyo en termes de plusieurs échelles intangibles. Sur la dernière chanson d'amour, "Out The Blue", avec sa mélodie élégante et ses paroles brusques, John se livre à son interprétation la plus captivante. Ce qui ne laisse que le morceau mid-tempo "Intuition", dans le même thème que les ballades mais avec une fantaisie musicale sans doute dérivée d'Harry Nilsson, copain de Lennon et futur complice de ses débauches.

Compte tenu des dernières chansons de ses deux premiers LP solos – le cathartique "My Mummy's Dead" et l'extatique "Oh Yoko!" –, la décision de Lennon de conclure *Mind Games* avec le corrosif "Meat City" ne peut être vue que comme perverse, grand coup de pied dans le cul aux bonnes intentions de "One Day (At A Time)".

Les trois démos de la réédition de 2002 renforcent l'idée d'ennui rampant de l'album original : le vide existentiel de "Aisumasen" ; les tremblements de "Bring On The Lucie (Freda Peeple)" ; la noirceur de l'âme avec un backbeat de "Meat City". Sur la dernière démo, les motifs distincts de guitare de John, isolés de la section rythmique, ont l'air encore plus poignants et vulnérables que les paroles. *"Oh, ça tourne,"* remarque-t-il à la toute fin, moment touchant de gêne. Si la version enregistrée de "Meat City" ressemble à un déni des chansons qui suivent, la démo espiègle, collée sur la réédition, est une parfaite conclusion.

Dans sa chronique pour le *Village Voice* du best-of suivant, *Shaved Fish*, Robert Christgau a qualifié Lennon de *"rock and roller majeur le plus étrange du début des seventies"* – une belle distinction, preuves nombreuses à l'appui. Dont la pochette stupéfiante, créée par Lennon, de *Mind Games*. Réalisée dans le style d'un collage japonais, on y voit un Lennon lilliputien, chapeau à la main, cheveux rasés comme un prisonnier, le profil de Yoko dominant l'horizon, deux lunes transperçant les nuages au-dessus d'elle. Que l'intention soit facétieuse ou non, l'illustration transmet un sentiment de désespoir et de victimisation.

Après le front uni présenté par le couple à chaque apparition au cours des cinq années précédentes, cette représentation très symbolique de conflit est choquante.

Quand l'album est vu à travers un prisme psychologique, des chansons qui semblaient d'abord tièdes se chargent d'un sens apparent et incitent au questionnement. *Mind Games* est une déclaration très personnelle, comme *Here, My Dear* de Marvin Gaye, *There's A Riot Goin' On* de Sly Stone et *Relapse* d'Eminem, qui façonne sa propre cosmologie, tandis qu'un artiste assiégé et en vue dépeint une gamme d'émotions qu'il ne comprend pas entièrement. Si *Some Time In New York City* a pris la forme d'un tabloïd comme l'*East Village Other*, *Mind Games* ressemble au contenu d'un journal intime où Lennon raconte l'effondrement de ses vieilles certitudes.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

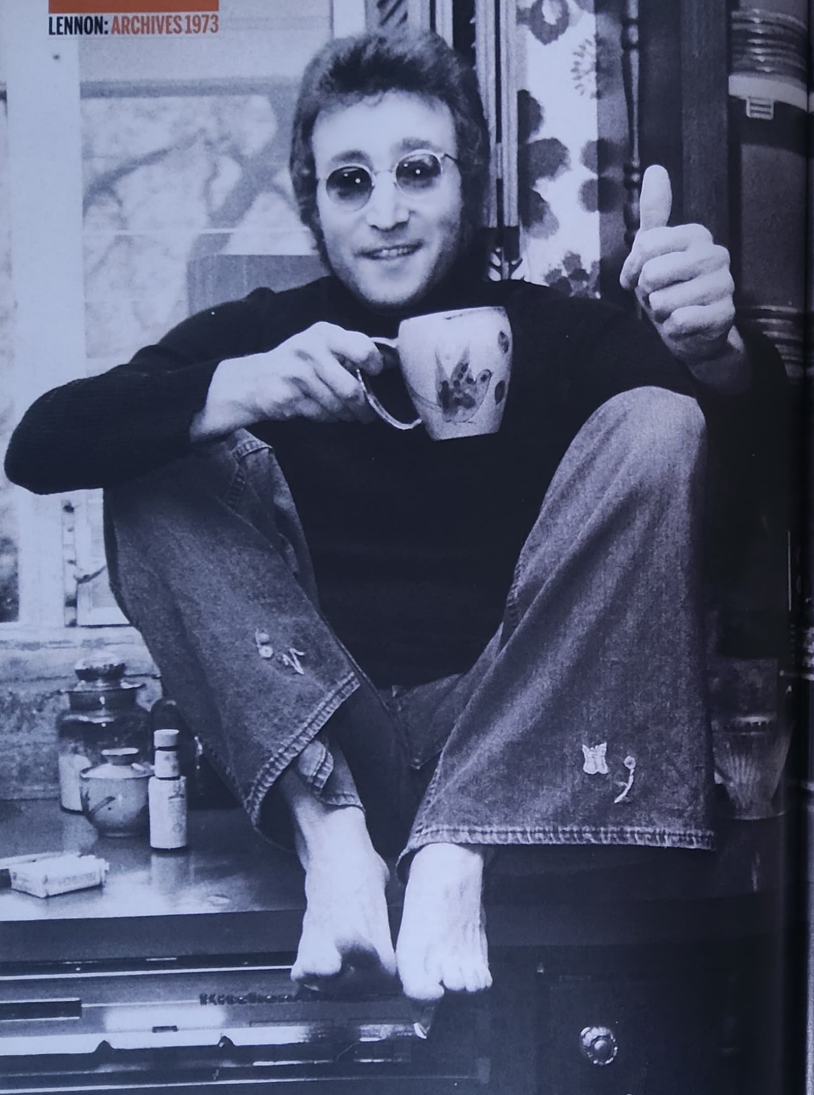
"Il n'y a pas de message, ni de vraies surprises. On va peut-être s'y faire, comme avec *Imagine*."
Chris Charlesworth, Melody Maker, 3 novembre 1973

"... Un album terrible parce qu'il ne reflète pas les capacités de Lennon... Pourtant, il reste quelque chose. Il y a de l'esprit, du rock et du roll. Il est sympa et vache aussi..."
Tony Tyler, NME, 10 novembre 1973

YOKO PARLE DE "MIND GAMES"

"Je pense qu'il tentait de transmettre l'idée qu'on joue tous à des jeux de l'esprit, mais si on le fait, pourquoi ne pas muer cela en avenir positif, en jeu positif ? Je trouve que 'Mind Games' est une chanson très forte. Mais à l'époque, je crois que les gens n'ont pas bien compris le message, car il était en avance sur son temps. Aujourd'hui, ils comprendraient. Je ne pense pas qu'alors, ils savaient qu'ils jouaient à des jeux de l'esprit."

Les incertitudes et l'anxiété de Lennon semblent donner des formes inattendues à ses chansons et son interprétation...



“J’écris rarement une chanson avec un message profond… ”

Alors que Lennon met la touche finale à *Mind Games* (“Comme *Imagine* avec des couilles! ”) et se met à travailler sur *Rock’n’Roll*, CHRIS CHARLESWORTH découvre un homme transformé, en plein L.A. La politique est remplacée par un amour profond de l’Amérique et un intérêt obsessionnel pour ses propres bootlegs. Lennon envisage même la perspective d’une réconciliation des Beatles. Mais où est Yoko? *“À l’occasion, on prend un bain ensemble.”*

MICHAEL BIRENNAN/REDFERNS FEATURES.COM

LÀ OÙ DOHENY croise Sunset à la limite du quartier de Beverley Hills se trouve un bureau de tabac qui propose toutes les marques possibles. Il s'appelle Sunset Smokes et vend des cigarettes anglaises. Une fois à cours de mes achats au duty-free, je viens y refaire mon stock, optant au final pour une cartouche de Rothmans pour satisfaire ma dépendance à la nicotine.

"Anglais ?" demande la vendeuse d'une bonne quarantaine d'années. Je réponds par l'affirmative.

"On a des Piccadilly à présent, m'informe-t-elle. *Je vais vous dire quelque chose. Quand les Beatles étaient les Beatles et qu'ils séjournaient à Los Angeles, ils venaient tous les jours demander des Piccadilly. C'était impossible de les avoir à l'époque, mais on en a aujourd'hui. Si vous en croisez un, dites-lui."*

Trois jours plus tard, j'en rencontre un. Il ne fume que des Gauloises. *"J'en fume depuis des années"*, dit Lennon, dans l'animation du Rainbow Club, situé sur le Strip, à un jet de pierre de Sunset Smokes.

John est assis dans le coin le plus calme du club bruyant, pelotonné dans un siège au milieu d'un flot constant d'admirateurs voulant discuter avec lui. Nous sommes avec Lou Adler, self-made millionnaire et copropriétaire du Roxy Club voisin, mentor de Carole King et propriétaire de la villa de Bel Air où Lennon séjourne en cette rare excursion loin de New York et rare séparation de Yoko.

Environ une semaine plus tard, après une série d'appels et de messages, je passe l'après-midi dans la même villa de Bel Air en compagnie de Lennon. J'ai apporté trois numéros récents du *Melody Maker*, cadeau symbolique qu'il accepte avec plaisir.

Aujourd'hui, John Lennon a l'air plus petit et plus mince que jamais. Ses cheveux sont coupés court et il porte de petites lunettes rondes comme celles qui sont fournies avec les lampes à UV pour se protéger les yeux des rayons aveuglants. Il boit de la bière sur la terrasse et parle volontiers de chaque sujet que j'aborde. Il est très chaleureux et ouvert.

La raison de sa visite à Los Angeles est de mettre la touche finale à son prochain album, *Mind Games*, qui va sortir en novembre. Mais il sort souvent. Chaque soir, semble-t-il, on le voit au Rainbow, écouter un groupe au Roxy et même passer un week-end à Las Vegas où il est allé voir Fats Domino.

Mais, explique-t-il, le problème d'être John Lennon existe toujours. Partout où il est repéré, une foule se rassemble pour regarder bouche béé ce petit homme qui, plus que n'importe qui, a donné à la musique populaire son plus gros coup de pied au cul. Beatle un jour, Beatle toujours.

Nous parlons plus d'une heure – de son nouveau disque… son amour de l'Amérique… sa situation douteuse en matière de visa… ce qu'il pense de la réédition récente des doubles albums des Beatles… son absence de concerts… son avis sur la musique actuelle… et bien sûr, de sa relation avec les autres ex-Beatles.

Je lui demande d'abord de parler du nouvel album.

"Eh bien, dit John avec son fort accent de Liverpool, *il est fini. Je suis à LA pour m'occuper de la pochette et gérer des choses comme la promotion radio. L'album s'intitule* Mind Games, *et c'est… juste un album.*

"C'est du rock à différentes vitesses. Ce n'est pas un disque engagé ou introspectif. Quelqu'un m'a dit qu'il était comme Imagine *avec des couilles, ce qui m'a beaucoup plu. J'ai utilisé des musiciens de New York, excepté Jim Keltner à la batterie. Il ne contient pas de message fort. J'écris rarement une chanson avec un message profond. En général, mes textes parlent de ce à quoi je pense depuis quelques mois. J'ai tendance à ne pas vouloir changer une idée dès que je l'ai en tête, même si je change d'avis plus tard. Si j'ai affirmé dans une chanson que l'eau est la philosophie de la vie, les gens pensent que c'est ma philosophie pour toujours – alors que non, ça change tout le temps."*

Yoko ne participe pas du tout au nouvel album, même si John a joué de la guitare sur son dernier disque. Ils ont tous deux décidé, dit-il, de mener des carrières séparées pendant un moment.

"Maintenant qu'elle sait produire ses disques, je pense que le mieux que j'ai à faire, c'est de ne pas être dans ses jambes. C'est un peu tendu quand on est en studio ensemble, mais ça ne veut pas dire qu'on ne fera plus d'album. Si on fait un disque, un film, un bed-in ou autre, c'est ce dont on aura envie à ce moment-là."

"Le mieux que j'ai à faire, c'est de ne pas être dans ses jambes. Yoko et moi vivons de façon spontanée et cela inclut nos carrières…"

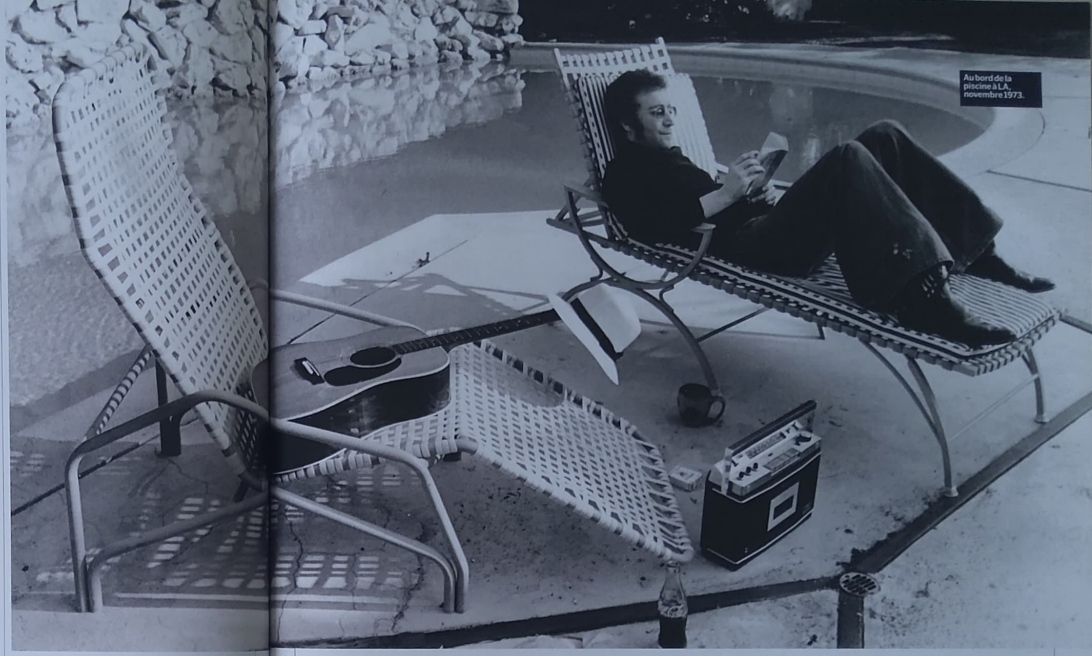
"On vit de façon spontanée et cela inclut nos carrières. À l'occasion on prend un bain ensemble. Ou séparément. Ça dépend de ce qui nous fait envie sur le moment. Yoko vient de débuter un engagement de cinq jours dans un club à New York et je ne suis pas sur le point d'en faire autant. Elle répète là-bas et je la laisse faire son truc."

Leur séparation temporaire actuelle, poursuit John, est la plus longue qu'il y a eue – mais il nie vite les rumeurs inévitables de rupture.

"On a été séparés plus que les gens le croient, de temps en temps au fil des années et je sais que certains appellent d'Angleterre aujourd'hui et sous-entendent qu'on s'est quittés. Pas du tout. La dernière fois que c'est arrivé, on a passé une nuit séparés à Ascot et quelqu'un a lancé des rumeurs. Ce qui nous fait peur quand on n'est pas ensemble, c'est qu'il nous arrive quelque chose. Nos esprits sont reliés et il y a toujours le téléphone, mais l'un de nous pourrait avoir un accident d'avion. Cela fait plus de cinq ans qu'on est ensemble, mais selon la plupart des gens, ça fait plus de dix ans. Sa production et son énergie sont tellement supérieures aux miennes que je la laisse faire."

John estime que *Mind Games* est meilleur qu'*Imagine*, même s'il dit n'être jamais complètement satisfait de ses disques. *"Ces dix dernières années, j'ai dit que si je n'aimais pas quelque chose, je ne le sortirais pas, mais dès que je repasse le disque, je trouve des façons de le changer et de l'améliorer. J'ai été déçu par la réaction au sujet du dernier album. Ici, ils l'ont interdit et ont fait toute une histoire à propos des chansons. Il n'est jamais diffusé parce qu'ils trouvaient que ["Woman Is The Nigger…"] insultait les Noirs, ce qui n'était pas le cas. Je connais beaucoup de Noirs et ils savent de quoi il en retourne.*

"Je sais que c'était politique avec un 'F' majuscule, mais c'était les morceaux que j'avais en stock à l'époque et je n'allais pas les laisser les jeter parce qu'ils étaient engagés. Imagine a bien marché, et après j'ai voulu en faire un que j'aimais. J'aime toujours la chanson 'Woman Is The Nigger Of The World'. J'aime sa façon de sonner et elle me plaît, mais il se trouve qu'elle a déplu au public."



Au bord de la piscine à LA, novembre 1973.

À présent, John n'a pas de projet immédiat de tournée ou de live où que ce soit. Il en avait jusqu'à la survenue de sa situation de visa bien connue et à présent, il se contente d'attendre que ses problèmes soient réglés avant de retourner sur la route.

"Au moment où ils m'éjectaient, j'avais vraiment envie de me remettre à tourner, mais le fait de devoir aller au tribunal et à Washington m'en a découragé. Je n'avais pas le temps de penser au travail et c'était peut-être ce qu'ils recherchaient – me pousser à bout. Ça ne me dérange pas de tourner, mais l'organisation m'effraie. Je pourrais sans doute gagner beaucoup d'argent et ce ne serait pas mal parce que tout mon fric est bloqué en Angleterre et on ne me laisse pas y toucher. Beaucoup de gens me demandent de faire des trucs caritatifs, mais en général, quand je débarque, il s'avère que c'est un fiasco et je me retrouve en tête d'affiche du show.

"Peu de gens savent organiser correctement un concert : la plupart d'entre eux pensent que s'ils ont une célébrité, elle va appeler tous ses copains et ils n'auront à se soucier de rien. Le concert du Bangladesh a lancé ce courant caritatif. Désormais, les gens m'appellent et croient que si je dis 'oui', Dylan, George et Dieu vont débouler. Si Yoko se produit quelque part, ils s'attendent à ce que je sois automatiquement là. Donc pour l'instant, je réponds merde à tout. Je ne suis pas spécialement pressé, la scène ne me manque pas et, d'une façon ou d'une autre, je joue plus ou moins, peu importe où je suis.

"Quand j'ai fait le concert au Madison Square Garden, j'avais une sorte de sentiment de déjà-vu et ce n'était ni meilleur, ni pire que ce que ça avait été avant. C'était étrange et je me suis senti comme un robot à refaire sans cesse la même chose. Je vais sans doute tourner bientôt, mais ce sont les petites choses autour que je ne supporte pas. Si quelqu'un me fait une proposition intéressante, je pourrais accepter.

ET TANT QU'ON Y EST…

Le monument Imagine à Central Park est situé près de l'appartement au Dakota que John louait auprès de l'acteur Robert Ryan en juin 1973. Parmi les monuments dédiés à John, l'Imagine Peace Tower à Reykjavik, l'aéroport de Liverpool et le Parque John Lennon à La Havane ouvert par Fidel Castro.

"Je pense que j'aimerais mieux jouer au Roxy que dans un stade, mais les complications liées à un concert pour quelqu'un comme moi sont sans fin. Je ne pourrai pas faire ce que Paul a fait avec Wings et débarquer à l'université de Bradford pour jouer. Il me faudrait quelque chose de plus organisé que ça."

Pour l'instant, John attend l'audition de son appel pour sa demande de résider aux USA. Et entre-temps, il se conduit normalement et compte sur une équipe d'avocats pour le garder informé de l'évolution de son affaire. Dans ce but, il s'est tenu récemment à distance de la presse, menant une vie calme dans un appartement du centre de Manhattan, désireux de ne pas choquer ceux qui veulent qu'il quitte l'Amérique. Sa seule apparition publique récente a été son passage à Washington pour assister aux Watergate Hearings.

"Je ne suis allé qu'à une audience du Watergate, mais la presse en a parlé parce que j'ai tout de suite été reconnu. J'ai trouvé que c'était mieux à la TV, on peut en voir plus. Au début, j'ai regardé ça en direct toute la journée et j'ai eu envie d'y aller en vrai. J'avais d'autres choses à faire à Washington en plus.

"Il y avait du public et comme la plupart des sénateurs ont des enfants, je me suis retrouvé à signer des autographes à chaque interruption. Je ressemblais à un moine bouddhiste à

MICHAEL BRENNAN/SCOPE FEATURES.COM

l'époque, mes cheveux étaient très courts, et je pensais qu'on n'allait pas me repérer. Ils ont reconnu Yoko avant moi et ont supposé – à raison – que j'étais avec elle. Ça a été un sacré moment."

John a participé à certaines des séances du prochain album de Ringo, qui réunira trois ex-Beatles – et presque quatre – pour la première fois depuis la séparation. *"Oui, on était tous les trois là et Paul nous aurait sans doute rejoints s'il avait été dans le coin, mais ce n'était pas le cas,* dit John. *Ringo m'a appelé et m'a demandé d'écrire un titre. Ça m'a semblé naturel de faire. George en a écrit un et Paul aussi, mais la plupart sont de Ringo. J'aime ses chansons. Pour celle que j'ai écrite, j'étais au piano, Billy Preston à l'orgue, Ringo à la batterie, George à la guitare et Klaus Voormann à la basse."*

JOHN DIT QU'IL parle à au moins un des trois ex-Beatles toutes les deux semaines. *"J'ai beaucoup parlé à Ringo récemment parce qu'il s'est installé dans ma maison d'Ascot, ce qui est sympa parce que j'aurai toujours une chambre là-bas. Je n'ai pas parlé à Paul depuis sa dernière tournée avec Wings, mais j'ai écouté* Red Rose Speedway *et c'était bien. J'ai aimé des passages de son émission spéciale, surtout l'intro, la partie à Liverpool m'a un peu mis mal à l'aise, mais Paul est un pro. Il l'a toujours été.*

"J'ai appris que deux membres ont quitté Wings. Tout ce que j'apprends vient de la presse professionnelle anglaise. Personne ne me dit rien, sauf si je demande, et ce que fait Wings ne me regarde pas de toute façon."

Tout en soulignant qu'il ne veut pas être insultant envers l'Angleterre, il dit que le pays ne lui manque pas. *"Pas plus que Liverpool ne m'a manqué quand les Beatles ont déménagé à Londres. L'Angleterre sera toujours là si je choisis d'y retourner et quand je suis venu ici à l'origine, je ne comptais pas rester. C'est arrivé comme ça..*

"J'aime New York. C'est la ville la plus cool du monde. Je ne suis pas allé partout, mais c'est la ville la plus speed sur Terre. La différence qu'il y a entre New York et Londres est la même qu'entre Londres et Liverpool. Pour moi, il y a tout à New York. Et si j'ai envie de m'évader, je peux toujours aller en Nouvelle-Angleterre. Si l'Angleterre me manque, la Cornouailles, l'Irlande ou l'Ecosse où je passais les vacances me manquent. Aujourd'hui, quand je pense à l'Angleterre, je revois mon enfance ou les discothèques de Londres, et la Nouvelle-Angleterre est assez similaire avec les rochers, la mer, etc. J'y ai un petit pied-à-terre où je peux aller pour échapper à la frénésie de New York, et un appartement au Dakota Building à Manhattan. C'est là que le film Rosemary's Baby *a été tourné. J'adore aussi les millions de stations de radio et de chaînes de TV et toutes ces choses qu'on ne trouve pas en Angleterre."*

John regrette de ne pas sortir souvent pour voir des concerts, une situation liée au fait d'être John Lennon. *"Je suis nerveux aux concerts. Soit je dois m'asseoir dans la salle et je suis dérangé par le public, soit je vais en coulisse et je me retrouve avec les groupies et le reste. Rod Stewart est là en ce moment et ça me plairait de le voir. Je l'aime bien. Je veux aussi voir Jerry Lee Lewis, tant qu'il est là. J'ai vu Fats Domino à Las Vegas – je rattrape tous ceux que je n'ai jamais vus à l'adolescence.*

"J'avais une place pour les Rolling Stones sur la Côte Est, mais j'étais à Los Angeles et je les ai ratés. Je n'ai pas vu les Stones depuis le Rock And Roll Circus, *ce film qui n'est jamais sorti. Mais je préfère les disques. C'est ce qui compte. Parfois, j'aime voir l'artiste. Certains ont fait un disque génial et je me déplace pour celui-là et je me moque du reste.*

"Les gens disent que les Stones deviennent trop vieux pour jouer mais c'est des conneries. Mick ne sera jamais trop vieux. J'ai vu le show TV qu'ils ont fait ici et c'était fantastique. C'était un grand show et Mick est un grand interprète. Les Anglais critiquent toujours leurs artistes plus que les autres et vénèrent les Américains. Ici, c'est l'inverse. J'aime beaucoup de nouveaux groupes anglais d'ailleurs."

J'informe John que Slade a été surnommé les nouveaux Beatles. *"Qui veut être les nouveaux Beatles?* répond-il. *J'aime certains de leurs disques. Ils assurent. Je les ai vus à la TV ici et c'était pas mal. Ça doit être dur pour eux quand ils viennent ici alors qu'ils sont traités comme des dieux en Angleterre. Mais je pense qu'ils vont survivre, c'est un bon groupe. C'est un groupe à singles et j'aime les singles. Ma seule raison d'enregistrer des albums est que je suis censé le faire. Je ne suis pas rentré dans un album depuis Elvis Presley et Carl Perkins et à l'époque, les singles étaient toujours les meilleurs.*

"J'aime voir les Who quand ils tournent ici. C'est de la mécanique de précision. J'ai vu Cheech & Chong l'autre soir, mais une fois me suffit. Le fait de devoir refaire la même chose chaque soir et que le public veut entendre les chansons auxquelles on est associé, c'est une des raisons qui me rebute dans le live. Je me souviens d'avoir chanté 'Imagine' deux fois en une journée quand je répétais et ça m'a ennuyé. Je n'ai rien contre la chanson. J'en suis même assez fier, mais je n'ai pas envie de la chanter tous les soirs. Je préfère varier, mais même moi, je n'aime pas voir ça. Si je vais voir un artiste, je m'attends à entendre les choses que je connais.

"Je le comprends de deux points de vue. En fait, j'ai du mal à me souvenir des paroles. J'ai joué 'Come Together' au Madison Square Garden pour une émission de TV aussi, j'ai chanté 'Elle a des trous du cul poilus" au lieu des vraies paroles et personne ne l'a remarqué."

John admet qu'il s'est un peu retiré récemment et a arrêté de faire des déclarations explosives que les journaux mettraient en une. Il assure que ça a un rapport avec la situation de son visa, mais c'est difficile à dire. Il n'y a, poursuit-il, pas grand-chose à commenter.

"Je pense que je serai toujours le même à chaque fois qu'il y a un problème. Dans le passé, le MM *écrivait en une des trucs comme 'Lennon attaque les Hollies' et, même si je ne regrettais pas mes paroles, elles me revenaient pendant des mois après. Donc je me calmais un peu. Je traverse une de ces phases. Soit Lennon est partout, soit il est invisible. C'est comme d'autres choses, je ne planifie pas. Ça se produit naturellement."*

Le prochain projet de John est un album d'oldies qu'il enregistre avec Phil Spector. *"Phil et moi menaçons de le faire depuis des années. J'ai envie de chanter des chansons où je fais 'Ooo eeh baby' et qui n'ont aucun sens pour changer. Dès que je suis en studio, entre les prises, je m'amuse avec des vieilleries. Je le faisais même à l'époque des Beatles, et à présent je vais enfin faire un album où John chante des oldies. Ce sera le prochain. J'espère que le public ne va pas croire que je suis à court d'idées, mais merde, j'ai envie de le faire.*

"Je ne te dirai pas quels morceaux je reprends. Je n'en suis même pas sûr. Phil et moi faisons un tri dans un paquet de chansons pour l'instant. J'aime travailler avec lui, mais j'ai autant aimé faire le dernier album seul."

Je mentionne les récentes doubles compilations des Beatles [*Beatles 1962-1966* et *1967-1970*, sorties en avril 1973] qui ont eu un gros succès, ce qui réjouit Lennon presque autant que lorsqu'*Imagine* revient dans les charts. Cependant, il est plus excité quand on se les allume cartonne.

"George [Martin] *a plus contrôlé le choix des morceaux sur ces disques que nous. Ils m'ont envoyé des listes en me demandant mon avis, mais j'étais occupé à l'époque. Je crois que c'est la pression des bootlegs qui nous a poussés à les sortir finalement. Tu sais qu'il existe un bootleg de l'audition des Beatles chez Decca? J'en ai un exemplaire, mais j'essaie de retrouver la cassette. C'est beau. On chante 'To Know Her Is To Love Her' et il y a un paquet de morceaux, d'autres artistes surtout, mais quelques compos. C'est assez bon, mieux que ce truc de Tony Sheridan chez Polydor.*

"À chaque fois que je passe à la TV ici, quelqu'un enregistre et une semaine plus tard, c'est dans les magasins. En un sens, ça me plaît, parce que c'est bon pour l'ego, mais je sais que je ne devrais pas, ça va à l'encontre du business. J'ai fait des copies de cette audition de Decca et je la leur ai envoyée à tous. Ça ne me gênerait pas de la sortir."

Je dis à John que j'ai un exemplaire de *The Beatles Live At Shea Stadium.*

"Oui, je l'ai, répond-il. *Je pense les avoir tous. Il y a un des concerts des Beatles à l'Hollywood Bowl et d'autres de partout où on a joué, dans des lieux obscurs ici aux USA. Il semble que tout le monde enregistrait tout. Je pense que la réédition officielle des albums est arrivée au bon moment. On en aurait peut-être vendu plus si on les avait sortis avant les pirates, mais ils marchent plutôt bien. Ils sont disques d'or. Ils font revivre les sixties."*

John dit qu'il n'a jamais vraiment eu un morceau favori des Beatles. En général, il préférait ce qui venait de sortir.

"J'en ai un préféré de Paul et un de George et un à moi. J'aime 'Strawberry Fields' et 'Walrus'. Chez Paul, j'aime 'Here, There And Everywhere', chez Ringo, c'est 'Honey Don't' et chez George, c'est 'Within You, Without You'. Bien sûr, j'aime toujours 'Eleanor Rigby' et un morceau comme 'For No One'. J'ai des favoris dans différentes périodes.

"Quand j'ai reçu les compilations, j'étais trop nerveux pour les écouter au cas où elles auraient été mal mixées. J'ai trouvé que le son était un peu brut. J'ai entendu dire qu'ils ont tenté de muscler les vieux albums. Ils auraient pu s'en passer. Je trouve aussi qu'ils auraient pu inclure des faces B qui ne sont plus disponibles. Ils le feront peut-être."

Ma dernière question est inévitable... Y a-t-il une chance de revoir les quatre Beatles sur une scène ou sur un disque ensemble?

"Il y a toujours une chance, dit-il en souriant. *D'après ce que je sais en leur parlant, ça ne les gênerait pas qu'on retravaille ensemble. Il n'y a pas de loi disant qu'on ne va pas se retrouver ou qui dit le contraire. Si on fait quelque chose, je suis sûr que ce ne sera pas permanent. On le fera juste pour un moment précis. Je pense qu'on est plus proches à présent qu'on ne l'a été depuis longtemps. Je parle du split comme d'une phase de divorce et aucun de nous pensait que ça arriverait.*

"Ça, c'est passé comme ça. On se connaît assez bien pour en parler."

ET TANT QU'ON Y EST...

La face B du single "Mind Games" contient une voix accélérée et à l'envers, encourageant l'auditeur à "écouter l'album". Si vous le faites et que vous passez la version album de "Meat City" à l'envers, vous serez encouragé à "baiser un flic !", une des insultes préférées de Lennon...

Avec le producteur et agitateur du Lost Weekend, Phil Spector, fin 1973.

"Le concert du Bangladesh a lancé ce courant caritatif. Désormais, les gens croient que si je dis 'oui', Dylan, George et Dieu vont débouler..."

MICHAEL BRENNAN/SCOPE FEATURES.COM

“Lennon était simplement un fêtard. Mais à la fin de la soirée, il voulait tout détruire.”

En novembre 1973, Lennon peut bien donner des interviews détendues au *Melody Maker*. Mais la réalité de sa vie à LA – son “Lost Weekend” – est assez différente. Sa petite amie May Pang, Van Dyke Parks, Jim Keltner et d’autres racontent à JOHN ROBINSON les excès et les séances chaotiques, impliquant des chapeaux en serviettes hygiéniques, des nuits sur la plage avec Nilsson et la présence vampirique de Phil Spector. *“John laissait libre cours à toutes ses mauvaises habitudes*, se souvient Keltner. *Comme nous tous…”*

GETTY IMAGES

MALGRÉ LE BRUIT ET des dommages, en ce soir de novembre 1973, c'est sans doute le cri qui a nécessité d'appeler la police dans la maison de l'avocat de John Lennon, Harold Seider, à Hollywood.

La soirée a déjà été riche en événements. Après un dîner entre amis – les musiciens Jim Keltner et Jesse Ed Davis ; sa petite amie May Pang –, Lennon prend d'étranges décisions, de celles qui l'ont incité à décrire cette période de sa vie comme une aberration atypique, un *"Lost Weekend"*.

Il prend une serviette hygiénique dans les toilettes du restaurant et se la colle sur la tête. Ainsi coiffé, il se rend au Troubadour voir la chanteuse Ann Peebles. En s'asseyant, Lennon déclare son admiration pour elle de façon obscène.

En réalité, c'est au moment du retour dans la résidence d'emprunt de Lennon que les choses prennent une tournure intéressante. Tandis que May Pang est aux toilettes à l'étage, elle entend un bruit sourd, un grognement et un cri assourdissant.

"Tu l'as tué !"

"J'ai dévalé les escaliers, dit May, *et Jesse était là, étalé sur le sol, inconscient et sa femme hurlait :* 'Il est mort ! Il est mort !'

"J'ai demandé : 'Peux-tu me dire ce qui s'est passé ?' *Et John a relevé son t-shirt et montré des traces de morsure sur son ventre. John a dit :* 'Il m'a mordu'. *Il a donc frappé Jesse avec une bouteille de Coca."*

Quand la police arrive, elle doit affronter une scène étrange. Des hurlements hystériques. Un guitariste amérindien à demi-conscient. Et un homme qui jusqu'à récemment était le quart du groupe pop le plus connu au monde. Que s'est-il passé ? La police l'ignore, mais cette scène va s'avérer analogue à l'exil de quinze mois de Lennon à Los Angeles : un cocktail de troubles à la maison, cas de folie temporaire, soirée qui dégénère vraiment.

"Ce n'était pas que John soit alcoolique ou torturé, dit Jim Keltner. *C'était simplement un fêtard qui, à la fin de la soirée, voulait tout détruire."*

Ceux qui enquêtent sur les événements de la soirée concluront que la motivation de toute cette destruction repose dans un nœud de problèmes. La récente séparation de Lennon et sa femme, Yoko Ono. Ses démêlés contractuels continuels avec les Beatles. Les soupçons que le FBI surveille chacun de ses gestes. Et, cerise sur le gâteau, un album problématique de standards des années 1950 que Lennon fait alors avec Phil Spector, et qui s'intitulera, à l'époque lointaine de son achèvement, *Rock'N'Roll*.

"Ce premier soir a été marrant, mais au fil de la nuit, tout le monde était de plus en plus déglingué et ça a dégénéré..."

C'EST PAS difficile de voir l'attrait de revisiter son passé musical. Au premier niveau, c'est un moyen de rendre hommage aux musiciens qui l'ont inspiré – un caprice, certes, mais acceptable de la part d'une rock star qui a obtenu le droit de faire ce qu'elle veut.

Sur le plan financier, cela lui permettra de mettre de l'ordre dans ses affaires avec le puissant éditeur Morris Levy. Lennon a interpolé une phrase ("Here come old flat top") de "You Can't Catch Me" , chanson de Chuck Berry que possède Levy dans "Come Together" des Beatles et a promis depuis de trouver une solution en enregistrant deux autres chansons du catalogue de Levy.

Mais surtout, ce doit être un projet où Lennon peut se défouler : oublier ses tourments personnels et ses responsabilités créatives, tout en traînant avec de vieux amis. *Gold Hat*, comme Lennon l'a baptisé, sera un bon moment, un job vite et bien fait. Avec Phil Spector pour producteur.

"C'était bizarre, dit May Pang. *Phil venait à la maison pour parler des chansons. Il venait pour ça, mais n'arrivait qu'après le coucher du soleil et partait toujours avant son lever. Je me souviens d'avoir dit à une amie :* 'On devrait prendre un miroir, c'est peut-être un vampire…'"

Si le préambule aux séances semble étrange, l'enregistrement en lui-même, aux A&M Studios, l'est encore plus. Le premier jour, à 19 h 30 début novembre, Lennon et Pang arrivent dans un studio quasi désert. Même en tenant compte des pratiques détendues du milieu de la musique à LA, c'est particulièrement désinvolte. Lorsque les musiciens commencent enfin à arriver, ils sont très nombreux : même s'il s'agit en principe d'une simple séance rock'n'roll, ils sont 27 au moment où le groupe s'installe.

Quand le travail débute, sous le regard de Spector, le processus tourne vite en scène d'excès musicaux, alcooliques et chimiques.

"La première chanson qu'ils ont faite pour cet album était "Bony Moronie", dit May Pang. *Cela faisait trois heures qu'on attendait Phil et tout le monde était bourré. Quand John est venu chanter, il était à moitié saoul – et voilà Phil qui brandit une baguette. Il avait une baguette pour mener les opérations. Chaque jour, il y avait quelque chose de différent. Un jour, il était habillé en docteur, le lendemain en expert du karaté."*

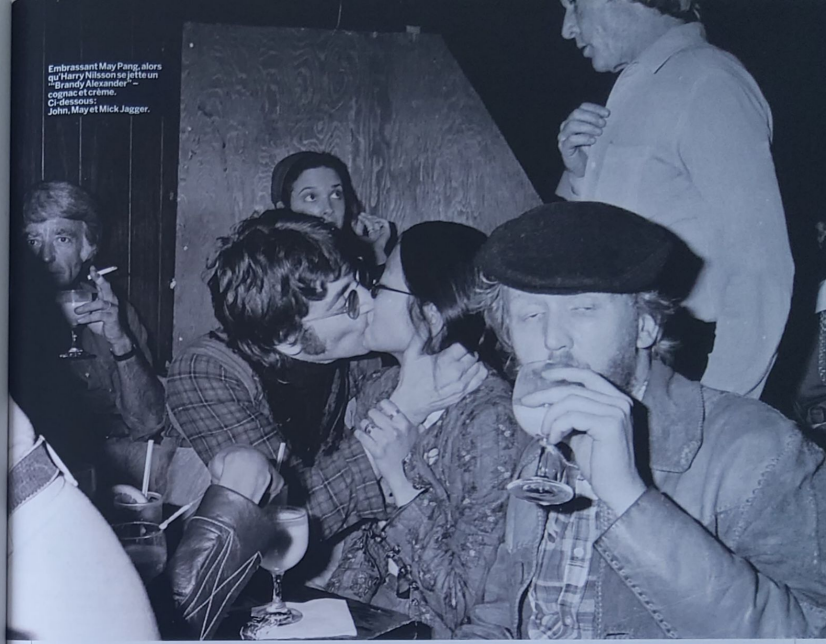
"Phil était en grande forme, raconte Jim Keltner. *Il était très drôle, il portait toujours un costume en studio. Un soir, il est venu habillé en boucher, avec une blouse blanche tachée de sang, ce qui est un peu ironique. Et il avait des stickers à coller sur le revers de chacun. Il avait donné un nom à tout le monde.*

"Ce premier soir a été marrant, poursuit Keltner, *mais au fil de la nuit, tout le monde était de plus en plus déglingué et ça a dégénéré. Les temps ont ralenti. Quant au chant – John était totalement bourré et à côté de la plaque. Et ça a duré un moment…"*

Il s'agit à la fois d'un groupe très important de musiciens souvent très saouls – dont des légendes comme Nicky Hopkins, José Feliciano, Dr John, Leon Russell et Hal Blaine – et extrêmement en vue. Au lieu de séances fermées pour travailler sérieusement, le studio A&M se transforme en lieu de rendez-vous de célébrités voulant voir l'ex-Beatle exilé et sa smala en action de plus en plus irrégulière.

"Il y avait des interruptions constantes, se souvient May Pang. *David Geffen. Cher. Warren Beatty. C'était horrible. Joni Mitchell était dans le studio voisin et elle était tellement fascinée que John et tous ces musiciens soient là qu'elle venait sans cesse. Je n'oublierai jamais qu'un jour, au beau milieu d'une prise, elle a dit :* 'Quelqu'un aurait la monnaie sur un dollar ?' *Phil hurlait :* 'Je vais verrouiller la porte ! Et avaler la clé !'"

GETTY IMAGES



Embrassant May Pang, alors qu'Harry Nilsson se jette un "Brandy Alexander" – cognac et crème. Ci-dessous : John, May et Mick Jagger.

"Le studio était saccagé, dit Roy Cicala, ingénieur du son et propriétaire à l'époque du Record Plant East qui avait travaillé avec Lennon depuis *Imagine. Pas au plan électrique, mais comme après une fête. C'était ridicule – on essaye de faire jouer les musiciens et il y a dix-huit personnes dans une cabine qui n'en contient que 10. On devait souvent escorter Phil jusqu'au couloir pour essayer d'avancer."*

Si les séances sont désordonnées, ce qui influe le plus sur la tâche interminable qu'est l'enregistrement de l'album *Rock'N'Roll* est une caractéristique en particulier des méthodes de travail de plus en plus paranoïaques de Spector. Plutôt que de les laisser dans le studio, Spector a l'habitude, après chaque séance, de garder les bandes.

"Parfois, il rangeait les masters à l'arrière de sa voiture et partait, parce qu'il avait peur que quelqu'un les vole, dit Roy Cicala. *Le lendemain soir, il disait :* 'Tiens, ramène-les chez toi…' *C'était différent tous les jours – on ne savait jamais ce qui allait se passer."*

Cette conduite bizarre offre un pressentiment alarmant sur ce qui va se produire. À la fin des vacances de Noël 1973-74, Phil transforme la folie des séances à LA pour *Rock'N'Roll* en un geste ultime de prise d'otage. Il charge les bandes dans sa voiture et quitte le studio pour toujours.

Peu après, il aurait apparemment été blessé dans un accident de voiture.

Quoi qu'il en soit, il ne répond plus au téléphone.

L'ENREGISTREMENT DE *Rock'N'Roll* étant suspendu jusqu'à la récupération des bandes, Lennon passe les premiers mois de 1974 avec un agenda assez vide. Son ami Harry Nilsson a astucieusement obtenu un accord avec RCA pour que Lennon produise son nouvel album, mais avant cela, il est livré à lui-même dans Los Angeles. Avec un casting changeant d'amis – Ringo Starr, Keith Moon, Jim Keltner, Mick Jagger –, l'atmosphère est idéale pour mêler travail et plaisirs de l'alcool.

Assurément, une partie de la musique créée lors de ces jams s'avère souvent n'être pas grand-chose de plus que la preuve sonore d'une anecdote – comme la séance "Toot And Snore" où Lennon joue de la guitare, tandis que Paul McCartney, en vacances, joue sur la batterie de Ringo. Mais il y a aussi des choses étonnantes.

Ayant lieu durant une réunion de la "Jim Keltner Fan Club Hour", rencontre informelle pour musiciens ayant du temps libre, l'enregistrement de "Too Many Cooks" – finalement sorti sur l'album *Best Of* de Mick Jagger en 2007 – est un exemple du fait que la politique de porte ouverte de 1974 pouvait parfois donner de bons résultats.

Outre Lennon aux manettes, Jagger chante avec un line-up composé de Danny "Kootch" Kortchmar, Jack Bruce, Bobby Keys et Al Kooper, produisant un son caractéristique de l'époque. On pourrait parler de soul de millionnaire : une rencontre de saxos, de virtuosité et de bonhomie – le même genre de son que Lennon a créé sur les meilleures chansons de *Rock'N'Roll*. Compte tenu des résultats, le *Lost Weekend* n'a pas été entièrement une cause perdue.

"On appelle ça le 'Lost Weekend' à cause du film de Ray Milland, dit Jim Keltner. *Mais dedans, Ray Milland était un mec torturé et alcoolique. Il n'y avait rien de tourmenté chez John. Le seul tourment que montrait John était au bout de la nuit."*

GETTY IMAGES

ET TANT QU'ON Y EST...

Outre la débauche, la séparation de Lennon et Yoko lui a permis – encouragé par May Pang – de retisser des liens avec son premier fils, Julian. John lui a même acheté une Gibson Les Paul et une boîte à rythmes pour Noël 1973.

"LA HORDE SAUVAGE"

Dix acteurs clés du Lost Weekend

JOHN LENNON

"John était alors dans un tout autre état d'esprit. Il était livré à lui-même et laissait libre cours à ses mauvaises habitudes, comme nous tous..." • JIM KELTNER

MAY PANG

"Quand Yoko et John ont dû se séparer, Yoko a dit à John de partir avec May Pang. May est géniale." • JIM KELTNER

PHIL SPECTOR

"Phil buvait une bouteille de Courvoisier par nuit. Il demandait toujours : '*Ai-je les pleins pouvoirs ?*' Je me demandais si on n'avait pas fait une erreur. • MAY PANG

HARRY NILSSON

"Harry était un opportuniste. Mais aussi un génie et un individu très motivé." • VAN DYKE PARKS

JIM KELTNER

"Jim Keltner était le musicien principal de John. On en a besoin d'un pour aider à faire appel aux autres musiciens." • MAY PANG

JESSE ED DAVIS

"C'était un gars très fun. Très amical. Quand on est allé chez Morris Levy, il a emporté ses 45-tours dans l'avion." • ED MOTTAU

MORRIS LEVY

"Il était très accueillant, mais il y avait un vrai côté mafieux dans tout ça." • ED MOTTAU

KLAUS VOORMANN

"J'ai joué la première fois avec Klaus Voormann sur 'Jealous Guy'. Il a figuré sur tous ces grands disques. Il avait un feeling similaire pour la musique." • JIM KELTNER

PAUL MCCARTNEY

"Paul a percé la peau de la batterie de Ringo en jouant. J'ai dit : "*Mon Dieu, c'était celle du Ed Sullivan Show*". Il a dit : "*J'en achèterai une autre...*"– JIM KELTNER

KEITH MOON

"Keith a décidé de s'installer à LA, comme Ringo puis Harry. Et voilà la horde sauvage." • DOUGAL BUTLER, ROADIE ET BRAS DROIT DE MOON

Cependant, en compagnie de Nilsson, Lennon voit le bout de bon nombre de ce genre de nuits. En mars 1974, ils vont voir le spectacle comique des Smothers Brothers au Troubadour. Excité par la boisson favorite de Nilsson, le Brandy Alexander, Lennon se met à interpeller le duo.

"Les Smothers Brothers avaient une émission de télé avec un fort contenu politique, dit Van Dyke Parks, qui s'est joint à Lennon et Nilsson ce soir-là, *et elle a été supprimée, car c'était trop à gauche pour l'époque.*

"Donc on est allé leur rendre hommage et bien sûr, on était sous l'influence de l'alcool et sans doute de la cocaïne. J'étais défoncé comme un terrain de manœuvre. Harry aimait Tommy Smothers, donc c'était gênant et pour John aussi, qui était cet ennemi étranger, surveillé par Nixon… Il n'avait pas besoin de mauvaise publicité."

Le groupe Lennon-Nilsson est sommairement éjecté du club, dans le cadre d'un modèle de conduite familier auquel Jim Keltner s'est désormais habitué. Mais s'il y a une origine aux débordements de Lennon, Keltner perçoit qu'elle se trouve dans les bouleversements récents de sa vie privée.

"Un jour, Jesse Ed et moi avons été jetés avec lui à l'arrière d'une Cadillac pour le maîtriser, dit Keltner. *Il nous a poussés par terre. Puis il a tenté de casser les vitres à coups de pied tout en hurlant "*Yoko! Yoko! Yoko!*"*

Pour Van Dyke Parks, la conduite de Lennon a plus l'air d'un symptôme de l'oppression politique de l'époque. Au lieu d'une paire de soûlards lourdauds, il trouve en Nilsson et Lennon des penseurs lucides, dont le style de vie est moins une absence de responsabilité qu'une nouvelle forme de protestation. Ils étaient et restaient enragés.

"Je pense que c'était beaucoup provoqué par la drogue, dit Parks. *Je crois vraiment que la cocaïne a cet effet délétère sur la psyché. Mais bien sûr, tout cela est causé par l'énorme frustration que tout homme moyen peut ressentir s'il se sent déçu et impuissant dans ses tentatives d'apporter la paix à notre époque."*

Peu importe l'éloquence du duo, il n'en reste pas moins qu'à sa sortie, l'album de Nilsson, *Pussy Cats*, n'a pas vraiment l'air d'une déclaration bien formulée. En partie compilation d'oldies chéries comme *Rock'N'Roll*, l'album projette une bonne dose de camaraderie, mais qui ne peut pas camoufler la tragédie de la voix de plus en plus endommagée de Nilsson. Bien que la fête permanente de Lennon connaisse de grands moments, il y aura des victimes alors qu'elle touche à sa fin.

"Un soir, Harry et John étaient dans un tel état qu'ils ont fini par s'endormir sur la plage et ils se sont réveillés au lever du soleil, raconte Keltner. *Harry m'a toujours dit: 'C'est le matin où j'ai compris que j'avais perdu ma voix…'*

"Il pensait qu'après ça, il ne pourrait plus atteindre une note aiguë."

ET TANT QU'ON Y EST...

Lennon a décidé de devenir un "rocker" en entendant "Heartbreak Hotel" d'Elvis Presley'. Le King et Lennon se sont rencontrés la première fois le 27 août 1965, quand Presley a invité les Beatles chez lui à Bel Air. N'étant pas sûr du prénom de John, il l'a simplement appelé 'Beatle'.

PENDANT QUE Lennon se déchaîne, Al Coury, vice-président exécutif chez Capitol Records, fait tout pour arranger la situation de son album. Si Coury n'a pas trouvé Spector, il a au moins trouvé son avocat – et un problème qu'il peut aider à résoudre. À l'époque, Spector a un contrat avec Warner Brothers, qui lui a avancé des centaines de milliers de dollars. Quand arrive le moment d'enregistrer avec Lennon, signé chez Capitol, il a simplement utilisé l'argent de Warner.

"L'avocat de Spector était impatient de rembourser Warner, dit Coury. *Ils étaient en colère. Ils étaient fous que Phil Spector ait dépensé leur argent à enregistrer un artiste sur lequel ils n'avaient aucun droit."*

Coury propose un arrangement : il va donner un chèque en échange des bandes. Dès que ses ingénieurs du son en ont fait l'inventaire, Coury les envoie par avion à New York, où Lennon le retrouve. *"Il avait quatre limousines à l'aéroport*, dit Coury. *Il n'avait pas pu avoir un camion, donc on a entassé les bandes dans les limousines. Il était sur un petit nuage. Il avait cru ne jamais les récupérer."*

Copains de beuverie surnommés les "Hollywood Vampires" : (de g. à d.) John Lennon, Harry Nilsson, Alice Cooper et Micky Dolenz fêtent Thanksgiving en avance avec la chanteuse Anne Murray au Troubadour, le 21 novembre 1973 à Los Angeles, Californie.

Cependant, ce que Lennon entend quand il passe les bandes après avoir terminé *Walls And Bridges* fin 1974, l'emplit d'horreur.

"Il n'a rien écouté avant septembre, dit May Pang. *Il n'aimait pas la façon dont c'était enregistré, c'était impossible de supprimer la voix, même si ça faisait grincer des dents. John n'avait jamais mis autant d'argent dans un album.* Mind Games *avait coûté $60 000.* Walls And Bridges, *$60 000. Mais il avait déjà dépensé plus de $100 000 pour neuf chansons. Ça a vraiment dérangé John. Il n'aimait pas jeter ce genre de somme par la fenêtre."*

Même s'il commençait à voir la lumière au sujet de ses excès d'alcool, cette expérience le fait dessaouler. Avec une nouvelle motivation, Lennon réunit un noyau dur de musiciens – Jim Keltner à la batterie, Jesse Ed Davis et Eddie Mottau à la guitare ; le complice de longue date Klaus Voormann à la basse – pour essayer de sauver le projet en enregistrant de nouveaux morceaux, cette fois à New York. Pour Roy Cicala, ce seul fait est une bonne nouvelle.

"À New York, j'avais le sentiment que c'était plus sérieux, dit Roy. *On était bien plus respectueux. À LA, beaucoup de choses n'ont pas été accomplies. Ou les gens pensaient que c'était une fête. Ce n'en était pas une. On essayait d'enregistrer un disque."*

D'autant que l'obligation de Lennon envers Morris Levy est toujours en suspens. Bien qu'impatient de voir sa dette remboursée, Levy manifeste sa générosité envers le projet de Lennon. Afin de hâter les choses, il offre à ce dernier et à ses musiciens l'hospitalité dans sa propriété d'Upstate New York, disant qu'ils peuvent séjourner et répéter là-bas avant l'enregistrement.

> **"John avait dépensé plus de 100 000 $ pour neuf chansons. Ça l'a vraiment dérangé. Il n'aimait pas gaspiller ce genre de somme"**

C'est une déclaration de foi que Lennon sent qu'il peut rendre. Pour montrer qu'il a l'intention de mener le projet à bien, il donne à Levy une bande des séances avec Spector – une décision qui va au final encore aggraver la situation, puisque Levy la sort sous la forme d'un album, *Roots*, vanté à coups de spots à la télé et vendu par correspondance.

De retour à New York, le groupe de rock désormais affûté se met au travail.

"Une séance typique durait six ou sept heures, se souvient le guitariste Ed Mottau. *Je suppose que John a passé un mauvais moment à LA et avait arrêté de boire, donc c'était assez direct:* 'Ok, les mecs, personne ne boit quoi que ce soit avant qu'on ait enregistré…' *Jim Keltner me disait:* 'Tu peux lui demander si on peut boire un peu de vin blanc ou autre…?'"

Un peu tard, peut-être, mais ces séances disciplinées sur la Côte Est ont mis fin au *Lost Weekend* de Lennon. Il faudra plus de temps pour que sa relation avec May Pang décline, et plus encore pour que se règle son litige avec Morris Levy. Le fait est qu'à sa sortie en février 1975, Lennon, à présent sobre et revenu avec Yoko, ressemble aussi peu à l'artiste fantasque et alcoolisé qui a enregistré ces reprises qu'au rocker teigneux qu'il était quand il a posé en 1959 pour Jurgen Wollmer, photo qu'on retrouve sur la pochette.

Aujourd'hui, la musique de *Rock'N'Roll* semble plus puissante quand on la prend dans son contexte, c'est-à-dire la bande-son d'une époque où l'idéalisme pur s'est trouvé face à l'excès pur. Quand le monde se durcit, les musiciens, à leur tour, font plus la fête.

"La décadence est une belle chose, dit Van Dyke Parks. *Ma saison préférée est l'automne, quand on voit quelque chose dans la fleur de la mort. C'était comme ça, d'une certaine façon. Ce que le Lost Weekend représente pour moi est un repère marquant dans cette convolution générationnelle. C'était une période incroyable."*

MICHAEL OCHS ARCHIVES/GETTY (D)

“On me reconnaît toujours. À cause de mon nez, je crois... ”

Le *Lost Weekend* continue, et la frustration de Lennon de ne pas avoir de visa s’accroît. Avec ANDREW TYLER, il concocte un poignant appel à la Reine et médite sur la façon dont *The Man* bâillonne ses pairs révolutionnaires du rock et lui-même. Et parfois, il apprécie les Goons et le porno hardcore...

» NME 19 JANVIER 1974

CHÈRE REINE,

Je ne sais pas si vous lirez ce *NME* nouvelle formule – sinon, un branché de la famille royale vous en touchera peut-être deux mots. À présent que vous avez marié la jeune Anne à son cher cavalier *[la princesse Anne a épousé le capitaine Mark Phillips en novembre 1973]*, et que Charles s’amuse avec Lady Jane *[Wellesley, une prétendue petite amie à l’époque]*, vous aurez peut-être le temps de réfléchir au dilemme d’un certain John Lennon, enfant-prodige de Liverpool qui a joué dans les Beatles et qui, au sommet de sa carrière, a commis une sorte de hara-kiri révolutionnaire en vous renvoyant sa décoration.

C’était une chouette médaille, Votre Majesté, agréable à porter, mais ce n’était pas vous, en tant que maman et amie des chevaux, que ce geste visait. C’était tout ce qui *Sert A Exporter/Bâtir Une Meilleure Angleterre/Baiser l’Ouvrier d’Usine* qui ne lui revenait pas.

Après la cérémonie de renvoi de médaille, il n’a pas cessé de recevoir la visite à des heures étranges d’escadrons de policiers et, avant que vous ayez le temps de dire *cold turkey*, John a été traduit en cour martiale pour détention de marijuana – substance absente de sa vie à l’époque, jure-t-il.

Il vit à présent à New York, mais en raison de son casier, les autorités locales refusent de lui donner sa carte verte de résident, ce qui veut dire que s’il quitte le pays, il ne pourra plus y revenir.

Donc à présent, Majesté, à vous de jouer. Il vous suffit de dire: *“OK, les idiots, c’en est assez, je gracie John Lennon, et sur ce, bonne année,”* et tout reviendra à la normale.

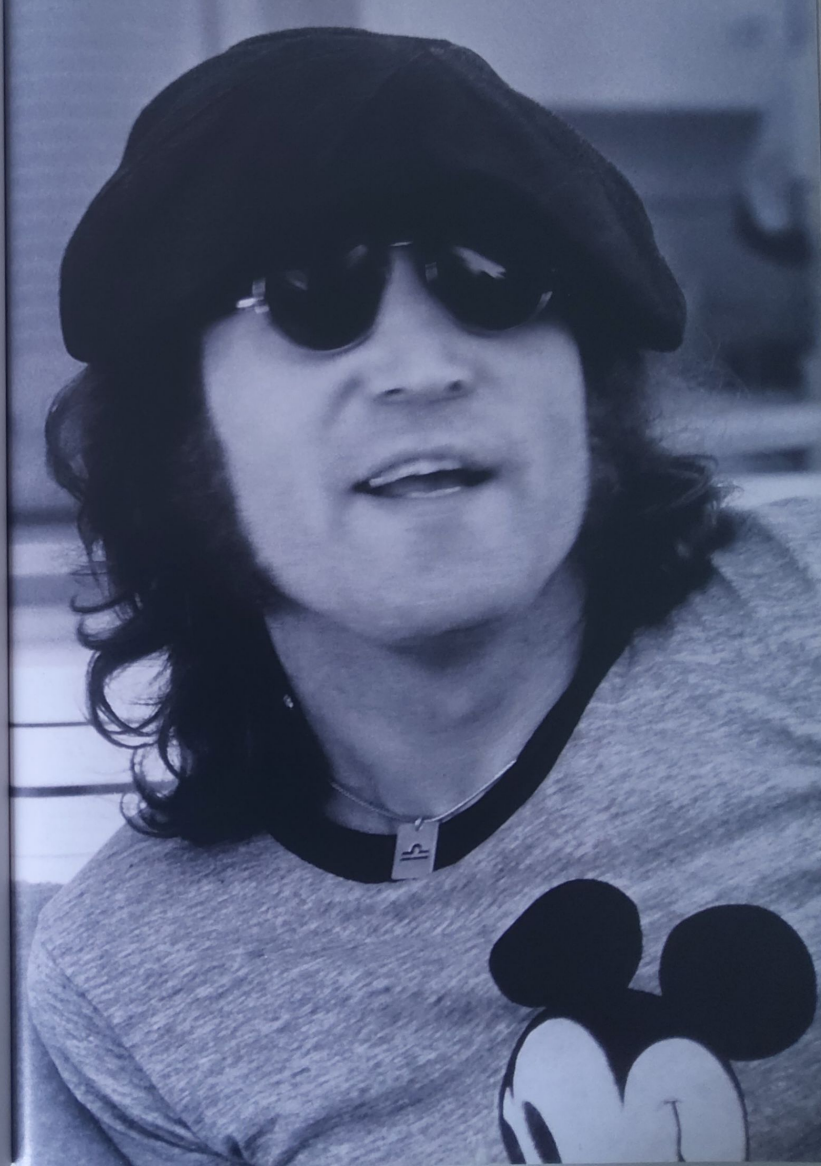
John n’est pas du genre à supplier et se jeter à vos royales extrémités, mais au téléphone récemment, il a dit que ce serait une solution de facilité. Qu’en pensez-vous? Nous sommes nombreux à avoir envie de voir John ici à l’occasion.

Et vous savez quoi? Cela ne contribue qu’à empêcher John, Paul, George et Ringo de retravailler ensemble. Paul, vous voyez, a été aussi arrêté pour une histoire de drogue et n’est plus autorisé à entrer aux États-Unis. Ironique, non?

Amitiés, etc.

John Lennon

»



JOHN RODGERS/GETTY

"J'ai tendance à penser que j'ai fait plus de bien que de mal à l'Angleterre, non ?" demande John à l'autre bout du fil depuis Los Angeles.

Oui, je le pense aussi.

"Est-ce que je t'ai parlé de la publicité qu'on a faite pour le nouvel album ? C'est génial. La Reine parle de l'album pour nous. Ça commence à l'extérieur de la maison avec une porte qui s'ouvre sur un tapis rouge, puis on entre. Tout est de très bon goût, Votre Majesté. Il s'avère que c'est un de mes amis travestis.

"On entend 'Land Of Hope And Glory' puis quelqu'un dit: '[d'une voix de snob] On m'a demandé de faire cette publicité. Elle concerne un disque pour Gramophone…' et ça continue comme ça. J'espère que la Reine va en rire."

Il ne dira pas de quel ami il s'agit, mais voici un indice. Il travaille chez Apple et est très précieux. La bonne réponse n'est pas Allen Klein.

"Quelques vodkas et c'était fini, raconte John. *Il révélera lui-même son identité. Je ne sais pas à quel point il veut que les gens le sachent."*

A-t-il regardé les noces de Mark et Anne et a-t-il été ému ?

"Qui ?"

Les jeunes Mark et Anne.

"Oh oui."

Quelle a été ta réaction ?

"Je n'en ai pas vraiment eue."

Ils l'ont montré là-bas ?

"Oui. Ça a été diffusé de deux heures à l'aube, genre. J'ai pensé qu'ils avaient l'air bien. Mais je n'ai pas ressenti grand-chose. J'ai trouvé que la silhouette d'Anne était belle. Mais ils auraient dû se marier à Belfast.

"J'ai pensé à écrire à la reine. J'espère qu'elle lit le NME. *J'aimerais une grâce pour avoir été incriminé par les flics et harcelé pendant trois ans et le reste. C'est une façon de résoudre le problème. Depuis cette descente dans laquelle j'ai été impliqué, j'ai un casier judiciaire. C'est la raison légale expliquant qu'ils veulent me virer. Si c'était supprimé, ils ne pourraient plus rien faire."*

À présent, il y a un curieux rebondissement. Un policier présent lors de la descente en question a été incarcéré il y a quatre ans pour faux témoignage en lien avec une histoire de drogue.

L'inspecteur Norman Pilcher a été mis au vert pour quatre ans. Au procès, toutes sortes de choses ont été évoquées. Complot et autres. Mais Lennon soupçonne que l'affaire du Blue Meanie défaillant ne devrait pas affecter directement la sienne…

"Le fait est qu'à l'époque, on était sobres. On n'avait rien. Mais ils n'arrêtaient pas de nous harceler et d'embêter Yoko, et l'arrangement était que s'ils foutaient la paix à Yoko – elle était enceinte à l'époque –, j'avouerais. Et maintenant, la solution pour moi est d'obtenir une grâce… mais comme je suis un vilain garçon, je suppose qu'ils vont me la refuser."

Après toutes ces années, il essaie encore de comprendre ce que ces reporters et photographes triomphants faisaient devant chez lui quand Yoko et lui ont été emmenés. Jack Warner et Edgar Lustgarten *[des séries policières* Dixon Of Dock Green *et* The Scales of Justice*]* ont toujours insinué qu'une arrestation est une affaire privée… limitée aux *"coupables"* et policiers concernés. Pourquoi cette kermesse ?

Lennon a une explication : *"Un de mes amis de Fleet Street m'a appelé après avoir entendu un flic dans un pub disant qu'il allait choper les Beatles. Ouais, il allait choper les Beatles. C'est-à-dire moi. Je veux dire qu'il n'allait pas s'en prendre à Ringo ou Paul. J'étais une victime toute désignée après* Two Virgins *et le fait de vivre dans le péché avec une étrangère."*

Notre Reine est-elle sur le point d'être compatissante envers la situation de Lennon ? Peut-elle se sentir proche de cet expatrié ? Ils ne seraient pas forcément des partenaires au tango, mais ils ont au moins un centre d'intérêt commun : les Goons.

Tout à fait. Comme le prince Charlie, la sœur Margie et Tony Legstrong-Jones *[la princesse Margaret et son époux d'alors, Antony Armstrong-Jones]*, la reine aurait ri avec les Goons après son joint du dimanche… comme Lennon, qui a récemment chroniqué *The Goon Show Scripts* pour le *New York Times*.

"C'était une sorte de rédaction pour l'école, dit-il. *Mais comme toute ma génération, j'ai été vraiment attiré par les Goons. En de nombreux points, ils ont influencé les Beatles autant que le rock'n'roll – Elvis et Little Richard. Ils étaient, pour ma génération, ce qu'on a été pour la suivante.*

*"Je les admire tous – mais j'ai toujours trouvé que Spike [*Milligan*] était le vrai déjanté."*

Où en est la guerre des trench-coats ? Reçoit-il encore la visite et les coups de la gendarmerie américaine ?

"Il y a un an environ, ils me suivaient partout où j'allais. Mais je suppose qu'ils ont dû se lasser d'aller au studio et de traîner là quelques heures. Et mon téléphone était sur écoute. Je pense qu'ils voulaient que je le sache, parce que j'entendais respirer. Ça m'a d'abord fait peur, mais à présent c'est une sorte de blague. Je n'étais pas sur la liste noire de Nixon, mais sur celle de quelqu'un, c'est sûr."

Il sous-entend qu'il y a une constante. Ce n'est pas forcément un complot coordonné, mais une série d'événements reliés qui ont touché toutes les figures cultes des années 1960.

Lennon est exilé en Amérique, McCartney bloqué à l'entrée. Les Stones doivent se faire tous petits et Hendrix, Morrison et Joplin sont morts.

"S'ils peuvent séparer tous les grands noms de la pop, ils ont en effet sapé la 'révolution' à sa source. Plus de Woodstocks. Plus de grands rassemblements. Les vrais changements ne viendront pas des politiciens, mais des artistes et des musiciens. Même Bowie est une sorte de menace."

Expliquez-vous, mon cher.

"Si tu mets Bowie à la télé et que quelqu'un allume son poste dans l'Ohio ou à Bradford et voit ce gars qui le regarde, ça va affecter sa façon de vivre. Il n'a pas à dire 'Power To The People Right On'. Il est le message en lui-même. C'est comme de brandir un miroir à la société.

"Je pense que c'est génial. Je ne dis pas que je le ferais, mais des gens comme Bowie sont une extension du rock'n'roll. Il va nous faire tenir jusqu'au prochain phénomène, c'est-à-dire cette année, non ?"

Peut-être que la prochaine sensation sera le charmant Ringo, dont le single cartonne aux États-Unis et le LP a bondi au n°4 dans le classement de Billboard – deux places au-dessus de *Mind Games*.

"Je lui ai envoyé un télégramme la semaine dernière disant : 'Félicitations. Comment oses-tu? Ecris-moi un hit.' *C'est le premier vrai album pop qu'il fait et il est bon. Il le mérite. Il va avoir besoin de toutes ses royalties pour tapisser Ascot* [la maison qu'il vient d'acheter à Lennon] *et de ce hit rien que pour entretenir le jardin."*

ET TANT QU'ON Y EST...

Avec vingt et un pseudonymes pour enregistrer, Lennon détient le record 2010 du Guinness. Ses plus connus sont Dr. Winston O'Boogie sur les disques d'Harry Nilsson. D'autres incluent Rev Thumbs O'Ghurkin, Captain Kundalini, Booker Table And The Maitre D's et The Hon. John St. John Johnson.

La loi a gagné : Londres, 1968, la condamnation pour détention de drogue a sérieusement nui à la demande de Lennon d'une carte verte aux USA dans les seventies.

L'album de John n'a pas reçu la même réaction éblouie, même s'il est loin d'être aussi terrible que l'a suggéré Tony Tyler dans sa critique dans le *NME*. Des morceaux comme "Out The Blue", "I Know (I Know)" et "Bring On The Lucie" sont somptueux et à la hauteur de son travail sur "Imagine". C'est sincère.

Mais qu'a-t-il donc fait à T Tyler ?

"Je vais lui envoyer une aide auditive et un manuel pour apprendre à écrire. Clairement, j'aurais préféré qu'il, ou n'importe qui d'autre, l'ait aimé – mais je ne suis pas au bord du suicide, si c'est ce que tu penses. Souvent, les critiques se chroniquent eux-mêmes, donc s'ils te débinent, ça ne veut rien dire et c'est pareil s'ils en font trop dans l'éloge.

"L'éloge n'est jamais satisfaisant sauf si on est sûr que cette personne a réellement écouté le disque et le connaît par cœur. Je ne dis pas que les gens devraient passer leur vie à évaluer mes albums en profondeur – mais les louanges ou autre ne comptent pas beaucoup, à moins qu'on ait pris le temps de comprendre ce que tu fais."

Très juste.

John devait s'attendre à une attaque critique. Après les commentaires du style Meilleur Album de l'Univers pour *Imagine* et le LP *Plastic Ono Band*, et les attaques que Paul a subies depuis Le Split, Lennon savait qu'à la moindre erreur – comme *Some Time In New York City* –, la foudre s'abattrait sur lui. Les critiques ont éprouvé des remords en pensant à la façon dont ils ont grogné sur McCartney, et Lennon est la cible idéale pour apaiser cette gêne.

"Je dirais… que… New York City *se distingue des autres. Il s'est vendu à 200 000 exemplaires plutôt qu'à un demi-million. Tout est relatif. Si j'étais moins connu, j'aurais été satisfait des ventes. Je n'ai pas de regrets… si ce n'est qu'il n'a pas été beaucoup diffusé sur les radios FM.

"Il n'y a que 'Pacifica' qui l'a aimé, c'est une radio avec des émissions sur la politique, les lesbiennes, ce genre du sujet – tout ce que les gens ont envie de faire. C'est une assez bonne station. Ils ont même des enregistrements des sixties de Yoko et moi chantant des traditionnels japonais."

À propos de vieilleries, il est en plein travail sur son album d'oldies aux studios A&M à Los Angeles, avec un casting fascinant qui vaut des millions. On trouve pour l'instant sur la liste, entre autres : Steve Cropper, Jim Keltner, Hal Blaine, José Feliciano, Leon Russell, Jeff Barry, Barry Mann et Jesse Ed Davis. Nous avons appelé George l'autre jour et rapporté qu'il s'amusait bien. George a dit qu'il était en route et on n'a plus entendu parler de lui depuis. Bien sûr, Paul ne pourra pas être là.

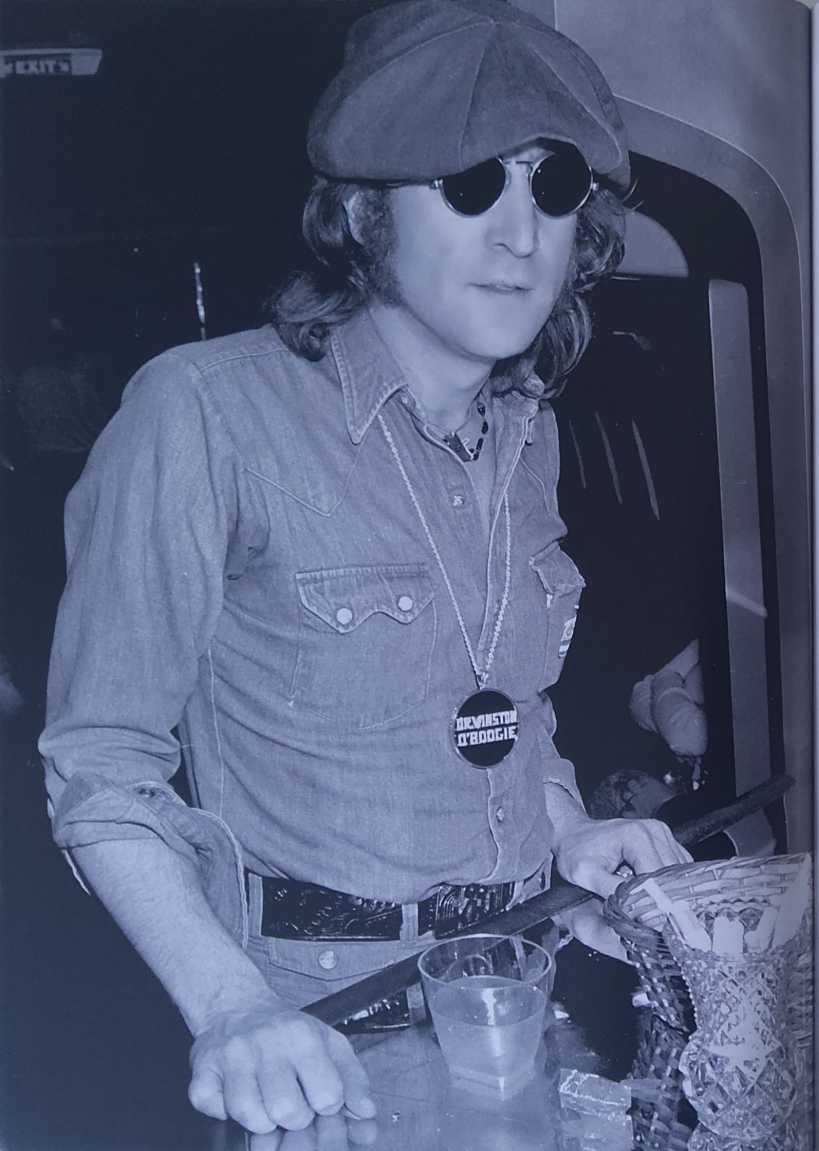
"Oui, Paul me manque beaucoup. Ça fait un an que je ne l'ai pas vu. Il est venu avec Linda chez moi à New York. Bien sûr, j'aimerais le revoir. C'est un vieil ami."

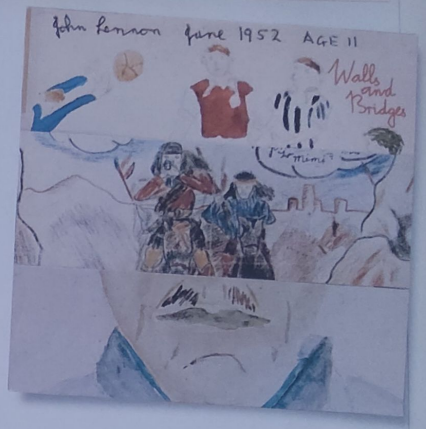
Il dit qu'il peut se déplacer un peu plus librement à présent… pour manger et aller parfois au cinéma. *"On me reconnaît toujours, pourtant. À cause de mon nez, je crois. Mais en général, je peux aller au cinéma. Le dernier film que j'ai vu, c'était* Derrière La Porte Verte."

C'était bien ?

"Les 45 premières minutes étaient intéressantes, puis c'est un peu ennuyeux. Quand tu as vu une bite, tu les as toutes vues."

SYNDICATION





WALLS AND BRIDGES

Un Lennon triste se languit de Yoko et décroche un nouveau hit, avec un peu d'aide d'un nouvel ami superstar. PAR DAVID CAVANAGH

DATE DE SORTIE
04 OCTOBRE 1974

PAR UN MATIN plaisant de 1996, le tour bus de David Bowie effectue le trajet de plus de 300 kilomètres entre New York et Boston, où le chanteur doit donner, plus tard dans la soirée, un concert à l'Avalon Club pour s'échauffer avant sa tournée mondiale. Pour passer le temps, il regarde avec son groupe un documentaire sur les aventures de John Lennon à Big Apple. Pour un fan, c'est assez divertissant pour faire passer une heure – mais Bowie n'était pas qu'un fan, c'était un ami. Assis dans un coin, je le vois s'énerver visiblement devant l'un des intervenants du documentaire – un critique et biographe – qui ne cesse de dénigrer la carrière solo de l'ex-Beatle. Tel album est *"emblématique du déclin de l'écriture de Lennon"*. Un autre est *"typique de sa dissipation créative"*.

Il y a peu de chance pour qu'il ait quelque chose de sympathique à dire sur *Walls And Bridges*, mais je n'ai pas l'occasion de le savoir. Lorsqu'il reparaît à l'écran et dit *"L'album de 1974 Walls..."*, Bowie, exaspéré crie : *"Oh, FERME TA GUEULE"*, avant de s'excuser. *"Désolé, mais... où trouvent-ils ces idiots de toute façon ?"* Comme le savait clairement Bowie, apprécier *Walls And Bridges* ne se limite pas à taper du poing sur la table et se la jouer dogmatique. Donc montons à bord d'un autre tour bus. On est en 1994 et James (groupe à qui l'on doit "Sit Down") effectue un ces trajets de nuit éprouvants à travers l'Amérique. Alors que le soleil se lève, Tim Booth, le chanteur, va parler au chauffeur. Ils écoutent une radio FM. Soudain, le DJ passe un morceau si beau que Booth est suffoqué. La mélodie semble venir d'un pays où l'herbe est incroyablement verte et les fruits succulents. Un homme erre dans un paradis enchanteur en se frottant les yeux. *"Il y a si longtemps*, soupire-t-il. *Était-ce dans un rêve ?"* Le sens des mots est fluctuant, parfois cédant au sommeil et à l'absurdité ou déposant de petites mines déclencheuses d'émotions. Si la chanson peut être résumée en un mot, ce serait Extase.

TRACKMARKS

1 | Going Down ★★★
2 | Whatever Gets You Thru The Night ★★★
3 | Old Dirt Road ★★★
4 | What You Got ★★★
5 | Bless You ★★★★★
6 | Scared ★★★★
7 | #9 Dream ★★★★★
8 | Surprise Surprise ★★★
9 | Steel And Glass ★★★★
10 | Beef Jerky ★★★
11 | Nobody Loves You ★★★
12 | Ya Ya ★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2005

12 | Whatever Gets You Thru The Night (Live with the Elton John band) ★★★
12 | Nobody Loves You (When You're Down And Out) alternative version ★★★
12 | John Interview (by Bob Mercer)

- **Sortie:** 4 octobre 1974
- **Producteur:** John Lennon
- **Enregistré à:** Record Plant, New York (juin-juillet 1974)
- **Personnel:** John Lennon (chant lead, harmonies et chœur ; guitare lead et acoustique ; piano, sifflements et percussions) ; Ken Ascher (piano électrique, clavinet et mellotron) ; Jim Keltner (batterie) ; Arthur Jenkins (percussions) ; Nicky Hopkins (piano) ; Klaus Voormann (basse) ; Bobby Keys (saxophone ténor) ; Jesse Ed Davis (guitare lead et acoustique) ; The New York Philharmonic Orchestra ; Little Big Horns ; Julian Lennon (batterie sur "Ya-Ya") ; Elton John (piano et harmonies vocales sur "Whatever Gets You Thru The Night" et orgue Hammond et chœurs sur "Surprise, Surprise (Sweet Bird Of Paradox)") ; Joey Dambra, Lori Burton et May Pang (chœurs sur "#9 dream")
- **Meilleurs classements:** UK 6 ; US 1

En coulisse au Madison Square Garden, Thanksgiving 1974.

Observant par la vitre une Amérique à demi-réveillée, Tim Booth sent les larmes monter. Il est rejoint par un autre membre du groupe qui lui demande ce qui ne va pas. Booth fait un geste en direction de la radio. L'autre membre se met aussi à pleurer.

J'aime tellement cette histoire, parce qu'elle se déroule dans le cœur plutôt que dans un endroit spécifique et peu importe où, c'est un lieu où tout fan de musique est allé.

La chanson s'intitule "#9 Dream", sur *Walls And Bridges* et c'est la plus divine que Lennon ait composée. Pour l'achever, il a pris à rebours certaines des maximes dont il faisait grand cas. Sur ses disques les plus appréciés *(John Lennon/Plastic Ono Band, Imagine)*, c'est un auteur qui n'a pas confiance dans la métaphore et un musicien qui préfère les structures et motifs les plus simples. Sur "#9 Dream", il brise les règles, s'en remet à la beauté et invite la mafia surréaliste. L'arrangement de la chanson (écrit par le claviériste américain de Lennon, Ken Ascher) est une merveille légère de cordes, pianos électriques et slide wah-wah à la George Harrison. Dans les paroles, comme dans de nombreux rêves, on aperçoit certains fantômes du passé. Les contours flous *("Je ne peux pas en dire plus, que puis-je dire de plus ?")* rappellent la légendaire indécision de "Strawberry Fields...", tandis que les *"arbres murmuraient dans la chaleur"* offre un clin d'œil gracieux aux *"tulipes recourbées en arrière"* qu'on a vues dans "Glass Onion". Une chanson sur un rêve devient un rêve alors qu'elle nous parle du rêve qui l'a inspirée! *"J'ai pensé que je pouvais sentir la musique toucher mon âme/Quelque chose de chaud, soudain froid/La danse de l'esprit se déroulait."* Pour un homme qui aurait renoncé à la poésie en se rangeant du côté de l'école réaliste, c'est une sacrée renaissance linguistique.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Le jeu est impeccable et la production aussi lisse que le désire un amateur de hi-fi. Et Lennon chante très bien..."
Charles Shaar Murray, NME, 5 oct 1974

"Compulsif, mélodieux avec des textes forts... c'est un bonheur d'entendre les paroles et la musique d'un homme doté d'un rare talent pour vendre l'amour sans faire grincer des dents..."
Ray Coleman, Melody Maker, 19 otc 1972

TOUT EN SAUTES d'humeur et émotions conflictuelles, *Walls And Bridges* est enregistré à l'été 1974, au bout de 10 mois de *'Lost Weekend'* de Lennon. Il s'est séparé de Yoko, s'est installé à Los Angeles, commence à travailler sur un album de reprises de rock'n'roll avec Phil Spector, s'adonne à des beuveries avec Harry Nilsson et Keith Moon, puis retourne à New York avec les idées plus claires et une approche moins kamikaze.

Pour tirer un trait sur ses folies sur la Côte Ouest, il interdit l'alcool durant les répétitions et les séances d'enregistrement de *Walls And Bridges* au Record Plant Studio, à New York. À l'inverse du projet de Spector, c'est un album de chansons originales sans concept, ni plan particulier. Les classements décevants de *Mind Games* (et de sa chanson-titre en single) forcent Lennon à accepter qu'il n'est plus le chanteur et songwriter prééminent de son temps, du moins en termes commerciaux. Cela le rend plus mélancolique qu'amer. La biographie de Lennon de Philip Norman cite Sharon Lawrence, attachée de presse basée à LA, disant qu'il lui demandait souvent en 1973-74 : *"Penses-tu que j'aurais un jour un autre hit ?"*

Alors qu'il épluche son numéro hebdomadaire de Billboard, il voit les noms des numéros 1 avec des sentiments mitigés. Il y a la superstar du glam et nouveau shérif en ville Elton John ("Bennie And The Jets") ; Paul McCartney, de retour en grande forme avec *Band On The Run* ; l'ancien guitariste du Plastic Ono Band, Eric Clapton, fait un retour poignant avec *461 Ocean Boulevard*. Même Ringo a décroché un numéro 1 avec "You're Sixteen". À la radio et dans les hit-parades, quand la mode n'est pas au glam ou à la nostalgie, elle est à la sophistication soft-rock. Lennon peut-il triompher ? Peut-il même concourir ? Il garde le batteur Jim Keltner et le pianiste/arrangeur Ken Ascher de Mind Games, couplant à nouveau Keltner avec Klaus Voormann (basse) absent des séances de l'an passé. À la guitare lead, il embauche le bluesman américain Jesse Ed Davis. Bobby Keys (saxo) et Nicky Hopkins (piano) sont aussi présents. Mais la contribution ayant la plus grande portée de toutes est fournie par un autre pianiste.

Les forces de *Walls And Bridges* sont son écriture, son interprétation, son sens musical, ses arrangements et sa production – un mélange de disciplines assez aride sur le papier, mais si difficile à obtenir que Lennon ne paraît pas avoir réalisé à quel point il l'avait réussi. Compte tenu qu'il contient un n° 1 américain ("Whatever Gets You Thru The Night") et un classique en or à couper le souffle ("#9 Dream"), il semble toujours un peu étrange qu'il ait choisi de débuter l'album avec "Going Down On Love", morceau qui met un moment à prendre vie. La première musique qu'on entend – la voix de Lennon suivant une phrase bluesy de (sans doute) sa guitare électrique – sonne un peu comme l'intro de "Well Well Well" sans la malveillance.

Mais si "Going Down On Love" ne nous fait pas exactement décoller, elle a d'autres qualités très pertinentes. Les accents culottés de cuivres et les percussions délicatement *"mélodieuses"* nous informent qu'on écoute l'un des albums les plus musicaux de John Lennon. Enclin dans le passé à employer ses musiciens comme des ouvriers, il les traite ici en spécialistes. *Walls And Bridges* date d'une époque où *"musicien de studio expert"* n'est pas une insulte et où Steely Dan et Little Feat rendent la virtuosité funky terriblement séduisante. Lennon et son équipe – et Asher, l'arrangeur de cuivres et de cordes, héros caché de l'album – relèvent le défi. Plus sans doute que n'importe quel disque de Lennon, *Walls And Bridges* est un plaisir absolu (à l'opposé d'une manipulation didactique ou d'une révélation glaçante) à écouter. On a souvent dit qu'il exsude un sentiment de déjà-vu réconfortant. On se sent chez soi, détendu, bienvenu. Le hook vocal de "Drive My Car" survient sur "Surprise, Surprise (Sweet Bird Of Paradox)", chanson d'amour sexy de Lennon pour May Pang. Il y a des échos du *Double Blanc* sur "Old Dirt Road". L'instrumental "Beef Jerky" emprunte même une partie d'un riff de guitare à l'album de McCartney, *Band On The Run*. Rien de mal à ça ; Lennon a simplement aimé le riff et l'a piqué.

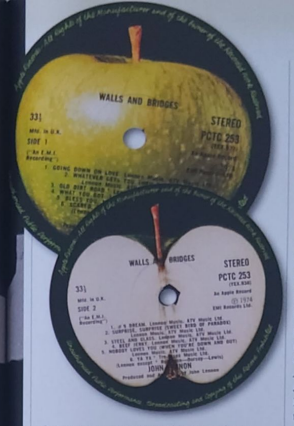
La personnalité de Lennon sur *Walls And Bridges* fluctue entre hauts et bas extrêmes. Il affirme qu'il *"se noie dans la mer de haine"* au début, image aussi alarmante que tout ce qu'il y a sur John Lennon/Plastic Ono Band, et certaines ruminations sont moroses jusqu'au morbide *("Personne ne t'aime quand tu es dans la dèche... tout le monde t'aime quand tu es six pieds sous terre")*.

Mais ce n'est pas un album déprimant, et parfois on le trouve débordant de joie, d'adoration et excité. Il s'entire avec ces incohérences parce qu'il chante si bien. Qu'il condamne le désormais excommunié Allen Klein ("Steel And Glass") ou envoie un lointain baiser à Yoko ("Bless You"), l'intensité du moment fait ressortir le meilleur de lui. Il brutalise Klein *("Tu laisses ton odeur comme un chat de gouttière")*, mais courtise Yoko tel un écolier maladroit *("Notre amour demeurera à présent et pour toujours")*. Du falsetto au rugissement, il utilise tous ses trucs vocaux pour nous entraîner dans sa confidence.

Sur un album qui ne cherche qu'à couper les liens avec l'hédonisme, il est ironique que le hit majeur soit une chanson de fête. Duo énergique avec Elton John, qui adresse toutes sortes de clins d'œil aux gobeurs de pilules et sniffeurs de poudre, "Whatever Gets You Thru The Night" est l'équivalent de 1974 à "Let Me Entertain You" de Robbie Williams. Il est irrésistible, enthousiaste, modérément agaçant et inévitable. Elton, qui domine les radios pop aux USA à l'époque, sait repérer un hit. Il propose un pari. Si le single est n° 1 – Lennon est certain que non –, ce dernier devra le rejoindre à un concert. Pour un homme devenu exceptionnellement nerveux sur scène, c'est un pari risqué. "Whatever Gets You Thru The Night" se retrouve au sommet du classement des singles de Billboard le 16 novembre. La même semaine, *Walls And Bridges* déplace Carole King au sommet de celui des albums. Lennon a débuté l'année dans un brouillard d'alcool ; il l'achève en étant celui que le rock s'arrache.

Malgré une attaque de panique de dernière minute, il honore son pari et rejoint Elton sur scène au Madison Square Garden le soir de Thanksgiving (28 novembre). Ils jouent trois chansons : "Whatever Gets You Thru The Night", "Lucy In The Sky With Diamonds" (le dernier single d'Elton) et "I Saw Her Standing There". Lennon, dont l'arrivée est saluée par une quasi-hystérie, présente le dernier morceau comme *"celui que ma fiancée a écrit"*. C'est une soirée de surprises. Yoko, qui lui a envoyé une fleur porte-bonheur, assiste en secret au concert et le retrouve en coulisse à sa stupéfaction. Ils parlent et se tiennent la main, mais les retrouvailles ne sont pas dans l'air. Même la tendre caresse de "Bless You" – qui la fait pleurer quand elle l'entend – ne convainc pas Yoko de le laisser revenir pour l'instant.

Malgré sa poésie et sa beauté, *Walls And Bridges* n'a jamais été classé parmi les albums classiques de Lennon. Privé d'une place de choix, il attend dans les bacs, espérant que quelqu'un tente sa chance. Curieusement, il a connu un bref retour sous les projecteurs en 1986, quand l'album posthume *Menlove Ave* est compilé par Yoko. Assortiment de séances en studio de 1973-74, il contient cinq répétitions de chansons de *Walls And Bridges*. Elles ne sont pas mauvaises – juste un peu trop hésitantes et dépouillées – et enregistrées avant que l'arrangeur apporte sa touche. On présume qu'il s'agit de la décision de Yoko de placer "Bless You" à la fin, s'assurant qu'à présent et pour toujours, leur amour demeure. ∞



YOKO PARLE DE #9 DREAM

"Elle est belle, et je pense que cette chanson en particulier est un peu plus avant-gardiste que les autres. 'Whatever Gets You Thru The Night' ressemble à un vrai morceau de rock'n'roll et il veut toujours revenir à ça d'une certaine façon. Beaucoup de jeunes à présent comprennent '#9 Dream' – c'est un langage qu'on comprend."

Son album le plus musical et un plaisir absolu (plutôt qu'une manipulation ou une révélation glaçante) à écouter...

‘Plus je suis perturbé, plus ça me plaît’

Nouvelle entrevue intime à New York, alors que RAY COLEMAN aide Lennon à séquencer *Walls And Bridges*, et se retrouve dans l’appartement qu’il partage avec May Pang pour se gaver de nourriture chinoise et de télé. Entre des histoires d’Elton, de black pudding et de punk new-yorkais, Lennon affirme : *“J’ai à présent une perspective…”*

TONY BARNARD/GETTY

MELODY MAKER 14 SEPTEMBRE 1974

AUX RECORD PLANT Studios, à New York, John Lennon met la touche finale à son prochain album. Arrivant à un morceau intitulé "Scared", il décide soudain qu'il manque quelque chose. *"Des effets sonores! Mettons une porte qui grince! Ou un chien qui aboie. Non – des loups hurlant. Ça serait génial si on pouvait commencer par une sorte de cri de loup solitaire."*

Un coursier part et revient 15 minutes plus tard avec deux albums. Sur *The Chilling Thrilling Sounds Of The Haunted House*, John écoute le bruit sinistre d'une porte qui grince et décide que, comme celui du tonnerre, ce son est surestimé. Il passe avec impatience au deuxième disque, *The Music And Language Of The Wolves*.

"Génial, c'est bon. Mets-ça au début de 'Scared'", dit-il à un ingénieur du son.

Trois heures plus tard, nous écoutons le morceau avec le son du loup hurlant. C'est la première fois que John entend le nouvel album de bout en bout. Il est inquiet, mais le gimmick du loup l'a clairement scotché, et placé tel qu'il est au début du morceau, c'est une bonne décision.

Il sourit en semblant réaliser que cet album va plaire, y compris aux cyniques qui ont démoli *Mind Games*. C'est une belle production, achevée en six semaines de travail en studio – *"C'est rapide. J'ai bossé à la vitesse de la lumière"* – qui devrait sortir en Amérique et en Angleterre le 16 septembre. L'album s'intitule *Walls And Bridges*. Pourquoi?

"Les murs dans lesquels on se cogne et les ponts qu'on peut traverser. Profond, hein?"

Trois ans après son exil volontaire aux USA, John Lennon est un personnage sans tache, autant qu'on peut l'attendre d'un homme qui a effectué plus de changements qu'un caméléon fou. Il est passé par un processus rigoureux de dé-Beatle-isation, au point de pouvoir désormais revenir sur le passé et apprécier de parler du bon vieux temps. Pourtant, en dépit de l'apaisement de son génie changeant, il reste des éclairs d'esprit cinglant ou désabusé qui le rendront éternellement unique. Lennon n'a jamais donné de réponse toute faite aux journalistes.

Il aura 34 ans le mois prochain et est assez conscient de son âge. Plus vieux et sage, mais sans vrai changement de position. Ses idéaux restent les mêmes, mais il a appris à être plus tolérant envers les gens – et toujours pas envers le système. Au fil des années, il est devenu évident qu'il possède ce qu'il faut pour être un rocker entièrement confirmé. Une vie torturée et un cerveau comme une cascade, deux mariages instables, du cran, une grande gueule, des remords après ses excès de boisson – c'est assurément tout ce qu'on trouve chez les rock stars.

La journée a été dure pour John. *"Tu as vu, je porte mon costume. Je suis allé au tribunal ce matin pour un énième tour de ce rituel.* [Son combat pour obtenir une carte verte lui donnant libre accès aux États-Unis.]

"C'est dingue, s'ils ne se donnaient pas tout ce mal pour m'empêcher de rester là, je partirais. Ils me poussent simplement à m'acharner et gagner. Je suis comme ça. Un gamin. Si quelqu'un me dit que je ne peux pas faire un truc, c'est ce que je veux faire. Je partirai sans doute dès qu'on me dira que je peux rester."

Lennon s'est vu refuser une carte verte parce qu'il a été condamné pour détention de drogue en Angleterre. Mais la lame de fond de l'opinion américaine est en faveur de lui accorder une permission de rester. Le côté turbulent de sa vie, dans un pays qui dit officiellement: *"Casse-toi"*, a bien sûr opéré sur le sens artistique de Lennon. Nous parlons devant le Studio C, tandis que les ingénieurs du son rangent ses bandes, et John s'assoit pour revenir sur la journée au tribunal, la presse et les caméras de télé qui l'ont accueilli à sa sortie.

Fans de choix: Lennon avec The Elton John Band, 1974, honorant son pari avec Elton...

ET TANT QU'ON YEST...

La fascination de John pour le chiffre neuf est née d'une série de coïncidences dans sa vie: son anniversaire (et celui de son fils Sean) est le 9 octobre, Brian Epstein a découvert les Beatles le 9 novembre 1961, Lennon a rencontré Yoko le 9 novembre 1966...

"C'est curieux, j'ai presque aimé ça. Comme au bon vieux temps, les caméras, les questions et le reste. Ça me va – plus je suis perturbé, plus ça me plaît. Quand je me sens posé, il n'y a plus rien à dire, impossible d'écrire un mot. J'ai besoin d'être à fleur de peau pour travailler."

Il est impressionné par la façon dont il a assemblé son nouvel album.

"J'ai fait venir les musiciens ici deux jours avant l'enregistrement pour répéter, et ça a fait une différence énorme. Qui est dessus? Elton John est venu chanter sur un morceau et a joué du piano sur un autre. Il y a Jim Keltner, Klaus Voormann, Nicky Hopkins, Ken Ascher qui a produit Paul Williams et Jesse Ed Davis, à la guitare. Arthur Jenkins est aux percussions et il y a une section de cuivres: Bobby Keys, Steve Madio, Howard Johnson, Frankie, Ronnie et la section de cordes, et Harry Nilsson. Il chante avec moi sur 'Old Dirt Road'. Elton a été génial. Je l'aime bien et ce qu'il fait aussi. Avant d'aller au studio Caribou [au Colorado], *il est passé et a dit qu'il allait faire 'Lucy In The Sky With Diamonds' comme prochain single. Il est très prolifique. Il travaille sur son album qui va sortir en mai! Je suis allé à LA, puis chez Caribou et j'ai chanté sur 'One Day At A Time.' C'était si bon qu'il a dit qu'il allait peut-être sortir ça et 'Lucy...' en single à double face A, mais je ne vois pas notre morceau battre 'Lucy...'"*

John porte un costume marron élégant, avec au revers un badge que lui a donné Elton. Il représente un sandwich ouvert avec une demi-pomme entre les tranches de pain, et Lennon s'amuse du fait que les gens lui demandent quel en est le sens caché.

"C'est simple. Elton l'a trouvé et me l'a donné. Ce n'est rien, mais tu sais comment sont les gens – ils n'arrêtent pas de dire des bêtises comme toujours, genre: 'Tu possèdes la moitié d'Apple, alors?'"

Nous parlons de la convention imminente de fans des Beatles à New York, où vont se rendre des centaines de personnes du monde entier pour un festival de deux jours de discussions, de films et de ventes de souvenirs du groupe au Commodore Hotel. Regrettes-tu d'avoir été un Beatle et de devoir vivre pour toujours avec ça, John?

"Non, non, non, répond-il sincèrement. *Je vais être un ex-Beatle pour le restant de ma vie, donc autant en profiter et je commence à pouvoir prendre du recul et voir ce qui s'est passé. Il y a deux ans, j'aurais pu donner l'impression de tout détester, mais c'est du passé. Je parlais alors que je sortais juste de thérapie, j'étais mentalement à nu et je ne voulais qu'ouvrir ma gueule pour tout déballer. À présent, c'est différent.*

"Quand j'ai débiné les Beatles dans les journaux, c'était comme dans le cadre d'un divorce et j'étais en pleine crise. Ça me rappelait la grande époque dans le Melody Maker, *du style:* 'Lennon attaque les Hollies' *en dernière page. J'ai toujours eu une grande gueule et je dois me montrer à la hauteur. Le* Daily Mirror: 'Lennon tabasse un DJ local lors du 21e anniversaire de Paul', *puis Paul et moi avons eu ce conflit par le biais du* Melody Maker, *mais c'était une période que j'ai dû traverser.*

"Je vais être un ex-Beatle pour le restant de ma vie, donc autant en profiter..."

"Maintenant, on a tout déballé et tout va bien. Je peux voir les Beatles d'un œil neuf. Je ne me souviens plus trop de ce qui est arrivé, des petites bribes ici et là, mais je m'intéresse à ce qui s'est produit quand j'étais là-dedans. Ça a dû être incroyable! Je collectionne aussi la memorabilia. Elton est venu avec des cadeaux, genre des dessins de Yellow Submarine *qui sont superbes. Il m'a donné quatre poupées. Je me suis dit:* 'Mon Dieu, c'est quoi, un ex-Beatle qui collectionne des figurines Beatles? *Et pourquoi pas? C'est de l'histoire!*

"J'ai traversé une phase où je détestais toutes ces années, devoir sourire quand je ne voulais pas, mais c'est la vie que j'ai choisie et, à présent que j'en suis sorti, c'est sympa de se repencher là-dessus. Génial, même! J'y pensais récemment – pourquoi n'ai-je pas pris en compte les bons moments au lieu de me plaindre de ce qu'on a dû subir? Paul était là et on a passé deux ou trois nuits ensemble à parler du passé. C'était cool de voir ce dont l'autre se souvenait de Hambourg et Liverpool.

"Donc j'ai simplement crevé l'abcès quand j'ai ouvert ma gueule, sauf que j'ai fait ça en public.

"Quand on tournait en tant que Beatles, on aimait et on détestait ça à la fois. Il y avait de grandes et de mauvaises soirées. L'un des bienfaits de la thérapie que j'ai vécue il y a quelques années, c'est qu'elle te nettoie en t'obligeant à te débarrasser du négatif dans ta tête. Être un Beatle n'était pas tout rose, il y avait des hauts et des bas, mais le problème, c'est que les gens voulaient que Lennon la grande gueule se plaigne des bas. Donc je me suis plongé dans mon esprit pour faire le ménage, et beaucoup de cadavres sont sortis du placard, même si certains vont rester. J'ai à présent une perspective, c'est un fait."

POUR CERTAINS d'entre nous qui ont apprécié la folie irrationnelle d'un Lennon moins équilibré, le nouveau modèle peut avoir un côté agaçant. Mais notre retour au Studio C prouve que sa musique est aussi intacte et plus riche après des années de tourment.

"C'est un album sans concept. Je ne ferai jamais de concept album. J'aime simplement les disques", dit John, et l'ingénieur du son passe "Beef Jerky", un instrumental torride dont le titre est une parodie de "Green Onions" de Booker T. Une demi-heure s'écoule et, enfin, le disque est prêt à être diffusé intégralement pour que John choisisse l'ordre des morceaux.

"C'est toujours une des choses les plus dures pour moi, dit John. *C'est vital de les agencer pour un contraste optimal.*

"Comme toi et le Melody Maker: *si tu ne mets pas l'article à la bonne page, genre à la une, il est perdu. C'est pareil pour les chansons, elles doivent être dans le bon ordre."*

Sur l'album il y a "#9 Dream" / "Beef Jerky" / "Scared" – avec une belle mélodie et ces paroles immortelles: *"Tu n'as pas à t'inquiéter/Au paradis ou en enfer/Danse simplement sur la musique/Tu le fais si bien..."*

"Bless You" / "Surprise Surprise (Sweet Bird Of Paradox)" avec Elton au chant / "Nobody Loves You When You're Down And Out" (un titre majestueux sans rapport avec le morceau de Bessie Smith tout aussi glaçant) / "Going Down On Love" / "Whatever Gets You Thru The Night" / "Steel And Glass" / "What You Got" / "Old Dirt Road" (avec son coauteur, Harry Nilsson, au chant).

Pour couronner le tout, il y a "Ya Ya", avec, à la batterie, Julian, le fils de onze ans de John, venu lui rendre visite à New York. Il lui a donné un coup de main et ils ont choisi ce vieux morceau de Lee Dorsey.

Le break de guitare de Jesse Ed Davis sur "Nobody Loves You..." est beau et en tant que temps fort, il va clôturer l'album. Lennon écoute intensément toutes les chansons d'un album qui dure 42 minutes, 32 secondes.

BOB GRUEN

Avec May Pang, décrite délicatement par le MM comme "Tamie" de John.

"Super – il ne me reste que deux minutes à couper. Pas grave. J'étais très inquiet qu'il soit trop long et j'aime les albums, pas les doubles ou les triples. Un album me suffit pour faire ce que je veux."

Les ingénieurs du son disent que le disque est une merveille. John prend les bandes avant de rentrer chez lui les mettre en ordre et nous sortons dans l'air chaud de la nuit new-yorkaise à 21 h 30.

TAXI! NOUS ALLONS chez John, et le contraste est bizarre avec les trajets en limousine, protégés par la police, que nous avons partagés il y a dix ans dans divers endroits du monde dominés par la Beatlemania. John, prends-tu souvent des taxis à New York?

"Oui, tout le temps. J'étais paranoïaque sur le fait de sortir, mais j'ai découvert que ça se passait dans ma tête – tout le monde s'en fout. Il n'y a pas de harcèlement ici à New York. Je prends des taxis tout le temps. Pas tant que ça en Californie – ils cherchent toujours des stars là-bas."

Un chauffeur a dit à John: *"Eh, vous n'êtes pas John Lennon?"* et ce dernier a répondu: *"J'aimerais avoir son argent."*

Il regarde les lumières clignotantes de la ville tandis que notre taxi roule et me dit ce qu'il trouve si séduisant dans l'agressivité à New York. *"Tout est là. C'est vivant. Il y a un buzz ici, et j'aime le fait qu'on puisse faire ce qu'on veut à n'importe quel moment. Il y a de LA VIE. C'est là où ça se passe en ce moment et je veux y être. Il y a des années, c'était à Rome et si j'avais vécu à cette époque, j'aurais voulu y être au moment de sa chute.*

"New York vit peut-être sa chute en ce moment, on en a parfois l'impression, mais je sais que c'est le bon endroit pour l'instant. Je pense que si je ne pouvais pas vivre là, je devrais aller à Paris. J'aime les Français, ils sont vraiment grossiers. Mais New York est bien – on approche de la maison, maintenant, et on va mettre la télé et regarder des films pendant des heures. C'est mieux que le BBC Light Orchestra, non?

"Et puis il y a eu le Watergate! Un pays qui produit ça doit être numéro un. J'ai tout regardé à la télé et je n'y croyais pas. Quand ils posaient sans cesse des questions et que le mec répond: 'C'est inopérant.' À chaque fois qu'on leur demandait de dire la vérité, ils répondaient ça. Je vais essayer quand on me posera des questions difficiles. 'Désolé, mais c'est inopérant'."

John chérit le fait de se souvenir d'une phrase cruciale. *"Oui,* murmure-t-il. *Je dois m'en souvenir. Inopérant!"*

Juste avant d'arriver dans son appartement, il parle de sa séparation avec Yoko. *"Yoko et moi, on a eu ce petit… truc. Elle vit encore dans notre maison et j'ai emménagé là. Je l'aime toujours, mais on est deux artistes et on a eu du mal à vivre ensemble. On va voir ce qui se passe. Je lui parle encore au téléphone chaque jour ou presque. Elle m'a appelé de Londres l'autre jour et dit: 'Eh, c'est sympa ici. Tu te souviens de l'automne avec toutes les feuilles? C'est joli.' J'ai répondu: 'Qu'essaies-tu de dire, Yoko? Je sais que c'est sympa, mais tu essaies de me perturber à New York? C'est sympa ici – tu te souviens du bruit?'"*

En arrivant dans l'appartement de John, nous sommes accueillis par deux chatons noirs et blancs, appelés Major et Minor. Son amie, May Pang, est là et le disque qui passe est "How Do You Do It?", enregistré par les Beatles avant "Love Me Do", explique John, mais ce dernier a été choisi comme premier single chez EMI, et ils ont donné "How Do You Do It" à Gerry and the Pacemakers. Il a l'air étrangement primitif.

Dans l'ascenseur, Lennon m'a prévenu qu'il a une expérience étrange à raconter. Étant sain de corps et d'esprit, il a vu l'autre jour une soucoupe volante alors qu'il se tenait nu sur son toit. *"Oui, je sais ce que tu penses. Je suis aussi fou que ce qu'on raconte. Mais non. Écoute, c'est vrai."*

Il décrit alors qu'il se tenait, à poil, près de la fenêtre menant au toit quand l'objet de forme ovale s'est mis à voler de gauche à droite. Il a appelé May, qui a confirmé que ce n'était pas une hallucination et ils ont vu une lumière rouge au sommet de la soucoupe. Ils se sont rués à l'intérieur, ont appelé la police qui leur a dit qu'ils n'étaient pas les seuls à signaler ça.

John et May ont sorti leur télescope, pris des photos et au bout de 20 minutes, l'objet a disparu au-dessus de l'East River et derrière le bâtiment des Nations Unies, au-dessus duquel les supposés *"visiteurs"* menaient des recherches.

Je ne dis rien et Lennon a l'air désespéré. *"Ils me prennent tous pour un fou. C'était là. Je n'y crois pas non plus. C'était LÀ."* May approuve.

Je demande: *"Et tu n'avais pas bu ou fumé?"*

"Non, c'est la stricte vérité. Je ne le fais qu'en week-end ou quand je vois Harry Nilsson." (Lennon a ajouté sur la pochette de Walls And Bridges: *"Le 23 août 1974, j'ai vu un OVNI – JL."*)

John est fatigué et affamé après une journée partagée entre le tribunal, une conférence de presse et l'achèvement de son album. Mais il est encore en forme et a envie de faire des choses, d'écouter des disques, de regarder la télé, de manger. Il troque son *"costume de tribunal"* contre une tenue décontractée et s'allonge sur le lit du studio dépouillé.

Voilà la question à un million de dollars que le monde se pose. Les Beatles vont-ils se reformer un jour, John?

"Non, dit-il vite. *Pour faire quoi? On a tout fait. On n'arrive pas à se retrouver pour une réunion, alors jouer? Le mois dernier, j'ai retrouvé Paul, et Ringo à LA et on voulait que George vienne, mais ils ne l'ont pas laissé entrer cette fois. Il a toujours des soucis pour entrer et sortir des USA à cause de son arrestation il y a des années.*

"Donc on était trois et tout le monde a dit: 'Les Beatles se reforment'! On n'arrive même pas à se réunir!"

Pourquoi voulaient-ils se retrouver?

"Pour régler cette affaire d'argent. On était tous d'accord, maintenant, c'est aux avocats de démêler ça et de nous dire si ce qu'on a accepté est faisable. C'est tout. On veut simplement s'assurer qu'on est tous payés. Quel bordel."

Les quatre ex-Beatles, dit-il, sont destinés à une vie de hauts et de bas dans des combats contre l'autorité.

"Ça va ou ça va pas. C'est mon tour de ne pas aller quand je me bats contre New York. George va bientôt aller mieux – il va tourner en Amérique (avec Ravi Shankar à l'automne) *et tout ira bien un moment. Les gens vont vouloir son autographe, ils vont lui sourire et ce sera bien. C'est comme ça pour nous tous. Par vagues. Quand certains critiques ont démoli* Mind Games, *ils s'en prenaient en fait à* Some Time In New York City *et parlaient de moi et de Yoko, qu'ils ont toujours détestée.* Mind Games *n'était pas le meilleur album du monde, mais il a été disqué d'or! Et il n'était pas si mal. J'ai faim. Commandons à manger."*

> **"J'ai vu une soucoupe volante. Je sais que tu penses que je suis aussi fou que ce qu'on raconte. Mais non. Écoute, c'est vrai."**

Le photographe Bob Gruen vient d'arriver et on décide de manger chinois. Il appelle un restaurant du nom de Jade East et en une demi-heure, un splendide repas est livré. En vrai accro des médias, Lennon allume la télé et zappe tout le temps entre les chaînes alors qu'il est allongé sur le lit en train de manger.

Il est facile de voir ce que John aime dans la télé new-yorkaise. Tout est là: une foule de chaînes déversant de bons programmes, musicaux ou autre. Durant la nuit, nous passons de chaîne en chaîne et voyons un groupe après l'autre, dont les Hues Corporation, les Temptations, les O'Jays, Flash Cadillac, dont la théâtralité rock à l'ancienne fait rire John (c'est rare). John veut absolument voir Chris Jagger.

"Ça doit être horrible, dit John quand Jagger junior arrive enfin sur l'écran. *Être un Jagger le reste de sa vie et essayer de faire de la musique. Mais il est bien."* Le groupe de Chris et son jeu sont bons, même si la forme de la bouche et les postures appellent la comparaison avec Mick. *"Ça doit être horrible"*, répète John.

"Mais il pouvait changer de nom s'il ne voulait pas en profiter, dis-je. *Comme l'a fait Mike McGear."*

"Ah, contre John, *mais s'il l'avait fait, il n'aurait pas eu de concerts."*

Lennon a hâte de se voir à la télé devant le tribunal où il a été filmé plus tôt dans la journée. Regarder Lennon se regarder, alors qu'il mange du bœuf et des légumes sautés, est étrange. Il dit: *"Il a l'air d'un jeune homme sain. On devrait vraiment le laisser vivre à New York."*

Son passage aux informations est assez amusant. Les journalistes l'ont bombardé de questions.

"Quelles sont vos chances de gagner la bataille et de rester à New York, John?"

"Quatre-vingt-dix contre un en ma faveur."

"Pourquoi?"

"Parce que je suis présomptueux comme toujours."

"Pourquoi voulez-vous vivre à New York?"

"Parce que c'est sympa ici. Je M'Y PLAIS, pas vous?"

"Qu'est-ce qui ne va pas en Angleterre, alors?" demande un reporter anglais.

"Rien – c'est une question anglaise typique! Si on me donnait une carte verte, je pourrais y retourner et voir ma famille." (Plus tôt dans la soirée, il y a des signes que John est devenu un père enthousiaste, me montrant avec affection une photo de son fils, Julian, et racontant qu'il l'a emmené dans New York pour lui montrer les panneaux lumineux.)

À la fin de la séquence, John souligne son

ET TANT QU'ON Y EST...

Novembre 1974: Lennon est le dernier Beatle à décrocher un n° 1 en solo aux USA. "Whatever Gets You..." vient après des n° 1 pour George ("My Sweet Lord", "Isn't It A Pity", "Give Me Peace...") Paul ("Uncle Albert/Admiral Halsey", "My Love", "Band On The Run) et Ringo ("Photograph", "You're Sixteen").

La lutte continue: l'audition de Lennon pour sa carte verte est reportée, 30 août 1974.

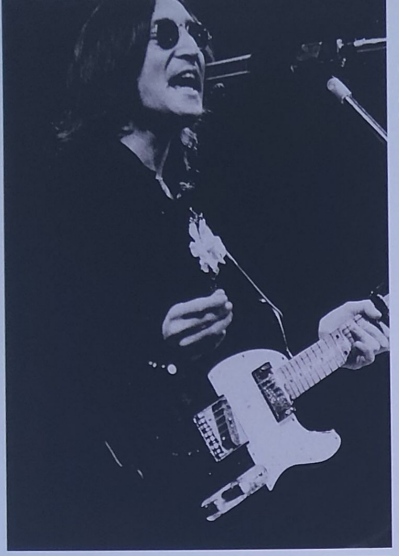
GETTY IMAGES

CORBIS

besoin d'obtenir cette carte verte.

"Ce n'est pas les impôts – on paie un peu moins ici qu'en Angleterre. Si c'était une question d'argent, j'irais en Suisse. Je veux pouvoir bouger. LA, Paris, Londres, New York – je veux pouvoir me déplacer. Changer. J'aimerais aller en Amérique du Sud, je ne connais pas. New York, c'est maintenant, c'est parce que c'est dans l'air. Je n'ai rien contre l'Angleterre. J'ai entendu que c'était un peu le bordel en ce moment, ça allait encore assez bien quand je suis parti, donc ne parlez pas de 'rats quittant le navire'. Il était à flots quand je suis parti! De toute façon, il y a toujours de la bonne musique qui vient d'Angleterre."

Les informations s'achèvent sur John faisant le signe de la paix et disant: *"Amnistie!"* Il passe bien et semble assez heureux de sa performance. *"Première fois que je me vois à la télé depuis trois ans."* Accessoirement, son avocat croit que Lennon peut rester à New York deux ans à lutter contre l'ordre d'expulsion.



"C'est la première fois que je me vois à la télé en trois ans. Je ressemble à ça ? Pas étonnant que l'Amérique tienne à se débarrasser de moi "!"

NOUS PARLONS du festival des fans des Beatles prévu à New York et la possibilité qu'il y assiste ou soit remplacé par son effigie. Il compte envoyer quelques souvenirs et veut que May lui achète des bricoles là-bas, car sa collection de memorabilia des Beatles n'est pas aussi importante qu'il le souhaiterait. Les bootlegs, par exemple. Lennon en a quelques-uns et, même s'il les trouve mauvais pour l'industrie musicale, il les aime en tant que fan. *"Ça ne laisse aucun répit à l'industrie, je pense. Celui des Beatles en Suède – je trouve qu'il est meilleur que certains disques des Beatles par moments."*

La convention de fans de deux jours, organisée pour le dixième anniversaire de leur invasion de l'Amérique, fascine John. Apple envoie deux films jamais vus en Amérique, *Magical Mystery Tour* et *The Beatles At Shea Stadium*, qu'ils ont faits pour la télé.

Mais pas question que les quatre Beatles aillent à la Beatlefest. *"Parfois*, dit John, *je pense que ce serait bien qu'on fasse quelque chose du genre, mais comme on n'arrive pas à se rejoindre pour une réunion, c'est impossible. C'est comme un vestige des sixties: les Blue Meanies essaient encore de battre le Sergent Pepper. Ils n'ont pas l'air de vouloir qu'on soit heureux ou ensemble. L'autre souci, c'est que dès qu'on se retrouve à deux, les gens pensent que c'est notre reformation, qu'on est fauchés, qu'on a besoin d'argent et ils disent qu'on se déteste!"*

Lennon vit depuis trois ans à New York, se rendant à l'occasion à Los Angeles et voyant, comme il dit, une centaine de pays différents en chemin.

"L'Amérique est très différente d'un État à l'autre, je ne m'ennuie jamais, poursuit-il. *J'aimerais visiter la Chine – le monde entier en fait, mais c'est impossible et je ne peux pas partir d'ici avant de remporter ce procès. Il y a tant à faire ici. Je n'ai toujours pas vu Elvis. J'ai déjà eu des places, mais je n'étais pas là. J'aimerais voir les Stones, Bowie et Elton – mais je suis nerveux à l'idée d'être en coulisse, entouré de groupies et de tous ces parasites. Pour que j'aille en coulisse, il faudrait que quelqu'un que j'aime dise qu'il veut que je vienne l'aider. Je le ferais pour un ami."*

Cette admission illustre la nouvelle douceur de Lennon. Durant ses années les plus folles, il n'aurait pas admis avoir un ami, encore moins se soucier de lui.

David Peel, dont le groupe, le Lower East Side, a été lié sur disque et en personne à Lennon il y a trois ans, apparaît à la télé. Peel a toujours soutenu l'underground. Il est d'humeur féroce alors qu'il explique comment l'underground devrait poursuivre sa campagne pour renverser l'establishment du rock et l'industrie musicale.

"Les Beatles étaient et sont des porcs", remarque Peel.

"Ils ont pris notre argent… murmure John. *Donne-moi le mien."* Le discours de Peel, plein d'hyperboles et de généralisations sur les méchants du business de la musique, amuse Lennon qui dit l'avoir déjà entendu et trouve dommage que les personnalités de l'underground aient toujours été leurs plus grands ennemis.

Le groupe suivant s'appelle Television et Lennon est fasciné. Television est si mauvais que c'en est bon. Ils savent à peine jouer de leurs instruments et sont fauchés, jeunes et vêtus de haillons. Mais leur esprit est irrésistible.

Immédiatement, John les compare aux Beatles de l'époque de Hambourg. *"Oui, je me sens proche d'eux, ils sont exactement comme on était. Fauchés et s'éclatant. Leur son est horrible, mais ils sont bien!"*

Puis à propos de leurs vêtements: *"Eh, ils surpassent Bowie! Bowie en fait trop et ils sont allés à l'opposé."*

Euh, non John. C'est juste qu'ils n'ont pas un sou et ne peuvent rien s'acheter de mieux! *"Oh."* Il aime aussi leur nom.

Bob Gruen, qui se charge des photos du *Melody Maker* à New York et a l'air d'un fervent Lennonologue, lui montre des images pour sa prochaine pochette d'album. Lennon, connu comme enthousiaste des beaux-arts, est obsédé par les photos, la télévision et le dessin, et inspecte les clichés de son visage avec soin. *"Mon Dieu, je ressemble à ça? Pas étonnant que l'Amérique tienne à se débarrasser de moi!"*

May prend une ginger beer dans la cuisine et il s'avère qu'ils ont trouvé un magasin qui en vend après de longues recherches. *"Ce n'est pas aussi bon qu'en Angleterre, mais ça va,"* dit John.

Après des années à demander à ses amis de lui amener du black pudding, John a aussi trouvé cette rareté à New York. *"Tout pays en dehors de l'Angleterre qui te laisse acheter du black pudding est forcément gagnant."*

"Tu ne devrais pas en manger, dit May. *Ça fait grossir."*

"Eh, il faut que je surveille ça aussi", dit John. Je réponds oui.

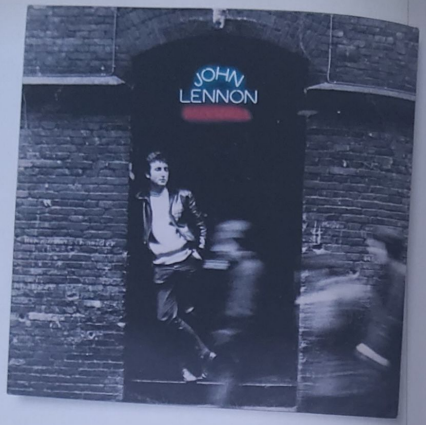
"Ça t'ennuie? C'est ce qu'il nous faut: un gros titre du style: 'L'ex-Beatle s'empâte'."

ET TANT QU'ON Y EST…

Lennon a joué sur 18 guitares au cours de sa carrière, dont quatre types de Rickenbacker et diverses Fender et Gibson. En 1968, il a enlevé la peinture de sa célèbre Epiphone Casino, retiré le pickguard et changé les chevilles. Une réplique parfaite est à présent disponible.

NEW YORK TIMES CO./LARRY C. MORRIS/GETTY

LE ROCK
★ APPARTIENT ★
A CEUX QUI NE SE
LÈVENT PAS
★★★ ON N'EST PAS DU MATIN ★★★
10H-13H TOUS LES JOURS
rock&folk radio
LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK
rocknfolk.com
Télécharger sur l'App Store
Disponible sur Google Play
deezer
Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.
0808



ROCK'N'ROLL

Où John Lennon arrache les bandes du *Lost Weekend* à Phil Spector et entreprend de sauver son projet d'album de reprises… *PAR* JOHN ROBINSON

DATE DE SORTIE
21 FÉVRIER 1975

COMME IL CONVIENT à un album conçu dans le luxe, lorsque les premières bandes de *Rock'N'Roll* ont enfin débarqué à New York depuis Los Angeles en septembre 1974, elles ont fait une entrée stylée. Plutôt que de revenir de l'aéroport dans une remorque, les bandes de Lennon – fruits de sa dernière collaboration de plus en plus dérangée avec Phil Spector – sont arrivées à bord de quatre limousines avec chauffeur, un mode de transport plus approprié à la nature excessive de l'entreprise.

Si la scène semble absurde, elle ne l'est pas plus que beaucoup de ce qui a caractérisé le "Lost Weekend", ces 18 mois où Lennon a échappé à l'âge adulte. À cette période, il y a eu des beuveries épiques avec Harry Nilsson, une apparition dans l'ancien nid d'amour de JFK et Marilyn Monroe et des démonstrations amoureuses dans un transport public. On l'a aperçu en train de tenter de déraciner un palmier dans un jardin. Alors qu'il est saoul et déchaîné, il doit être maîtrisé par trois hommes. Il est ligoté sur une chaise par deux gardes du corps de Phil Spector et mordu par le guitariste Jesse Ed Davis. Avant d'en avoir fini, il est pris dans une longue bataille judiciaire avec un mafieux.

Le périple des bandes, entre Los Angeles et New York, est une histoire en soi. Bien sûr, dans cette période chaotique de la vie de Lennon, il y a toujours une histoire. Mais qu'en est-il de la musique?

Une école de pensée maintient que si on ne se souvient pas de ce qui s'est passé, c'est qu'on a dû vivre un bon moment. Alors que les ingénieurs du son trient les bandes et que Lennon passe la musique en revue, il a l'occasion de se souvenir exactement de ce qui s'est produit lors des séances de *Rock'N'Roll* avec Spector près d'un an auparavant – avant qu'il ait enregistré et sorti un autre album, *Walls And Bridges*. Faux départs. Chant pâteux. "*Mur du Son*" habituel de Spector – les interférences du micro à multicanaux rendent

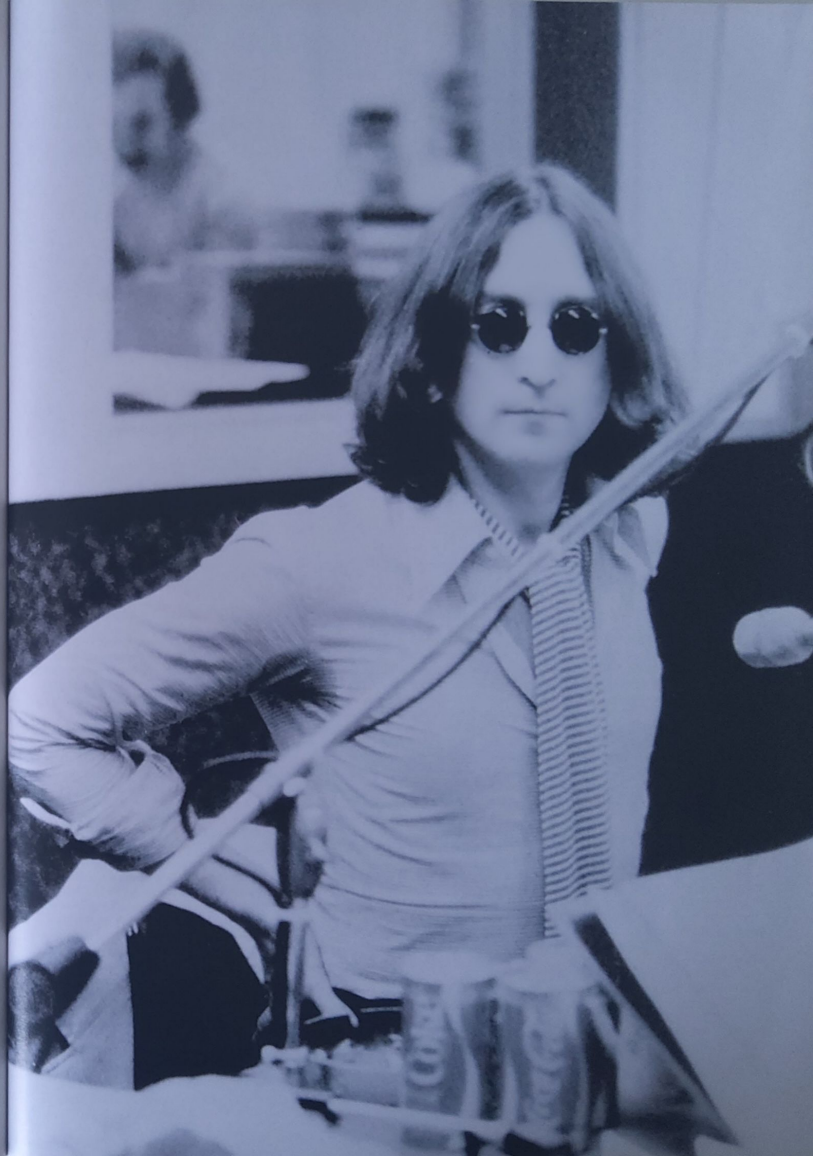
L'ALBUM

1 | Be-Bop-A-Lula ★★★
2 | Stand By Me ★★★★
3 | Medley: Rip It Up/ Ready Teddy ★★
4 | You Can't Catch Me ★★★★
5 | Ain't That A Shame ★★
6 | Do You Wanna Dance? ★★★★
7 | Sweet Little Sixteen ★★
8 | Slippin' And Slidin' ★★
9 | Peggy Sue ★★
10 | Medley: Bring It On Home to Me/Send Me Some Lovin' ★★★
11 | Bony Moronie ★★★
12 | Ya Ya ★★
13 | Just Because ★★

BONUS SUR LA RÉÉDITION DE 2004:
14 | Angel Baby ★★★
15 | To Know Her Is To Love Her ★★★
16 | Since My Baby Left Me ★★★
17 | Just Because (Reprise) ★★★

- **Sortie:** 21 février 1975
- **Producteur:** John Lennon et Phil Spector
- **Enregistré à:** A&M Studios, Los Angeles (octobre–décembre 1973) ; Record Plant, New York (21-25 octobre 1974)
- **Personnel:** John Lennon ; Jesse Ed Davis (Guitare) ; Jim Calvert (Guitare) ; Eddie Mottau (guitare acoustique) ; José Feliciano (guitare acoustique) ; Michael Hazelwood (guitare acoustique) ; Steve Cropper (Guitare) ; Klaus Voormann (Basse, voix sur "Bring It On Home To Me") ; Leon Russell (claviers) ; Ken Ascher (claviers) ; Jim Keltner (batterie) ; Hal Blaine (batterie) ; Gary Mallaber (batterie) ; Arthur Jenkins (Percussions) ; Nino Tempo (saxo) ; Jeff Barry (cuivres) ; Barry Mann (cuivres) ; Bobby Keys (cuivres) ; Peter Jameson (cuivres) ; Joseph Temperley (cuivres) ; Dennis Morouse (cuivres) ; Frank Vicari (cuivres).
- **Meilleurs classements:** UK 6 ; US 6

CAMERA PRESS/TC



quasiment impossible le sauvetage des meilleures parties des morceaux. La fête a sans doute été bonne. À présent sobre, Lennon doit se poser quelques questions. À quoi pensait-il exactement? Et comment faire pour tout arranger?

PEU IMPORTE ce qu'il est devenu (entre autres choses, le seul album de Lennon à avoir pris plus de quelques semaines; la raison d'un long combat judiciaire avec un personnage très déplaisant; et enfin, au bout d'un long moment, un succès dans les charts) *Rock'N'Roll* a été conçu avec un seul objectif en tête: la simplicité. Lassé par les rendements décroissants produits par *Some Time In New York City* et *Mind Games*, Lennon cherche à limiter sa responsabilité en enregistrant un LP de reprises. En choisissant plusieurs compositions détenues par Morris Levy, *Rock'N'Roll* lui permet aussi de s'acquitter d'une dette envers l'éditeur qui ne l'a pas poursuivi quand il a utilisé une phrase de "You Can't Catch Me" de Chuck Berry sur "Come Together" des Beatles. *Rock'N'Roll* est, avec *Pussy Cats* d'Harry Nilsson, produit par Lennon, la seule œuvre substantielle à émerger de l'un des épisodes les plus célèbres de sa vie privée: les 18 mois alcoolisés qu'il a passés à Los Angeles avec une autre femme que son épouse. S'il recherche un manque de responsabilité dans sa musique, c'est également ce qu'il obtient dans ses affaires personnelles – même la décision de quitter le foyer conjugal est prise pour lui. Après des mois de relation orageuse, Yoko Ono suggère que Lennon déménage. Et en prime, c'est elle qui propose qu'il parte avec leur assistante, May Pang. On ne sait pas exactement si l'alcoolisme croissant de John Lennon et son état d'esprit incertain ont concouru à saboter *Rock'N'Roll*, ou si les pressions et la frustration de travailler avec Phil Spector ont contribué à son alcoolisme et ses incertitudes. De toute façon, il est devenu impossible d'entendre l'un sans se souvenir de l'autre. En tant qu'œuvre transformatrice, *Rock'N'Roll* (à l'origine, un LP contenant 13 versions de hits pop des années 1950-60) est en grande partie un échec qui n'en dit pas beaucoup sur Lennon ou sur ses inspirations et la relation entre les deux.

Cependant, l'image d'un Lennon fêtard et déchaîné à cette période refuse de disparaître, la légende surpassant de loin les morceaux. Pour faire un parallèle facile, l'album n'est que Nellcôte sans "Tumbling Dice".

YOKO PARLE DE "STAND BY ME"

"C'était une prière de plus pour lui – 'Stand By Me'. Je ne me tenais pas près de lui à l'époque et je pense qu'il aimait cette chanson et la chante si bien... Il voulait s'appuyer sur quelqu'un et Phil *[Spector]*, pour lui, était un musicien incroyable. C'était un producteur incroyable et il est, il était une légende, donc il voulait se reposer sur cette légende. Mais à l'époque, je crois que Phil était *[longue pause]*... lui-même très sensible *[rires]*.

"John est un gars incroyablement talentueux, et même saoul, il ne peut pas ne pas être brillant et ça se voit. Le fait que John soit super-intelligent est ce qui l'a toujours sauvé d'une situation et il n'était pas simplement alcoolique, c'était un alcoolique qui pensait et savait exactement ce qu'il faisait."

travaille sur plusieurs chansons ("Be Bop A Lu La"; l'adaptation du morceau de Phil Spector "To Know Her Is To Love Her"), directement importées des sets des Beatles au Star Club à Hambourg en 1962. À cette période à Los Angeles, Ringo n'est pas très loin de Lennon, et même Paul McCartney passe jammer. Leurs versions tièdes de "Lucille" et "Stand By Me", sont immortalisées sur un pirate dont le titre, *Toot And Snore*, englobe bien l'humeur du moment.

Cependant, quelle que soit l'impasse dans laquelle se trouve Lennon, il semble que c'est en scrutant le passé qu'il espère avancer – ce qui indique bien qu'il ne pense pas avoir toute la lucidité nécessaire. En tant que Beatle, il a vu le chaos qu'un retour à l'essentiel a généré lors de l'enregistrement de *Let It Be*.

À présent, il remet ça de son plein gré.

Pour être juste avec l'auteur de cette entreprise en grande partie désastreuse, Lennon, en 1973, n'est pas le seul à se tourner vers l'âge d'or du rock'n'roll. Les concerts revival d'artistes en semi-retraite et de nostalgiques aux tenues rétro affichent complet. Les adeptes du glam ont développé le look des rockers et déforment certains de leurs styles musicaux. Dans le Kings Road du Londres déserté par Lennon, Malcolm McLaren et Vivienne Westwood, deux jeunes entrepreneurs, ont ouvert une boutique appelée *Let It Rock*. Même Ringo est sur le coup, apparaissant avec David Essex dans le film nostalgique, *That'll Be The Day*. Avec son jubilé d'argent à l'horizon, le rock'n'roll, modèle original, force insolente, s'approche du statut patrimonial.

Cependant, quand l'enregistrement débute aux A&M Studios en octobre 1973, Lennon n'honore pas simplement la musique des années 1950-60 – il incarne, à la limite d'un acteur de la Méthode, le rôle d'un artiste de cette époque. Alors que Phil Spector réclame un contrôle total du projet, Lennon, qui a toujours joui d'une liberté de création incroyable, cède ce fameux contrôle à Spector et Levy avant de jouer la moindre note. On connaît son pseudonyme de rocker et provocateur, Dr. Winston O' Boogie. Ses mains sont si liées pour *Rock'N'Roll* qu'il pourrait aussi bien s'appeler Johnny Gentle.

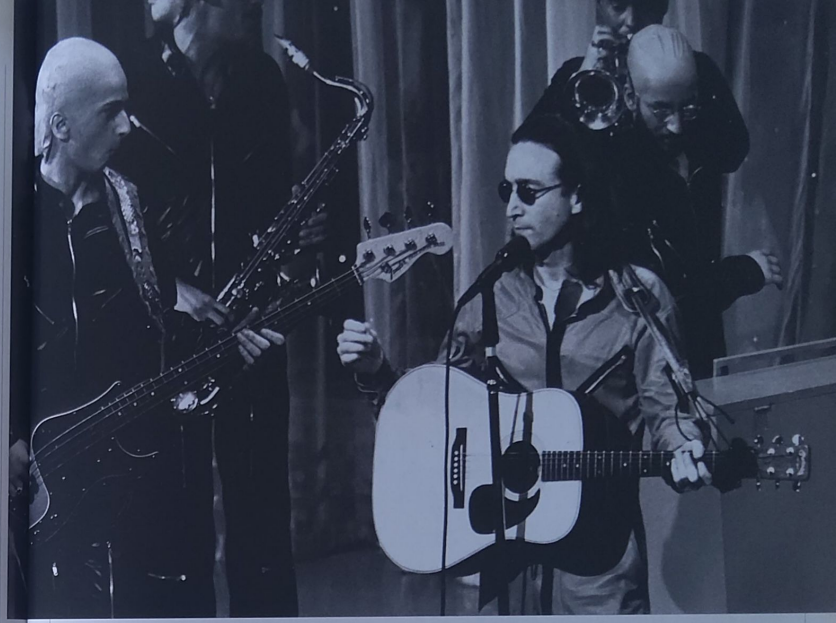
Ce n'est pas que Lennon ne lutte pas pour se faire entendre. Des quatre chansons des séances originales avec Spector qui survivent sur l'album, Lennon est en grande forme vocale sur "You Can't Catch Me", alors que le tempo lent de "Bony Moronie" (premier titre enregistré avec une liste impressionnante de musiciens, de José Feliciano à Dr John) est animé par son engagement envers le morceau, si léger soit-il. Malgré l'exaspération qui règne durant l'enregistrement, le côté embrumé du rythme et l'excès de peintures de studio, les morceaux de Spector sont de loin les meilleurs sur l'album pour créer une atmosphère. D'accord, cette atmosphère est une longue séance de beuverie à écouter l'orchestre de mariage le plus cher du monde, mais c'est le son authentiquement décadent d'une production de Spector du milieu des années 1970. "Just Because" ne clôture pas l'album au sens traditionnel. On lui demande plutôt de partir et il s'écroule dans un taxi.

C'est un disque de bon temps, fait par quelqu'un qui ne passait pas un si bon moment que ça...

Au lieu de quoi il est devenu le point de départ de nombreuses anecdotes: Phil Spector en tablier de boucher; Lennon ivre à coups de Brandy Alexanders au Troubadour. On touche le fond, comme le savent les connaisseurs de la vie de Lennon, lorsque le chanteur, saoul, avec une serviette hygiénique collée sur la tête, insulte une barmaid de night-club trop lente à le servir. Il lui aurait posé la question rhétorique la plus odieuse du show-business: *"Tu ne sais pas qui je suis?"*

Comme le suggère le tracklisting nostalgique de *Rock'N'Roll*, Lennon semble s'être tourné vers son passé rock'n'roll pour s'aider à répondre précisément à cette question. S'appuyant sur des originaux du genre (l'album s'ouvre sur "Be Bop A Lula" de Gene Vincent et inclut "You Can't Catch Me" de Chuck Berry) et des compositions de tandems classiques du songwriting ("Stand By Me" de Leiber & Stoller), la sélection ne peut pas s'empêcher d'évoquer, pour l'auditeur d'aujourd'hui, moins John Lennon l'artiste solo que la personne dont il a pris ses distances les quelques années précédentes. À savoir: John Lennon, Beatle.

Aux plans littéral et métaphorique, les Beatles sont partout sur *Rock'N'Roll*. La pochette de l'album a fini par comporter une photo de 1961 de Jürgen Vollmer montrant Lennon à Hambourg avec de jeunes Beatles sauvages. Lors des séances à LA, le groupe



LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Du vrai rock'n'roll ressuscité. Lennon accentue simplement la beauté qui était toujours là – d'autres se seraient sentis obligés de commenter. Je suis désarmé et attendez-vous à l'être aussi."
Ian MacDonald, NME, 22 février 1975

"Lennon était destiné à faire cet album. Il a été sans doute conçu pour s'amuser, mais ne transmet pas beaucoup plus que la complaisance de John..."
Michael Watts, Melody Maker, 22 février 1975

résolution de ne plus jamais refaire une chose aussi irresponsable.

QUEL QUE SOIT le type de rock'n'roll que John Lennon finit par entendre sur les bandes reprises à Spector par Al Coury chez Capitol, ce n'est pas ce qu'il veut. L'explosion endurcie par le combat des Beatles époque Stu Sutcliffe est remplacée par le son ampoulé et alcoolisé d'hommes d'âge moyen avec un faible pour le bon vieux temps.

Ayant utilisé le long break imposé par l'absence des bandes pour faire *Walls And Bridges*, Lennon reprend à présent l'initiative. Avec le noyau dur de cet album – Jim Keltner à la batterie, Klaus Voormann à la basse, Jesse Ed Davis à la guitare, Ed Mottau à la guitare acoustique –, il entreprend, après des répétitions dans la ferme de Morris Levy, le sauvetage de *Rock'N'Roll*.

En tant que producteur, Lennon ne plaisante pas. Les titres new-yorkais, enregistrés fin octobre 1974 ("Be Bop A Lula", "Stand By Me", "Ready Teddy" et les autres) sont nerveux, mais peu importe la façon dont ils sont séquencés sur l'album achevé, il est très difficile de cacher le fait qu'au bout de douze mois, cette plaisanterie coûteuse n'est pas des meilleures. L'ordre du jour est à la jovialité forcée et à l'interprétation fidèle: une version aux accents reggae de "Do You Wanna Dance?" rappelle l'atmosphère des séances de LA, mais ailleurs, on a le sentiment d'être en présence d'un tribute band des plus efficaces. Ces morceaux demandent l'impossible à ceux qui les écoutent: ils exigent de revenir en arrière et d'oublier les révolutions que Lennon a contribué à initier depuis. Au bout du compte, *Rock'N'Roll* vaut à Lennon un accroc à sa réputation, un long procès avec Morris Levy et lui coûte plus que *Mind Games* et *Walls And Bridges*, combinés. Malgré tout, la plus grande tragédie de l'album est qu'il est plus plaisant d'en parler et d'y penser que de l'écouter. Assurément, les récriminations traditionnelles sur l'album sont valides: il est complaisant, le genre de folie que seule une rock star du calibre de Lennon peut se permettre. Mais en réalité, il est à sa façon aussi révélateur de son état d'esprit que ses disques les plus confessionnels. En se coupant de tout, sauf de l'apport créatif le plus basique, Lennon a paradoxalement attiré l'attention sur la seule chose – peu importent les raisons de son blocage créatif et de sa crise personnelle – qu'il n'a pas été capable d'apporter au projet: lui-même.

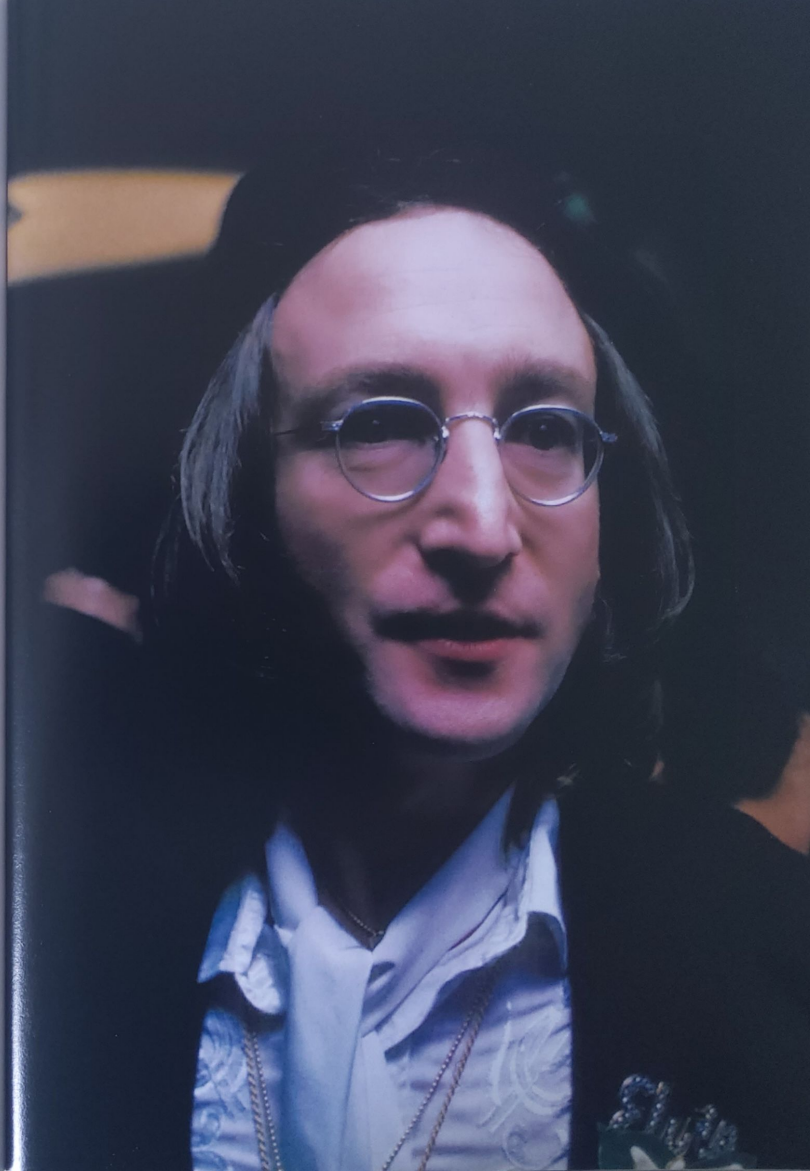
En tant que tel, *Rock'N'Roll* mérite, à défaut d'une autre écoute, qu'on le reconsidère au moins. C'est un disque de bon temps, fait par quelqu'un qui, au final, ne passait pas un si bon moment que ça.

ROY CALELLA/GETTY

“J’ai perdu cette négativité au sujet du passé”

MELODY MAKER
8 MARS 1975

Rock’N’Roll sort enfin et Lennon fête ça en parlant simultanément à trente-cinq DJ américains, puis à CHRIS CHARLESWORTH. Enfin, l’histoire complète de la gestation tortueuse de cet album. En prime : le mal du pays, Bowie, Elton, George et deux réconciliations majeures – avec Yoko et sa propre histoire.



MARINO ABBOTT/GETTY

» MELODY MAKER 8 MARS 1975

AU 16E ÉTAGE du Capitol Building, John Lennon jongle avec autant de téléphones qu'il le peut. À l'autre bout du fil se trouvent rien de moins que trente-cinq disc-jockeys de diverses radios à travers les États-Unis.

Sur une ligne, l'attaché de presse de Capitol fait l'appel et chaque animateur répond quand son nom est cité. John, en jeans et chemise, portant ces petites lunettes noires un peu sinistres, sourit bêtement à l'autre bout de la pièce, enchaînant les Gauloises et buvant du café dans un gobelet en plastique.

Organiser une conférence téléphonique avec des gens dans trente-cinq villes différentes n'est pas une mince affaire, mais il en va de même pour l'artiste en question. Capitol tient à vendre un maximum d'exemplaires de son nouvel album, *Rock'N'Roll*, et cette méthode en vaut d'autres pour propager la nouvelle dans le pays.

"Allô, c'est John Lennon," dit-il en décrochant un combiné lorsque l'appel est achevé.

Écouter les réponses sans entendre les questions devient une expérience fascinante pendant les 30 minutes qui suivent. John braille dans le combiné pour répondre aux demandes de la Nation, semblant couvrir tous les domaines, du nouvel album à la reformation imminente de *Vous Savez Qui*.

"Pourquoi pas ? crie-t-il. (On suppose qu'on lui a demandé pourquoi il a enregistré un album de vieux morceaux de rock'n'roll.) *Je voulais le faire depuis des années. Entre les prises à chaque séance, à l'époque des Beatles et depuis, on s'est toujours amusé avec ce genre de chansons. Mais on ne les a jamais sorties."*

Un nouveau silence. *"Il y a eu un psychodrame*, répond-il cette fois. *Il s'appelait Phil Spector..."*

Lennon a commencé le travail sur l'album *Rock'N'Roll* en octobre 1973, enregistrant à plusieurs reprises avec Phil Spector au Record Plant Studio à Los Angeles. De l'avis général, les séances sont devenues assez délirantes, avec jusqu'à 28 musiciens participant aux morceaux. Cependant, quand le travail s'est achevé, Spector a disparu, invoquant une histoire d'accident de voiture. Quand il s'est évaporé, il a pris les bandes avec lui et John a mis près d'un an à les récupérer. La remise des enregistrements a donné lieu à un accord permettant à Spector de recevoir une portion substantielle de ses royalties de producteur.

Quand John a remis la main dessus, il travaillait sur l'album *Walls And Bridges* et les a donc mis temporairement de côté. En les réécoutant ensuite, il a décidé que seuls quatre titres avec Spector valaient la peine d'être gardés et que le reste était trop fou. Il est alors retourné en studio, cette fois au Record Plant à New York, et a enregistré dix morceaux de plus qu'il a produits lui-même. Ces quatorze titres constituent l'album, et des astérisques au dos de la pochette indiquent de quelle séance ils viennent.

À propos de la pochette, d'ailleurs, il est intéressant de souligner que la photo a été prise en 1960 à Hambourg, à l'époque où les Beatles jouaient au Star Club. Ce cliché a réapparu lors de la Beatles Convention, qui a eu lieu à New York en juillet dernier. Son auteur, un Allemand du nom de Jürgen Vollmer, y a exposé plusieurs très anciennes photos du groupe. Les trois silhouettes floues devant John sont, de gauche à droite, George Harrison, Stu Sutcliffe et Paul McCartney.

Les amateurs de détails seront aussi contents de savoir que les royalties de la version de "Peggy Sue" de John iront à McCartney, qui a acquis les droits du catalogue de Buddy Holly et celles de "Bring It On Home To Me" finiront dans la poche d'Allen Klein. C'est lui qui possède les droits d'édition.

"Le projet s'est effondré à LA," raconte John au bout du fil à ses trente-cinq auditeurs.

"Apparemment – on ne sait jamais avec Phil –, il aurait eu un accident de voiture, et je n'ai jamais récupéré les bandes. Sur les huit environ, seules quatre étaient exploitables. J'aime 'Stand By Me', et 'Be-Bop-A-Lula' est une de mes préférées de tous les temps."

Il poursuit. *"Il y a eu plus de problèmes pour cet album qu'on se l'imagine"*, dit-il à un moment, son accent de Liverpool toujours aussi marqué malgré trois ans d'absence de son pays natal. Il parle de "l'autre" album sur le marché, version pirate des mêmes enregistrements qui fait l'objet d'une publicité à la télé *(Roots de Morris Levy)*, mais n'en dit pas trop pour des raisons judiciaires.

"Mes cheveux ont poussé jusqu'aux épaules. C'est toujours la bonne longueur pour la bonne époque," répond-il après un autre silence et on se demande quel animateur a voulu connaître l'état de pousse capillaire de John.

"Disons qu'on est bons amis, oh, oh, dit-il un peu plus tard et on ne gagne rien à deviner la question cette fois. *Au moins, on se parle et on est tous contents entre nous. Si on se retrouve, ce ne serait pas que pour un dernier concert. Si jamais on se reforme, mon instinct me dit qu'il serait plus sensé d'aller en studio, de se détendre et de composer avant de débouler sur une scène. Mais je ne dis pas que c'est dans l'air."*

Quinze minutes plus tard, ayant satisfait les disc-jockeys américains, John raccroche le combiné et se détend avant de se tourner vers moi. Il est toujours partant pour parler avec la presse musicale anglaise, sentant peut-être qu'en raison de sa longue absence, le *Melody Maker* mérite un traitement de faveur.

"Je venais de boucler Mind Games *quand j'ai attaqué le nouvel album et je voulais juste m'amuser. C'était si tôt après* Mind Games *que je n'avais pas de nouveaux morceaux. Je voulais chanter et ne pas produire. Je me suis dit : 'Avec qui pourrais-je faire ça ?' et j'ai aussitôt pensé à Phil Spector.*

"On est allés au Record Plant Studio et on s'est mis à enregistrer. C'est devenu assez dingue, comme tu l'auras remarqué en lisant certains articles dans la presse. Parfois, c'était vraiment du délire. Mais on a réussi à enregistrer sept ou huit titres au final avant que tout s'écroule, c'est le seul terme qui convient. Puis Phil aurait eu un accident de voiture. Lui seul sait si c'est vrai ou non, mais c'est ce que dit l'histoire.

"Ça s'est arrêté là, il avait les bandes et je ne les ai récupérées que deux jours avant d'aller en studio pour enregistrer Walls And Bridges. *Après la folie avec Spector, j'ai travaillé avec Harry Nilsson et je me suis ressaisi au milieu de tout ça pour préparer mon album. J'ai tout tenté pour reprendre les bandes, y compris de traîner autour de LA pour voir si Phil allait mieux. Je ne savais pas quoi faire, donc j'ai fait l'album avec Harry en attendant. Quand j'ai retrouvé les bandes, je ne me suis pas penché dessus parce que j'étais en plein dans* Walls And Bridges.

"Après réécoute, j'ai découvert que sur les huit titres, il n'y en avait que quatre ou cinq qui valaient le coup. On enregistrait avec 28 mecs qui jouaient en live et beaucoup n'étaient pas justes, ce qui ne va pas, même pour du rock'n'roll. Donc je ne savais pas si je devais arrêter ou continuer, mais je déteste laisser les choses en plan. J'ai pensé à sortir un EP, mais ça n'existe pas en Amérique, et j'ai envisagé un maxi single. Au final, j'ai décidé de l'achever et de produire le reste moi-même. J'ai bouclé dix titres en trois jours en octobre, tous ceux que je n'avais pas pu faire avec Phil. Je me suis bien amusé et j'ai tout mixé en quatre ou cinq jours.

"Mon seul problème était de savoir si c'était étrange de passer du son de Spector au mien, de 28 mecs à 8. Mais je trouve que ça marche bien. Et voilà, tout à coup, j'avais un album. Puis il y a eu une complication avec quelqu'un à New York à qui j'ai donné une bande et qui s'est mis à en faire la publicité à la télé, ce qu'on avait envisagé à un moment. Capitol et EMI en ont entendu parler et m'ont convaincu de sortir un album normal. Ils ont le droit de le faire s'ils le veulent, je ne peux pas les en empêcher, mais ils m'ont persuadé que c'était ce qu'il fallait faire. J'ai commandé certaines autres versions de l'album qui ne sont pas encore arrivées. Ils ont utilisé mon nom et on est en plein procès. C'est quasiment le même disque avec deux-trois petites différences. Je suppose que c'est devenu une sorte de collector, mais il est bien moins bon."

L'idée de sortir un album d'"oldies" n'est pas nouvelle chez John. *"Dès que je sors un disque, que ce soit avec les Beatles ou en solo, je m'échauffe en jouant des oldies. Il doit y avoir des tonnes de bandes qui traînent où je joue des morceaux comme ceux-là histoire de saisir l'ambiance du studio.*

"On jouait ces morceaux pour briser la glace quand on était un peu coincés au sujet d'une chanson. Soit un blues, soit un truc comme 'Stand By Me', que tout le monde connaissait. Avec les Beatles, on a repris beaucoup de rock'n'roll sur les premiers albums, mais on n'aimait pas trop le faire parce qu'on trouvait toujours les originaux si géniaux qu'on ne pouvait pas y toucher. On les jouait parce que c'était ce qu'on faisait sur scène et qu'on n'avait pas assez de compositions à nous. On n'a pas eu d'autre choix que d'enregistrer 'Twist And Shout', 'Dizzy' et tous ces trucs-là. On avait une vision anglaise sacrée du rock'n'roll, mais je joue 'Be-Bop-A-Lula' sur scène depuis que j'ai 15 ans.

"La plupart sont mes favorites, mais je connaissais à peine 'Just Because'. Phil me l'a suggérée. J'ai toujours adoré 'Bony Moronie', mais je suis passé à côté de beaucoup d'autres. Je n'ai pas tenté de reprendre les premiers Presley. J'ai essayé un de ses morceaux et ce n'était pas bon. Je ne touche pas au Jerry Lee des débuts et j'ai repris pas mal de ses morceaux. Je chantais aussi les premiers Buddy Holly – en fait, j'ai été Buddy Holly à une période, avec les lunettes, même si je ne les mettais pas sur scène.

"Il y avait beaucoup de choix et il y a 14 morceaux sur l'album, alors que la plupart aujourd'hui n'en ont que dix. J'aurais pu en faire plus, mais je déteste les doubles albums. C'est trop, surtout pour un mec qui chante."

Je mentionne le fait que McCartney va tirer profit de l'album… *"Ça a été une décision maligne. J'espère qu'il sera arrangeant avec moi. Klein possède aussi le catalogue de Sam Cooke, dont 'Bring It On Home To Me'. Je me moque de qui touchera l'argent. Avec Paul, c'est cool parce qu'on est copains, et même Klein, ça va. Je ne vais pas gagner grand-chose avec ce LP, de toute façon."*

La conversation passe à sa récente apparition sur scène avec Elton John, une soirée qui l'a clairement ravi, vu comment le

ET TANT QU'ON Y EST...

Il existe un autre *Rock'N'Roll*. Sorti sur Adam VIII, label de Morris Levy, il était assez cheap et coûtait $4.98 par correspondance. 3 000 disques ont été vendus avant que Capitol puisse mettre fin à l'opération. Aujourd'hui, c'est un collector à $1000.

(De g à dr) David Bowie, Yoko Ono, John Lennon et Roberta Flack backstage à l'Uris Theatre avant les Grammy Awards le 1er mars 1975 à New York.

Nouvel an 1974-75: John et Ringo arrivent au Rox night-club à LA.

"On avait une vision anglaise sacrée du rock'n'roll. Je joue 'Be-Bop-A-Lula' sur scène depuis que j'ai 15 ans"

WARNING ABBOTT/GETTY | BRAD ELTERMAN/GETTY

ROLF FIGUBER

public l'a accueilli en héros lorsqu'il s'est avancé pour jouer;

"C'était génial. Il était plus nerveux que moi, parce qu'il avait aussi peur pour moi. Elton était dans le bureau de Dick James quand les Beatles ont envoyé leur dernière démo, donc il avait un vrai lien émotionnel pour le groupe. Je suis allé voir Elton à Boston et j'ai été nerveux rien qu'en le voyant. Je me disais : 'Dieu merci, ce n'est pas moi' pendant qu'il se préparait. J'ai eu le trac à sa place à Boston, donc quand je suis arrivé au Madison Square, je me suis bien amusé et, à mon entrée sur scène, le public s'est mis à hurler. C'était comme la Beatlemania. Je me disais : 'C'est quoi?

"On a cassé la baraque. C'était du déjà-vu pour moi, le fait que la salle soit vraiment déchaînée. On avait répété, mais on n'était pas très en place. Au moment de faire 'I Saw Her Standing There', le piano d'Elton sautait du sol. C'est lui qui a eu l'idée de jouer cette chanson. On a fait 'Whatever Gets You Thru The Night' parce que c'était un pari. Elton a joué du piano sur le single et a dit que si on était n°1, je devais monter sur scène avec lui.

"Je n'avais jamais pensé qu'on le serait, mais ça a été le cas et Elton m'a appelé pour me dire de tenir parole. Donc, on a joué 'Whatever Gets You Thru The Night.' Et bien sûr, on a fait 'Lucy...' que j'ai enregistrée avec lui à Caribou. C'est moi qui suis faux au second plan à faire le truc reggae. Je me suis planté comme sur l'original sur Pepper...

"Elton voulait que je fasse 'Imagine', mais je n'avais pas envie de me la jouer Dean Martin à faire mes classiques. J'avais envie de m'amuser en jouant du rock'n'roll, et pas plus de trois titres parce que c'était le show d'Elton. Il a suggéré 'I Saw Her Standing There' parce que je n'ai jamais chanté l'original. C'était Paul en lead et je faisais l'harmonie."

Cependant, l'expérience n'a pas motivé John à jouer seul.

"Je n'ai rien contre le live, mais je n'ai pas de groupe, ni préparé un show. Je n'y tiens pas trop pour l'instant, mais ça peut changer. Ce serait super simple d'aller jouer ces morceaux de rock'n'roll, mais je devrais en faire plus. Comme jouer mes vieux hits, ce qui ne me gêne pas vraiment."

John pensait participer au concert de George Harrison au Madison Square Garden, mais ils se sont disputés au sujet de ce qu'il appelle le *"Fameux Accord Beatle"* – la dissolution finale du groupe demandant les quatre signatures. John a été le dernier à signer le document.

"George et moi restons copains et on le sera toujours, mais je devais signer le jour de son concert. Il était assez bizarre parce qu'en pleine tournée et on n'avait pas communiqué depuis un moment vu qu'il n'habite pas ici. J'ai un peu vu Paul qui vient souvent à New York, et je vois toujours Ringo à Los Angeles.

"J'étais un peu nerveux à l'idée de monter sur scène, mais j'ai accepté parce que ça aurait été méchant de ne pas jouer avec George après Elton. Si je n'ai pas signé le document ce jour-là, c'est parce que mon astrologue m'a dit que ce n'était pas le bon jour. J'ai fini par le signer à Disneyworld, en Floride, avec mon fils Julian. Ça convenait à l'occasion.

ET TANT QU'ON Y EST...

Comme le dit John dans cet article, George Harrison a été le premier Beatle en solo à tourner en Amérique fin 1974. Les critiques n'ont pas aimé les longs interludes de Ravi Shankar, le fait qu'Harrison modifie les textes des Beatles et la voix de George souvent enrouée.

"À l'époque, George était furieux parce que je ne l'ai pas fait le jour dit et on m'a informé que c'était inutile que j'aille au show de George. J'étais assez soulagé au final parce qu'on n'avait pas eu le temps de répéter et je n'avais pas envie de débarquer pour jouer trois accords.

"Je l'ai vu à Nassau et c'était un bon show. Le groupe était génial et Ravi n'était pas là, donc j'ai raté le moment où le public était sensé se déchaîner. La voix de George était flinguée, mais l'atmosphère et le concert étaient bons. J'ai vu George après le show au Garden et on s'est réconciliés. Mais il était entouré de cette maison de fous appelée 'tournée'."

Toute la mauvaise publicité reçue par George n'a pas affecté l'attitude de John vis-à-vis du live.

"Je respecte George mais je pense qu'il a fait une erreur sur la tournée. On repère mieux les erreurs quand on n'est pas celui qui les fait, et je ne veux pas être celui qui dit 'je sais mieux que toi'. D'après ce que j'ai lu et entendu, l'une des erreurs de base semble être que les gens veulent entendre les vieux morceaux. George n'était pas prêt à le faire et je le comprends. Quand je suis allé à ce truc caritatif au Madison Square Garden, je surfais encore sur 'Imagine', ce qui convenait bien. Quand j'ai joué 'Come Together', ça a été la folie, ça m'a donné une indication de ce que le public veut.

"À l'époque, je pensais que je ne voulais pas faire les conneries des Beatles, mais j'ai évolué. J'ai perdu cette négativité au sujet du passé et je serais ravi de jouer 'Help'. J'ai complètement changé en deux ans. Je ferais 'Hey Jude' et tout le show et je pense que George va comprendre. Si ce n'est pas le cas, cool. C'est comme ça qu'il veut être."

John est vague sur sa situation avec sa carte verte qui reste en suspens.

"Il y a toutes sortes de facteurs et c'est un genre de mini Watergate. Je pense que ça va mieux depuis que la vieille garde est partie. Mais ça reste une décision politique de la Maison blanche.

"Beaucoup de gens sont entrés dans ce pays parce qu'il y a eu une loi particulière pour eux et il y a une chance que ça se produise pour moi. Ils le font pour des bonnes pakistanaises et, d'ailleurs, il y a des nazis qui vivent ici et n'ont pas été dérangés. La semaine dernière, j'ai vu à la télé qu'il y avait des nazis ici, dont un qui a tué des milliers de gens en Pologne. Mon avocat a une liste de gens qui ont commis des viols, des meurtres et des trafics, mais c'est moi qu'on harcèle.

"C'est un dernier ressort, mais je vais obtenir cette carte verte un jour." (C'est finalement le cas lors du Bicentenaire de la révolution américaine, le 4 juillet 1976)

John a récemment participé à un enregistrement avec David Bowie à New York. Ils se sont rencontrés à une fête à LA, où il est venu dans l'espoir de voir Liz Taylor.

"Ringo la connaît, donc je suis allé avec Elton et lui, mais je l'ai rencontrée grâce à Mick Jagger. Je vois beaucoup Mick quand il est là.

"David m'a dit qu'il allait reprendre 'Across The Universe' et je me suis dit : 'Super', parce que je n'en ai jamais fait une bonne version. C'est une de mes chansons favorites, mais je n'aime pas ma version. Donc je suis allé jouer de la guitare rythmique sur le titre. Puis il a joué ce riff et ensemble, on a fait une autre chanson intitulée 'Fame', qui est aussi sur son prochain album. Je me suis bien amusé."

Il dit que l'Angleterre lui manque. Il veut revoir sa tante Mimi et son fils Julian, même s'il était là récemment pour les vacances.

"On est allés à Disneyland le jour le plus bondé de l'année, je pense. C'est drôle. J'étais assis dans le monorail avec tout le monde, sans être reconnu, et j'ai entendu quelqu'un qui me tournait le dos dire que George Harrison était là aujourd'hui. Le mec se penchait vers moi à ce moment-là et il disait qu'il y avait un Beatle quelque part. L'arbre lui cachait la forêt. C'était comme quand on nous demandait qui était Ringo à nos débuts.

"Je suis content que Yoko m'ait repris. C'était comme si j'étais sorti prendre un verre et que ça a duré un an..."

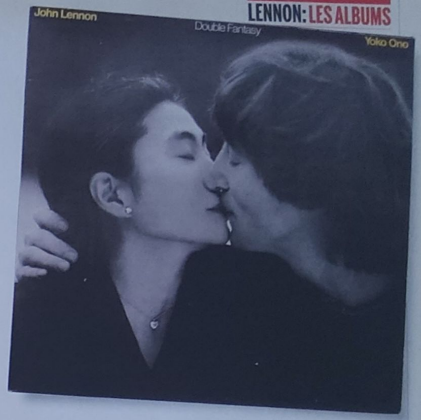
"J'essaie de ne pas être trop sentimental envers l'Angleterre, pour qu'elle ne me manque pas trop. Je vais obtenir cette carte verte et aussitôt après, je saute dans un avion."

John mentionne enfin qu'il est revenu avec Yoko après une séparation de plus d'un an.

"Je suis ravi et elle aussi, j'espère, dit-il. *On se connaît depuis neuf ans. Je l'ai rencontrée en 1966. On a eu une sorte de rupture l'an dernier mais on s'appelait souvent, même quand je déconnais sur la côte Ouest, et je lui ai sans doute dit pas mal de bêtises que je regrette.*

"Je lui ai rendu visite il y a deux semaines et tout est retombé en place. C'était comme si je n'étais pas parti, même si j'étais revenu quelques fois. Soudain, c'est revenu à la normale et j'ai compris que ma place était là. Je pense qu'on savait tous les deux qu'on se retrouverait tôt ou tard, même si c'était dans cinq ans. Et c'est pour ça qu'on n'a pas divorcé.

"Je suis content qu'elle m'ait repris. C'était comme si j'étais sorti prendre un verre et que ça a duré un an."



DOUBLE FANTASY

Ayant en tête pain et amour familial, un homme au foyer rajeuni se remet à la musique. *PAR* GRAEME THOMSON

DATE DE SORTIE
17 NOVEMBRE 1980

DANS LES MOIS ENTOURANT sa sortie en novembre 1980, *Double Fantasy* a été soumis à plus de changements de perceptions fondamentalement opposées que n'importe quel autre disque de mémoire d'homme. Premier disque de Lennon depuis *Rock'N'Roll* en 1975 contenant ses premières compositions originales depuis *Walls And Bridges* un an avant ce dernier, il a d'abord été présenté comme le Grand Retour, puis vite considéré comme un voyage sentimental et complaisant. *"Ne gâchons pas notre temps avec John Lennon,* écrit Charles Shaar Murray dans sa chronique du *NME. Avec cette prestation, il peut retourner dans la cuisine et surveiller le gosse et les vaches."* Deux semaines et quatre coups de feu plus tard, *Double Fantasy* devient une longue élégie, un recueil de prières laïques classé en haut des charts. Quelles étaient vraiment ses chances?

Chaque album de Lennon vient avec son bagage que chaque ex-Beatle, à divers degrés, traîne derrière lui. Cependant, il est très difficile de séparer son dernier "vrai" album de son contexte, de le libérer des chaînes de ce qui s'est passé – ou, plus exactement, de ce qui ne s'est pas passé – dans les années précédentes; et plus difficile encore d'enlever la souillure des événements horribles qui se sont déroulés presque aussitôt après.

Ce poids historique est sans doute trop lourd à supporter pour un album où la plupart des contributions de Lennon sont jouées de façon directe, ne faisant référence à rien de plus substantiel que la pop, le rock et le blues des années 1950-60. Ce sont des chansons simples et matures, nées d'une vie récemment simplifiée. Nous connaissons tous les grandes lignes du conte de fées: Lennon a passé les années depuis *Rock'N'Roll* à s'écarter du tourbillon. On le voit rarement et on ne l'entend presque pas. Il passe son temps au Dakota Building, à cuire son pain, préparer du riz, élever son fils Sean, écrire et regarder le

L'ALBUM

1 | (Just Like) Starting Over ★★★
2 | Kiss Kiss Kiss ★★★★
3 | Cleanup Time ★★★
4 | Give Me Something ★★
5 | I'm Losing You ★★★★
6 | I'm Moving On ★★★
7 | Beautiful Boy (Darling Boy) ★★★★★
8 | Watching The Wheels ★★★★
9 | Yes, I'm Your Angel ★★
10 | Woman ★★★★
11 | Beautiful Boys ★★★★
12 | Dear Yoko ★★
13 | Every Man Has A Woman Who Loves Him ★★★
14 | Hard Times Are Over ★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2000

15 | Help Me To Help Myself ★★★★
16 | Walking On Thin Ice ★★★★★
17 | Central Park Stroll (Dialogue)

- **Sortie:** 17 novembre 1980
- **Producteur:** John Lennon, Yoko Ono et Jack Douglas
- **Enregistré à:** The Hit Factory, NY (4 août 1980 – fin septembre 1980)
- **Personnel:** John Lennon (chant, harmonies et choeurs, guitare rythmique et acoustique, piano et claviers); Yoko Ono (chant et choeurs); Earl Slick (guitare lead); Hugh McCracken (guitare lead); Tony Levin (basse); George Small (claviers); Andy Newmark (batterie); Arthur Jenkins (percussions); Ed Walsh (Oberheim, synthé); Robert Greenidge (steel drum sur "Beautiful Boy"); Matthew Cunningham (hammered dulcimer sur "Watching The Wheels"); Randy Stein (concertina Anglo); Howard Johnson (cuivres); Grant Hungerford (cuivres); John Parran (cuivres); Seldon Powell (cuivres); George "Young" Opalisky (cuivres); Roger Rosenberg (cuivres); David Tofani (cuivres); Ronald Tooley (cuivres); Michelle Simpson, Cassandra Wooten, Cheryl Mason Jacks, Eric Troyer, Benny Cummings Singers, The Kings Temple Choir (choeurs).
- **Meilleurs classements:** UK 1; US 1

PHOTO: PRESS/REX

PACIFIC PRESS/REX

monde tourner. Quand son contrat avec EMI prend fin en 1976, il ne se donne pas la peine d'en trouver un autre.

Il consacre aussi du temps à voyager : à Tokyo, au Cap – et c'est sur un bateau à voile vers les Bermudes avec Sean, en juin 1980, que l'inspiration revient enfin. Une fois de plus, il se retrouve *"possédé"* par un besoin de faire de la musique pour le plaisir plutôt que par obligation contractuelle.

Les choses prennent un mauvais départ. Les chansons de Lennon sur *Double Fantasy* sont développées dans sa villa de location dans la capitale des Bermudes, Hamilton, et les démos faites avec une guitare, une boîte à rythmes et deux magnétos, ce qui lui permet de faire des overdubs primitifs et de doubler sa voix. Il a amené sur cassette des fragments d'accords, de mélodies et de paroles enregistrés durant sa pause et les morceaux arrivent vite. *"J'étais si concentré après l'expérience en mer que j'étais en accord avec le cosmos*, a-t-il dit. *Et toutes ces chansons sont arrivées."*

En juillet, il retrouve Yoko à New York et lui demande d'organiser une séance chez Hit Factory avec le producteur Jack Douglas. *Double Fantasy* doit être un enregistrement à l'arrache plutôt qu'un retour au front réfléchi. Un mois après l'écriture des chansons, début août, Lennon se met à enregistrer. Le premier single, "(Just Like) Starting Over", est dans les bacs en octobre. Ce n'est pas "Instant Karma", mais c'est rapide.

Avec un groupe affûté composé de requins de studio new-yorkais – Earl Slick, complice de Bowie à la guitare, Tony Levin à la basse, Andy Newmark à la batterie et Lennon à la guitare rythmique et à la plupart des claviers –, Yoko et lui mettent en boîte 22 titres en 10 jours : il en reste 14 sur l'album, et les autres finissent presque tous sur le disque posthume *Milk And Honey [voir p116]*. Ici, les sept chansons de Lennon nous rappellent qu'il n'est pas, par-dessus tout, qu'un musicien populaire accompli (plutôt qu'une icône de la contre-culture, un compositeur révolutionnaire, pacifique ou d'avant-garde), mais un compétiteur qui a passé le plus gros de 1980 avec un œil sur les charts et l'autre sur la production de Paul McCartney, dont le succès dans les charts de "Coming Up" *[N°1 aux USA, N°2 en Angleterre]* l'a titillé.

YOKO PARLE DE "(JUST LIKE) STARTING OVER"

"'Starting Over' a raison. On devait se lancer dans un voyage musical ensuite, c'était une ouverture vers quelque chose de beau et on se disait : 'Allons-y' et ça a été simplement interrompu."

Ce n'est clairement pas le moment de canaliser Stockhausen et Janov. Avec le recul, cela aurait semblé bizarre de revenir avec un album expérimental après cinq ans à jouer les hommes au foyer. *Double Fantasy* a beau s'ouvrir sur le son ésotérique d'une cloche tibétaine, il passe vite au joyeux "(Just Like) Starting Over", incursion pince-sans-rire dans les débuts de carrière de Presley et Orbison. De bout en bout, il y a quelque chose de touchant dans la simplicité de l'écriture. Dans une interview avec Andy Peebles de la BBC, juste après sa sortie, Lennon se moque de ses envolées poétiques passées *"'Je suis l'Homme-œuf ?' Ça aurait bien pu être le moule à gâteau pour ce que j'en avais à faire!"*, expliquant qu'il préfère désormais une approche plus artisanale : *"Dire les choses en anglais simple, avec des rimes et un backbeat."*

Et il tient parole. Il y a peu d'acrobaties de Lennon sur *Double Fantasy*, dans les paroles ou la musique. Sous-titré 'A Heart Play', il offre un aperçu sur rien de plus contentieux que la vie d'un mari et père de 40 ans. Il y a des chansons pour sa femme, son fils, les femmes en général, d'autres qui expliquent sa peine, sa joie – et son avenir. Ceux qui cherchent le retour de celui qui a écrit "Power To The People" ou "Revolution" seront déçus ; "Hard Times Are Over" est ce qui s'approche le plus d'un hymne et montre que le concept de *"jours difficiles"* pour Lennon et Ono diffère un peu de celui de Stephen Foster ou Ray Charles ; la chanson pourrait être sous-titrée "The Millionaires' Blues".

"Watching The Wheels" est de loin la déclaration musicale la plus riche de Lennon sur l'album. L'intro au piano fait écho à "Imagine", menant à une foule de hooks et un commentaire désabusé sur son refus de *"jouer le jeu"*. Avec quelques platitudes en chemin *("Il n'y a pas de problème, seulement des solutions")* il montre Lennon en récidiviste gardant son calme au milieu de la clameur extérieure, des questions constantes sur ses motivations, sa santé mentale et physique. On y trouve aussi le plus beau refrain avec un motif de cordes synthétiques descendant très Beatlesien. Le sympathique shuffle disco de "Clean Up Time" explore un thème similaire de repli et de renouveau, Ono comptant l'argent tandis que *"le roi est dans la cuisine, à faire du pain et du miel."*

Ono est moins sa muse que simplement sa toile. Typiquement, Lennon oscille entre déclarations enfantines d'amour éternel et chansons d'humiliation et de plates excuses. Au pire, cela donne des bêtises comme "Dear Yoko", bel exemple de sa tendance à faire passer le message avant le fond. À peine plus qu'un riff bâclé et une imitation de Buddy Holly, on dirait que le morceau a été écrit et enregistré pendant que le pain levait.

À l'inverse, "Woman" est plus profond, ne s'adressant pas qu'à Ono, mais à sa mère, sa tante Mimi, toutes les femmes en tant que créatrices ultimes. S'il frise la sentimentalité, on peut le pardonner à un homme qui a fait preuve de misogynie furieuse dans le passé. Il y a plus de touches Beatlesiennes dans la musique : la ligne mélodique ascendante contient des échos à "Here, There And Everywhere" de McCartney sur *Revolver*, les chœurs sont un clin d'œil à "Girl" sur *Rubber Soul* et la description d'un esprit féminin universel flottant dans le ciel rappelle "Julia" sur le *"Double Blanc"*.

"I'm Losing You" est encore meilleur, poids lourd émotionnel qui détaille les failles dans l'idylle domestique. La paranoïa affichée est du Lennon tout craché. Le fait de ne pas arriver à appeler Yoko à New York depuis les Bermudes entraîne une sorte de crise de la foi accélérée où tout s'écroule rapidement autour de lui. La peur d'abandon de l'enfance et les trahisons passées sont dépeintes comme des blessures qui ne peuvent être que contenues, mais jamais guéries. Il est presque réconfortant de savoir que, derrière la façade de père de famille, la vulnérabilité de Lennon reste si à vif et à fleur de peau.

Construit sur des septièmes bluesy et des accords mineurs (le morceau est d'abord enregistré avec Cheap Trick, puis à nouveau avec le groupe de studio), "I'm Losing You" est le grand frère mieux élevé de "Yer Blues". Ailleurs sur l'album, la voix de Lennon est parfois un peu rouillée et un peu mince, mais ici – en particulier quand il lance *"Qu'est-ce que je suis sensé FAIRE, bordel ?"* – il n'a rien perdu de son côté désespéré d'avant.

Le thème récurrent de l'œuvre solo de Lennon est le dialogue entre Yoko et lui, et *Double Fantasy* mène la conversation vers sa conclusion logique. Ono est bien consciente que si Lennon et elle ont chacun une face de l'album, personne n'écoutera jamais la sienne.

Double Fantasy souffrira toujours du fait d'être la dernière œuvre achevée de Lennon…

Donc, avant l'ère du CD et de l'iPod shuffle, nous avons droit à des titres alternés ; cela marche étonnamment bien, en particulier sur "I'm Moving On" – sa réponse acide à "I'm Losing You" – et "Beautiful Boys".

Il faut accorder aux chansons d'Ono une écoute équitable pour vraiment apprécier cet album, car la plupart d'entre elles servent de contrepoint émotionnel – si ce n'est musical – à ce qui vient avant et après. Elles rappellent également que ce disque a été enregistré en 1980 plutôt qu'en 1970. Tandis que Lennon éprouve les sentiments ataviques de joie pure qu'il connaît depuis qu'il s'est mis à écrire des chansons dans les années 1950, Ono est au courant de ce qui se passe à côté de chez eux, au CBGBs et au Studio 54. De façon étrange et assez poignante, compte tenu des bases de l'album et du contenu de bien des chansons, ils n'ont jamais semblé si différents au plan artistique.

"Kiss Kiss Kiss" est du post-punk nerveux, quelque part entre Talking Heads et les B-52's, son temps fort orgasmique à la "Love To Love You Baby" de Donna Summer réenregistré pour la BO de *L'Empire Des Sens*. Sur "Every Man Has A Woman Who Loves Him", Ono saisit les grooves frais de "Heart Of Glass" et "Atomic" de Blondie.

"Walking On Thin Ice", achevé le soir où Lennon est assassiné et inclus sur la réédition de 2000, pourrait bien être la meilleure chanson de l'album.

À l'inverse, "Help Me To Help Myself" de Lennon, l'autre chanson inédite ajoutée sur la réédition, est merveilleusement primitive. Enregistrement à la maison d'une ballade au piano de style gospel, c'est encore un titre où la teneur des paroles *("J'ai tenté si fort de rester en vie…")* gagne en intensité émotionnelle quand on sait ce qui va bientôt arriver.

Au final, il n'y a pas d'échappatoire. L'ombre de Mark Chapman plane sur cet album. À la lumière du meurtre de Lennon le 8 décembre 1980, *Double Fantasy* semble chargé de présages, d'augures, de codes et d'ombres. Chaque phrase optimiste ou exclamation joyeuse apparaît cruellement ironique – comme le titre de "(Just Like) Starting Over" – et chaque pensée sombre a l'air prophétique. Aucun morceau n'est plus contaminé que "Beautiful Boy", cette berceuse pour Sean flottant sur une mélodie orientale liquide qui évoque la fluidité de "#9 Dream". Ici le poids du recul est très lourd : *"Ça va de mieux en mieux,"* chante Lennon à son fils de cinq ans, avant d'ajouter : *"J'ai hâte de te voir devenir majeur"*. Le titre contient sa dernière grande épigramme : *"La vie est ce qui t'arrive pendant que tu es occupé à dresser d'autres plans."*

Il faut un esprit et un cœur ouverts pour savourer *Double Fantasy*. Il contient plusieurs grandes chansons, de belles mélodies et parle sans doute à plus de gens que "Cold Turkey". Mais il souffrira toujours du fait d'être la dernière œuvre achevée de Lennon. Il est à peine rentré dans la mêlée qu'il en est déjà reparti, et on ne pourra jamais répondre à cette question : *Double Fantasy* était-il une porte vers d'autres grandes choses, une façon métaphorique de s'éclaircir la voix avant une renaissance soutenue ou le début de la fin ? Reste un album qui pour toujours planera entre point et interrogation.

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"*Double Fantasy* est bien nommé : une fantaisie à deux… la vie a l'air sympa, mais donne un disque raté…"
Charles Shaar Murray, NME, 22 novembre 1980

"Bourré de clichés musicaux et de pièces sentiments, c'est la fin déprimante d'un retour décevant… Cet album échoue parce que la musique ne peut pas rendre justice à son sujet traître"
Ian Pye, Melody Maker, 22 novembre 1980

NME
20 DÉCEMBRE 1980

"Et maintenant qu'il est mort, nous semblons aussi diminués..."

8 décembre 1980. John Lennon est abattu de quatre balles par Mark Chapman, alors qu'il rentre chez lui à New York. Alors que le monde tente d'accepter cette perte, NEIL SPENCER du *NME* exprime les sentiments de millions de gens dans son Elégie pour Winston O'Boogie.

REX FEATURES

"Ce n'est pas autour des inventeurs de bruits nouveaux : c'est autour des inventeurs de valeurs nouvelles que le monde tourne" – FRIEDRICH NIETZSCHE

"Et donc, chers amis, vous allez simplement devoir continuer" – JOHN LENNON

» NME 20 DECEMBRE 1980

PAIX ET AMOUR. Si nous devons retirer quelque chose de la mort tragique de John Lennon – et Dieu sait si l'absurdité de ce crime défie toute signification – ce sera, paradoxalement, ces valeurs que nous tirons du massacre sur la 72e rue à New York la semaine dernière.

Il serait réconfortant de dire que John Lennon est mort pour la paix et l'amour, mais son décès n'est pas celui d'un martyr, même si c'est le rôle dans lequel il a paru se complaire par moments dans sa vie. Non, il est mort sans raison aux mains d'un fou dans une ville et un pays où la psychose, la violence et le meurtre sont pratiquement un mode de vie. Une autre célébrité à sa place aurait eu un garde du corps, mais ce n'était pas la façon d'être de John Lennon. Sa confiance, son besoin de se tenir au devant le monde – littéralement parfois – lui ont sans doute coûté la vie.

En deuil: Paul, Ringo et sa femme Barbara, le 9 décembre 1980.

Mais si John Lennon n'est pas mort pour la paix et l'amour, ce sont assurément les valeurs pour lesquelles il a vécu qui ont ancré son œuvre et qu'il semblait, à 40 ans, avoir enfin accompli dans sa vie. Il n'est pas mort en génie torturé, comme le mythe de l'artiste moderne semble souvent l'exiger – c'était un mythe auquel Lennon était totalement opposé. *"Vénérez les survivants,"* a-t-il dit – mais en tant que père de famille humble et comblé, proche de l'âge moyen.

Bon nombre de rock stars ont lutté pour vieillir avec grâce, mais John Lennon y est parvenu mieux que quiconque, et dans sa dernière interview en profondeur accordée avant sa mort – au magazine *Playboy* –, il a parlé avec mépris de ses pairs comme les Rolling Stones, encore *"entourés par un gang… Ça signifie que tu as toujours 16 ans dans ta tête."* Peu importe si son dernier disque, *Double Fantasy*, n'avait pas l'urgence créatrice et l'inspiration caractérisant le meilleur de son œuvre – même s'il partageait cette honnêteté scrupuleuse et parfois gênante –, sa vie allait mieux que jamais et l'impression donnée par son ultime salve de déclarations et d'apparitions n'était pas celle d'un esprit coupé de tout, nourri de ses gloires passées et abîmé par les excès, mais alerte, affamé, prêt à confronter et embrasser le monde duquel il s'était, pendant plusieurs années, retiré afin d'être avec son fils, Sean, et de développer ce qu'il estimait être le côté faible de son caractère. Il a été abattu dans la fleur de l'âge.

ET TANT QU'ON Y EST…

Lennon a été incinéré en privé le lendemain de sa mort, mais Yoko n'a jamais révélé ce qui est arrivé aux cendres. Au lieu de funérailles pour John, elle a demandé 10 minutes de silence et de prière à 14h le dimanche 14 décembre et des dons à sa mémoire à des œuvres.

DANS LE CLIMAT actuel de pessimisme croissant de désillusions et de brutalité à nouveau exaltée – qu'elle soit économique, physique, émotionnelle ou spirituelle –, il est difficile de comprendre, voire se souvenir précisément, de l'optimisme des années 1960 et des appels de masse en faveur de la paix et de l'amour. Il s'agissait le plus souvent d'un désir de fuir la réalité, de la croyance dans un ordre des choses plus sain, juste, digne et gratifiant – et jusqu'à la fin de sa vie, Lennon a continué le combat pour la réalisation de ces valeurs.

Au cours des cinq dernières années, il a fini par voir le combat dans un cadre plus domestique, dans le besoin de créer une relation plus équilibrée entre les sexes, plus adaptée à l'époque moderne. Ono et Lennon ont senti qu'une fois de plus, de façon plus subtile et discrète, ils inauguraient une nouvelle série de valeurs. Lennon est devenu un *"homme au foyer"*, tandis que Yoko a adopté le rôle masculin traditionnel, gérant et manipulant le monde du commerce et de l'argent.

C'est cette fusion même du personnel et du politique, du religieux et de l'artistique qui ont donné à l'œuvre de Lennon le plus gros de sa résonance et qui le distingue de bon nombre de ses pairs qui se sont simplement révélés être des artisans doués ou des obsessionnels visionnaires autodestructeurs.

Lennon n'est pas devenu la *"voix de sa génération"* selon le cliché médiatique actuel, parce que ses chansons ont formé la BO de nos vies, mais elles ont souvent paru cristalliser l'humeur du moment et l'ont fait avec une sincérité apparente dans la manière dont l'homme a mené sa vie.

C'est une raison pour laquelle sa disparition a frappé le monde avec tant de force. Comme nous tous, il a souvent été égoïste et déplaisant, mais jamais avare de lui-même ou de son âme, du moins pas dans la dernière partie de sa vie. Il a donné. Il a partagé. Et maintenant qu'il est mort, nous semblons aussi diminués. Cette partie de nous qui a répondu à la bonté essentielle de l'homme, à sa dignité, son ouverture et son optimisme sera bien plus difficile à localiser sans lui.

CORBIS

Dire qu'il est destiné à être considéré comme l'un des plus grands hommes de son époque n'est pas de la simple émotion ou de l'adulation de fan. De plus grands hommages ont été et seront rendus à de *"grands hommes d'État"* qui, en réalité, sont des humains amers ne croyant pas en grand-chose d'autre que leur soif de pouvoir et l'opportunité du crime, unitaire ou de masse. Mais John Lennon a été plus aimé que n'importe quel politicien et uniquement redouté par les hypocrites et les faux démagogues qui ont souvent tenté de rabaisser sa vie, ses croyances et son œuvre et auxquels il est resté opposé du début à la fin. Il n'y a jamais eu de vraie réconciliation entre l'establishment et lui, si riche et célèbre soit-il devenu.

Car s'il serait imprudent d'être trop cynique à propos de la multitude d'hommages qui lui sont à présent rendus, peu de fans de John Lennon ne sentiront pas le goût de l'hypocrisie dans la surréaction des médias à sa mort.

Vivant, il a été trop souvent ridiculisé et, pire que tout, traité avec condescendance. Le monde l'aimait surtout quand il était engoncé dans la sécurité relative du costume de Beatle, où son anticonformisme, son vitriol et son dédain envers la société coincée pouvaient être négligés ou pris comme une version contemporaine des traditions vénérables du show-business. Une fois passé le choc initial causé par les quatre jeunes gens assez efféminés, aux cheveux longs, avec de la musique bruyante, des accents provinciaux et une bonne dose d'insolence, les adorables moptops ont été bien accueillis et n'inquiétaient personne.

Mais John Lennon a souvent détesté son costume de Beatle, même s'il a sans aucun doute apprécié la gloire et l'argent qu'il lui a rapportés. Il a déclaré ensuite qu'il n'avait jamais voulu que le groupe porte des costumes ou soit trop soigné; *"C'était l'idée de Paul et de Brian Epstein."* En tout cas, l'image projetée des Beatles était en grande partie fausse: *"Ils ne parlaient jamais des orgies*, a-t-il dit à Jann Wenner de *Rolling Stone* en 1970. *Les tournées des Beatles, c'était comme le Satyricon de Fellini."*

"Il n'était redouté que par les hypocrites et les faux démagogues qui ont tenté de rabaisser ses croyances et son œuvre…"

Le conflit entre Lennon et la société, aspect majeur de sa vie jusqu'à ce que la Beatlemania se soit temporairement calmée, a été canalisé en déclarations obliques dans ses chansons ou s'est exprimé plus librement dans ses dessins satiriques, ses histoires et ses blagues publiés dans deux livres, *In His Own Write* et *Spaniard In The Works*. Ailleurs, son esprit irrévérencieux a toujours mis mal à l'aise ses leaders et lui a valu quelques soucis, comme lorsqu'il a affirmé que le groupe était *"plus connu que Jésus-Christ."* Mais au fond, il était dompté.

"Toute cette affaire était horrible, a-t-il dit plus tard. *C'était une putain d'humiliation. Il fallait totalement s'humilier pour être les Beatles et c'est ce que je déteste; je ne le savais pas, je ne l'ai pas prédit. C'est arrivé peu à peu. Jusqu'à faire exactement ce qu'on ne veut pas avec le genre de personnes qu'on déteste – ceux qu'on hait quand on a 10 ans."*

AVANT D'ENDOSSER LE costume de Beatle, il a été le casse-cou des beaux-arts, le leader de gang, le voyou rock 'n'roll, celui qui pissait sur des nonnes depuis le balcon de sa piaule à Hambourg. Il a été au choix admiré, craint, aimé, détesté et toléré. Il ne s'est jamais soucié d'être accepté au-delà de ses pairs et de sa position de musicien.

En 1966, durant la période où il gobe de l'acide, il a rencontré Yoko et, deux ans plus

tard, le couple est enfin ensemble. Sa décision de quitter sa première femme, Cynthia, pour Yoko a semblé signaler la reprise des hostilités avec la société – ou l'inverse.

Yoko a été attaquée et moquée par le cercle des intimes de Lennon et les fans du groupe. Après tout, c'était une *"étrangère"*, une artiste d'avant-garde comme l'Angleterre n'a jamais pu en accepter, et en prime, une femme farouchement indépendante. Plus tard, elle a été désignée comme *"la femme qui a séparé les Beatles"* – c'était sans doute vrai, et alors? L'institution d'un groupe de rock peut-elle être si sacro-sainte qu'elle devienne plus importante que le bien-être de ses membres?

Quand Lennon a lancé l'offensive, retournant sa décoration pour *"protester contre l'implication de l'Angleterre dans la guerre Nigeria-Biafra, contre notre soutien de l'Amérique au Vietnam et contre le fait que 'Cold Turkey' descende dans les charts"* et s'exprimant contre la corruption morale et l'hypocrisie autour de lui, la pleine force de l'indignation morale anglaise s'est tournée contre le couple.

Ils ont été arrêtés pour détention de cannabis. *("J'ai dit à Yoko:* 'Appelle vite la police, quelqu'un essaie d'entrer'. *Puis j'ai réalisé que c'était la police").* La photo d'eux, nus sur la pochette de *Two Virgins* a été méprisée et glissée dans des sacs en kraft pour que le disque soit mis en vente. Quant au fait qu'ils ont rampé sur scène dans des sacs, organisé des *"événements"*, passé leur lune de miel au lit pour lancer une campagne mondiale pour la paix… c'était encore pire que la mésalliance des Beatles avec les drogues hallucinogènes et le mysticisme flou du Maharishi Mahesh Yogi (alias *"Sexy Sadie"*).

Lennon a semblé pouvoir absorber les pressions venant de l'intérieur et de l'extérieur des Beatles sans problème – bien que très sensible, il était aussi très dur. *"Il faut être un salaud pour réussir*, a-t-il dit en 1970, *et les Beatles ont été les plus gros salauds de tous."*

En fait, la drogue, les attentes constantes et insatiables des fans, le besoin de préserver un front Beatles uni malgré les disputes, l'exigence du récent mouvement hippie d'une apocalypse de paix et d'amour – très bien exprimée par les demandes immatures de "The End" de Jim Morrison –, le triste spectacle de la guerre du Vietnam et l'effondrement d'un éventuel Peace Festival à Toronto, la confusion générale de l'époque alors que notre optimisme se brisait sur les écueils de la réalité : tout cela a donné une charge que même John et Yoko avec leur bouclier d'invincibilité ne pouvaient pas porter.

> **"Ne laissons pas notre chagrin se muer en désespoir mal placé. La vie de John Lennon est précisément l'opposé de ça"**

S'en sont suivies une désintoxication et une thérapie du cri primal, qui ont ancré le duo dans le ici et maintenant et le possible. Sur *Plastic Ono Band*, Lennon a affronté et exorcisé son passé personnel, cessé de leurrer les autres et lui-même sur les possibilités du public présent pour le mouvement *"alternatif"/'underground'/ "hippie"* L'album – sans doute le meilleur, le plus poignant et compulsif de sa carrière – s'achevait sur un mantra de défi envers le monde : *"Je ne crois pas en Krishna, ne crois pas en Jésus, ne crois pas dans les Beatles, je crois simplement en moi. Yoko et moi. C'est la réalité. Le rêve est fini."*

Ce disque n'a pas été populaire – la plupart des gens ne voulaient pas se réveiller –, mais a été un virage dans la carrière de John Lennon, comme sa rencontre avec Yoko dans sa vie. Dans les deux cas, plus rien ne serait pareil.

L'hostilité a été judicieuse. Lennon comprenait bien la société anglaise et ses processus, en particulier le système de classes. Il l'a vu de haut en bas. Bien que n'étant pas de la classe ouvrière, à l'inverse de Ringo Starkey et de George l'opprimé. Il venait d'un foyer désuni, n'a pas connu son père, sa mère Julia l'a confié à une tante et est morte quand il était adolescent. Pas étonnant que, même à 40 ans, il dise encore : *"Une partie de moi pense que je suis un loser"*.

Mais il y a une autre marque indélébile sur le jeune Lennon, celle de l'artiste et si, comme cet autre grand visionnaire anglais, William Blake, il ne voyait pas d'anges dans les arbres, il a reconnu qu'enfant : *"Je pensais que quelque chose n'allait pas chez moi, je voyais des choses que les autres ne voyaient pas. Je me trouvais devant des images hallucinatoires de mon visage."* Ou : *"Ça m'a poussé à toujours être un rebelle, mais je voulais aussi être aimé et accepté."*

Si cette perturbation chez le jeune John Lennon est devenue l'une des motivations de sa rébellion et sa quête d'identité, l'enfance elle-même a toujours occupé une place de choix pour lui. Son œuvre est truffée de références à l'enfance, sa magie et son innocence. *"Quand j'étais plus jeune, bien plus jeune qu'aujourd'hui/Je n'avais jamais besoin de l'aide de quiconque en aucune façon"*, chante-t-il sur "Help", et ce sentiment revient sous de nombreuses formes. *"Quand j'étais enfant, tout allait bien."* Il a écrit des chansons pour ses fils, faisant même jouer de la batterie à Julian à 11 ans sur une version de "Ya Ya" de Lee Dorsey, et a toujours semblé communiquer naturellement avec les enfants – une de ses photos les plus mémorables, pour moi, le montre avec un gamin sur les genoux dans le film *Magical Mystery Tour*. Deux innocents dehors.

Lennon n'a jamais perdu cette innocence, l'approche de l'enfant qui voit au travers des vêtements neufs de l'Empereur, même si parfois, il a pu être l'Empereur lui-même, menant ses troupes dans des culs-de-sac ou gravissant la colline pour la redescendre.

À l'apogée de ses histoires de paix au lit, il a été qualifié de "Fool" et s'est emparé du terme avec ravissement. *"Tout le monde a passé une bonne année, tout le monde a débiné l'idiot,"* chantait-il sur "Let It Be" avec humour, puis, de façon plus pertinente sur "Instant Karma" : *"Comment diable vas-tu voir ?/À rire d'idiots comme moi ?/Pour qui te prends-tu ? Une superstar ? Très bien, tu en es une."*

Son goût pour le retour en arrière, le souvenir, pour la réévaluation du passé en chansons et interviews, faisaient partie de sa quête constante de découverte et de contrôle de soi. Il a fini par comprendre en profondeur sa nature complexe, par reconnaître les côtés compétitifs de sa nature. *"Les gens les plus violents optent pour l'amour et la paix*, a-t-il dit dans son interview pour *Playboy*. *J'y crois sincèrement. Je suis un homme violent qui a appris à ne pas l'être et qui regrette sa violence."*

Le conflit entre Lennon le combattant et le pacifiste a toujours été apparent. Même sa campagne pour la paix a laissé place à une période d'agitprop militante quand les Lennon sont apparus en tenues anti-émeutes pour promouvoir "Power To The People" et ont défilé dans les rues de New York avec un mégaphone et des affiches de Red Mole lors d'une manifestation contre la politique anglaise en Irlande du Nord. Il s'est lancé dans un long échange avec le magazine de gauche de Tariq Ali, *Black Dwarf*, à propos des paroles de sa chanson "Revolution". *"Les paroles tiennent aujourd'hui*, a-t-il dit avant sa mort. *Ne t'attends pas à ce que je sois sur les barricades sauf avec des fleurs."*

Il est mort à présent, ce John Lennon. Mort, mort, mort. Les gens diront que son esprit et son œuvre vivent encore, et c'est le cas ; quelqu'un lancera une campagne *"John est vivant"*, mais en vérité, il est mort. Rien ne pourrait mieux le souligner que la soudaine crémation de son corps sans cérémonie ou funérailles réservées en général aux mortels aussi populaires que lui.

Dans sa dernière interview accordée avant sa mort – à RKO Radio, à New York –, Lennon a affronté ceux qui étaient furieux qu'il ait passé les cinq années précédentes en reclus : *"Pourquoi m'en veulent-ils ? Pour ne pas travailler ? Si j'étais mort, ils ne m'en voudraient pas. Si j'avais eu l'idée de mourir après* Walls And Bridges, *ils écriraient des éloges sur moi. Mais je suis toujours là et ça énerve les gens que je vive et ne fasse que ce que je veux."*

Ne laissons pas notre chagrin se muer en désespoir mal placé. La vie de John Lennon est précisément l'opposé de ça. Il a dit que si les Beatles avaient un message, c'était d'apprendre à nager… *"Ne vous attendez pas à ce que John Lennon, Yoko Ono, Bob Dylan ou Jésus viennent le faire pour vous. Il faut le faire soi-même."*

Si vous avez vraiment aimé et cru en John Lennon, c'est exactement ce que vous ferez. Il a fait de sa vie quelque chose de beau, précieux et durable. Nous devrions tenter d'en faire autant.

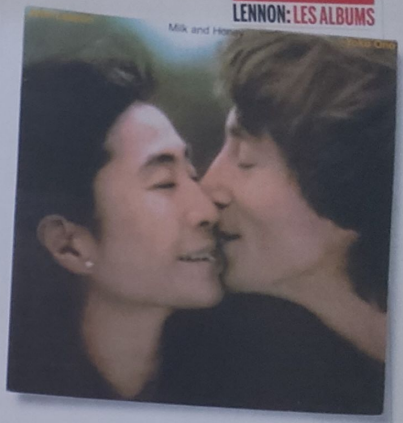
Goodbye Hello.

Le pouvoir du peuple : une marée de fans en deuil se rassemble devant le Dakota.

CORBIS; GETTY IMAGES

ET AVANT QU'ON Y EST...

En décembre 2009, l'annexe de NY du *Rock And Roll Hall of Fame* a organisé une exposition John Lennon contenant des lettres et des souvenirs personnels, dont les vêtements ensanglantés qu'il portait la nuit du meurtre. Ils sont toujours dans le sac en kraft qu'a reçu Yoko au Roosevelt Hospital.



MILK AND HONEY

Yoko dépoussière les derniers enregistrements parfois tendus, souvent poignants des prétendus Barrett et Browning du rock. PAR NEIL SPENCER

DATE DE SORTIE
27 JANVIER 1984

Après l'horreur devant le Dakota, la crémation rapide, les veillées de prières et la vague de tristesse qui a balayé la planète, que devient Yoko Ono? Au début, elle se retire dans le monde feutré du veuvage, isolée dans la forteresse du Dakota, en dépit des rumeurs qui l'entourent comme toujours (pourrait-elle vraiment être proche d'un autre homme, son *"assistant"* Sam Hadtavoy?). Outre son chagrin personnel, Ono a de quoi s'occuper; elle est l'unique héritière d'un empire professionnel et artistique compliqué, et de facto la gardienne de l'œuvre de Lennon.

Il y a aussi sa propre musique à prendre en compte, une activité qui, elle l'a dit depuis, a préservé sa santé mentale après la mort de John. Dans les notes de pochette de *Milk And Honey*, Yoko décrit la période entre 1980 et 1983 : *"Comme si Sean et moi nous tenions dans la neige, entourés de loups humains prétendant être des 'amis proches' et qui, pendant ce temps, violaient et profanaient le corps de John sous nos yeux."*

Il s'écoule ainsi trois ans avant que Yoko termine l'album qui, selon Lennon, était quasiment bouclé juste avant sa mort.

Comme souvent, il exagérait – les séances de *Double Fantasy* avaient livré 22 chansons achevées, dont 14 ont été retenues – mais Lennon était en verve. Dans sa dernière année de vie, la muse est revenue en force chez l'ex-Beatle, offrant bien trop de chansons pour un seul album, d'autant qu'il le partage avec Yoko. C'est, a dit John : *"une diarrhée de créativité"*. Après la sortie de *Double Fantasy*, avec une tournée mondiale prévue pour le printemps 1981, le couple planifie la suite qui, à l'image de l'album, sera un dialogue entre deux amants. Ils ont même le titre, *Milk And Honey*, comme dans *"Les jours de lait et de miel"*, une période de calme et sa satisfaction. La phrase est aussi de l'argot new-yorkais pour qualifier un couple d'origines blanche et asiatique.

Pour souligner le fait qu'il s'agit d'un pendant

L'ALBUM

1 | I'm Stepping Out ★★★★
2 | Sleepless Night ★★
3 | I Don't Want To Face It ★★★
4 | Don't Be Scared ★★
5 | Nobody Told Me ★★★
6 | O'Sanity ★★★
7 | Borrowed Time ★★★★
8 | Your Hands ★★★
9 | (Forgive Me) My Little Flower Princess ★★
10 | Let Me Count The Ways ★★★★
11 | Grow Old With Me ★★★
12 | You're The One ★★★★

BONUS DE LA RÉÉDITION DE 2001

13 | Every Man Has A Woman Who Loves Him ★★★
14 | I'm Stepping out (Home Version) ★★★★
15 | I'm Moving On (Home Version) ★★★
16 | Interview With John And Yoko

- **Sortie:** 27 janvier 1984
- **Producteur:** John Lennon et Yoko Ono
- **Enregistré:** août-fin 1980, 1983
- **Meilleurs classements:** UK 3; US 11

CAMERA PRESS

à *Double Fantasy*, *Milk And Honey* sort avec une photo de pochette quasi identique de John et Yoko s'embrassant, cette fois en couleurs. Pourtant, l'album prévu par le couple n'est désormais plus possible. Certaines des chansons existantes de Lennon ne sont que des démos. D'autres, achevées, sont peu pertinentes, énième ode au partenariat magique entre le rocker brut de Liverpool et sa *"Little Flower Princess"* aristocrate. Puisque *Milk And Honey* va devenir une épitaphe pour son mariage, Yoko sent qu'elle doit écrire de nouveaux morceaux.

Par conséquent, *Milk And Honey*, sorti peu après le 51e anniversaire de Yoko, oscille entre le fait d'honorer les dernières chansons de John et son désir de dire au revoir à son époux. Il le fait avec plus d'aplomb que l'imaginent les nombreux critiques de Yoko – pour bon nombre d'auditeurs, c'est un disque plus frais et plaisant que son prédécesseur, avec des moments poignants, à la limite de l'insoutenable.

Le nom du producteur, Jack Douglas, aux commandes pour *Double Fantasy* et plusieurs titres de Lennon de *Milk And Honey*, est absent des crédits de façon bien visible. La relation de Douglas et Yoko a mal tourné, au point qu'il lui intente un procès pour non-paiement de royalties. L'affaire est réglée à l'amiable, laissant John et Yoko seuls producteurs cités pour l'album.

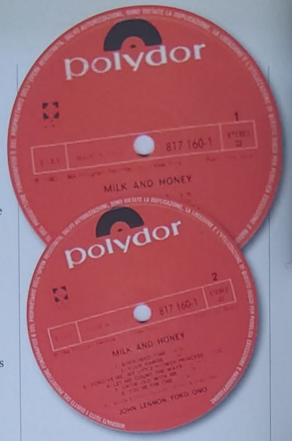
Si le disque est censé être une *"conversation entre un homme et une femme"*, comme l'a dit John, le premier titre, "I'm Stepping Out", ne peut être que la suite d'une dispute. Plusieurs biographes pensent qu'il a été écrit quand John a bravé la désapprobation de Yoko le voyant traîner avec ses vieux potes, même si, comme de nombreuses chansons abouties en 1980, elle aurait pu exister sous forme embryonnaire depuis des mois, voire des années, avant de prendre sa forme finale durant le séjour de John aux Bermudes. C'est un boogie assez simple, emmené par une inflexion de reggae, un des ingrédients surprises de *Milk And Honey*. Les paroles sont aussi directes, prévoyant une nuit dehors, alors que Sean est couché et les chats nourris. Il est temps pour John de *"mettre ma combinaison spatiale"* et de quitter la maison, métaphore peut-être de son retour à l'action.

Yoko répond avec "Sleepless Nights", disco reggae impatient, où elle veut *"trois minutes d'amour"*, jusqu'aux plaisirs en solo dans le bain: *"Cette brosse doit se vendre comme des petits pains,* dit-elle. *Il y a beaucoup de gens seuls ici."*

"I Don't Want To Face It" de Lennon n'a aucun rapport avec l'amour. C'est un morceau d'autoflagellation désespérant, où il affronte son ombre. *"Tu veux sauver l'humanité, c'est simplement les gens que tu ne supportes pas"*, se réprimande-t-il avant d'admettre que *"Chaque fois que je regarde dans le miroir, je n'y vois personne"*, phrase apparue dans les démos de plusieurs chansons au cours des deux dernières années. Elle a clairement un sens pour lui.

"I Don't Want To Face It" présente quelque chose de bien différent de l'image de l'homme au foyer satisfait, cultivée avec soin par John et Yoko, et plus proche de celui qui a passé les dernières années de sa vie à hésiter entre doute, dépression et besoin d'affirmation. Ici, il a l'air exultant, atteignant des notes aiguës qui résonnent jusqu'à l'époque de "She Loves You".

À nouveau, Yoko répond avec "Don't Be Scared", un pas de côté en pseudo-reggae, accompagné de synthés du début des eighties – en pointe à l'époque, mais délicieusement antiques à présent. C'est une chanson légère, assez plaisante, qui ne répond pas vraiment aux problèmes d'identité et de politiques personnelles abordés par la chanson de Lennon. "O'Sanity" est plus approprié, avec Yoko au bout du rouleau, en apparence incapable de lâcher prise sur son contrôle. *"Bois, pique-toi, fais tout ce que tu veux,"* plaide-t-elle avec le *"diable"* qui est toujours derrière elle.



Pour beaucoup, c'est un disque plus frais que son prédécesseur, avec des moments poignants, à la limite de l'insoutenable

Le contraste est marqué entre le reggae synthétique de Yoko et "Nobody Told Me", rock tout en guitare de John et cousin distant de "Eight Days A Week". Une fois encore, les sentiments de la chanson sont dirigés contre lui plutôt que vers sa relation avec Yoko. Les paroles doivent quelque chose au doo-wop des Shirelles, "Mama Said", que Lennon connaît depuis l'époque du Cavern Club, dans lequel les filles affirment: *"Maman a dit qu'il y avait des jours comme ça."* John (sans maman, bien sûr) n'a pas cette chance: il est dans un état de pseudo-confusion devant la vie urbaine, avec des *"nazis dans la salle de bains"* et *"un OVNI au-dessus de New York"* (Lennon croyait en avoir vu un au milieu des seventies et, selon sa petite amie d'alors, May Pang, a crié: *"Revenez me prendre"*).

C'est une chanson joyeuse, un hit substantiel et le premier extrait de *Milk And Honey*. La phrase *"Il y a une petite idole jaune au nord de Katmandou"* est empruntée à un célèbre monologue de 1911 de l'acteur anglais J Milton Hayes, que Lennon a découverte en écoutant *The Goon Show* à la radio, où la pièce était très parodiée. Lennon a écrit la chanson pour Ringo qui a courtisé ses trois anciens complices pour son nouvel album, *Stop And Smell The Roses*. John, incapable de refuser une requête du membre le moins problématique de son ancien gang, a écrit "Nobody Told Me" et "Life Begins At Forty". Ringo, qui devait enregistrer les deux en janvier 1981, s'en est détourné.

Impossible de rater l'ironie d'un morceau intitulé "Borrowed Time" enregistré deux mois avant la mort de John, mais loin d'être un pressentiment, c'est un de ces moments où Lennon se souvient, revenant sur sa jeunesse, quand il *"vivait dans l'illusion de la liberté et du pouvoir"*. À présent, par contraste, c'est *"bon d'être plus vieux"* et que *"tout soit clair"*. C'est encore du reggae, cette fois assez sophistiqué. Aux Bermudes, *Burnin'*, l'album des Wailers, est devenu un des favoris de Lennon – un soir, alors qu'il écoute "Hallelujah Time" (de Bunny Wailer), avec son refrain, *"On doit continuer à vivre, à vivre en sursis"*, il s'en inspire; le résultat arrive vite et aisément. Plus tard, lorsqu'il l'enregistre à New York, il amène l'album des Wailers pour initier le groupe.

Deux démos, inspirées par les poètes anglais Robert Browning et Elizabeth Barrett Browning, sont au cœur de *Milk And Honey*. Les Ono-Lennon sont fascinés par le couple victorien qui s'est enfui pour se marier après une cour secrète. *"Nous pensions que peut-être, nous étions la réincarnation de Robert et Liz,"* a écrit Yoko dans les notes de pochettes, une révélation un peu déplacée. Elle s'est réveillée un matin de l'été 1980 avec "Let Me Count The Ways" *"résonnant dans ma tête"*, son titre emprunté à un poème d'Elizabeth. L'ayant enregistré et fait écouter au téléphone à John aux Bermudes, il réplique avec "Grow Old With Me", basé sur un poème de Robert – un échange de vœux.

La chanson de Yoko est sa meilleure contribution ici, mélodie très simple sur laquelle dansent des images de nuages et d'aurores, se concluant par le triple *"merci merci merci"* devenu un mantra pour John et Yoko quand les choses se passaient bien.

Avec son refrain de cantique *("Dieu bénisse notre amour")*, John imagine que sa chanson sera jouée pour des mariages à l'église. Pour *Milk And Honey*, il comptait l'enregistrer avec des cordes et des cuivres, intention réalisée en 1998 quand George Martin ajoute un arrangement orchestral, ce que les Beatles ont décliné en 1994, préférant "Free As A Bird" comme hommage.

Ici, la version démo de Lennon est spectrale, comme flottant dans l'éther depuis les années 1850 et ses sentiments sont douloureux. Le biographe Robert Rosen, l'un des rares à avoir jeté un œil aux carnets intimes de Lennon, avance que ces phrases de Browning, *"Vieillis avec moi/Le meilleur est encore à venir"* sont écrites sur la dernière page de son journal. John a enregistré "(Forgive Me) My Little Flower Princess" durant les séances de *Double Fantasy*, désirant y revenir pour améliorer ce qu'il jugeait *"trop Philly soul"*. Sa demande de pardon à Yoko convient plus à *Double Fantasy*; parmi les humeurs plus cavalières ici, ses sentiments semblent mièvres, malgré un accompagnement funky.

L'accusation que *Double Fantasy* et *Milk And Honey* prolongent le mythe de John et Yoko n'est pas infondée: nous savons à présent que leur mariage n'était pas l'idylle qu'ils présentaient au monde. Mais le couple a tout autant l'intention de revigorer son association grâce à la musique, une tentative qui jette un charme apaisant.

Sans John, Yoko ne peut que revenir sur ce qui a disparu. "Your Hands" est un simple souvenir de leur intimité, chanté et déclamé en anglais et japonais sur une musique un peu raide. Le dernier titre, "You're The One", est plus réussi, la détresse du deuil et la célébration de l'amour y tenant tous deux un rôle. Musicalement, il doit quelque chose à "Walking On Thin Ice", que John (son producteur) a qualifié de *"direction à prendre"*. Sur un rythme disco bondissant et une mer de synthés (moins mal employés qu'ailleurs), Yoko assure au défunt John qu'elle est avec lui pour l'éternité, même si elle se demande: *"Comment puis-je te le dire?"*

On y trouve aussi de la connaissance de soi; le monde a pris John et Yoko pour des clowns, dit-elle, pour Laurel et Hardy, alors qu'ils s'imaginaient être Heathcliff et Cathy. *"En réalité, on n'était qu'un garçon et une fille qui n'ont jamais regardé en arrière"*, conclut-elle dans un moment de pathos. La voix de Yoko s'étrangle, éclatant rarement dans son fameux cri d'antan. La fin nous fait savoir que c'est une blessure qui ne guérira jamais.

Réédités en 2001, trois titres sont ajoutés: une reprise de "Every Man Has A Woman Who Loves Him" de *Double Fantasy*, cette fois chantée par John; une démo de "Stepping Out", datant sans doute des Bermudes, et une autre de "I'm Moving On" de Yoko, avec ses piques à John – *"Tu deviens un imposteur"*. Ce n'est pas grand-chose de plus que de la valeur ajoutée. Dans une version de 20 minutes de l'interview donnée par le couple quelques heures avant la tragédie, John est *"plein d'entrain et de vigueur"* comme il le dit. *"Je n'essaie pas de rivaliser avec celui que j'étais ou les gamins de la new wave. J'essaie de m'amuser. On pense que ce n'est que le début."*

YOKO PARLE DE... "NOBODY TOLD ME"

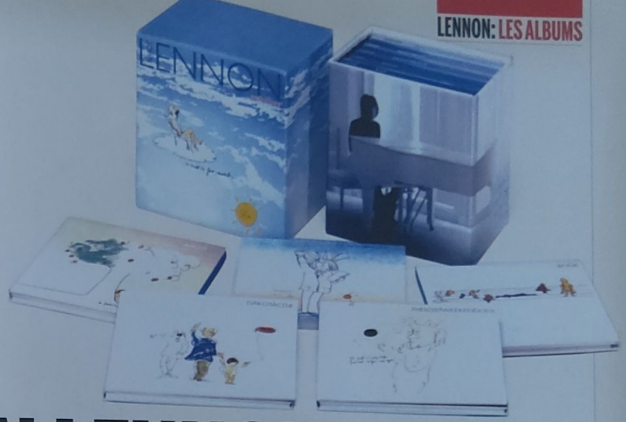
"Je pense qu'à cette période en particulier, il a ressenti le fait que le monde avait perdu sa direction. Je crois que ce n'est pas lié à de la confusion, mais qu'il se met à savoir que la vie sera toujours un mystère... C'est une chanson assez drôle."

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"Une triste épitaphe... les miettes d'un revival Lennon. Mais il ne reste que des miettes, alors profitez-en."
Colin Irwin, Melody Maker, *28 janvier 1984*

"Le sang de *Milk And Honey* est celui de Yoko Ono... Pour Lennon, l'ironie l'emporte encore. Sur "Borrowed Time", il sous-entend qu'il vit en sursis, mais à part ça, c'est une chanson ordinaire."
Penny Reel, NME, *28 janvier 1984*

Télétravail: Les Lennon à Tittenhurst, Ascot.



JOHN LENNON ANTHOLOGY

Une plongée massive dans les archives : démos, chutes, bagarres avec Spector, imitations de Dylan, Cheap Trick et *"trous du cul poilus"*. PAR NEIL SPENCER

DATE DE SORTIE
2 NOVEMBRE 1998

"ÇA TOURNE. *Quelqu'un compte et on y va!"* Les instructions expéditives de John Lennon aux trois membres de Cheap Trick, au studio Hit Factory de New York à l'automne 1980, pour enregistrer "I'm Losing You", viennent d'un homme pressé. On le sent sur presque chaque prise en studio d'*Anthology*, compilation de 94 chutes, démos, titres live et bribes de dialogues choisis par Yoko Ono. Ses quatre CD proposent un récit des années solos de Lennon qui suit, amplifie et parfois contredit celui raconté par ses disques officiels.

"I'm Losing You" avec Cheap Trick, par exemple, révèle un son âpre plus proche de la colère de "Cold Turkey" que des ambiances romantiques de *Double Fantasy*. On peut d'ailleurs conclure grâce à *Anthology* que les enregistrements de Lennon étaient souvent surproduits, leurs mélodies et leur côté rock musclé étouffés sous la sauce orchestrale, les voix doublées sans nécessité ou enfouies au mixage.

C'est une habitude que Lennon, en tant que producteur, semble avoir prise à Phil Spector (jamais pardonné par McCartney pour le sirop versé sur *Let It Be*), même si Rob Stevens, chargé de superviser *Anthology*, a donné une explication plus simple et étonnante : Lennon n'aimait pas trop le son de sa voix.

Stevens a livré d'autres aperçus de la façon de travailler de Lennon : il enregistrait rarement plus que le nécessaire pour le LP qu'il avait en tête et, dès qu'il entrait en studio, le rythme devenait rapide et implacable. C'est clairement apparent dans les échanges en studio d'*Anthology*, où venant de finir une prise, Lennon veut *"reprendre"*.

L'exception à la règle, ce sont les séances bordéliques de *Rock'N'Roll* sous la férule de Phil Spector. En dehors de cela, Lennon en solo considère le studio comme le côté travail de la vie d'une superstar du rock. À l'apogée des Beatles au milieu des sixties, le groupe a créé des chefs-d'œuvre grâce à de longs séjours

L'ALBUM

CD1 – ASCOT

1 | Working Class Hero ★★★★★
2 | God ★★★★
3 | I Found Out ★★★★
4 | Hold On ★★★
5 | Isolation ★★★
6 | Love ★★★
7 | Mother ★★★★★
8 | Remember ★★★
9 | Imagine (take 1) ★★★
10 | "Fortunately" ★★
11 | Baby Please Don't Go ★★
12 | Oh My Love ★★★
13 | Jealous Guy ★★★★
14 | Maggie Mae ★★★★
15 | How Do You Sleep ★★★★
16 | God Save Oz ★★★
17 | Do The Oz ★★
18 | I Don't Want To Be A Soldier ★★★
19 | Give Peace A Chance ★★★★
20 | Look At Me ★★★
21 | Long Lost John ★★★★

CD2 – NEW YORK

1 | New York City ★★★
2 | Attica State (live) ★★★
3 | Imagine (live) ★★★
4 | Bring On The Lucie ★★★
5 | Woman Is The Nigger Of The World ★★
6 | Geraldo Rivera – One To One Concert ★★★
7 | Woman Is The Nigger Of The World (live) ★★
8 | It's So Hard (live) ★★★
9 | Come Together (live) ★★★★
10 | Happy Xmas ★★★
11 | Luck Of The Irish (live) ★★★
12 | John Sinclair (live) ★★★
13 | The David Frost Show ★★
14 | Mind Games (I Promise) ★★★
15 | Mind Games (Make Love Not War) ★★★
16 | One Day At A Time ★★★
17 | I Know ★★★
18 | I'm The Greatest ★★★★
19 | Goodnight Vienna ★★★★
20 | Jerry Lewis Telethon ★
21 | "A Kiss Is Just A Kiss" ★★★
22 | Real Love ★★★
23 | You Are Here ★★★★

REX FEATURES

Les meilleures surprises d'*Anthology* arrivent sur *"Dakota"*, avec les chutes de *Double Fantasy* et des bribes de John travaillant seul chez lui et aux Bermudes. N'importe quelle chute fait le poids face aux versions définitives

à Abbey Road et brouillé les frontières entre composition, enregistrement et défonce. En solo, Lennon ne s'accorde pas ce luxe. Dès qu'il écrit les chansons, il veut les expédier avec un minimum de chichis.

ANTHOLOGY INCLUT DE grandes chansons inédites, des démos fascinantes, des moments intimes touchants avec Yoko et son fils Sean, mais Lennon, la bête de studio, est en son centre. Comme il n'aime pas jeter une prise particulière d'une chanson – même s'il a foiré le chant, la partie instrumentale peut s'avérer la meilleure –, il y a toujours eu de multiples chutes. Quand Yoko a demandé que la production studio de Lennon soit transférée et archivée en numérique à la fin des années 1980, 2 000 heures de bandes environ ont été récupérées au Record Plant Studio à New York – en plus des séances du Plastic Ono Band qu'avait déjà EMI en Angleterre et des démos et de la bibliothèque sonore d'Ono.

Le producteur et ingénieur du son Rob Stevens, qui a travaillé sur d'autres projets d'Ono, s'est chargé de la tâche colossale de cataloguer le tout. Dès qu'il a réduit les enregistrements à 50 heures environ, Yoko a initié le processus de sélection. À ce moment-là – le milieu des années 1990 –, l'histoire posthume de Lennon a évolué. En 1998, Ono a confié une série de démos de Lennon au groupe audiovisuel américain Westwood One, dont l'énorme série, *The Lost Lennon Tapes*, devient une source de bootlegs et, plus tard, de clips sur YouTube.

The Beatles Anthology sort aussi à l'automne 1995, annoncée par "Free As A Bird" et "Real Love", gestes de reformation symboliques où les *"Threetles"* remettent à jour des enregistrements-maison de Lennon confiés à Paul McCartney par Ono lors de l'intronisation de son mari, en 1994, au *Rock And Roll Hall Of Fame*.

Le succès commercial de *The Beatles Anthology* donne un nouvel élan à un équivalent pour Lennon qui, à sa sortie, s'avère plus intéressant, cohérent, avec un packaging plus élégant. Comparée à l'histoire très souvent contée des Beatles, celle des années solo de John, du moins la seconde moitié, est un mélange de rumeur et de secret. Le mythe de Saint John, entretenu avec zèle par Yoko, est démonté par la biographie scabreuse d'Albert Goldman en 1988, *The Lives Of John Lennon*, qui le décrit non pas comme un homme au foyer satisfait, mais un reclus déprimé et drogué, dont le mariage idyllique est une arnaque. Goldman dépeint Yoko encore plus férocement, jalouse du talent artistique de son époux, motivée par l'argent et sous l'emprise de médiums.

On peut considérer en partie *Anthology* comme une tentative de Yoko de restaurer l'auréole de John et de récupérer sa propre intégrité. Le ton de ses notes de pochette, où elle relate la douleur de revisiter le passé, est blessé et provocateur. *"C'est le John que je connaissais… brillant, heureux, en colère, triste."*

Ono divise cette compilation de façon chronologique – en *"Ascot"*, *"New York City"*, *"The Lost Weekend"* et *"Dakota"*. *"Ascot"* offre des versions alternatives des séances de *Plastic Ono Band* et *Imagine* bien moins parfaites mais dans certains cas – "Working Class Hero", "Mother" – plus mordantes (cette dernière est sur la BO de *Nowhere Boy*). "Hold On" en blues mid-tempo est décevant. Sur "Remember", John éclate de rire devant la rapidité de Ringo, tandis que pour s'échauffer entre les prises, le Plastic Ono Band balance des standards comme "Baby Please Don't Go" et "Long Lost John" version skiffle que John a sans doute jouée avec les Quarrymen.

Le passé et ses chansons ne sont jamais loin : oldies rock, chansons de music-hall ou des Beatles, ballades des années 1950 sont à portée de doigts de Lennon.

Nous découvrons qu'"Imagine" a débuté en studio avec un harmonium soulignant son côté cantique – un emprunt à la partie d'orgue de "A Whiter Shade Of Pale" de Procol Harum, selon les notes de pochette d'Antony de Curtis, même si le Mellotron de "Strawberry Fields" semble une inspiration plus probable. "How Do You Sleep" sans cordes est un régal, les parties de dobro de George Harrison luttant contre la voix venimeuse de Lennon, et "Jealous Guy" est aussi dépouillé.

"New York City" est moins fascinant. Les morceaux de 1972 au Madison Square Garden viennent d'un concert différent que ceux de *Live In New York City*, avec une version de "Come Together" où John chante la phrase *"il a des trous du cul poilus"* dont il était si fier. "John Sinclair", "Attica State" et "The Luck Of The Irish" issus des shows caritatifs à l'Apollo et Ann Arbor ne sont pas très excitants et des bribes des animateurs David Frost et Jerry Lewis s'extasiant sur leurs invités ne semblent là que pour faire du bien à l'ego de Yoko.

On s'amuse plus avec les deux chansons que Lennon a écrites et enregistrées pour Ringo en 1974. "Goodnight Vienna", qui donne à Ringo le titre de son album, est un boogie mouvementé aux paroles insignifiantes, mais "I'm The Greatest" révèle combien la vie de Beatle de Lennon le ronge encore. *"J'étais dans le plus grand spectacle sur terre… pour ce que ça vaut*, chante-t-il en sous-entendant que ça ne valait pas lourd. *À présent je ne veux faire que du boogaloo."* C'est un moment léger, mais la démo forcée de "Mind Games" indique que la lassitude est déjà là en 1973. "You Are Here" sans corde est plus touchant que la version sortie sur *Mind Games*, où Lennon, désormais séparé de Yoko, se morfond.

On passe à *"The lost Weekend"*. Aucune des anecdotes sur les séances alcoolisées de *Rock'N'Roll* avec Spector ne prépare à la laideur des échanges en studio. Savourant son autorité, Spector aboie sur les musiciens et interrompt Lennon qui compte avant de jouer. *"Phil, s'il te plaît, accepte mon 4"*, supplie John, à bout malgré son ivresse. *On a une occasion, là, ne la foutons pas en l'air."* Puis il part dans une digression sur son nouvel ami, Elton John, prédisant avec une inexactitude sinistre que *"Elton va mourir jeune et je serai un gourou de 90 ans."*

Le cœur d'Elton a dû se serrer en écoutant, des mois plus tard, la bouillie que Spector et Lennon ont fait de "Be My Baby". Sur un accompagnement surchargé, John braille façon cri primal, mais l'angoisse ne réussit pas à sauver un morceau servant de publicité à la sobriété. Le reste des chutes de *Rock'N'Roll* issues des séances de New York sont plaisantes mais légères. À l'inverse, les extraits de *Walls And Bridges* bénéficient de la production discrète – la souffrance sur "Nobody Loves You When You're Down And Out" est totalement tangible.

Les meilleures surprises d'*Anthology* arrivent sur *"Dakota"*, avec les chutes des séances de *Double Fantasy* et des bribes de John travaillant seul chez lui et aux Bermudes. N'importe quelle chute fait le poids face aux versions définitives – "I'm Losing You" est supérieure à son équivalent sur l'album –, tandis que les démos semblent toutes animées et, comme l'a dit le producteur Jack Douglas à *Uncut* en 2005 : *"Mon impression immédiate était que j'aurais du mal à les rendre meilleurs que les démos, parce qu'il y avait une telle intimité dessus."*

Entendre les chansons unplugged de *Double Fantasy* à côté des versions studio permet de sentir l'euphorie de Lennon en 1980, la joie que son talent créatif soit revenu, que Yoko et lui puissent travailler en partenariat et que ses années de père dévoué aient porté leurs fruits. Sean va avoir cinq ans, moment où les récompenses de la parentalité croissent de façon substantielle. "Mr Hyde's Gone (Don't Be Afraid)" est un pendant charmant à "Beautiful Boy" et se détricote à la fin avec Lennon s'amusant. Ce n'est pas l'œuvre d'un dépressif. Tout comme "Dear John", fragment gratté sur une guitare où il se dit : *"Ne sois pas si dur avec toi… tu as gagné!"*

Dans ses notes de pochettes, Yoko écrit que, *"Les intrigues nous entourant devenaient plus denses en entrant en 1980… Il y avait un net sentiment que le temps s'accélérait et que nous étions pris dans une spirale qui bougeait à la vitesse de la lumière. Ce fut la période la plus heureuse et donc la plus tragique de nos vies."*

Même le comique "Life Begins At 40" le confirme. Écrit pour Ringo en l'honneur des deux Beatles ayant 40 ans, c'est une chanson country dont la mélodie est empruntée à "Cold Cold Heart" de Hank Williams. Si la vie commence à 40 ans, plaisante Lennon, *"J'ai été mort pendant 39 ans"*. Un autre morceau pour Ringo – version d'"Only You" des Platters datant de 1974 – a été inclus ici tardivement, découvert dans les sous-sols des studios Capitol quelques jours avant le pressage d'*Anthology*.

Mais rien n'annonce mieux le retour de la muse de Lennon que "Serve Yourself". Écrit aux Bermudes, c'est une riposte furieuse à "Gotta Serve Somebody" *(sur* Slow Train Coming *en 1979)* de Dylan et sa conversion au christianisme. *"Tu dois te servir toi-même*, se moque Lennon, *personne ne va le faire pour toi."* La chanson, qu'il a enregistrée en plusieurs versions, vire à la dénonciation de la religion, motif de guerre *("Dieu et le pays")* avant de partir en diatribe grossière sur le fait d'honorer *"ta pauvre putain de mère"*, le tout interprété avec un fort accent de Liverpool qu'on n'a pas entendu depuis "Polythene Pam" sur *Abbey Road*. Lennon aimait tant "Serve Yourself" qu'il a envisagé d'en faire un single.

Dylan est aussi le sujet de deux satires en spoken-word évoquant des heures de désœuvrement au Dakota, quand Lennon n'a rien de mieux à faire que de lire le journal à haute voix en imitant Dylan. On trouve aussi "The Great Wok", parodie du Maharishi qui illustre le penchant de Lennon pour les accents. Ailleurs, il évoque son séjour en Inde avec plaisir sur "The Rishi Kesh Song" (la nostalgique "India" reste inédite).

Bien sûr, Yoko ne peut pas s'empêcher d'insister sur le pathos à la fin d'*Anthology*. Un échange tendre avec Sean, où il lui dit qu'il est venu du ciel dans une cagette de pommes, suivi par John jouant et sifflant un air mélancolique dans le style de "Jealous Guy".

Pour le documentaire *Imagine*, devant le célèbre piano d'"Imagine" à Tittenhurst.

REX FEATURES

LE VERDICT DE LA CRITIQUE

"On trouve du plaisir dans ce coffret, mais les aperçus du côté obscur de Lennon sont les plus intriguants… Même confus, grossier ou haineux, il était magnétique. Personne dans la musique populaire aujourd'hui n'a ce degré de présence. Plus qu'un mémorial personnel, *John Lennon Anthology* est un monument à une époque disparue avec des artistes plus grands et des ambitions plus élevées."
Ian MacDonald, Uncut, décembre 1998

L'ALBUM SUITE…

CD3 – THE LOST WEEKEND

1 | What You Got ★★★
2 | Nobody Loves You When You're Down And Out ★★★★★
3 | Whatever Gets You Through The Night (Home) ★★★
4 | Whatever Gets You Through The Night (Studio) ★★★
5 | Yesterday (Parody) ★★★
6 | Be Bop A Lula ★★★
7 | Rip It Up/Ready Teddy ★★★
8 | Scared ★★★
9 | Steel And Glass ★★★
10 | Surprise Surprise (Sweet Bird Of Paradox) ★★★
11 | Bless You ★★★★
12 | Going Down On Love ★★★
13 | Move Over Ms L ★★
14 | Ain't She Sweet ★★
15 | Slippin' And Slidin' ★★★
16 | Peggy Sue ★★★
17 | Bring It On Home To Me ★★★
18 | Phil And John 1 ★★★★
19 | Phil And John 2 ★★★★
20 | Phil And John 3 ★★★★
21 | "When In Doubt, Fuck It" ★★★
22 | Be My Baby ★★★
23 | Stranger's Room ★★★
24 | Old Dirt Road ★★★

CD4 – DAKOTA

1 | I'm Losing You ★★★★★
2 | Sean's "Little Help" ★★
3 | Serve Yourself ★★★★★
4 | My Life ★★★
5 | Nobody Told Me ★★★★
6 | Life Begins At 40 ★★★
7 | I Don't Wanna Face It ★★★★
8 | Woman ★★★
9 | Dear Yoko ★★
10 | Watching The Wheels ★★★
11 | I'm Stepping Out ★★★★
12 | Borrowed Time ★★★★
13 | The Rishi Kesh Song ★★★
14 | Sean's "Loud" ★★
15 | Beautiful Boy ★★★
16 | Mr Hyde's Gone ★★★★
17 | Only You ★★★
18 | Grow Old With Me ★★★
19 | Dear John ★★★
20 | The Great Wok ★★★
21 | Mucho Mungo ★★★
22 | Satire 1 ★★★
23 | Satire 2 ★★★
24 | Satire 3 ★★★
25 | Sean's "In The Sky" ★★★★
26 | It's Real ★★★★

- **Sortie:** 2 novembre 1998
- **Producteur:** Yoko Ono et Rob Stevens
- **Enregistré:** juin 1969 – fin 1980
- **Meilleurs classements:** UK 99 ; US 64

‘Ce n’était qu’un homme et une femme se mettant en couple.’

Yoko Ono embarque CAROL CLERK dans un récit extraordinairement détaillé de sa vie avec John Lennon. De l’acide à l’avant-garde, des bed-ins à l’héroïne, de la fin des Beatles au Lost Weekend, jusqu’à leurs dernières années paisibles ensemble : Yoko dit tout !

GETTY IMAGES

» UNCUT SEPTEMBRE 2003

C’EST L’ÉTÉ 1969. John et Yoko sont au lit dans la chambre 1742 du Queen Elizabeth Hotel à Montréal. C’est leur *“Année de la Paix”* et leur second bed-in, le plus connu. Un visiteur grossier les affronte. Le dessinateur de droite Al Capp tente apparemment de pousser John à commettre un acte violent pour miner la réputation de défenseur de la paix du couple, et appelle souvent Yoko Madame Nhu – la première dame du Sud Vietnam.

Ricanant, Capp se moque des efforts de Lennon pour apaiser les émeutes éclatant lors d’une contestation permanente au People’s Park, à San Francisco, causées par des manifestants voulant sauver le terrain de l’expansion de Berkeley University. Il y a eu un mort, de nombreux blessés et des milliers d’arrestations. John et Yoko parlent aux participants au téléphone et en direct à la radio chaque jour, demandant le calme.

“Ils se sont mis à lancer des pierres sur les flics il y a deux jours, ricane Capp. *Vous devriez leur parler un peu plus.”*

“Personne n’a été abattu cette fois, non ?” rétorque John.

Mais Capp insiste : *“Vous avez une maison à Londres. Autoriseriez-vous les gens à venir déféquer sur les tapis, casser les meubles et vous frapper ?”*

“Nous ne sommes pas d’accord avec la violence sous cette forme ou n’importe quelle autre”, répond Lennon.

“Pourquoi voulez-vous qu’ils le fassent à Berkeley ?” continue Capp.

Les yeux de John se braquent sur son détracteur. Il se met à crier. *“On ne veut pas qu’ils le fassent à Berkeley ! On leur dit de manifester d’une autre manière ! S’ils étaient restés au lit à Berkeley, ils ne se seraient pas fait tuer !”*

Yoko tente de discuter avec Capp : *“J’aimerais savoir ce que vous avez dit sur Joan Baez…”*

Il l’interrompt avec un rire suffisant et lance à John : *“Je comprends pourquoi vous voulez la paix… Dieu sait que vous ne pouvez pas avoir grand-chose, d’après ce que j’ai observé, mais…”*

À ce moment-là, John rêve clairement de le cogner, mais préfère

subir une autre volée d'insultes jusqu'à ce que, outré, Derek Taylor, l'attaché de presse des Beatles, demande à Capp de quitter la pièce. John intercède en sa faveur, disant en riant : *"Nous l'avons convié."*

John et Yoko : imprévisibles, inséparables, activistes, controversés, provocateurs, naïfs, spontanés, optimistes, bien intentionnés, incompris – et pour certains, carrément agaçants.

Mais pas pour le rabbin de Toronto, Abraham Feinberg, grand soutien de leurs efforts pour la paix.

Il déclare : *"L'amour que ces deux-là éprouvent l'un envers l'autre s'étend réellement à toute l'humanité."*

ENVIRON 34 ANS plus tard, Yoko Ono est assise dans une suite d'un hôtel au bord du Grand canal à Venise, buvant de l'eau fraîche et parlant à *Uncut* de cet amour ; du fait d'être la moitié du couple le plus célèbre de l'histoire du rock. Pourquoi leur image d'unité a-t-elle perduré à travers les années ?

"Car c'était authentique, dit Yoko. *La vérité blesse certaines personnes – il y a eu beaucoup d'écornures et de gens tentant de faire croire que tout ça ne s'est pas passé.*

"Peut-être que dans l'histoire, beaucoup de beaux miracles ont été si écornés qu'on n'en a pas entendu parler. Ne pas savoir que les miracles arrivent est une perte pour le monde. Pour moi, c'était un de ces miracles. Ça a vraiment été quelque chose de magique qui s'est produit dans ma vie."

Yoko a 70 ans et a récemment connu son premier n°1, quand le single remixé "Walking On Thin Ice" a grimpé en haut des charts dance de Billboard *[mai 2003 – voir encadré, p138]*. Elle a abordé cet anniversaire marquant le 18 février en se demandant si elle devait se faire discrète, sachant que quelqu'un allait inévitablement le remarquer, ou prendre la parole et l'annoncer. Typiquement, elle a choisi la seconde option – et quand le hit est arrivé deux-trois mois après qu'elle a soufflé les bougies, elle a soudain été ravie de célébrer son âge et de le voir comme un réconfort pour les autres.

"Certains ont aussitôt dit : 'Comment ose-t-elle ? Oh, elle doit faire quelque chose, il y a un truc…' *Mais la majorité des gens se sentent vraiment bien et se disent que quand ils auront 70 ans, il n'y aura pas de raison de s'inquiéter.*

"Je trouve ça vraiment bien, mais c'est pareil que le fait d'avoir été avec John – ça pouvait arriver à tout le monde. Ce n'était qu'un homme et une femme se mettant en couple. Tant qu'on sait que ça peut arriver, ça arrive."

La notion de *"John et Yoko"* a-t-elle été idéalisée au fil du temps ?

"Nous étions simplement de vraies gens, nous avions des conflits et tout le reste, aussi. Deux personnes très têtues. Je pense qu'on l'exprimait différemment. C'est comme le yin et le yang. Il était très explosif, je suis celle qui, comment dire, 'encaisse'. Ça ne signifie pas que je suis soumise. J'encaisse et ça ressort en chansons."

Yoko n'est pas une retraitée typique. Elle s'est récemment lancée dans une nouvelle vie à base de soirées et de lives dans des clubs du monde entier. Elle n'a pas fait de chirurgie esthétique, mais ressemble à une quinquagénaire – mince, énergique, ses cheveux noirs et courts illuminés d'un reflet rouge et son haut noir, aux motifs colorés de papillons, affichant un décolleté plongeant.

Yoko est à Venise pour la Biennale d'art contemporain où elle expose. Il fait déjà chaud ce matin, mais comme toujours, Yoko est accueillante et directe. Elle est spirituelle, plaisante et ne cache rien alors qu'elle feuillette ce que son mari a un jour qualifié de *"scrapbook de la folie"*.

Yoko vivait dans un appartement au 25 Hanover Gate Mansions, près de Regent's Park, à Londres, avec son deuxième mari, Tony Cox et leur fille, Kyoko. John se vautrait dans le cadre magnifique de Kenwood, une superbe propriété à Weybridge, dans le Surrey, avec son épouse Cynthia et leur fils, Julian. Des mois se sont écoulés depuis la première rencontre légendaire de John et Yoko à la galerie Indica en novembre 1966. Il leur arrive de se croiser à des vernissages, mais en dehors d'un vague intérêt réciproque, il ne se passe rien de remarquable entre eux.

Malgré la théorie populaire voulant que Yoko inventât frénétiquement des plans pour attirer le Beatle fortuné, elle connaît des problèmes dans son mariage et travaille dur pour établir sa carrière en Angleterre. Arrivant à Londres en septembre 1966 pour se produire au *"Destruction In Art Symposium"*, Yoko est déjà respectée en tant qu'artiste d'avant-garde à New York, où elle est alliée avec le mouvement Fluxus. Elle a reçu une formation musicale et a récemment participé au groupe d'improvisation musicale de ses pairs. Elle a aussi compilé un livre d'œuvres conceptuelles et d'instructions intitulé *Grapefruit*, tiré en édition limitée.

Yoko distribue des exemplaires à des personnes influentes en 1966-67. Et John Lennon est un des destinataires. Depuis, cela a été interprété comme l'une des nombreuses ruses de Yoko pour enchanter Lennon.

Elle réplique : *"Le mythe veut que je lui ai envoyé* Grapefruit*… que je voulais le piéger. C'était un livre imprimé, édité. J'en avais une caisse avec moi. Je le donnais aux critiques. Ça se passait comme ça. Il n'a pas été le seul qui l'a reçu."*

Cependant, Lennon est intrigué – et puis clairement inspiré – par ce livre avec ses instructions pour *"imaginer"* diverses choses. Posé sur sa table de chevet, il le trouve tour à tour inspirant et exaspérant.

ET TANT QU'ON Y EST...

En 1966, le 'Destruction In Art Symposium' auquel participe Yoko est organisé par Gustav Metzger, dont les conférences sur l'Auto-Destructive Art au Ealing Art College sont citées par Pete Townshend comme influence sur le bris de guitares des Who sur scène.

SUSAN WOOD/GETTY IMAGES

"Finalement, dit Yoko, *il m'a appelée pour me dire de venir à Kenwood. Il a envoyé une voiture et j'y suis allée en me demandant :* 'De quoi s'agit-il ?' *Il a dit qu'il avait lu* Grapefruit, *et voulait savoir où trouver cette Maison de Lumière listée dans le livre."*

Apparaissant à la rubrique *"Œuvres Architecturales"* dans la fausse liste d'objets à vendre du livre, la Maison de Lumière est décrite comme *"une maison construite avec la lumière de prismes qui existe en accord avec les changements de la journée."*

"Et il voulait construire ça dans son jardin, dit Yoko en souriant. *Je lui ai expliqué que c'était conceptuel."* Elle marque une pause, sourit tendrement.

Et ensuite : *"Il s'est passé beaucoup de choses."*

Il la séduit de façon peu conventionnelle.

"Il y avait des moments où il me téléphonait, dit Yoko. *Je suppose que c'était lorsqu'il était en studio et qu'ils* [les Beatles] *devaient attendre que l'ingénieur du son prépare les bandes ou autre. Ou bien il était au troisième étage à Kenwood. Il avait une sorte de studio, avec plusieurs enregistreurs à bandes et il était là, sans doute, seul avec ses enregistrements. C'est le genre de moments où il semblait appeler. Je me demandais toujours pourquoi il me téléphonait. Il y avait beaucoup de gens qui appelaient pour discuter. Ce n'était pas son genre –* 'Salut'. *Puis un silence. Je ne papotais pas non plus. Il y avait beaucoup de silences à chaque appel."*

En 1967, Yoko parle à John d'une exposition – *'Half-A-Wind'* – qu'elle veut organiser à la galerie Lusson de Bell Street, à Marylebone. Elle se déroule en octobre et novembre et inclut la fameuse *"Half-A-Room"* – où meubles et objets sont soigneusement sciés en deux et peints en blanc. Les moitiés restantes sont *"contenues"* dans quinze bouteilles vides étiquetées, de tailles diverses. L'exposition a été annoncée sous le titre *"Yoko And Me"*, ce *"Me"* faisant référence à Lennon qui n'y assiste pas parce qu'il était *"trop coincé"*, mais l'a néanmoins financée.

"John m'a fait de vraies avances en 1967 et je me suis dit que je ne pouvais pas accepter. Ce qui a été le cas..."

Yoko : *"Je n'avais pas les moyens de le faire. Il me fallait un mécène pour avancer de l'argent et lui* [John] *a dit qu'il aimerait le faire. Je lui explique tout, je le regarde et je me dis :* 'Voilà un homme qui est un artiste et un très bon.' *Et à l'époque, je trouvais vraiment que c'était bon."*

Est-ce de là que viennent les rumeurs disant qu'elle courait après John en raison de son argent et de sa notoriété – elle voulait un mécène ?

"C'est possible. Je ne fais pas la connexion comme ça. En Amérique aussi, quand je réalisais des projets, Tony, mon mari d'alors, allait lever des fonds et disait : 'Oh, Machin donne de l'argent, donc nous devons dîner avec lui pour le remercier'. *À la fin je me dévoilais – l'artiste ! – et disais merci. Tony se chargeait de ce travail-là. Pour la galerie Lisson, si j'ai organisé ça avec John – parce qu'il m'avait invitée à en parler –, c'est parce que je ne m'entendais plus trop bien avec mon mari. Je me suis dit :* 'Maintenant, je dois gérer ça moi-même.' *Et c'est un peu embarrassant à faire pour l'artiste."*

Comment avez-vous demandé à John de financer cette exposition ?

"Je l'ai contacté pour, qu'en tant que mécène, il lève des fonds. Il a voulu le faire. Il a adopté la position de quelqu'un ayant les moyens et je me suis sentie très mal. J'ai dit : 'Pourquoi n'exposes-tu pas quelque chose aussi ?' *Ce n'est pas le genre de choses que je dis au premier venu. Je suis une artiste qui aime remplir la galerie de mes œuvres. Il a répondu aussitôt – et c'était drôle parce que je préparais "Half-A-Room" – il a dit, sans hésiter :* 'Pourquoi tu ne mets pas l'autre moitié dans des bouteilles ?' *J'ai trouvé que c'était une idée incroyable et je suis restée clouée sur place. C'était beau. Et il était ravi."*

Il comprenait votre travail.

"Bien sûr. Ce n'est pas comme s'il le comprenait – il était exactement sur la même longueur d'onde. C'est le genre de choses qu'il faisait s'il le pouvait."

C'est surprenant qu'une personne d'un milieu si différent, qu'une superstar de la

pop, puisse être sur la même longueur d'onde?

"Ce qui m'a stupéfiée, ce n'est pas tant de trouver quelqu'un d'un milieu différent – j'étais étonnée qu'il soit si différent des autres gars. Puisque cette société est très masculine, ils ont tendance à être conservateurs. Mais pas lui. Ou, devrions-nous dire, je n'ai pas vu tout ça chez lui à ce moment-là."

À quel moment tout a-t-il vraiment commencé?

"Ce qui est arrivé… et c'est très confus, en un sens, dans la tête des gens… Je n'ai jamais pris la peine d'en parler. Mais il y a eu un moment à Londres – l'exposition à la galerie était déjà en place – où John m'a fait de vraies avances et je me suis dit que je ne pouvais pas accepter. Ce qui a été le cas. Après, j'ai été immédiatement invitée par le Festival du cinéma expérimental de Knokke-le-Zoute. Ils m'ont demandé de projeter mon film No.4 – celui avec les fesses [alias Bottoms].

"Donc je suis allée au festival et mon œuvre a été projetée. Puis tous les artistes rentraient chez eux et demandaient: 'Tu vas à Londres?' *Et Jean-Jacques Lebel, un artiste très connu, et son groupe ont dit:* 'Nous allons à Paris, tu veux venir?' *Je suis partie à Paris au lieu de rentrer à Londres. Je me disais:* 'Je ne vais jamais rentrer.' *Je me suis beaucoup amusée à Paris. Je répétais:* 'Je ne vais pas rentrer à Londres.' *J'avais ce pressentiment au sujet de John – nos sentiments devenaient trop proches du danger. Je me suis dit:* 'C'est totalement fini.'

"Mon instinct animal a dû sentir qu'il y avait quelque chose qui n'allait vraiment pas du tout là. Bien sûr, je ne me suis jamais doutée que je recevrais une telle attaque du monde entier. Je savais qu'on était amoureux l'un de l'autre à ce moment-là. En tout cas, c'était très facile de détaler. Ça a toujours été le cas. Car j'ai l'instinct de me protéger, je crois. Je pouvais être détruite en quelque sorte."

Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis et rentrer à Londres?

"C'est le moment où il est parti en Inde. J'étais à Paris. C'était comme ça. Et le destin a voulu qu'Ornette Coleman [saxophoniste de jazz moderne américain] *vienne à un show que j'ai fait à Paris, à base de musique et de performance. Il a dit qu'il allait à l'Albert Hall donner un concert* [le 29 février 1968] *et m'a invitée à y faire une performance."*

C'est un honneur…

"Vous ne savez pas comment j'étais. J'ai dit: 'Si vous jouez ma composition, je viendrai.' *Et il a dit:* 'Ok.' *Je ne voulais pas être la chanteuse sur la composition d'un autre. Ce n'était pas mon style. Puis quand je suis rentrée, je me suis rendue dans mon appartement – mon mari, Tony, habitait ailleurs – et en ouvrant la porte, j'ai trouvé des piles de lettres de John en Inde.* [Les mains sur le cœur] *Ça m'a frappée."*

YOKO A AUSSI écrit à Lennon, rentré plus tôt que prévu de Rishikesh où il a étudié la méditation transcendantale avec le Maharishi Mahesh Yogi. C'est le printemps et John et Yoko ne sont qu'à une encablure de taxi de l'histoire d'amour qui va choquer le pays – et les Beatles.

On a raconté qu'avant et après l'Inde, Yoko a traqué John sans relâche, arrivant chez lui sans prévenir et le bombardant d'appels. Ce n'est que récemment que Yoko s'est mise à réfuter ces allégations, répondant fermement que c'est Lennon qui lui a couru après. Elle dit à *Uncut* qu'à chaque occasion où elle a rendu visite à John à Kenwood, c'était à son invitation.

Que s'est-il passé quand John est rentré d'Inde?

"J'étais à Londres à cause de ce concert que j'avais fait avec Ornette Coleman. Un jour, John m'a appelé et a dit: 'Ok, peut-on se voir?', *et il savait déjà quels étaient nos sentiments en raison des lettres. C'était un soir. Il a dit:* 'Tu viens?' *J'ai répondu:* 'Ok'. *Son chauffeur n'était pas là et il m'a dit de prendre un taxi. C'est ce que j'ai fait et il m'attendait avec l'argent pour le payer. Et ce soir-là, on l'a fait."*

Vous avez aussi enregistré ce qui est devenu *Unfinished Music No 1: Two Virgins...*

"Oh, oui, bien sûr. John a dit: 'On peut faire deux choses.' *Il était assis dans le salon.* 'On peut s'asseoir ici et discuter ou aller faire de la musique.' *Pour lui 'faire de la musique' n'était pas ambigu. Il voulait vraiment qu'on fasse de la musique.* [Rires] *J'ai dit:* 'Faisons de la musique.' *Je ne suis pas très douée pour bavarder, ça m'a toujours semblé ennuyeux. Faire de la musique est bien plus excitant. On est allés dans le grenier, on a joué de la musique et c'est devenu* Two Virgins."

À l'époque, Cynthia est à l'étranger. Une histoire célèbre dit qu'à son retour, elle a été choquée de vous trouver avec John et que vous portiez sa robe de chambre ou son kimono. Y a-t-il un fond de vérité?

"C'est une histoire rocambolesque. Je ne dis pas qu'elle vient de Cynthia. Je ne sais pas de qui… peut-être qu'un journaliste l'a embellie. D'abord, le chauffeur et Lil, la nounou de Julian, faisaient tout le temps des rapports à Cynthia. Elle savait. C'est un mariage ouvert en quelque sorte. Elle a dit: 'Je ne veux pas rentrer pour l'instant.' *La première fois qu'elle est venue, elle était avec la sœur de Pattie Boyd* [Jenny] *et* [Magic] *Alex* [Mardas] *et une autre personne. Donc Cynthia, Alex, la sœur de Pattie Boyd et cet autre gars ont dit qu'ils allaient passer et sont venus depuis le jardin.*

"J'ai aussitôt tenté de m'asseoir un peu moins près de John et il a dit: 'Non, ne t'inquiète pas, ça va.' *Il a pris ma main et on était assis ensemble. Il voulait que ce soit comme ça. Je ne sais pas pourquoi. Ce n'était pas:* 'Ma femme arrive, il faut que je cache la situation.' *C'était l'inverse. Ils sont restés un moment pour dire bonjour, puis sont partis par la porte d'entrée – sans s'énerver. Il y avait une certaine tension, mais on était tous polis comme de bons hippies."*

Donc vous ne portiez pas les vêtements de Cynthia?

"Non, je ne portais pas… J'avais toujours une sorte de chemise indienne, une de ces grandes tuniques en coton et un pantalon large indien. Leur visite a eu lieu en mai, immédiatement après que John et moi avons commencé à vivre ensemble."

Après cette première nuit, les choses ont clairement vite évolué. Rompre avec vos vies passées a-t-il été une décision difficile?

"Ce n'était pas comme ça. J'avais déjà pris des distances avec mon mariage et je me suis dit, Ok, je devrais sans doute vivre seule dans un loft, mais John n'aimait pas cette idée. Donc il y a eu cette première fois et on a commencé à vivre ensemble en mai."

DANS SA MÉMORABLE interview dans *Rolling Stone* avec Jann S Wenner, publiée ensuite sous forme de livre (*Lennon Remembers*), John a expliqué son attraction croissante pour Yoko, de sept ans son aînée. L'imagination et l'espièglerie de son exposition l'avaient frappé. Mais c'est quand il s'est plongé dans *Grapefruit*, et qu'elle lui a envoyé une série de cartes avec des instructions dans le cadre de son *"Dance Event"* avant le voyage en Inde qu'il s'est vraiment mis à réagir à Yoko. Il est fasciné par cette petite femme dont l'œuvre l'ennuie et l'inspire à parts égales. Il veut l'emmener à Rishikesh, prétendant que ce sera à cause du *"stimulus"* artistique qu'elle amène, mais ne voyant pas comment l'expliquer à Cynthia, il y renonce.

Pour John ainsi que Yoko, le moment de vérité arrive le soir où, à Kenwood, ils prennent de l'acide, enregistrent *Two Virgins* et font l'amour à l'aurore. À l'époque, dit-il, il connaît *"très peu"* de gens avec lesquels partager son goût pour l'expérimental et la musique électronique. Dans une interview deux jours avant sa mort, il dit à Andy Peebles de Radio 1: *"J'ai réalisé qu'il y avait quelqu'un d'autre aussi cinglé que moi, une femme faisant des sons flippants et qui pouvait également aimer la musique à ne pas danser… on parle d'avant-garde, mais peu importe."*

Des années plus tôt, au début de leur liaison, il a déclaré: *"Je n'avais jamais connu un tel amour avant, et ça a été si fort que j'ai dû mettre fin à mon mariage avec Cyn. Et je ne pense pas que c'était une décision irréfléchie, parce que mes sentiments étaient très forts*

QUAND JOHN RENCONTRE YOKO...

"Je l'ai trouvé assez envahissant!" Leur première a été étrange, se souvient Yoko

On pourrait croire à un coup de foudre, mais pour Yoko du moins, ça a été l'inverse.

John Lennon a évoqué tendrement le jour de leur rencontre à la galerie d'art Indica, à Mason's Yard, à Londres. Il a accepté une invitation dans ce lieu dont le mari de Marianne Faithfull, John Dunbar, est copropriétaire, intrigué par les histoires de cette "femme étonnante" qui organise "un happening", avec vraisemblablement des gens rentrant dans des sacs noirs pour faire Dieu sait quoi.

De nombreuses œuvres d'Ono sont devenues ensuite mondialement célèbres, dont sa collection à Indica, nommée Unfinished Paintings And Objects. On trouve entre autres "Painting To Hammer A Nail", comprenant une planche, un marteau et un seau en métal plein de clous; "Apple", avec une pomme sur un piédestal; et "Ceiling Painting (YES Painting)", invitant les visiteurs à grimper sur une échelle et regarder avec une loupe un mot minuscule au centre d'une feuille de papier encadrée.

Venu pour le vernissage le 9 novembre 1966, Lennon est invité à visiter une heure avant que Yoko s'attende à voir du monde. Elle est horrifiée. Ce n'est que sa deuxième entreprise artistique à Londres et elle veut que tout soit parfait avant que quiconque ne franchisse la porte.

Quand John débarque avec Dunbar, les étudiants de la St Martin's School of Art – qui ont aidé à l'installation – se détendent encore au sous-sol, un des deux étages accueillant l'exposition.

"J'ai dit à Dunbar de ne laisser personne entrer avant que ce soit prêt, dit Yoko. *Et le voilà qui débarque accompagné. Qu'est-ce qu'il fait? Puis je me suis dit,* 'Je ne vais rien dire à ce sujet.' *Je ne voulais pas l'insulter devant son ami. Bien sûr, ça devait être un ami proche. Je lui ai dit bonjour."*

Lennon ne remarque pas la tension montante de Yoko alors qu'il déambule avec Dunbar, de plus en plus "éblouï" et "impressionné" par l'humour et l'imagination au centre de l'œuvre de Yoko Ono. Yoko et lui ont répété à plus d'une occasion qu'elle n'avait pas idée de qui était John avant que Dunbar ne les présente.

Yoko raconte: *"Ils sont descendus. Il y avait des œuvres comme 'Apple' et je les ai rejoints et j'ai vu qu'ils étaient devant le tableau avec le marteau et les clous. Le type* [John] *regardait ce tableau blanc très sérieusement. Puis il a dit:* 'Est-ce que je peux y planter un clou?' *J'ai répondu:* 'Ok, si tu payes cinq shillings, tu peux.'

"Je ne savais pas qu'il n'avait pas d'argent. Il n'avait pas besoin d'en avoir sur lui."

Lennon suggère alors: *"Puis-je planter un clou imaginaire dans ce tableau en échange de cinq shillings imaginaires?"*

Cette idée d'imaginer des choses est un des thèmes majeurs de l'exposition.

Yoko: *"Je me suis dit:* 'Oh, c'est intéressant. Il joue déjà mon jeu.' *C'était très rapide."*

Lennon apprécie "Ceiling Painting". Il a raconté plus tard que, quand il a grimpé à l'échelle et vu le mot "oui" à travers la loupe, il a été si soulagé par le message positif qu'il est devenu aussitôt fan de Yoko Ono.

"Puis il a dit: 'Ça se passe où le happening?' *raconte Yoko. J'ai répondu:* 'L'événement du jour, c'est ça.' *Je lui a montré une carte et le mot au centre disait simplement:* 'Respire'. *Il a fait...* [rapproche rapidement son visage et inspire profondément]. *Il s'est approché très près, avec son grand nez et m'a respirée, puis a dit:* 'Comme ça?'"

Charmant.

"Je n'ai pas trouvé ça charmant. J'ai trouvé ça assez envahissant. Puis il a attrapé la pomme sur le piédestal et a mordu dedans. Ça m'a vraiment déplu. Je me suis demandé ce qui se passait. Ça s'est vu sur mon visage, je suppose. Il a fait [imite le rire gêné de John] *et l'a reposée sur le piédestal."*

Yoko envisage que son exposition puisse être sabotée devant elle.

"Je pensais: Puisque les gens vont faire ça, je devrais peut-être mettre un panneau disant 'Ne pas toucher', *mais ce ne serait pas cool. Qu'est-ce que je vais faire?"*

Au final, elle ne fait rien de plus que croiser les doigts et espérer que John Lennon se conduise bien.

"Ma première impression de lui, regardant le tableau avec le marteau et les clous comme si c'était la Joconde, a été qu'il était très beau, très élégant. C'était un sentiment plaisant. Ce serait agréable d'avoir une aventure avec quelqu'un comme lui. Puis je me suis dit: 'Je suis trop occupée pour l'instant'. *Et au moment de la pomme –* 'Oh, pas question.'"

ET TANT QU'ON VEST...

En pleine thérapie primale en 1970, John déverse sa colère contre Freddie Lennon, son père sorti de sa vie, dont des menaces de mort qui terrifient ce dernier au point qu'il consigne le tout dans une lettre à son avocat intitulée *"À ouvrir en cas de mort violente"*.

et je savais tout ce qui était en jeu… Je n'étais pas malheureux avec Cyn. Mais c'était un état marital normal où rien ne se passait et on continuait à l'entretenir. On l'entretient jusqu'à ce qu'on rencontre quelqu'un pour lequel on s'enflamme.

"Avec Yoko, j'ai vraiment connu l'amour pour la première fois. Notre attirance était mentale, mais ça s'est aussi produit physiquement. Les deux sont essentiels dans l'union…"

Dès lors, John et Yoko sont inséparables et Cynthia l'accepte avec résignation. Elle a déclaré ensuite: *"J'ai su à l'époque que je ne pouvais rien faire pour arrêter ce qui se passait. Il voulait quelque chose à tout prix. Il s'agissait de Yoko.*

"Il cherchait quelqu'un qui soit à la fois un homme et une femme. Quelqu'un qui puisse être son pote, qui soit une femme, qui englobe tout dans sa vie."

Cynthia n'a pas pu être cette personne. *"Je ne voulais pas suivre la voie de John… qui était celle de l'illumination' en matière de drogue. John était bien plus piégé que moi, dans sa tête, dans la situation des Beatles et les pressions du monde de la musique et de la pop. Je pense qu'il en avait marre et qu'il voulait fuir ça. Je n'avais rien à fuir. Je ne cherchais rien d'autre."*

On a aussi avancé que John cherchait une figure maternelle, ayant perdu sa mère, Julia, deux fois – quand elle l'a confié à cinq ans à sa tante Mimi qui l'a élevé, puis quand elle a été renversée par une voiture en 1958. Le petit nom que John donne à Yoko est "mère".

Les autres Beatles sont troublés, dérangés par la présence constante de Yoko, puis deviennent hostiles.

Non seulement elle envahit le territoire sacré de leur *"club de garçons"*, mais elle détourne l'attention de John d'eux et du groupe. Alors que Yoko lui fait découvrir de nouveaux intérêts qu'ils ne partagent pas et que sa vision s'élargit, ils voient sa personnalité *"changer"*. John a confirmé plus tard : *"C'en était fini pour mon ancien gang quand je l'ai rencontrée."*

À la fin mai 1968, les Beatles se retrouvent en studio pour se mettre au travail sur le *Double Blanc*. Alors que les séances continuent pendant l'été et l'automne, leur intolérance envers Yoko s'accroît, surtout quand elle a l'envie d'ajouter ses parties vocales peu orthodoxes aux enregistrements ou ose formuler une opinion critique – qu'elle estime justifiée en raison de sa formation musicale. ("Revolution 9" est presque entièrement l'œuvre de John et Yoko.)

Cependant, ce qui alarme le plus, c'est la façon dont le couple s'isole des autres. Yoko a expliqué depuis que John voulait qu'elle soit près de lui à Abbey Road, puis a installé un lit dans le studio pour qu'elle soit là même quand elle était malade. Elle a aussi révélé qu'il était jaloux de ses conversations avec les autres Beatles. C'est pourquoi elle gardait ses distances. Comme l'a décrit John : *"Soudain, on était ensemble tout le temps, dans un coin, à murmurer et rire… et je ne faisais plus attention à eux."*

Il a aussi dit : *"Tout le monde avait l'air paranoïaque sauf nous deux, totalement amoureux… cette folie a eu lieu autour de nous simplement parce qu'on voulait être tout le temps ensemble."*

Dans *Anthology*, George Harrison a dit qu'avoir une *"inconnue"* avec eux le gênait et qu'une *"drôle de vibration"* émanait de John et Yoko. Il l'a considérée comme celle qui écartait Lennon de ses acolytes. Paul McCartney se souvient que Yoko *"marchait particulier par Paul et a envie d'un avenir avec de la musique, de la culture, de la philosophie et de la religion indiennes.*

"La plupart des gens pensent que c'était une brute. Il avait un côté très attentionné. Et sage…"

ET TANT QU'ON Y EST…

Lorsque Tony Cox s'est caché avec sa fille et celle de Yoko, Kyoko, il s'est joint à un culte chrétien appelé Église Du Monde Vivant, dont il s'est "échappé" en 1977. Cox a parlé de ses expériences avec les Lennon et le culte dans le documentaire de 1985 *Vain Glory*.

Yoko ma tout appris sur les femmes," a dit Lennon. Il a aussi affirmé que : *"C'est le professeur et je suis l'élève."*

Considéré comme misogyne quand il était plus jeune, avec des allégations de violence, Lennon, dur et cynique, est peut-être un candidat inattendu pour une nouvelle vie de paix, d'amour, de fleurs et de féminisme. Depuis, Yoko a assuré qu'il n'a jamais été violent envers elle.

Pensez-vous avoir fait ressortir le côté plus compatissant de John ?

Yoko : *"La plupart des gens pensent que c'était une brute. Il avait un côté très attentionné. Et sage. Il a exprimé beaucoup de choses à cette période. Ce n'est pas forcément grâce à moi, mais je pense que c'est lié au fait qu'il réprimait tout ça avant d'avoir l'occasion d'être simplement lui-même."*

A-t-il fait ressortir quelque chose en vous ?

"Ce n'est pas vraiment ça. Il y a d'abord le fait que j'ai beaucoup appris en entrant dans son monde car je ne savais même pas que le monde du rock existait. Et aussi, il était très sage dans sa façon de gérer la presse. Paul est encore meilleur dans ce domaine, j'en suis sûre. John n'était pas du genre à manipuler les médias. Je venais d'un milieu où on ne se souciait pas de la presse, avec un côté tour d'ivoire et une dose de snobisme. Sur la scène [lors de performances passées], *quand le rideau s'ouvrait, je tournais le dos au public. C'était mon attitude. Et tout le monde quittait la salle – c'était un concert réussi ! Une idée d'avant-garde classique.*

"Quand on a fait l'exposition 'You Are Here', celle de John [sa première complète à la galerie Robert Fraser de Duke St, à Londres, le 1er juillet 1968], *nous sommes sortis de voiture et il y avait des tonnes de journalistes et des photographes. Ma première réaction a été :* 'Fonçons tout de suite dans l'arrière-salle.' *Il a dit :* 'Ils attendent et on doit faire avec.' *On a donc posé pour les photos. Je me suis dit :* 'Oh, c'est ce que tu fais.' *Jusque-là, j'étais très naïve."*

Dès le début avec John, vous avez entrepris de célébrer votre relation sur disques, films, à la télé et dans la presse. Pourquoi était-ce important ?

"C'était plus John qui y tenait et j'ai trouvé ça positif – comme quand j'annonce aujourd'hui que j'ai 70 ans – de clarifier les choses et de dire aux gens que tout allait bien. Quand John s'est mis avec moi, il a voulu partager ça avec le monde pour de nombreuses raisons – sans doute similaires aux miennes. L'amour, d'abord, bien sûr, mais aussi pour montrer qu'un homme et une femme peuvent être soudés et que nous venions d'endroits très différents dans le monde."

C'était donc une lutte contre le sexisme et le racisme. Pourtant, c'est exactement ce que vous avez subi du public en vous présentant avec John. À quel point était-ce décevant ?

"Le racisme a toujours été là, comme le sexisme, clairement. La plupart des femmes ont dû le subir, je suppose. Et c'est encore le cas. Le racisme existe toujours aussi. Il ne faut jamais cesser d'en parler. Plus on en parle, plus on se mélange et plus les gens se mettront à penser que l'égalité est une bonne chose."

Lennon a dit à propos de la pochette controversée de *Two Virgins*, où Yoko et lui sont totalement nus : *"On a choisi la photo la plus coincée, la moins flatteuse pour montrer qu'on était humains"* – un thème récurrent dans leurs entreprises autobiographiques. Il a aussi expliqué : *"On se sentait comme deux vierges, parce qu'on était amoureux, on venait de se rencontrer et on tentait de faire quelque chose."*

La photo a stupéfié la presse et tout le monde au sein de l'organisation des Beatles – Ringo inclus, qui l'a qualifiée d'*"ahurissante"*. L'album aurait dû être la première sortie d'Apple, mais a été retardé pendant des mois devant le refus d'EMI en Angleterre et Capitol en Amérique de s'en occuper. Il a été distribué chez les disquaires dans des sacs en kraft grâce à deux petites sociétés : Track (Angleterre) et Tetragrammaton (USA). Trente mille exemplaires ont été confisqués dans le New Jersey et de nombreux magasins ont refusé de le vendre. Pourtant, John et Yoko sont allés plus loin, se filmant en train de faire apparemment l'amour, images sorties en vidéo.

Était-ce une expérience libératrice ou non ?

Yoko : *"On n'a pas vraiment fait de porno."*

C'était plus sensuel et romantique.

"On le pensait aussi. C'était une version romantique de Two Virgins. *Un peu nature, pour dire au monde que c'est bien de s'accepter tel qu'on est ; j'étais enceinte de quatre mois. Faire l'amour n'est pas affronter le monde – c'est un autre type de message, je crois et c'est ce qu'on voulait exprimer."*

Vous vous êtes mariés le 20 mars 1969. Quel est votre souvenir le plus marquant de ce jour-là ?

"C'était charmant. On était à Gibraltar et c'était exactement comme on voulait – assez informel mais romantique. C'est quelque chose qu'on aimait. Ça a été comme ça : informel et plein d'amour."

Durant la lune de miel, vous avez organisé un bed-in pour la paix d'une semaine à l'Hilton d'Amsterdam et il y a eu un événement similaire au Canada. À quel point pensiez-vous contribuer à changer le monde ensemble ?

"On s'est dit que ce serait bien de procéder comme ça, avec de l'humour. C'était une blague d'une certaine façon. Certains ont pris ça au sérieux et nous ont attaqués. Mais, en fait, c'était comique. Et en faisant une blague, on communiquait l'idée que la paix dans le monde était très importante… On s'est inspiré de ce qui se faisait à l'époque et qui était très sérieux. Les gens distribuaient des prospectus sur la paix dans le monde, mais personne ne les lisait, surtout les jeunes qui ne voulaient rien savoir. On voulait s'exprimer de façon à être compris ou appréciés."

Les médias s'en donnent à cœur joie. John et Yoko s'exposent aux moqueries et en prennent pour leur grade. John admire les événements que Yoko a organisés pour la paix avant qu'ils soient en couple – comme d'avoir recouvert de tissu un des lions de

ALPHA CAMERA PRESS-REX FEATURES

JOHN & PAUL, YOKO & LINDA

Être la femme d'un Beatle…

La relation entre Lennon et McCartney était peut-être trop forte pour laisser une place aux femmes qui leur donneront un amour durable. Quand Yoko et Linda arrivent dans leurs vies à quelques mois d'écart, il n'y a pas de dîners entre les deux couples les plus célèbres de la musique. Yoko laisse entendre un respect pour Linda lorsqu'on lui demande s'ils se sont fréquentés.

"Pas vraiment. Les Beatles ont toujours été une affaire d'hommes entre eux et les femmes étaient à la cuisine quand ils parlaient affaires au salon. J'étais surprise. John disait : 'Tu restes avec moi'. *Quand Linda est arrivée, bien sûr, elle n'était pas non plus à la cuisine."*

John a dit un jour : *"Linda et Yoko ne se sont jamais disputées. Jamais."*

"Yoko a changé de nom pour moi. J'ai changé le mien pour elle..."

Trafalgar Square – et le concept *"d'extrême dissimulation"* rebaptisé *"bagism"* l'intéresse.

Pour leur première manifestation publique en juin 1968, John et Yoko plantent des glands pour la paix à la cathédrale de Coventry et, peu après, assistent au lancement de *The John Lennon Play: In His Own Write de Victor Spinetti*. Ils sont assiégés par les journalistes : *"Où est votre femme, M. Lennon ?"* Du jour au lendemain, Yoko Ono devient l'Ennemie publique numéro un.

Bouleversés mais pas découragés, John et Yoko continuent leurs croisades. Après le bed-in à Amsterdam, ils donnent une conférence de presse à Vienne dans un sac blanc et, en avril 1969, envoient des glands aux leaders mondiaux. Le bed-in canadien se déroule en mai et juin à Toronto et Montréal où, durant une semaine au lit, ils écrivent et enregistrent "Give Peace A Chance" avec des invités de passage.

Cela coïncide avec la sortie en Angleterre d'un nouveau single des Beatles – "The Ballad Of John And Yoko". Seuls John et Paul ont joué sur ce titre, McCartney ajoutant la batterie, la basse, le piano et les percussions sur le récit du mariage et de la lune de miel de John.

Il sort, de façon ironique, après "Get Back", que John a interprété comme une attaque de McCartney contre Yoko.

Leurs vies privées font aussi les gros titres. John et Yoko habitent dans un appartement que possède Ringo au 34 Montagu Square à Marylebone quand, le 18 octobre 1968, ils font l'objet d'une descente de police. Elle trouve de la marijuana qui, affirme ensuite le couple, a été mise là – même si John s'est aussi demandé si ça n'était pas une vieille réserve.

Quelques jours plus tard, Yoko annonce qu'elle est enceinte. Mais début novembre, elle est emmenée en urgence au Queen Charlotte's Hospital avec des craintes de fausse couche. John campe à son chevet et réalise une série d'enregistrements qui figurent sur l'album *Life With The Lions*, en accord avec sa nouvelle philosophie disant que les chansons devraient être comme des journaux.

Le 21 novembre, Yoko perd le bébé. John Ono Lennon II, enterré lors d'une cérémonie secrète.

Au tribunal de Marylebone le 24 novembre, John plaide coupable de détention de cannabis, tenant Yoko à l'écart, de crainte qu'elle soit expulsée. Son avocat suggère que le stress résultant de la descente de police a contribué à sa fausse couche. Lennon est condamné à une amende de £150 et à payer £21 de frais de justice. Une condamnation qui va provoquer de sérieux problèmes. Elle limite sa capacité à voyager et sera utilisée par l'administration Nixon comme excuse pour l'expulser d'Amérique.

De toute façon, les autorités américaines détestent le couple. En janvier 1969, le FBI ouvre un dossier sur John en raison de la nature *"subversive"* de *Two Virgins*. À cause de ce casier judiciaire récent, les Lennon doivent organiser leur bed-in au Canada plutôt qu'aux USA, même s'ils finissent par apprécier ce pays qui, en général, soutient leurs initiatives pacifistes et leur donne accès aux médias américains.

Sur le front familial, John change légalement son nom en John Ono Lennon lors d'une cérémonie sur le toit de l'immeuble Apple, au 3 Savile Row, le 22 avril 1969, déclarant : *"Yoko a changé de nom pour moi. J'ai changé le mien pour elle. Un pour deux, deux l'un pour l'autre."* Le mois suivant, ils s'installent à Tittenhurst Park, une demeure géorgienne avec 28 hectares de terrain à Sunningdale, près d'Ascot, dans le Berkshire. Désormais, John et Yoko ont découvert l'héroïne.

John a testé toutes sortes de drogues, commençant par l'alcool. À leurs débuts, les Beatles ont pris des comprimés de Preludin, une amphétamine. Délaissant les pilules et l'alcool en faveur de l'herbe au moment de *Help!*, John passe ensuite à l'acide, disant : *"J'ai dû faire un millier de trips. J'en prenais tout le temps."*

Parlant d'héroïne à Jann Wenner, Lennon a raconté : *"On en sniffait un peu quand on avait vraiment mal… Les gens étaient très durs avec nous. On s'en est pris plein la gueule, Yoko en particulier… On a pris de l'héro à cause de ce que les Beatles et leurs potes nous faisaient."*

En 1997 dans *Uncut*, Yoko a ajouté : *"Nous trouvions ça très efficace pour ralentir notre esprit. Nous serions devenus fous si nous avions pris un excitant, comme nous étions très nerveux. Nous ne pouvions pas toucher aux excitants. Nous avons préféré un calmant."*

Elle révèle qu'ils ont pris de l'héroïne à plusieurs périodes – sans jamais trouver un dealer correct. Cependant, c'est l'arrêt après cette première rencontre avec l'héro qui inspire le glaçant "Cold Turkey", sorti en octobre 1969 par le Plastic Ono Band – groupe *"conceptuel"* composé de John, Yoko et de tout musicien qui les rejoint.

Pourtant, l'arrêt de la méthadone, le substitut à l'héroïne, est encore plus terrible.

"Quelqu'un nous a mal informés, a raconté Yoko, *et nous a dit qu'il y avait une nouvelle drogue, la méthadone, et qu'elle provoquait le même effet que l'héro, mais sans accoutumance. Donc, 'Youpi' et à l'époque, nous étions totalement sobres. La plupart des gens prennent de la méthadone parce qu'ils veulent arrêter l'héro et comme nous n'en prenions pas, nous ne touchions à rien, ça a été une énorme bêtise. Donc nous avons été accros à la méthadone…"*

Arrêter la méthadone a été *"la chose la plus dure que j'ai faite*, a ajouté Yoko. *Et je suis sûre que ça a été aussi le cas pour John… Après ça, nous ne pouvions plus être accros à rien."*

LENNON MÈNE DEUX carrières, une avec les Beatles, l'autre avec Yoko. Il est excité par son approche peu conventionnelle à la musique, l'art, le cinéma et l'activisme, et fait sans cesse la promotion de ce qu'elle crée. Elle est, dit-il, *"le trip ultime"*.

En novembre 1968, les Beatles sortent le *Double Blanc* et, une semaine après, *Two Virgins* de John et Yoko émerge avec beaucoup de retard. Au même moment, "Hey Jude" – chanson de Paul pour rassurer Julian Lennon au sujet du divorce de ses parents – se vend par millions.

L'année suivante, la BO de *Yellow Submarine* arrive dans les bacs et les Fab Four jouent pour la dernière fois sur le toit d'Apple le 30 janvier. John et Yoko sortent *Unfinished Music No. 2 : Life With The Lions* en mai 1969 sur Zapple – le nouveau label expérimental d'Apple – et deux mois plus tard, le premier single du Plastic Ono Band, "Give Peace A Chance".

En août, les Beatles enregistrent leur dernier album, *Abbey Road* (qui sortira pourtant avant *Let It Be*). Début 1969, à l'instigation de Paul, ils filment les répétitions aux Twickenham Film Studios et dans le sous-sol d'Abbey Road et ces séances de retour aux racines donnent l'album et le film *Let It Be*. Dans une atmosphère d'apathie, de tristesse et de mauvaise humeur, avec George qui claque la porte et John et Yoko isolés du reste du groupe par l'héroïne, les Beatles se désintègrent en Technicolor.

Cependant, Lennon est enchanté par les films arty et minimalistes qu'il réalise avec Yoko – *Smile*, *Two Virgins* et le controversé *Rape*, où une femme choisie au hasard est suivie par le cameraman. Ils en produisent une série, dont *Self Portrait*, où le sexe de Lennon tente une érection, *Up Your Legs Forever*, montrant plus de 300 paires de jambes et *Fly*, dans lequel une mouche explore le corps nu d'une femme. Mais en 1972, *Imagine* est une production mainstream luxueuse, tournée en grande partie à Tittenhurst Park.

John : *"J'ai décidé que je ne pouvais plus rien tirer des Beatles au plan artistique. Et voilà quelqu'un* [Yoko] *qui a su me faire découvrir un million de choses."*

La scène manque à Lennon et il comprend à présent qu'il peut aussi faire ça avec Yoko. En décembre 1968, ils se produisent au légendaire *Rock'n'Roll Circus* des Rolling Stones sous le nom des Dirty Macs avec Eric Clapton, Keith Richards (à la basse) et le batteur de Jimi Hendrix, Mitch Mitchell.

Dans l'avion vers Toronto l'année suivante pour le concert "Rock'n'Roll Revival", du 13 septembre, Lennon dit au manager Allen Klein qu'il a décidé de quitter les Beatles. Il informe aussi Eric Clapton et Klaus Voorman qui, avec le batteur Alan White, constituent la dernière incarnation du Plastic Ono Band. *"Défoncé"* et malade de stress, Lennon effectue une incroyable prestation avec Yoko dans un sac durant la majorité du set, n'émergeant que pour son final spectaculaire.

Lennon : *"Le buzz a été incroyable !"*

Une semaine plus tard, lors d'une réunion à Londres, il annonce son départ à Paul, George et Ringo, et accepte de garder le secret pour l'instant. Les disques suivants – *Abbey Road* en septembre et le single "Let It Be" sortent comme prévu.

Pour John et Yoko, rien ne change. En novembre, deux semaines après la sortie de *Wedding Album*, John renvoie sa décoration à Buckingham Palace.

Ils lancent leur campagne d'affichage "War Is Over (If You Want It)" en décembre et en janvier choquent à nouveau le public lorsque la police fait une descente à l'exposition de lithographies "Bag One" de John illustrant sa lune de miel avec Yoko dans une galerie de Londres. Un tribunal juge ensuite que les huit œuvres confisquées ne sont pas obscènes. Plus tard dans le mois, les Lennon écrivent et enregistrent "Instant Karma" en une journée, leur première collaboration avec le producteur Phil Spector.

"Arrêter la méthadone a été la chose la plus dure que j'ai faite… Après ça, nous ne pouvions plus être accros à rien"

Ils publient un communiqué pour le Nouvel An, déclarant que 1970 est *"L'an 1 AP (Après la paix)"* : *"Nous pensons que la dernière décennie a marqué la fin de la vieille machine tombant en ruines. Et nous pensons que nous pouvons y arriver avec votre aide. Nous avons de grands espoirs pour cette nouvelle année."*

Il n'y a cependant pas de grands espoirs pour les Beatles. La détermination de Paul à garder le groupe soudé est jugée étouffante et dictatoriale par les autres et John se plaint qu'il les a traités en *"musiciens de studio"* lors des dernières séances. Réalisant cela, McCartney tente de se taire, mais John et George voient déjà leur avenir en dehors du groupe. Il a l'air séduisant.

Les finances des Beatles sont chaotiques. Ils ont perdu leurs droits sur beaucoup de leurs chansons et Apple perd sans cesse de l'argent. John, George et Ringo ont lutté pour que l'homme d'affaires américain Allen Klein soit nommé pour gérer la situation – plutôt que le beau-père de McCartney, Lee Eastman et son fils, John. Les choses se sont envenimées.

Elles empirent encore en avril 1970 quand, un mois avant la sortie de *Let It Be*, Paul annonce son album solo, *McCartney*, et son départ des Beatles – à la fureur de Lennon qui a respecté son vœu de silence. Il faudra des années de procès pour démêler leurs affaires, McCartney réussissant à poursuivre les trois autres pour s'extraire de leur partenariat, et leurs avoirs sont gelés.

Naturellement, les fans des Beatles accusent Yoko d'avoir séparé le groupe et John les traite d'idiots. Mais sa loyauté envers Yoko et leur vie ensemble y ont certainement contribué.

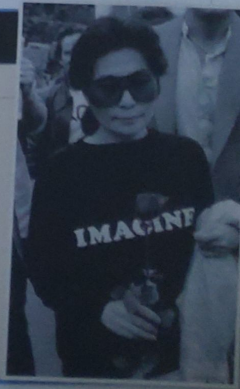
Lennon : *"Je ne peux pas imposer des films ou de la musique bizarres à George et Paul s'ils n'en veulent pas. Et vice versa. Paul ne peut pas m'imposer ses goûts, surtout s'il n'y a pas de but commun."*

Il explique aussi : *"Dès que j'ai rencontré Yoko, elle a exigé l'égalité du temps, de l'espace, des droits – je pense que c'est ce qui tue des gens comme Presley. Le roi est toujours tué par ses courtisans, pas ses ennemis. Le roi est gavé, chouchouté, tout ça pour l'attacher à son trône et Yoko m'a libéré de cette situation. C'est comme ça que les Beatles ont pris fin. Pas parce que Yoko les a séparés, mais qu'elle m'a montré ce que c'était qu'être Elvis Beatle…"*

ENTRETENIR SON SOUVENIR

Comment Yoko a protégé l'héritage de John

- Elle a créé *Strawberry Fields*, mémorial à John dans Central Park à New York, en face du Dakota Building.
- Elle a donné "Free As A Bird" et "Real Love" à Paul, George et Ringo pour qu'ils en fassent de "nouvelles" chansons des Beatles pour le projet *Anthology*.
- Elle a contribué à fonder la *John Lennon Memorial Scholarship* à l'université de Liverpool.
- Elle a lancé une campagne d'affichage avec des messages de "John et Yoko" – prolongement de la croisade "War Is Over" initiée à Noël 1969.
- Elle a inauguré une statue en bronze de deux mètres de John dans l'aéroport de Liverpool, rebaptisé *John Lennon Airport* en mars 2002.
- La même semaine, elle a acheté Mendips, maison que John a partagée avec sa tante Mimi au 251 Menlove Avenue à Allerton et en a fait don au *National Trust*. John avait emmené Yoko à Liverpool en janvier 1971 et les occupants d'alors de la maison les avaient laissés entrer. Yoko raconte à *Uncut* son retour là-bas : *"Quand j'ai vu la chambre de John, j'ai été vraiment émue. C'était une émotion très forte, parce que c'est là où il a commencé à rêver à toutes les choses qu'il a partagées ensuite avec le monde."*
- Elle a évité que la sacro-sainte signature Lennon-McCartney ne se transforme en McCartney-Lennon en forçant Sir Paul à reculer. Il avait voulu inverser l'ordre des noms pour ses propres chansons. Quand on lui demande son secret, elle sourit et dit : *"Nous l'avons fait. John aussi. John et moi l'avons fait ensemble."*



Ringo a dit ensuite : *"Yoko a été très mal traitée, comme Linda, mais la séparation des Beatles n'était pas de leur faute. Soudain, on avait 30 ans, on s'était mariés, on avait changé."*

Paul affirme s'être senti inhibé par Yoko, mais aussi *"jaloux"* et craignant pour le partenariat Lennon- McCartney

John : *"J'ai présumé que je pourrais continuer et amener Yoko dans nos vies, mais il semble que je devais être marié avec eux ou avec Yoko. J'ai choisi Yoko et j'ai eu raison."*

Il a ajouté : *"Je ne vois aucune raison de me passer d'elle. Il n'y a rien de plus important que notre relation. Rien. Et on aime être ensemble tout le temps… Je ne vais pas sacrifier l'amour, le vrai, pour n'importe quelle pute ou ami, ou boulot, parce qu'au final, on est seul la nuit."*

JOHN ET YOKO voyagent. En décembre 1969, ils retournent à Toronto, chez le chanteur country Ronnie Hawkins, et depuis chez lui lancent des messages de paix. Ils annoncent aussi un festival pour la paix de trois jours en juillet 1970, qui n'aura finalement pas lieu, Yoko admettant qu'en tant qu'artistes, ils ne sont pas les meilleurs organisateurs du monde. À Ottawa, ils rencontrent le premier ministre Pierre Trudeau. *"Si tous les politiques étaient comme Trudeau*, dit John, *la paix régnerait dans le monde."*

Pour le Nouvel An, ils partent au Danemark voir Kyoko qui vit à présent avec son père, Tony Cox et sa nouvelle femme, Melinda, près d'Aalborg. Cox est devenu croyant et désapprouve le tabac, l'alcool et la drogue. Il raconte ensuite que John et Yoko *"ont fait beaucoup de choses symboliques"* – ils écrasent des cigarettes dans la neige et se coupent les cheveux.

Recevant enfin des visas pour les USA, ils partent à Los Angeles en avril 1970 pour continuer la *"thérapie primale"* commencée en Angleterre avec le psychologue Arthur Janov, exorcisant les démons de leur enfance – et découvrant leur potentiel pour l'autodestruction.

"On était ensemble 24 heures sur 24… pour protéger notre amour, a dit John. *On commençait à vraiment s'étouffer."*

Yoko a ajouté : *"Même si on était très amoureux… on était possessifs et jaloux."*

S'ils ont dénoncé Janov plus tard, ils déversent ses techniques de cri primal dans des albums radicaux et intenses, *John Lennon/Plastic Ono Band* et *Yoko Ono/ Plastic Ono Band*, enregistrés avec Phil Spector et sortis en décembre 1970. Les séances achevées, ils partent à New York pour travailler sur *Up Your Legs Forever* et *Fly*, avec l'aide d'une employée d'Allen Klein, May Pang. Et se rendent au Japon. En janvier 1971, John rencontre ses beaux-parents chez eux, à Fujisawa, à côté de Tokyo. La mère de Yoko a remarqué ensuite : *"Mon mari et moi avons trouvé Lennon très gentil et doux."*

Pour des raisons familiales encore, les Lennon vont à Majorque en avril, où Tony Cox étudie la méditation avec le Maharishi. Ils ont engagé des détectives privés pour trouver Cox qui a disparu avec Kyoko après leur visite au Danemark. À la fin du voyage, John et Yoko sont interrogés par la police au sujet d'un prétendu enlèvement de Kyoko dans une aire de jeux. Elle est finalement remise à Cox et on conseille aux Lennon de demander une ordonnance de garde aux autorités des îles Vierges où Yoko a divorcé.

En mai, les accusations d'enlèvement sont abandonnées et malgré une série de poursuites menant à l'emprisonnement de Cox pour refus de remettre l'enfant, Yoko ne reverra pas sa fille pendant trente ans – bien qu'ayant obtenu sa garde temporaire, puis permanente. Cox a de nouveau disparu avec sa famille et cette fois, ils ne le retrouvent pas.

Vous avez été accusée de kidnapper votre propre fille.

Yoko : *"Oui."*

Qu'avez-vous ressenti ?

"Je ne peux pas en parler…"

John et Yoko passent de plus en plus de temps en Amérique, voyageant avec leur assistante, May Pang. Ils séjournent en Angleterre assez longtemps pour enregistrer et tourner le plus gros d'*Imagine* et *Fly* de Yoko, promouvoir l'édition en poche de *Grapefruit* et participer à quelques manifestations à Londres. Leur retour à New York en août 1971, est définitif. John vend Tittenhurst Park à Ringo et ne reviendra plus en Angleterre.

En Amérique, il déclare : *"Nous voulons rester de façon permanente car New York est le centre de la Terre, et aussi pour trouver la folie de Yoko, Kyoko."*

Ils habitent au St Regis Hotel, où ils fêtent le succès d'*Imagine*, sorti à l'automne. Quasi dénué de l'émotion brute qui caractérisait *John Lennon/ Plastic Ono Band*, il contient cependant l'incendiaire "How Do You Sleep?", apparemment provoqué par "Dear Boy" et "Too Many People" sur *Ram* l'album récent de McCartney.

En octobre, John et Yoko s'installent dans leur premier appartement new-yorkais, au 105 Bank Street, à Greenwich Village. Ils sont surveillés, suivis et mis sur écoute par les services secrets américains. Ils étaient des hippies cinglés, ils sont à présent de dangereux subversifs, ou du moins, c'est ce qui est redouté.

À l'époque, avez-vous réalisé que vous étiez une telle menace pour les autorités américaines ?

Yoko : *"On ne s'attendait pas à ça et bien sûr, on le faisait d'une façon si paisible à l'inverse de tous nos amis. Ils étaient pacifiques, mais pas autant que nous. Nous pensions que ça allait."*

Ces amis ont-ils utilisé les Lennon ?

"Si c'est le cas, ils s'étaient justifiés parce qu'ils croyaient très fortement à ce qu'ils faisaient… mais nous n'étions pas synchros avec eux."

ETTANT QU'ON Y EST…

Mark Chapman a demandé une libération conditionnelle à six reprises. Yoko Ono s'est systématiquement opposée à sa sortie. *"Les deux fils de John et moi-même ne nous sentirions pas à l'aise pendant le reste de nos vies,"* a-t-elle dit dans une récente déclaration.

John et Yoko avec l'activiste controversé Michael X, février 1970.

John et Yoko se politisent. À la toute fin de 1969 à Londres, ils se sont emparés de l'affaire James Hanratty, accusé de meurtre en 1962 et pendu à la prison de Bedford. Ils ont défendu son innocence lors de manifestations, dont un concert du Plastic Ono Band pour l'Unicef au Lyceum à Londres le 15 décembre (en 2002, des tests ADN sur le corps exhumé d'Hanratty ont confirmé sa culpabilité). Ils sont aussi en lien avec le leader du Black Power, Michael X, échangeant des mèches de leurs cheveux (coupés au Danemark) contre un short de Mohamed Ali à vendre aux enchères pour la paix. Avec "Power To The People" en mars 1971, ils sont revenus à l'idée de changement via les masses, mais cette fois d'un point de vue de gauche.

À présent à Bank Street, ils côtoient les principaux militants de New York, dont Jerry Rubin et Abbie Hoffman, Rennie Davis, Dave Dellinger, le leader des Black Panthers Bobby Seale et les sommités de gauche Allen Ginsberg et Phil Ochs. Le 10 décembre 1971, les Lennon donnent un concert à Ann Arbor, Michigan, au bénéfice de John Sinclair, manager du MC5 et président du White Panther Party, emprisonné pour dix ans en 1969 pour une histoire mineure de marijuana. Peu après, ils apparaissent en duo à une collecte de fonds à Harlem pour les familles des victimes des émeutes de la prison d'Attica.

Ils sont désormais surveillés par le FBI et les services de l'immigration, même si peu de gens les croient quand ils l'affirment.

L'année suivante, un mémo secret prévient que John et Yoko sont devenus de puissants outils de la *"nouvelle gauche"*. Il recommande de mettre fin au visa de John et une procédure d'expulsion débute sur la base de sa vieille condamnation pour drogue. Mais il est impératif que les Lennon restent à New York : la garde temporaire de Kyoko leur est accordée à condition qu'elle soit élevée en Amérique – et ils la cherchent toujours. Les auditions et les appels traînent et, le 1er avril 1973, ils annoncent de façon insistante la naissance d'un nouveau pays, Nutopia, qui n'a *"pas de terre, de frontière, de passeport, seulement des habitants."*

Le double album *Some Time In New York City*, enregistré avec Elephant's Memory et sorti en septembre 1972, parle de féminisme, de prisons, d'Anglais en Irlande, de John Sinclair et d'Angela Davis, radicale noire américaine soutenue en tant que prisonnière politique. La critique le descend. Il est suivi en février 1973 par le très estimé *Approximately Infinite Universe* de Yoko – et deux autres albums, *Mind Games* de Lennon et *Feeling The Space*, de Yoko en novembre 1973.

ILS SE TAPENT mutuellement sur les nerfs. Si leurs campagnes et leurs projets les soudent, il y a aussi un désavantage à être sans cesse l'un sur l'autre. Yoko ressent la pression d'être vue comme Mme Lennon plutôt qu'une personne et une artiste à part entière, et se met à donner des concerts en solo.

Depuis longtemps, le couple vit sous la menace d'une expulsion et gère toutes sortes de problèmes légaux et professionnels, dont le renvoi d'Allen Klein, pour *"de nombreuses raisons"* en avril 1973, Lennon concédant que *"peut-être les soupçons de Paul étaient justes… et que c'était le bon moment."*

Le mois suivant, ils s'installent dans un luxueux appartement au septième étage du Dakota Building, donnant sur Central Park à West 72nd Street où, plus tard, ils vont acheter d'autres suites servant de bureaux et d'espace de rangement. Ils apprennent alors que Yoko a obtenu la garde permanente de Kyoko, toujours disparue. En septembre, ils décident de se séparer temporairement. John est sur le point de s'embarquer dans son légendaire "Lost Weekend" avec sa maîtresse, May Pang, assistante des Lennon à temps plein, de dix ans sa cadette.

Depuis, Pang a déclaré que leur liaison a débuté en août – à l'instigation de Yoko – vers la fin des séances de *Mind Games*, alors qu'ils étaient tous les trois sous le même toit au Dakota. Elle continue à Los Angeles et New York durant les seize mois du *Lost Weekend* qui s'achève quand John revient avec Yoko.

Au sujet de la séparation, Lennon a dit, de façon typiquement théâtrale : *"Yoko m'a foutu dehors ! Elle m'a littéralement mis à la porte ! J'ai dit :* 'Ok, ok, je vais… être libre.' *J'ai été marié toute ma vie et je me disais :* 'Youpiii !' *Mais ça a été atroce."*

"J'ai suggéré May Pang à John… Ce n'était pas pour les manipuler. Mais je savais qu'il y avait quelque chose d'autre…"

Bien que Pang ait affirmé qu'il *"était mon âme sœur"* et que *"nous sommes tombés amoureux"*, John passe une grande partie du *Lost Weekend* ivre, malheureux et impatient de rentrer chez lui. À un moment, il est accusé, puis innocenté, d'avoir agressé une serveuse et frappé une photographe, allégation dont il se débarrasse en payant, mais qu'il a toujours niée. John a déclaré ensuite : *"Je voulais être avec elle* [Yoko] *et ne pouvais pas survivre sans elle. En tant qu'être humain, je suis tombé en pièces. Je n'avais pas compris que j'avais tant besoin d'elle."*

Comment est survenu le *Lost Weekend* ?

Yoko : *"Ce n'est pas lui… c'était moi, car à cette époque, j'avais l'impression que tout était stressant, entre l'immigration et le reste – on en arrivait à un point où je sentais qu'il pensait à d'autres filles, mais ce n'était pas le cas. Il se sentait si coupable qu'il n'allait même pas voir ailleurs. Je ne voulais pas que quelqu'un pense à des choses pareilles en étant avec moi. C'est très peu flatteur, non ? Donc, j'ai dit :* 'Nous sommes encore jeunes et séduisants, ne nous infligeons pas ça et allons voir ailleurs.'"

Il a été avancé que vous avez mis John dans les bras de May Pang pour pouvoir manipuler la liaison.

"C'est plus délicat que ça… John a dit qu'il ne voulait pas faire ça dans la ville où je vivais. Je lui ai répondu : 'Pourquoi pas LA ?' *Je savais qu'il s'y était bien amusé avec les Beatles. Il a dit :* 'Ok, c'est bon, mais je ne voyage jamais seul.' *J'ai suggéré quelques personnes, dont May – car c'était une très bonne assistante. Ce n'était pas pour les manipuler. Mais je savais qu'il y avait quelque chose d'autre…"*

Vous pensiez qu'il y avait eu quelque chose entre eux ?

"Je l'avais deviné."

Quand vous avez dit : *"Allons voir ailleurs"*, cela a-t-il été le cas pour vous ?

"J'ai constaté que c'était très facile pour les hommes. Vous allez quelque part et quelqu'un s'arrange pour que vous passiez un bon moment. Avec une femme ou l'épouse de quelqu'un, je pense que c'est une situation différente et personne ne propose de vous aider. Vous restez dans votre coin. Je suis allée à une conférence bouddhiste et j'ai appris un nouveau mantra. Je suis passé par toutes les organisations religieuses pour voir ce qui se passait. Je me suis plongée dans toutes sortes de philosophies différentes, le new age plus que les autres.

"John a fait cette déclaration après coup – Vous savez ce qui m'est arrivé là-bas, mais à l'inverse, Yoko s'intéressait à des idées philosophiques, c'était très différent de ma façon de gérer les choses.'"

Qu'avez-vous éprouvé en entendant ses histoires sur le fait de trop boire et d'être viré de clubs avec des serviettes hygiéniques sur le front ?

"Je pense qu'il voulait revenir. Mais il n'était pas prêt à l'époque."

Rétrospectivement, pensez-vous que la séparation a été positive ?

"Même avec le recul, ça a été très, très bon. Je suis contente de l'avoir suggéré, pour que John mène sa vie. Si je ne lui avais pas donné cette opportunité, je me sentirais très coupable à présent."

Tout en faisant la fête au Rainbow Bar & Grill et au Troubadour avec Harry Nilsson, Keith Moon et Ringo, John s'occupe. En octobre 1973, il attaque avec Phil Spector les séances pour l'album de reprises *Rock'N'Roll*, au Record Plant et A&M Studios. Mais pour une raison qui lui est propre, le producteur instable, qui à un moment aurait tiré un coup de feu dans le plafond du studio, s'empare des bandes et refuse de les lui remettre.

Lennon: *"Et on a dû faire un procès via Capitol pour les récupérer."*

Il a ajouté: *"Les séances à LA ont peu à peu sombré dans la folie… C'est vraiment devenu dingue… Il y avait 28 mecs jouant la nuit et 15 d'entre eux étaient fous, moi inclus."* Et il a juré: *"C'est la première fois que je ne contrôle pas un album – je ne le referai jamais."* Quand l'enregistrement s'arrête brutalement, Lennon assure la promotion de *Mind Games* alors que l'année s'achève.

Le printemps 1974 lui donne à réfléchir. En mars, Lennon se lance dans la production de *Pussy Cats*, l'album de son copain de beuverie, Harry Nilsson, pour lequel il a écrit le morceau "Mucho Mungo". À l'époque, il partage une maison sur la plage à Santa Monica avec Nilsson, Starr et Moon.

"Et un jour, je me suis dit, mon Dieu, je suis le producteur… Dès qu'on arrivait, on sortait une bouteille et tout le monde était écroulé par terre, personne ne travaillait, donc je me suis calmé. J'ai arrêté brutalement de boire."

L'album est finalement achevé à New York.

Durant cette période, Paul et Linda McCartney rendent visite à Lennon et le plus grand partenariat musical du monde se retrouve pour une jam dans la maison de la plage, avec Paul à la batterie. Il semble qu'ils amorcent un rapprochement.

En avril, John et May retournent à New York, où ils louent un appartement au East 52nd Street. En l'espace de deux mois, Lennon se met au travail sur *Walls And Bridges* au Record Plant et, au même moment, Spector renvoie les bandes. Il achève d'abord *Walls And Bridges*, et alors qu'il est en studio en août, Yoko tourne au Japon avec le Plastic Ono Super Band. En octobre, John enregistre d'autres chansons pour *Rock'N'Roll*, ne laissant que quatre des enregistrements originaux de Spector sur le disque.

Elton John a fait un duo avec John sur le single de *Walls And Bridges*, "Whatever Gets You Thru The Night", et parié avec lui: si le disque est n°1, Lennon devra le rejoindre sur scène au Madison Square Garden. Le 16 novembre, *Walls And Bridges* et "Whatever Gets You Thru The Night" sont au sommet des charts américains. Douze jours plus tard, Lennon est sur scène avec Elton pour jouer "I Saw Her Standing There", "Lucy In The Sky With Diamonds" et "Whatever Gets You Thru The Night". Yoko est dans la salle, très émue: *"Je me suis dit: 'Oh, il a l'air si seul là-bas.'"*

John a dit à Andy Peebles: *"Je ne savais pas qu'elle était dans le public. Je n'y serais pas allé si j'avais su. En coulisse, elle était là et on s'est regardé. Oh, oh, c'était à nouveau la scène à la galerie Indica…"*

John ne revient pas immédiatement. Yoko et lui passent Noël séparément et, en janvier 1975, il entre en studio avec David Bowie et enregistre "Across The Universe" et "Fame", que les stars ont coécrits. À la fin du mois, il rend visite à Yoko au Dakota pour parler d'un remède contre le tabac. Et il reste.

Lennon: *"C'était comme si je n'étais jamais parti. J'ai compris que ma place était là. Je pense qu'on savait tous les deux qu'on se retrouverait tôt ou tard et c'est pour ça qu'on n'a pas divorcé. Je suis content qu'elle m'ait repris. C'était comme si j'étais sorti prendre un verre et que ça a duré un an."*

Il n'a jamais arrêté de fumer.

PEU APRÈS LEUR réconciliation, Yoko découvre qu'elle est enceinte après trois fausses couches – la première commémorée sur *Life With The Lions*.

Au sujet de sa grossesse, Yoko dit à *Uncut*: *"Je ne savais pas quoi faire. Initialement, mon instinct a été de laisser John décider. On était revenus ensemble après une longue séparation, donc j'aurais pu garder ou pas ce bébé. C'est peut-être horrible à dire. Je voulais simplement être sûre que John était prêt."*

Et l'était-il?

"Oh – 'Bien sûr, on le garde!' *Il était totalement ravi."*

À 42 ans, Yoko donne naissance à Sean Taro Ono Lennon le 9 octobre – l'anniversaire de John. L'heureux papa déclare: *"Je plane aussi haut que le sommet de l'Empire State Building,"* et choisit Elton John comme parrain.

Puis ils se retirent derrière la façade gothique du Dakota pendant près de cinq ans. Il y a quelques apparitions en public – et une déferlante de gros titres le 27 juillet 1976 quand il gagne enfin sa longue bataille contre l'immigration en recevant sa carte verte (qui était bleue en réalité).

Il s'enthousiasme: *"Le principal, c'est que je peux voyager maintenant. Jusqu'à aujourd'hui, mon avocat ne me laissait pas aller à Hawaï en vacances au cas où je ne pourrais pas rentrer. Dès que j'allais à Los Angeles, j'étais paranoïaque au cas où l'avion soit dévié vers Toronto en chemin… Si j'avais vécu il y a deux mille ans, j'aurais voulu habiter à Rome. New York est le Rome d'aujourd'hui. Je vais rentrer chez moi boire une tasse de thé et me plonger dans des brochures de voyages."*

John et Yoko se rendent chez un glacier. Dans leur vie routinière, ils vont chaque matin au Café Fortuna boire du café et fumer et se rendent discrètement dans les magasins et restaurants de Manhattan. Ils sont sortis de la lumière, mais créent tout de même la controverse avec leur échange des rôles traditionnels: John élève Sean tandis que Yoko gère leurs affaires depuis leur bureau au rez-de-chaussée, Studio One.

C'est la période *"homme au foyer"* de John. Les Lennon ne veulent plus confier leurs finances à un étranger. Yoko a développé un bon sens des affaires et appris à négocier en assistant à de nombreuses réunions avec les Beatles, et John choisit d'adopter les responsabilités familiales quotidiennes, éduque et photographie Sean, prépare les repas et fait du pain.

Lennon et Spector en plein Lost Weekend. *"Si je ne lui avais pas donné cette opportunité, je me sentirais coupable à présent"* – Yoko

Lennon a dit à Andy Peebles: *"Quelqu'un doit s'occuper des affaires… et j'en suis incapable. Je n'ai pas ce talent. Donc elle le fait. Elle est douée pour ça. Et il faut que je participe de mon côté… Qu'est-ce que je suis censé faire? Donc j'ai eu cette sorte de relation très tôt avec Sean… C'était fantastique… J'ai considéré mon rôle comme une discipline, absolument… et par ce biais je suis entré dans un tout autre monde…"*

Il a aussi déclaré: *"C'était une sacrée expérience et j'ai apprécié que les femmes aient fait ça pour moi toute ma vie. Je n'y avais même jamais pensé."*

Paul McCartney a confirmé que durant ses appels avec Lennon, ils parlaient d'enfants et de cuisson du pain – et que John a envoyé des photos de sa première miche à ses amis.

Certains auteurs ont contredit le récit de Lennon à cette période, dont Frederic Seaman, l'assistant qui a remercié ses employeurs en volant les journaux intimes de John aussitôt après sa mort (ils ont été depuis rendus à Yoko et mis sous clé). Dans ces descriptions, John aurait dit qu'il paressait au lit, défoncé devant la télé tandis que des domestiques satisfaisaient ses caprices. Yoko est dépeinte, une fois de plus, comme un *"Dragon"*, motivée par les dollars, d'une indifférence glaciale envers son mari et son fils.

Elle aurait été plus intéressée par les vaches laitières et les propriétés qu'elle avait achetées que par le rythme de vie se déroulant au-dessus d'elle au dernier étage du Dakota.

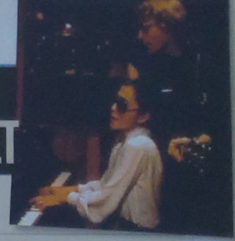
La femme qui a protégé la fortune de Lennon a aussi été décrite comme imprévisible, prenant des décisions cruciales sur la force d'une carte ou d'une prédiction astrologique. Elle a été aussi accusée d'inventer des conseils *"directifs"*, envoyant un John Lennon naïf dans des voyages de durée spécifique et des lieux *"prédéterminées"* pour son bien. De façon mémorable, il pilote un bateau vers les Bermudes sur une mer démontée en juin 1980 et est rejoint par Sean et Frederic Seaman au bout de quelques jours.

Qu'avez-vous à dire au sujet des rumeurs disant que John a passé cinq ans au lit, à zapper devant la télé en fumant des joints?

Yoko: *"Il n'était pas comme ça. Bien sûr, il se détendait comme tous les Beatles, j'en suis sûre. Ils décompressaient après leur épopée. Ils ont vécu quelque chose de magique, mais épuisant et le monde en a bénéficié. C'était dur pour eux de se créer une nouvelle vie après, j'en suis sûre. Il en faisait autant."*

Et ces accusations disant que vous lui conseilliez spontanément de voyager ici et là juste pour qu'il sorte du Dakota?

THE BALLAD OF J&Y LE DERNIER COUPLET



Comment John aurait-il négocié le monde actuel?

YOKO a souvent avancé que si John était encore parmi nous, il ferait de la musique et écouterait sans doute du rap. Il aurait toujours envie de communiquer avec le monde et le ferait via Internet, mais à la suite du 11/9 et des guerres en Afghanistan et en Irak, John et Yoko auraient-ils repris un rôle physique dans le mouvement pour la paix? Feraient-ils des bed-ins, enverraient-ils des glands aux leaders politiques ou organiseraient-ils le genre d'opposition poussant l'establishment à les mettre à nouveau sur écoute et à traquer leurs moindres mouvements?

"Je ne sais pas si on ferait campagne ou pas. Je pense que cette fois, il faut plus qu'une marche pour la paix… c'est important bien sûr – j'y ai participé aussi – mais ce n'est pas suffisant aujourd'hui. Disons qu'un autre média très fort est ouvert à nous, l'ordinateur. Internet couvre le monde entier, a présent nous avons vraiment le Village Planétaire, nous avons cette conscience et nous devons l'utiliser pour créer une base de pouvoir, horizontalement et verticalement. Le pouvoir du peuple est très important."

Décrivant ses réactions au 11/9, Yoko dit: *"J'ai aussitôt pensé à la Seconde Guerre mondiale, qui a été un choc, et à la mort de John. Au niveau physique, mon corps ne tremblait pas comme quand John est mort – c'était un traumatisme bien plus incroyable.* [Les gens qui ont vu le World Trade Center s'effondrer ont dit] *qu'ils tremblaient, mais pas moi. Bien sûr, mentalement, j'ai aussitôt pensé aux veuves du 11/9, car je me suis sentie proche d'elles."*

"Depuis que John et moi étions partenaires – nous avons eu un partenariat dès qu'il a cessé d'être avec les trois autres –, je me suis trouvée responsable de rendre sa vie plus facile et agréable d'une certaine façon. Quand il disait qu'il voulait faire ci ou ça, je voyais comment faire.

"Il avait toujours voulu faire du bateau, comme la plupart des Anglais. Je lui ai dit: 'Tu en as toujours eu envie, vas-y.'"

C'est ce fameux voyage.

"Il est allé aux Bermudes depuis Long Island."

Donc vous ne vous êtes pas levée le matin en décidant de l'envoyer à 11 000 kilomètres de là?

"[Gracieusement] *Non. Il n'aurait pas accepté. Le monde oublie le fait qu'il était très têtu. Il était sage pour écouter mes conseils sur la façon de voyager – mais il voulait voyager."*

John fait tout pour Sean. Et il a recommencé à voir Julian. Étant passé à côté de ses premières années durant la Beatlemania et l'ayant peu vu depuis son divorce, il essaie de rattraper le temps perdu. À l'âge de 11 ans, Julian passe du temps avec John et May Pang, d'abord à New York (où il joue de la batterie sur un titre de *Walls And Bridges*, "Ya Ya"), puis en Floride en décembre 1974, quand ils se rendent à Disneyworld. De retour avec Yoko, John reste en contact téléphonique avec Julian et l'invite durant les vacances scolaires.

Plus tard, Julian a déclaré: *"C'était un vrai père. Je veux dire que c'était le patron. Il lui est arrivé d'être dur, donc je n'ouvrais pas trop ma gueule. J'étais très calme. On s'asseyait avec des guitares et on bricolait, on jouait du vieux blues et du rock."*

Il a aussi affirmé: *"Il m'a donné des conseils sur la façon de gérer un problème et de quoi faire en grandissant. C'est une personne très importante dans ma vie."*

Julian a décrit ses visites à New York: *"On sortait beaucoup ensemble, dans des galeries d'art ou dans sa maison à Long Island. Quand on restait à la maison, on jammait ensemble, on se chantait nos dernières chansons ou on parlait d'art."* Cependant, ses sentiments pour Yoko sont plus compliqués.

Comment décririez-vous votre relation avec Julian?

Yoko: *"Julian a été, dès le début, un petit garçon très beau, très sensible et intelligent. Je pense que toute cette histoire de belle-mère, c'est un mot affreux d'abord… Pour moi, ce n'est pas comme dans Hansel et Gretel.*

"La belle-mère moderne, et il y en a beaucoup en raison des nombreux divorces dans les années 1960 –, c'était une norme… Elles font tout pour que les enfants aillent bien. C'est très difficile pour les enfants. C'était extrêmement dur pour Julian.

"Julian et moi avons essayé d'être amis. Bien sûr, s'il est trop ami avec moi, ça blesse ses proches. Il était très loyal envers sa mère. C'était la première chose qu'il avait en tête. Je pense qu'elle souffrait beaucoup de la

"Il décompressait comme tous les Beatles, j'en suis sûre. Ils ont vécu quelque chose de magique, mais épuisant"

situation. Il partageait sans doute cette colère.

"Il n'était pas en colère contre moi. Il était très gentil. Pendant son enfance, j'ai eu l'impression d'avoir eu une bonne relation avec lui. Ça devait être plus dur pour lui… Je comprends qu'il préfère ne pas trop me rendre visite."

Yoko a souvent été décrite comme une mère froide et distante pour Sean – mais en le rencontrant, on découvre l'inverse. Quand *Uncut* l'a croisé, il a souri en entendant le nom de Yoko et dit : *"Elle est géniale, non ?"*

Yoko admet qu'au fil des années, elle a plutôt eu tendance à prêter trop attention à lui.

"Sean est la prunelle de mes yeux, dit-elle. *Je pense que comme tout adolescent, il en avait assez que sa mère soit toujours en contact avec lui.* 'Tu m'appelles encore!' *Il essayait d'être indépendant* – 'Tu n'as pas besoin de m'appeler. Je vais bien.' *C'est normal pour un enfant. Maintenant qu'il a 27 ans, il commence à se calmer là-dessus. Il m'appelle, même! C'est un très bon ami."*

IMA, le groupe de Sean, a joué avec Yoko quand elle a tourné en 1996 pour promouvoir l'album *Rising* et il l'encourage dans sa nouvelle carrière dans le milieu de la dance.

Finalement, Yoko a aussi retrouvé Kyoko. Après un revirement de situation incroyable, Kyoko a appelé sa mère un beau jour pour lui dire qu'elle avait une petite-fille et elles se sont rencontrées en janvier 2001. Yoko avait 67 ans, Kyoko 37 et Emi trois.

Yoko dit au sujet de sa fille : *"C'est une très bonne relation. Nous sommes amies. Je suis très reconnaissante qu'elle soit si indépendante et intelligente."*

AUX BERMUDES. John se remet à écrire, en liaison au téléphone avec Yoko, qui écrit aussi à New York. Un appel ne se passe pas très bien.

Lennon a dit à Andy Peebles : *"Je l'ai appelée et je n'ai pas pu l'avoir. Tu imagines ça? Elle était trop occupée à gérer trop d'appels… J'étais vraiment dingue et j'ai écrit cette chanson en plein feu de la passion…"*

Elle s'intitule "I'm Losing You". Cependant, les contributions de John à son dernier album, *Double Fantasy*, parlent surtout de nouveau départ et d'un grand amour pour sa famille, avec certains des regrets que cela implique. C'est dans cet esprit de renaissance que les Lennon entrent à la Hit Factory avec le producteur Jack Douglas en août 1980.

Est-ce que tout était vraiment merveilleux pour John et Yoko ?

Yoko : *"Quand on s'est retrouvés, c'était assez excitant bien sûr. Et quand on a enfin décidé de faire un disque, c'était une période très excitante pour nous et nous avons écrit beaucoup de chansons d'amour. Mais en écoutant l'album, vous remarquerez que tout n'est pas tout rose. Il disait vraiment la vérité."*

Était-ce facile de travailler avec lui ?

"John était extrêmement coopératif et obligeant."

Il ne l'était pas avant ?

"D'une certaine façon, mais pas comme ça. Pour qu'un Beatle dise : 'Ok, on peut enregistrer la chanson de Yoko' – *c'est une grosse étape et il devait convaincre les autres musiciens. Ils faisaient ce que John disait, mais en même temps, il ne voulait pas être mou à ce sujet* – 'Ok, on en fait juste une de Yoko sur le disque.' *Avec Double Fantasy, il a été très astucieux et obligeant. John était si heureux d'enregistrer à nouveau – c'était ma suggestion – qu'il répétait* 'merci, merci, c'est génial.' *Et j'en étais très contente aussi."*

Ces propos sont confirmés par le guitariste de *Double Fantasy*, Earl Slick. Il dit à *Uncut* : *"John et Yoko étaient très heureux ensemble. En les voyant, on avait l'impression qu'ils étaient chez eux plutôt qu'en studio. C'est assez peu formel. Ils étaient bien ensemble. C'était drôle. John était excité par tout, tout le temps. Chaque chanson qu'on jouait, l'idée de sortir un nouveau disque, l'idée de tourner – dès qu'il parlait, on entendait vraiment l'excitation dans ses propos.*

"Ça a été une expérience détendue et plaisante. En grande partie, quand il s'agissait des morceaux de Yoko, elle mettait la main à la pâte et était là, et pour ceux de John, elle le laissait en général se débrouiller. C'était presque comme de faire deux albums en même temps. J'ai trouvé que c'était drôle."

Yoko embauche un pilote et, dans le ciel bleu du 9 octobre, le message qu'il écrit est clair : *"Joyeux anniversaire, John et Sean – Tendrement, Yoko."* John a 40 ans, Sean cinq. Puis le 29 octobre 1980 – cinq jours après la sortie du single du come-back "(Just Like) Starting Over" – Mark Chapman, chômeur dérangé au plan mental, quitte Honolulu pour New York avec un pistolet déchargé.

Chapman est obsédé par l'idée d'être Holden Caulfield, personnage central du roman de JD Salinger, *L'Attrape-Cœurs*. Il a développé une colère pathologique envers John Lennon après avoir lu *John Lennon: One Day At A Time* – mémoires écrites par un ancien employé, Anthony Fawcett. Soudain, Chapman prend le riche et puissant Lennon pour un imposteur et se sent personnellement trahi par le Beatle dans lequel il a eu foi. Sa colère est attisée par le fait que son grand héros, Todd Rundgren, a débiné Lennon dans le *Melody Maker* en septembre 1974, le traitant *"de putain d'abruti"* voulant attirer l'attention : en gros, un imposteur.

Dans ses diatribes et suppliques de minuit pour demander de l'aide et de la force à Satan, Chapman jure de tuer Lennon. Il est Holden Caulfield et va pousser un peu plus loin que le personnage du livre sa croisade contre l'hypocrisie. Il va tuer John Lennon, devenu pour Chapman le symbole d'un monde cruel et insensible. Du 29 octobre au 12 novembre, il traîne devant le Dakota, s'interrompant pour aller en Géorgie où son ami, Dana Reeves – shérif adjoint du comté d'Henry – lui donne cinq balles de Smith & Wesson, pensant que l'arme est pour la protection de Chapman. Il n'a pas vu John.

Chapman appelle sa femme, Gloria, et lui dit qu'il avait l'intention d'abattre Lennon, mais que son amour l'a sauvé : il va rentrer à la maison. Puis, le samedi 6 décembre, Chapman retourne à New York.

YOKO A PUBLIÉ un communiqué le 9 décembre, lendemain du meurtre : *"Il n'y a pas d'obsèques pour John. Plus tard dans la semaine, nous fixerons l'heure d'une veillée silencieuse pour prier pour son âme. Nous vous invitons à participer où que vous soyez à ce moment. Nous vous remercions pour toutes les fleurs envoyées à John. Mais à l'avenir, au lieu de fleurs, envisagez plutôt de faire une donation en son nom à la Spirit Foundation Inc, sa fondation caritative personnelle. Il aurait beaucoup apprécié. John aimait et priait pour le genre humain. Merci de prier pour lui. Affectueusement, Yoko et Sean."*

Le lendemain, elle publie un autre message, racontant qu'elle a emmené Sean à l'endroit où John est tombé, et annonçant une veillée silencieuse de 10 minutes. Plus tard, à 14 h, le 10 décembre, Lennon est incinéré au Ferncliff Crematorium d'Hartsdale, dans le comté de Westchester.

Le 14 décembre, à la fin de la veillée mondiale, Yoko envoie une troisième déclaration : *"Mille mercis pour vos larmes et vos prières. J'ai vu John sourire dans le ciel. J'ai vu le chagrin se muer en clarté. J'ai vu tous nos esprits n'en former qu'un. Merci. Affectueusement, Yoko."*

"Après John, la musique est ce qui m'a fait avancer, dit Yoko en 2003. *Le soutien du public m'a aidée. J'en suis très reconnaissante."*

Pendant les semaines qui suivent le meurtre, elle passe des heures seule.

"J'étais en pleine dépression. J'ai passé beaucoup de temps au lit à me reposer. Mais pas toujours. J'ai aussi fait ce que je devais. J'étais au lit puis j'allais au studio achever 'Walking On Thin Ice'. C'était censé être un morceau dansant. Après la mort de John, les gens m'ont dit que 'Walking On Thin Ice' passait dans les clubs!"

Dans les notes de pochette, elle écrit : *"Réaliser ça après ce qui s'est passé a été dur. Mais je savais que l'esprit de John ne se reposerait pas si je ne le faisais pas. J'espère que tu l'aimes, John. J'ai fait de mon mieux."*

Yoko enchaîne avec le controversé *Season Of Glass*, sorti en juin 1981. Cet album poignant contient des chansons sur le meurtre, avec des sons de coups de feu et une photo des lunettes de John tachées de sang sur la pochette. Earl Slick, qui a joué dessus, a dit à *Uncut* : *"Elle a été très critiquée – sur l'idée qu'elle continue à faire un disque. Les gens avaient quelque chose à dire là-dessus, ce à quoi je réponds :* 'Putain, on est censé faire quoi ?' *Je pense qu'elle avait besoin de le faire. Par moments, on sentait qu'elle était abattue, un peu morose. Je pense qu'elle a été tout le temps en état de choc. Ce n'était que trois ou quatre mois après les faits."*

Il y a d'autres albums au cours des années 1980, mais ce n'est pas avant la décennie suivante que Yoko se met à être respectée pour sa musique, de façon inattendue mais croissante. Avec l'album *Rising*, suivi par une sélection de remixes, elle s'attire des critiques étonnamment positives.

Et au nouveau siècle, dans un remarquable revirement, la musique qu'elle a faite vingt ans plus tôt est reprise et mise au goût du jour par des musiciens contemporains. Avec "Open Your Box", remixé par Orange Factory et sorti en juin 2002, "Kiss Kiss Kiss" remixé par Superchumbo et les derniers remixes de "Walking On Thin Ice" se classant n° 1.

Lennon a toujours affirmé qu'elle était en avance sur son temps. Et le *"Dragon"* d'hier est, contre toutes attentes, devenu une inspiration d'aujourd'hui.

L'amour survit-il à la mort ?

"Oh oui, bien sûr."

Vous avez dit que John est toujours là.

"Oui, je le sens."

Comment se manifeste-t-il à vous?

"Eh bien, c'est assez intime…"

N'y a-t-il pas eu une occasion où il vous a sauvé la vie ?

"Oui, c'était à San Francisco et j'ai reçu un message de lui en fait, car il n'y avait personne d'autre… ce n'est pas mon cerveau qui m'a dit : 'Vite. Prends des gardes du corps et le reste et protège Sean.' *Ce que j'ai fait.*

"Deux ou trois jours plus tard, plusieurs policiers sont arrivés tout à coup et ont dit : 'Excusez-nous, Mme Lennon, mais il y a un sniper dehors et vous devez être très prudente.' *C'était en 1982.*

"Le sniper a tiré depuis la fenêtre pour tester son arme. Personne n'allait faire un truc aussi fou que ça. Je pense que John essayait de dire au monde : 'Ce type est fou et il est là – arrêtez-le.' *Et les policiers sont allés chez lui et l'ont arrêté."*

Comment vous êtes-vous remise du meurtre de votre mari?

"Une partie de moi ne s'en est pas remise et c'est pourquoi j'ai été si mal pour les veuves et les enfants du 11/9, les familles qui restent, car c'est quelque chose que vous ressentez éternellement d'une certaine manière. Vous le digérez bien sûr, en quelque sorte. En apparence, vous avez peut-être l'air équilibré, mais au fond, c'est une autre histoire."

"JE TE L'AVAIS BIEN DIT, YOKO !"

Le single "Walking On Thin Ice" a offert à Yoko son premier n°1, vingt-deux ans après la prédiction de John…

YOKO ONO a décroché son premier n°1 en solo à 70 ans, en mai 2003, quand "Walking On Thin Ice" – sur lequel elle travaillait avec John le soir de son assassinat – se hisse en haut des charts dance américains. Le morceau – remixé par les Pet Shop Boys, Danny Tenaglia, Felix Da Housecat et Peter Rauhofer – excitait tant John qu'il a déclaré : *"C'est ton premier n°1, Yoko."*

Elle raconte à *Uncut* : *"Si je m'en souviens, c'est parce que c'est enregistré. La bande tournait encore. J'ai dit :* 'Ok, c'est gentil de dire ça.' *Il disait souvent :* 'C'est génial' *ou* 'C'est ci ou ça', *mais quand ça n'a pas été le cas, j'ai pensé :* 'Oh, John, tu avais tort.'"

Donc à présent, il peut clamer : *"Je te l'avais bien dit !"*

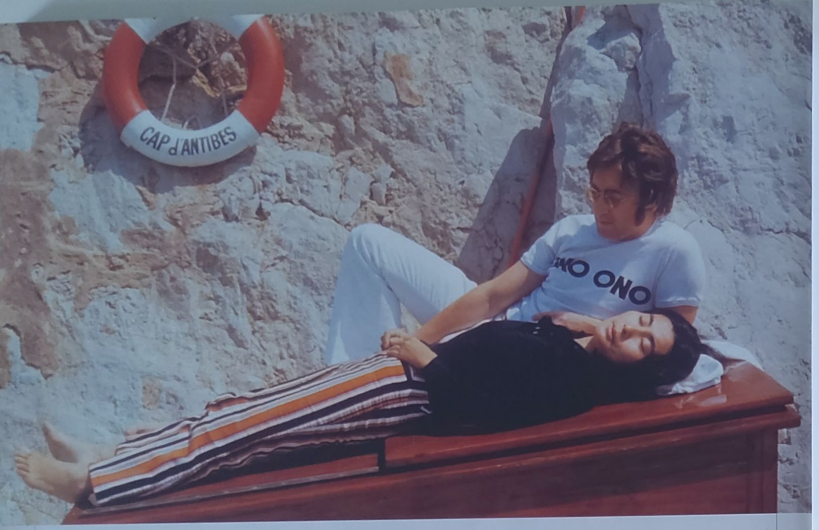
"Exactement. Il en rit, mais aussi, le timing est quelque chose auquel on ne pense pas vraiment."

Il a fallu attendre vingt-deux ans.

"Oui, c'est comme de dire qu'il ne faut pas regarder l'eau qui bout. Je ne regardais pas. C'est pour ça que c'est arrivé. Sinon, ça aurait pris des centaines d'années. C'est un sentiment incroyable. Et mon fils [Sean] est très content.

"Je n'y croyais pas. Je me pince encore, car je pense que ça aurait très différent d'arriver à 70 ans sans rien. Ça a été une sorte de joli bonus."

"Après John, la musique est ce qui m'a fait avancer. Le soutien du public m'a aidée. J'en suis très reconnaissante"



Ses singles solos, sortis en Angleterre et aux USA

GIVE PEACE A CHANCE / REMEMBER LOVE
APPLE, JUILLET 1969
FORMAT: 7"
UK: 2 US: 14
Premier single hors Beatles d'un Beatle, bien qu'il soit crédité au Plastic Ono Band. À l'origine, "Give Peace A Chance" est présenté comme une composition Lennon/McCartney, ce qui a été révisé dans les années 1990 pour refléter le fait que Paul n'a pas participé à son écriture ou son enregistrement. Avec "Remember Love" de Yoko en face B, c'est le premier exemple de la stratégie marketing donnant une face à l'un, une face à l'autre.

COLD TURKEY / DON'T WORRY KYOKO (MUMMY'S ONLY LOOKING FOR HER HAND IN THE SNOW)
APPLE, OCTOBRE 1969
FORMAT : 7" UK : 14 US : 30
Libéré ! "Cold Turkey", hymne à l'arrêt de l'héroïne, est la première chanson de Lennon signée de lui seul. C'est aussi la première fois où il n'entre pas dans le Top 2 anglais avec un nouveau titre depuis "Love Me Do" aux débuts des Beatles en 1962. Et ce, malgré la présence d'Eric Clapton, Klaus Voormann et Ringo Starr à la batterie !

INSTANT KARMA! / WHO HAS SEEN THE WIND?
APPLE, FÉVRIER 1970
FORMAT: 7"
UK: 5 US: 3
Dans l'instant, en effet : écrit et enregistré le même jour (27 janvier 1970), dans les bacs le 6 février. Le sillon final conseille à l'auditeur de l'"*écouter fort*". "*Écouter doucement*" est l'instruction sur la face B de Yoko, dont les paroles sont adaptées de la poétesse victorienne Christina Rossetti. Le single a été éjecté du Top 5 quand "Let It Be" est sorti en mars.

MOTHER / WHY
APPLE, DÉCEMBRE 1970
FORMAT: 7"
US: 43 UK: –
Classique de la période cri primal et ode à sa mère défunte, Julia (et son père absent, Freddie), cette exclusivité américaine est tirée de *John Lennon/Plastic Ono Band*.

POWER TO THE PEOPLE / OPEN YOUR BOX
APPLE, MARS 1971
FORMAT: 7"
UK: 7 US: 11
Un autre hymne populiste ("*Je fais des chansons comme des journaux*" a-t-il dit). Sorti aux USA avec une autre face de Yoko, "Touch Me".

IMAGINE / IT'S SO HARD
APPLE, OCTOBRE 1971
FORMAT: 7"
UK: 6 (1975) 1 (1980) ; US: 3
La chanson la plus connue de Lennon n'est initialement sortie en single qu'aux USA et a eu une histoire compliquée dans les charts de son pays natal. Parue en 1975 avant la compilation *Shaved Fish*, elle s'est classée 6e. Elle est rentrée dans les charts après la mort de Lennon, restant n° 1 le plus gros du mois de janvier 1981. Ses rééditions se sont aussi classées en 1988 (45e) et 1999 (3e).

HAPPY XMAS (WAR IS OVER) / LISTEN THE SNOW IS FALLING
APPLE, DÉCEMBRE 1971/NOVEMBRE 1972
FORMAT: 7"
UK: 4 US: –
Enregistré à New York en octobre 1971, le morceau de Noël de Lennon n'est initialement sorti qu'aux USA, en raison d'un conflit d'édition en Angleterre. Klaus Voormann devait jouer de la basse dessus, mais a raté les séances en raison d'un avion en retard. Un des guitaristes de studio (mais lequel ?) l'a remplacé. Comme "Imagine", il s'est classé dans le Top 10 anglais (3e) en décembre 1980 après la mort de Lennon.

WOMAN IS THE NIGGER OF THE WORLD / SISTERS, OH SISTERS
APPLE, MAI 1972
FORMAT: 7"
UK: – US: 57
En raison de son titre controversé – trouvé par Yoko durant une interview –, l'unique extrait de *Some Time In New York City* a été le premier vrai flop de Lennon des deux côtés de l'Atlantique.

MIND GAMES / MEAT CITY
APPLE, NOVEMBRE 1973
FORMAT: 7"
UK: 26 US: 18
La chanson-titre de *Mind Games* date de 1969, écrite durant les séances de *Let It Be*. D'abord baptisé "Make Love Not War", c'est le premier single de Lennon post-Beatles sans face B de Yoko.

WHATEVER GETS YOU THRU THE NIGHT / BEEF JERKY
APPLE, OCTOBRE 1974
FORMAT: 7"
UK: 36 US: 1
Premier extrait de *Walls And Bridges*. Elton John (claviers, chœurs) a contribué à le propulser en haut des charts américains donnant à Lennon son premier (et unique) n° 1 aux USA de son vivant.

#9 DREAM / WHAT YOU GOT
APPLE, JANVIER 1975
FORMAT: 7"
UK: 23 US: 9
Le single de Lennon favori des connaisseurs – avec des chœurs de sa petite amie du Lost Week-end, May Pang – prolonge l'obsession de Lennon pour le chiffre 9 (il est né le 9 octobre) avec des chansons comme "Revolution #9" et "One After 9.09". Et regardez son classement aux USA…

STAND BY ME / MOVE OVER MS. L
APPLE, MARS 1975
FORMAT: 7"
UK: 30 US: 20
L'unique extrait de *Rock'N'Roll* est une reprise passionnée du morceau de 1961 de Ben E King, écrit par King avec Leiber & Stoller. "Move Over Ms L", issu des séances de *Walls And Bridges*, est la première face B de Lennon qu'on ne trouve pas sur l'album.

(JUST LIKE) STARTING OVER / KISS KISS KISS
GEFFEN, OCTOBRE 1980
FORMAT: 7"
UK : 1 US : 1
Son premier single en cinq ans et le dernier de son vivant. Les historiens des charts noteront que son assassinat a redonné vie au disque : en Angleterre, il s'était classé n° 8 en novembre avant de retomber à la 21e place, mais la mort de Lennon l'a propulsé au sommet du classement. Aux USA, il est passé de n° 3 début décembre à n° 1 une semaine après sa mort.

WOMAN / BEAUTIFUL BOYS
GEFFEN, JANVIER 1981
FORMAT: 7"
UK: 1 US: 2
Un des quatre titres classés dans le Top 3 anglais début 1981, avec "(Just Like) Starting Over", "Imagine" et "Happy Xmas...".

WATCHING THE WHEELS / YES, I'M YOUR ANGEL
GEFFEN, MARS 1981
FORMAT: 7"
UK: 30 US: 10
Dernier extrait de *Double Fantasy*. La photo de la pochette a été prise devant le Dakota par Paul Goresh, le fan qui a aussi immortalisé Lennon signant l'exemplaire de l'album de Mark Chapman, cinq heures avant le crime.

LOVE / GIMME SOME TRUTH
PARLOPHONE/GEFFEN, NOVEMBRE 1982
FORMAT 7"
UK: 41 US: –
Version single (sortie uniquement en Angleterre) de la chanson de 1970 de *John Lennon/ Plastic Ono Band* annonçant la compilation *The John Lennon Collection*. Elle est notable pour sa pochette – la photo d'Annie Leibovitz a été prise le jour de la mort de Lennon.

NOBODY TOLD ME / O SANITY
POLYDOR, JANVIER 1984
FORMAT: 7"
UK: 6 US: 5
Premier morceau inachevé de Lennon à sortir en single, cet extrait des séances de *Milk And Honey* de 1980 est aussi connu pour sa vidéo, au début de l'ère MTV, faite à partir d'un montage de vieilles images.

BORROWED TIME / YOUR HANDS
POLYDOR, MARS 1984
FORMAT: 7"
UK: 32 US: 108
"L'avenir est plus radieux et c'est le moment…" Autre extrait de *Milk And Honey*, écrit et inspiré par des vacances en bateau aux Bermudes durant l'été 1980. Pendant une tempête, l'équipage a été victime d'épuisement et de maladie, forçant Lennon, terrifié, à se mettre plusieurs heures à la barre. Il a affirmé qu'en tant qu'ancien junkie, il était immunisé contre le mal de mer.

I'M STEPPING OUT / SLEEPLESS NIGHT
POLYDOR, JUILLET 1984
FORMAT: 7"
US: 55 UK: 88.
Ce dernier single de *Milk And Honey* s'amuse de la période homme au foyer de Lennon : *"Le bébé dort… il n'y a rien à la TV"*.

EVERY MAN HAS A WOMAN WHO LOVES HIM / IT'S ALRIGHT
GEFFEN, NOVEMBRE 1984 FORMAT: 7"
US/UK: –
Un emploi créatif de vieux titres : c'est un morceau de Yoko de *Double Fantasy*, corrigé et remanié en chanson de Lennon. La voix de Yoko a été effacée et les chœurs de Lennon mis en avant. Elle figure avec Sean en face B.

JEALOUS GUY / GOING DOWN ON LOVE
PARLOPHONE, NOVEMBRE 1985
FORMAT: 7"
UK: 65 US: 80 (1988)
Le plus notable d'une série de "hits" de fin d'année de Lennon, qui inclut "Imagine" (ressorti en décembre 1988 et 1999) et "Happy Xmas..." classé dans les charts en 2003, 2007 et 2008.

"À LA GUITARE, UN INVITÉ TRÈS SPÉCIAL !"

LES ACTIVITÉS PARALLÈLES EN STUDIO DE LENNON DANS LES ANNÉES 1970…

BILL ELLIOTT AND THE ELASTIC OZ BAND
GOD SAVE US / DO THE OZ
APPLE, 1971
John a écrit et fait la démo de ce single pour Elliot. Intitulée à l'origine "God Save Oz", la face A devait lever des fonds en soutien au magazine underground alors en plein procès pour obscénité. Elliot a simplement enregistré sa voix sur le backing track existant.

ELEPHANT'S MEMORY
ELEPHANT'S MEMORY
APPLE, 1972
PRODUCTEUR, PERCUSSIONS, PIANO ÉLECTRIQUE, GUITARE
Figure sur les morceaux des anciens membres du Plastic Ono Band : "Cryin' Blacksheep Blues", "Chuck 'n' Bo", "Gypsy Wolf", "Wind Ridge", "Power Boogie", "Local Plastic Ono Band"

RINGO STARR
RINGO
APPLE, 1973
PIANO ET HARMONIES VOCALES
Apparaît sur "I'm The Greatest." Écrit par Lennon et joué par John, George et Ringo, "I'm The Greatest" est ce qui s'approche le plus d'une reformation des Beatles. Paul McCartney, aussi très présent lors de ces séances, n'était pas là.

HARRY NILSSON
PUSSY CATS
RCA VICTOR, 1974
PRODUCTEUR À L.A., durant le *"Lost Weekend"*, Lennon a accepté de produire le 10e album de son copain de beuverie, Harry Nilsson. Puis les séances ont eu lieu sur la côte Est quand la fête permanente s'est avérée trop gênante. Nilsson a eu un souci de cordes vocales en studio et a négligé d'en informer John.

RINGO STARR
GOODNIGHT VIENNA
APPLE, 1974
GUITARE ET PIANO
Figure sur "(It's All Da-Da-Down To) Goodnight Vienna", "All By Myself", "Only You (And You Alone)", "Goodnight Vienna (Reprise)"

ELTON JOHN
LUCY IN THE SKY WITH DIAMONDS / ONE DAY (AT A TIME)
DJM RECORDS, 1974
US: 1 UK: 10
CHŒURS ET GUITARE
"Lucy In The Sky With Diamonds" est l'un des trois titres que Lennon a joués sur scène au Madison Square Garden. Une version single de "I Saw Her Standing There", sous le nom de "Elton John Band Featuring John Lennon And The Muscle Shoals Horns" s'est classée 40e en Angleterre en mars 1981.

DAVID BOWIE
YOUNG AMERICANS
RCA RECORDS, 1975
CHŒURS ET GUITARE
Apparaît sur "Across The Universe", "Fame". Lennon n'était pas satisfait de la version originale de *Let It Be* de "Across the Universe" et a accepté l'offre de Bowie de lui rendre justice.

DAVID BOWIE
FAME / RIGHT
RCA RECORDS, 1975
US : 1 UK : 17.
CHŒURS ET GUITARE
Lennon a été en partie crédité pour l'écriture du premier n° 1 américain de son nouveau copain, Bowie.

RINGO STARR
RINGO'S ROTOGRAVURE
POLYDOR, 1976
John joue du piano sur son titre, "Cookin' (In The Kitchen Of Love)" – dernier enregistrement jusqu'aux séances de *Double Fantasy*.

MICK JAGGER
THE VERY BEST OF MICK JAGGER
EMI, OCTOBRE 2007
FIGURE SUR "TOO MANY COOKS (SPOIL THE SOUP)"
PRODUCTEUR, GUITARE
Enregistré à l'origine vers 1973, au Record Plant West. Le master aurait été découvert sous le lit de la petite amie d'un temps de Lennon, May Pang. Jagger a admis qu'il avait oublié l'existence de cet enregistrement. Un acétate sans étiquette a fait surface à la maison des ventes Cooper Owen en 2003.

RETOUR VERS LE PASSÉ

Compilations, anthologies et rétrospectives de Lennon

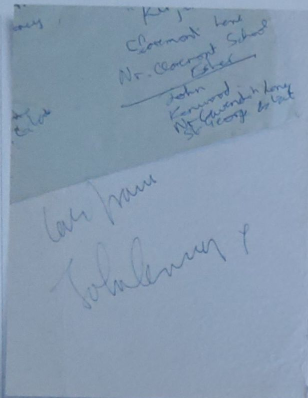
SHAVED FISH

APPLE, OCTOBRE 1975

UK 5 ; US 12

Le premier best-of de Lennon, qu'il a compilé lui-même, est d'abord sorti avec des versions très modifiées de certains titres (en particulier "Give Peace..." et "Woman Is The Nigger..."). Le disque inclut tous les singles que Lennon a sortis en tant qu'artiste solo à l'exception de "Stand By Me" et est arrivé dans les bacs deux semaines après la naissance de son fils, Sean. Une réédition en CD a restauré les versions singles d'origine, mais ce disque n'est plus disponible.

TRACKLISTING: *Give Peace A Chance (0:58)/ Cold Turkey (5:01)/ Instant Karma! (We All Shine On) (3.21)/ Power To The People (3:21)/ Mother (5:03)/ Woman Is The Nigger Of The World (4:37)/ Imagine (3:02)/ Whatever Gets You Thru The Night (3:03)/ Mind Games (4:12)/ #9 Dream (4:47)/ Happy Xmas (War Is Over)/ Give Peace A Chance (Reprise) (4:15)*



THE JOHN LENNON COLLECTION

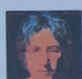
PARLOPHONE/GEFFEN, NOVEMBRE 1982

UK 1, US 33

La première des nombreuses compilations posthumes a d'abord été distribuée aux USA par Geffen, puis a été rééditée par EMI en 1989, quand le label a acquis les droits de distribution de *Double Fantasy* (sont inclus tous les titres de l'album à l'exception d'un). Le bonus "Move Over Ms L" était à la base la face B de "Stand By Me" et le seul morceau de Lennon officiellement sorti, mais disponible sur aucun album anglais.

TRACKLISTING: *Give Peace A Chance (4:52)/ Instant Karma! (3:20)/ Power To The People! (3:16)/ Whatever Gets You Thru The Night (3:17)/#9 Dream (2:46)/ Mind Games (4:12)/ Love (3:22)/ Happy Xmas (War Is Over) (3:33)*/ Imagine (3:02)/ Jealous Guy (4:14)/ Stand By Me (3:25)*/ (Just Like) Starting Over (3:55)/ Woman (3:25)/ I'm Losing You (3:57)/ Beautiful Boy (Darling Boy) (4:01)/ Watching The Wheels (3:31)/ Dear Yoko (2:33)/ Move Over Ms L (2:56)*/ Cold Turkey (5:01)**

**Inclus sur la réédition de 1989.*



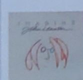
MENLOVE AVE.

PARLOPHONE/EMI, NOVEMBRE 1986

UK –; US 127

Ce disque supervisé par Yoko contient des enregistrements des répétitions pour *Walls And Bridges* et des chutes des séances de *Rock'N'Roll*. Le titre fait référence à la maison d'enfance de Lennon, et le portrait de la pochette est d'Andy Warhol, réalisé quelques mois avant sa mort. L'album n'a pas été classé en Angleterre et n'a pas fait beaucoup mieux aux USA, moins grand succès commercial de Lennon à l'époque.

TRACKLISTING: *Here We Go Again (4:50)/ Rock And Roll People (4:21). Angel Baby (3:42)/ Since My Baby Left Me (3:48)/ To Know Her Is To Love Her (4:37)/ Steel And Glass (4:10)/ Scared (4:17)/ Old Dirt Road (3:53)/ Nobody Loves You (When You're Down And Out) (4:29)/ Bless You (4:05)*



IMAGINE: JOHN LENNON

PARLOPHONE/EMI, OCTOBRE 1988

UK 64 ; US 31

La BO du documentaire de 1988 contient des titres de toute la carrière de Lennon avec les Beatles et en solo, et des inédits, dont une démo acoustique de "Real Love" de 1979, une version d'"Imagine" en répétition (enregistrée peu avant la définitive mi-1971) et "A Day In The Life" avec une intro clean.

TRACKLISTING: *Real Love (2:48)/ Twist And Shout (2:33)/ Help! (2:18)/ In My Life (2:25)/ Strawberry Fields Forever (4:07)/ A Day In The Life (5:06)/ Revolution (3:24)/ The Ballad Of John And Yoko (2:58)/ Julia (2:54)/ Don't Let Me Down (3:34)/ Give Peace A Chance (4:53)/ How? (3:41)/ Imagine (Rehearsal) (1:25)/ God (4:09)/ Mother (4:45)/ Stand By Me (3:28)/ Jealous Guy (4:14)/ Woman (3:33)/ Beautiful Boy (Darling Boy) (4:05)/ (Just Like) Starting Over/ Imagine (3:02)*

Un Beatle sans contrat! POURQUOI JOHN LENNON A-T-IL SIGNÉ CHEZ GEFFEN RECORDS?

C'est incroyable, mais de 1976 à 1980, John Lennon n'a pas sorti d'albums et, en prime, n'a même pas de contrat – celui avec EMI/Capitol ayant expiré. Aussi, lorsqu'il émerge de son hibernation d'homme au foyer pour commencer les séances de *Double Fantasy* à l'été 1980, les labels se mettent à lui tourner autour. Selon le biographe Albert Goldman, les poids lourds Columbia et Atlantic/Warner sont partants, proposant de grosses sommes d'argent pour les nouvelles chansons – et les retirent en découvrant que le projet sera composé pour moitié de morceaux de Yoko.

Arrive David Geffen, ancien directeur d'Asylum Records, renouant avec l'industrie musicale après une mésalliance de cinq ans avec Hollywood. À l'époque, son nouveau label à son nom n'a qu'une artiste, Donna Summer. Et quand Geffen débarque lors des séances de Lennon aux Hit Factory Studios à New York fin septembre et s'aperçoit qu'il a une chance de signer un Beatle, il accepte sans rechigner les termes du couple.

Les choses progressent vite : Geffen Records annonce la signature de façon extatique à la presse début octobre, indiquant qu'un single va sortir dans un mois ("(Just Like) Starting Over"), un album dans deux (*Double Fantasy*), suivis d'une tournée mondiale début 1981. Les deux premières promesses sont honorées.

Une précision : Yoko et Geffen se brouillent au début des années 1980. Yoko emmène les morceaux inutilisés issus des séances de *Double Fantasy* chez Polydor qui les sort sous le titre de *Milk And Honey* en 1984. Mais avec les ventes de *Double Fantasy* dépassant alors les trois millions rien qu'aux USA, Geffen n'a pas de regrets. C'est désormais EMI qui détient les droits de l'album.

LENNON

PARLOPHONE/EMI, OCTOBRE 1990

UK/US –

Le coffret de 4 CD a été compilé par l'expert des Beatles, Mark Lewisohn, et porte sur la carrière solo de Lennon de *Live Peace In Toronto* à Menlove Ave. Il n'a jamais été classé en Angleterre ou aux USA et a été supprimé ensuite du catalogue de Lennon.

TRACKLISTING: *Give Peace A Chance (4:53)/ Blue Suede Shoes (2:38)/ Money (3:25)/ Dizzy Miss Lizzy (3:23)/ Yer Blues (3:42)/ Cold Turkey (5:02)/ Instant Karma! (3:23)/ Mother (5:35)/ Hold On (1:53)/ I Found Out (3:37)/ Working Class Hero (3:50)/ Isolation (2:53)/ Remember (4:36)/ Love (3:24)/ Well Well Well (5:59)/ Look At Me (2:54)/ God (4:10)/ My Mummy's Dead (0:53)/ Power To The People (3:18)/ Well (Baby Please Don't Go) (3:56)/ Imagine (3:04)/ Crippled Inside (3:49)/ Jealous Guy (4:15)/ It's So Hard (2:26)/ Gimmie Some Truth (3:16)/ Oh My Love (2:45)/ How Do You Sleep? (5:36)/ How? (3:42)/ Oh Yoko! (4:19)/ Happy Xmas (War Is Over) (3:34)/ Woman Is The Nigger Of The World (5:15)/ New York City (4:29)/ John Sinclair (3:28)/ Come Together (4:25)/ Hound Dog (3:02)/ Mind Games (4:12)/ Aisumasen (I'm Sorry) (4:44)/ One Day (At A Time) (3:07)/ Intuition (3:09)/ Out The Blue (3:21)/ Whatever Gets You Thru The Night (3:25)/ Going Down On Love (3:54)/ Old Dirt Road (4:09)/ Bless You (4:37)/ Scared (4:39)/ #9 Dream (4:48)/ Surprise, Surprise (Sweet Bird Of Paradox) (2:55)/ Steel And Glass (4:37)/ Nobody Loves You (When You're Down And Out) (5:10)/ Stand By Me (3:28)/ Ain't That A Shame (2:30)/ Do You Wanna Dance (2:52)/ Sweet Little Sixteen (3:00)/ Slippin' And Slidin' (2:16)/ Angel Baby (3:39)/ Just Because (4:25)/ Whatever Gets You Thru The Night (Live) (4:19) (Live)/ Lucy In The Sky With Diamonds (5:58) (Live)/ I Saw Her Standing There (3:28) (Live)/ (Just Like) Starting Over (3:56)/ Cleanup Time (2:57)/ I'm Losing You (3:56)/ Beautiful Boy (Darling Boy) (4:01)/ Watching The Wheels (3:31)/ Woman (3:32)/ Dear Yoko (2:33)/ I'm Stepping Out (4:06)/ I Don't Wanna Face It (3:21)/ Nobody Told Me (3:33)/ Borrowed Time (4:28)/ (Forgive Me) My Little Flower Princess (2:27)/ Every Man Has A Woman Who Loves Him (3:31)/ Grow Old With Me (3:07)*

IMAGINE DES POSSESSIONS...

COLLECTIONNER JOHN LENNON

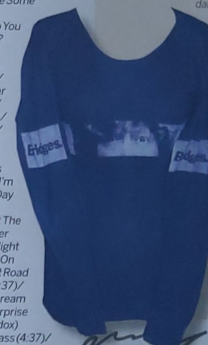
En 2000, George Michael a payé £1,45 million le piano sur lequel John Lennon a composé "Imagine". Bien que semblant hors de la portée du collectionneur moyen, cela indique tout ce que vous devez savoir sur ce marché spécifique. Les objets touchés par Lennon sont très prisés. Les albums signés, les dessins, photos, les vêtements même sont le Graal pour un fan de Lennon, fait illustré de façon assez macabre lorsque l'exemplaire de *Double Fantasy* qu'il a signé pour son assassin, Mark David Chapman, a été mis en vente pour $525.000 en 2003. Incluant des empreintes digitales, une analyse ADN et les rapports du NYPD et du District Attorney, c'était un lot intéressant. Le site *Moments In Time* l'a listé ainsi : *"La pièce de memorabilia rock historique la plus importante qui soit."* *"La demande pour une légende morte sera toujours plus élevée que pour un vivant,* confirme Steve Borkowski, acheteur Beatles du spécialiste en memorabilia, 991.com. *Tout ce qui est personnellement associé à Lennon sera le plus désirable, peu importe la période de sa vie. Nous avons vendu une de ses fameuses paires de lunettes rondes, données à un traducteur japonais durant le séjour des Beatles au Japon en 1966 et des morceaux de draps dans lesquels le groupe a dormi."*

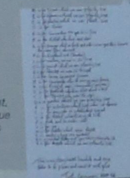
La demande a inévitablement entraîné des offres de reliques, explique Borkowski : *"On nous a proposé beaucoup de choses étranges au fil des années, mais sans provenance prouvant le lien à Lennon, nous avons dû refuser la majorité."* Comme on peut s'y attendre d'une compagnie qui a acheté des collections personnelles d'anciens employés de NEMS et Apple, 991 offre encore des articles exceptionnels. Un croquis à la main de John, Yoko et de leur fils, Sean, de 1978 *[ci-dessous]* a été mis en vente pour $11.325, alors qu'un t-shirt *Walls And Bridges* de 1974 jamais porté *[à gauche]* sera à vous pour $128. Malheureusement, les disques solos standards de Lennon ne vont pas susciter l'intérêt de Borkowski. La plupart de sa production des années 1970 s'est bien vendue et est facile à trouver : vous ne devriez pas payer plus de £10 pour un exemplaire de *Rock'N'Roll*, et le single "Mind Games", un peu plus rare avec sa pochette à photo, ne dépasse pas £6-7. Les premiers disques *"expérimentaux"* d'Apple peuvent coûter cher : *Two Virgins "vendu à si peu d'exemplaires qu'il est très dur à trouver en parfait état, est donc très coûteux"*, ajoute Borkowski. (C'est-à-dire des milliers de livres). Les pièces les plus désirables sont toujours des acétates ou des démos – les test-pressings inédits en Angleterre de "Woman Is The Nigger Of The World"/"Sisters O Sisters" (Apple R5953), peuvent valoir £2000. Mais les collectionneurs purs et durs n'apprécient pas les disques posthumes : *"Ils sont considérés comme des vaches-à-lait des labels,"* dit Borkowski.

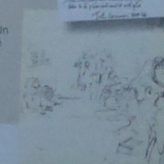
En raison de sa célébrité, l'attrait de Lennon transcende les simples collectionneurs de disques. *"L'œuvre" Bag One [ci-dessous à droite]* – quatorze lithographies érotiques, dessinées par Lennon, conçues à l'origine comme un cadeau de mariage pour Yoko en 1969 et limitées à 300 lots numérotés – atteint au moins $50 000, souvent achetée par des gens du monde de l'art ou des investisseurs plutôt que par des fans des Beatles.

Le marché est compétitif en termes de raretés, en particulier cette année, pour le 40e anniversaire de la mort de Lennon, et le 80e de sa naissance. *"Le prix des collectors des Beatles et de Lennon a monté régulièrement, tous les ans. Certains disent que ça ne peut pas continuer, mais le marché de la collection est complètement imprévisible,"* conclut Borkowski.

Mais une chose est totalement prévisible. Un album de Lennon, signé par Yoko, vous coûtera moins de £100. Si Lennon l'a aussi signé, vous pouvez multiplier ce prix par dix...







LENNON LEGEND: THE VERY BEST OF JOHN LENNON

PARLOPHONE/EMI, OCTOBRE 1997 (UK); FÉVRIER 1998 (US)

UK 3; US 65

Sortie pour remplacer la précédente compilation supprimée, c'est le premier best of de Lennon qui inclut des titres de *Milk And Honey* (ayant été créé pour remédier à cette situation), et certains le considèrent comme la compilation définitive en un seul disque de son répertoire. Il comprend aussi la version single US de "Mother", jusque-là introuvable en CD.

TRACKLISTING: *Imagine (3:02)/ Instant Karma! (3:20)/ Mother (Single Edit) (3:53)/ Jealous Guy (4:14)/ Power To The People (3:17)/ Cold Turkey (5:01)/ Love (3:23)/ Mind Games (4:11)/ Whatever Gets You Thru The Night (3:19)/ #9 Dream (4:46)/ Stand By Me (3:27)/ (Just Like) Starting Over (3:55)/ Woman (3:26)/ Beautiful Boy (Darling Boy) (4:00)/ Watching The Wheels (3:31)/ Nobody Told Me (3:33)/ Borrowed Time (4:30)/ Working Class Hero (3:49)/ Happy Xmas (War Is Over) (3:33)/ Give Peace A Chance (4:52)*

THE JOHN LENNON ANTHOLOGY

CAPITOL/EMI, NOVEMBRE 1998

UK 62; US 99

Voir pages 120-123.

WONSAPONATIME

CAPITOL/EMI, NOVEMBRE 1998

UK 76; US –

La compilation en un disque sert à distiller les démos, chutes de studio et autres inédits contenus dans le coffret *John Lennon Anthology*.

TRACKLISTING: *I'm Losing You (3:56)/ Working Class Hero (3:58)/ God (3:16)/ How Do You Sleep? (5:00)/ Imagine (3:05)/ Baby Please Don't Go (4:04)/ Oh My Love (2:43)/ God Save Oz (3:20)/ I Found Out (3:47)/ Woman Is The Nigger Of The World (5:14)/ A Kiss Is Just A Kiss (0:11)/ Be-Bop-A-Lula (2:40)/ Rip It Up/ Reddy Teddy (2:26)/ What You Got (1:14)/ Nobody Loves You When You're Down And Out (5:02)/ I Don't Wanna Face It (3:31)/ Real Love (4:07)/ Only You (3:24)/ Grow Old With Me (3:18)/ Sean's "In The Sky" (1:22)/ Serve Yourself (3:47)*

ACOUSTIC

CAPITOL/EMI, NOVEMBRE 2004

UK –; US 31

Neuf des seize titres inclus sur cette compilation de live, démos et chutes de studio étaient déjà sortis, issus d'*Anthology*. Cependant, c'est également la première sortie officielle pour certains morceaux disponibles depuis longtemps en bootlegs.

TRACKLISTING: *Working Class Hero (3:58)/ Love (2:30)/ Well Well Well (1:14)/ Look At Me (2:49)/ God (2:38)/ My Mummy's Dead (1:13)/ Cold Turkey (3:26)/ The Luck Of The Irish (3:41)/ John Sinclair (3:22)/ Woman Is The Nigger Of The World (0:39)/ What You Got (2:24)/ Watching The Wheels (3:04)/ Dear Yoko (4:05)/ Real Love (4:00)/ Imagine (3:08)/ It's Real (1:04)*

WORKING CLASS HERO: THE DEFINITIVE LENNON

PARLOPHONE/CAPITOL/EMI, OCTOBRE 2005

UK 11; US 135

La compilation de titres remixés et remasterisés des albums solos de Lennon, réédités au même moment, est sortie pour commémorer ce qui aurait été son 65e anniversaire. Elle a connu un succès mineur dans les charts, comparée à deux précédents greatest hits – *Instant Karma: All Time Greatest Hits* en 2001 et *Peace, Love and Truth* en 2005 (sorti seulement sur les marchés asiatique et australien). Ces deux disques proposaient des sélections assez évidentes et aucun inédit.

TRACKLISTING: *(Just Like) Starting Over (3:56)/ Imagine (3:02)/ Watching The Wheels (3:30)/ Jealous Guy (4:14)/ Instant Karma! (3:20)/ Stand By Me (3:26)/ Working Class Hero (3:48)/ Power To The People (3:22)/ Oh My Love (2:44)/ Oh Yoko! (4:18)/ Nobody Loves You (When You're Down And Out) (5:07)/ Nobody Told Me (3:34)/ Bless You (4:37)/ Come Together (Live) (4:22)/ New York City (4:31)/ I'm Stepping Out (4:06)/ You Are Here (4:07)/ Borrowed Time (4:29)/ Happy Xmas (War Is Over) (3:37)/ Woman (3:33)/ Mind Games (4:12)/ Out The Blue (3:22)/ Whatever Gets You Thru The Night (3:27)/ Love (3:23)/ Mother (5:34)/ Beautiful Boy (4:01)/ Woman Is The Nigger Of The World (5:16)/ God (4:09)/ Scared (4:36)/ #9 Dream (4:46)/ I'm Losing You (3:55)/ Isolation (2:51)/ Cold Turkey (5:01)/ Intuition (3:08)/ Gimme Some Truth (3:15)/ Give Peace A Chance (4:50)/ Real Love (4:12)/ Grow Old With Me (3:20)*

THE U.S. VS JOHN LENNON

PARLOPHONE/CAPITOL/EMI, SEPTEMBRE 2006

UK/US –

La B.O. du documentaire à succès incluait deux titres inédits à côté des hits de Lennon. Ces raretés sont une version live d'"Attica State" au John Sinclair Freedom Rally en 1971 à Ann Arbor, au Michigan, et une version instrumentale de "How Do You Sleep?". Les notes de pochette sont signées Yoko Ono.

TRACKLISTING: *Power To The People (3:22)/ Nobody Told Me (3:34)/ Working Class Hero (3:48)/ I Found Out (3:37)/ Bed Peace/ The Ballad Of John And Yoko (3:00)/ Give Peace A Chance (4:50)/ Love (3:23)/ Attica State/ Happy Xmas (War Is Over) (3:37)/ I Don't Wanna Be A Soldier Mama (6:05)/ Imagine (3:02)/ How Do You Sleep (Instrumental)/ New York City (4:30)/ John Sinclair (Live)/ Scared/ God (4:09)/ Here We Go Again/ Gimme Some Truth (3:15)/ Oh My Love (2:44)/ Instant Karma! (3:20)/ Revolution (3:21)*

OH YOKO

Hard rock! Jazz d'avant-garde! New wave! Et beaucoup de John! Votre guide des disques solos de Mme Lennon…

YOKO ONO/PLASTIC ONO BAND

APPLE, DÉCEMBRE 1970

UK: – US: 182

Le premier album solo d'Ono a été enregistré en même temps, avec les mêmes musiciens et équipe de production et est sorti le même jour que *John Lennon/ Plastic Ono Band*. La pochette est quasi identique, entraînant des soupçons de stratégie marketing pour piéger les acheteurs.

FLY

APPLE, MARS 1971

UK: – US: 199

Chasses d'eau, tambours tribaux et pub rock bouillonnant: sur ce double album, Ono est en grande forme avant-gardiste. On y trouve "Don't Worry Kyoko…" et les 10 minutes d'"Airmale", qui a servi de bande-son au film de Lennon, *Erection*. Datant de 1968, "AOS" est plus ancien que le reste et on y entend le musicien de jazz d'avant-garde Ornette Coleman.

APPROXIMATELY INFINITE UNIVERSE

APPLE, JAN/FÉV 1972

UK: – US: 193

Sur ce double album, Ono adopte un style vocal plus mélodieux que d'ordinaire. Les morceaux clés incluent "Yang Yang" et "I Want My Love To Rest Tonight" avec *vous-savez-qui* en invité. Comme sur toute sa production à l'époque, son mari est cité comme producteur, sous le pseudonyme de Joel Nohnn.

FEELING THE SPACE

APPLE, NOVEMBRE 1973

UK/US: –

Le titre de l'album fait allusion à une nouvelle indépendance féministe et les chansons ("Angry Young Woman", "Woman Power", "She Hits Back") le confirment. "Men, Men, Men" nous offre un moment tordu typique de Yoko: "*Chéri, tu peux sortir de la boîte à présent*", roucoule-t-elle. "*Oui, chérie*", répond un ex-Beatle à lunettes. La pochette parodie le sexisme des magazines masculins, offrant même les numéros de téléphone du groupe contre de l'argent (mais pas celui de John – listé en tant que "*John O'Cean*"; il n'est "*pas à vendre*").

A STORY

RYKODISC, JUILLET 1997

UK/US: –

Bien qu'enregistré durant le "Lost Weekend" en 1974, il n'est sorti que dans la rétrospective *Onobox* de Rykodisc en 1992. En 1997, il a été enfin édité en tant qu'album à part entière, au moment de la ressortie du catalogue d'Ono.

SEASON OF GLASS

GEFFEN, JUIN 1981

UK: – US: 49

De loin son plus gros succès, sorti moins de six mois après la mort de John et produit par Phil Spector. De façon controversée, les lunettes ensanglantées de Lennon figurent sur la pochette et un titre ("No, No, No") débute par quatre coups de feu et Ono hurlant. "Walking On Thin Ice", sa chanson la plus connue à l'époque, titre auquel a participé Lennon peu avant sa mort, est inclus sur la réédition de 1997.

IT'S ALRIGHT (I SEE RAINBOWS)

POLYGRAM, NOVEMBRE 1982

UK: – US: 98

Avec des titres tels que "My Man", "Never Say Goodbye" et "Let The Tears Dry", le premier flirt d'Ono avec les sons de la new wave et la production est marqué par ses tentatives répétées de faire son deuil de Lennon.

STARPEACE

POLYGRAM, 1985

UK/US: –

Sur ce concept album, Ono s'attaque au système de défense stratégique du président Ronald Regan. L'album contient aussi le hit dance mineur "Hell In Paradise" et une réédition de 1997 inclut une version live d'"Imagine" enregistrée durant la tournée de 1986 pour la promotion de l'album.

NEW YORK ROCK

CAPITOL, MAI 1994

UK/US: –

New York Rock était une comédie musicale autobiographique, écrite par Ono et basée sur sa vie avec John Lennon. Cette B.O. comprend de nombreuses chansons de son répertoire ainsi que plusieurs nouveautés qu'on retrouvera sur ses albums suivants.

RISING

CAPITOL, JUILLET 1995

UK/US: –

Ono reprend une forme d'expression plus stridente sur *Rising*, son 1er disque solo en dix ans, accompagnée par un trio du nom de IMA ("Maintenant" en japonais) dont faisait partie Sean Lennon adolescent.

BLUEPRINT FOR A SUNRISE

CAPITOL, NOVEMBRE 2001

UK/US: –

Outre du live et de nouveaux titres, ce disque se compose en grande partie de samples, remixes et inédits extraits du catalogue d'Ono.

YES, I'M A WITCH/ OPEN YOUR BOX

ASTRALWERKS, 2007

UK/US: –

Le premier (joli titre !) est un album de remixes/reprises des titres d'Ono par d'autres artistes, dont Peaches, les Flaming Lips et Cat Power. Le second est une compilation de remixes dance d'Ono, incluant l'improbable remix de DJ Dan de "Give Peace A Chance".

BETWEEN MY HEAD AND THE SKY

CHIMERA MUSIC, SEPTEMBRE 2009

UK/US: –

Ce disque est un bon résumé des excursions solos de Yoko, allant du cri primal bluesy au post-électro en passant par le minimalisme, concluant le tout par cette simple déclaration: "*C'est moi, je suis vivante*". Cinq étoiles dans *Uncut*, et plutôt pas mal pour 76 ans.

ARRÊTEZ-MOI

si vous l'avez déjà entendue

FÉVRIER 1970 : Un entretien de plus avec "Johnny Rhythm" pour ROY CARR...

C'EST COMME TOUJOURS la folie quand j'arrive chez Apple Corp, le QG des Beatles à Savile Row, pour voir mon vieil ami Derek Taylor. Quand je l'ai rencontré il y a des années, il était journaliste au *Liverpool Daily Post And Echo*. Il est devenu l'ami des Beatles, travaillant d'abord comme assistant de leur manager, Brian Epstein, puis comme attaché de presse. En 1964, il tourne en Amérique avec eux et y reste quand ils rentrent. À LA, il travaille avec les Byrds et, quelques années après, aide à organiser le Monterey Pop Festival. À présent, il est rentré à Londres et est devenu l'attaché de presse d'Apple.

Comme toujours, la réception de l'immeuble Apple est pleine de gens que je ne connais pas, dont le seul talent, à mes yeux, est de trouver des moyens ingénieux de dépenser la fortune des Beatles qui fond rapidement. Je ne suis pas sûr de connaître le nom de la réceptionniste, mais à chaque fois que je viens, elle pleure et se plaint du mal de tête que lui provoque son troisième œil.

Je vais vers le bureau de Derek, retraite civilisée et havre de paix dans le chaos général d'une journée typique ici. Derek est comme toujours d'une parfaite élégance, vêtu d'un costume blanc qui lui donne l'air de sortir d'un roman de Somerset Maugham ou de Graham Greene impliquant des crises morales sous les tropiques et beaucoup d'alcool. Quand j'entre dans son bureau, Derek est assis dans le genre de trône en rotin qui, comme beaucoup de choses à la mode dans les sixties, est sur le point de ne plus l'être. Il parle à quelqu'un qui se révèle être John Lennon, qui vient de rentrer avec Yoko Ono d'une visite en famille à Aalborg, dans le nord du Danemark, où il a clairement laissé le plus gros de ses cheveux puisqu'il arbore une brosse assez sauvage. Yoko et lui ont un nouveau look : jeans et cols roulés de beatniks remplaçant les costumes blancs assortis devenus si familiers. Il vient aussi de sortir un nouveau single, "Instant Karma!".

J'ai connu John avant d'être ami avec Derek. On s'est rencontrés au bar de la Cavern, à Liverpool, où les Beatles venaient de donner un concert pendant le déjeuner. J'ai mon groupe alors, les Executives, et d'autres groupes sur le circuit des clubs dans le Nord, nous ont parlé d'eux, mais je viens seulement de les voir à l'Iron Door, un lieu minuscule à Liverpool.

Ils portent encore du cuir comme à Hambourg et jouent très fort. John passe le plus gros du set cigarette au bec, interpellant le public dont il semble connaître les prénoms. Au bar de la Cavern, où on se parle pour la première fois, il me fait l'effet de la grande gueule typique de Liverpool, très sûr de lui. Si une fille lui plaît, il la drague aussitôt, lui murmure quelque chose à l'oreille qui la fait rire ou le plante là. On reste en contact après ça. Les Executives sont signés chez EMI et, parfois, je vois John ou Paul dans leurs bureaux. Plus souvent, je les croise dans des lieux comme le Cromwellian, le Scotch Of St James ou le Speakeasy, rendez-vous où les musiciens viennent boire. En septembre 1969, je travaille pour les organisateurs du Toronto Rock and Roll Revival Festival. Ils ont embauché Little Richard, Chuck Berry, Jerry Lee Lewis, Alice Cooper et les Doors, mais ne vendent aucun billet. Un des organisateurs trouve le numéro de Lennon, l'appelle et dit : *"Si on te paie ton vol, peux-tu venir présenter le show ?"* et il répond : *"Oui, mais je veux jouer. Je viens avec un groupe."* Et il le fait, arrivant avec Yoko, Eric Clapton, Alan White et Klaus Voormann. Ils sont accueillis à l'aéroport par une horde de bikers qui les escortent et arrivent directement au stade où a lieu le concert. Je les retrouve en coulisse dans le vestiaire où ils se demandent où trouver de la coke. John prend une grande respiration.

"Phéniqué et pisse, c'est l'odeur dont je me souviens, dit-il. *Ça me rappelle Shea Stadium."*

Jim Morrison passe, reste bouche bée en voyant un Beatle. De son côté, Clapton est complètement saoul et John n'en est pas loin. Ils jouent et partent vite et, moins de six mois plus tard, on se retrouve chez Apple où John me parle de *"l'An Un"*, dernier épisode de la série d'événements pour promouvoir la paix dans le monde, commencée l'an dernier avec les bed-ins à Amsterdam et Montréal, où ils ont enregistré "Give Peace A Chance".

"Je ne suis pas arrogant au point de croire que je peux résoudre tous les problèmes du monde avec une chanson, me dit-il à présent, *et on ne fait pas la morale. On dit simplement les choses comme elles sont. Dylan le fait à sa manière. Phil Ochs aussi. Curtis Mayfield le fait d'une autre façon, comme James Brown, le gosse de Woody Guthrie, Arlo, Edwin Starr, Country Joe et des dizaines d'autres. Et il y a Yoko et moi qui le faisons de notre façon particulière.*

"Je sais que certains croient qu'on ne s'intéresse qu'à notre autopromotion, mais ils peuvent penser ce qu'ils veulent. Que ce soit les bed-ins, le bagism ou le fait que je renvoie ma décoration en signe de protestation, Yoko et moi ne faisons pas notre promotion, mais celle de notre message, c'est-à-dire que c'est le début d'une nouvelle ère – l'An Un –, et la quête de la paix mondiale."

> **"Phéniqué et pisse, dit John, c'est l'odeur dont je me souviens. Ça me rappelle Shea Stadium..."**

Peu après, j'intègre la rédaction du *NME*. Je vais à New York trois ou quatre fois par an et, en général, on se voit. Je le mets en contact avec des gens possédant de la memorabilia Beatles puisqu'il a débuté sa propre collection. Il m'appelle de temps en temps et dit : *"Je cherche une boîte à goûter Beatles"*, par exemple, et je trouve quelqu'un qui en a une. On me donne un numéro à New York où je peux l'appeler. En général, je laisse un message et il me rappelle et se présente sous le nom de Johnny Rhythm. Un jour, alors que je suis à Las Vegas pour interviewer Elvis Presley, ce qui est un putain de tourbillon, j'appelle le numéro new-yorkais et il décroche. On se met à discuter et il dit : *"Je vais faire un concert au Madison Square Garden, tu veux un billet ?"* Je réponds : *"Est-ce que ça va être bien ?"*

La dernière fois que je le vois, c'est au Dakota. Il est assis par terre et épluche un gros saladier de pommes de terre. Sean lui grimpe dessus. Il a l'air d'avoir trouvé ce qu'il a toujours voulu, c'est-à-dire de mener une vie normale. Deux ans plus tard, il est mort.

Roy Carr

ANTHONY CORLESS/STONE/GETTY IMAGES

COLLECTION rock&folk

Toutes les légendes du rock

EN COLLABORATION AVEC UNCUT

12€ + Frais de port

+SIMPLE, +RAPIDE, abonnez-vous en ligne sur : boutiquelariviere.fr

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à : Rock&Folk - VPC - 45 avenue du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex

OUI, je commande le hors-série n°15 Spécial Queen au tarif de 14,50 € (dont 2,50 € de frais de port).

E CHOISIS DE RÉGLER PAR :
Chèque bancaire à l'ordre de Rock and Folk
Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

te d'expiration : ..../....

yptogramme : ....

te & signature obligatoires

VROFP20
OE : 47435

MES COORDONNÉES :
Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
.....
CP : .....
Ville : .....
Tél : .....
Email (majuscules) : .....

❑ Cochez cette case pour être informé des offres promotionnelles des partenaires de Rock&Folk.

Son-Vidéo.com 20 ans

20 ans de hi-fi & home-cinéma

YOU MAY SAY I'M A DREAMER*

Rock, classique, hip-hop, electro... venez rencontrer un spécialiste de la musique pour écouter idéalement vos artistes préférés. Comparez et choisissez les meilleurs éléments haute-fidélité : amplis, DAC audio, enceintes compactes, enceintes colonne, caissons de basses, lecteurs réseaux audio, platines CD, platines vinyle, câbles audiophiles...

Son-Vidéo.com vous propose les meilleures références parmi les plus grandes marques et vous accueille dans ses magasins partout en France.

Modèle présenté :

Q ACOUSTICS 3030i

399 € LA PAIRE

* *Vous direz peut-être que je suis un rêveur*

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H

0 826 960 290 Service 0,18 €/min + prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM

LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur de la hi-fi et du home-cinéma.